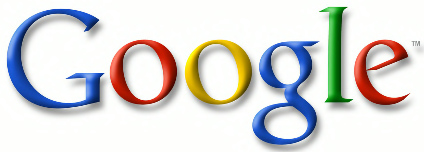






George C. Lee Esq.
Salem

Harvard College Mass.
Cambridge

George [illegible] Esq.

Salem

Harvard College, Mass.

Cambridge

LEÇONS ET MODÈLES

DE

LITTÉRATURE FRANÇAISE;

OU

CHOIX DE MORCEAUX EN PROSE ET EN VERS

TIRÉS DES MEILLEURS ÉCRIVAINS DU XVII[e] ET DU XVIII[e] SIÈCLE.

PAR M. CHAPSAL,

PROFESSEUR DE GRAMMAIRE GÉNÉRALE.

ÉDITION ENTIÈREMENT REVUE, AUGMENTÉE DE NOTICES BIOGRAPHIQUES ET LITTÉRAIRES ET D'UN GRAND NOMBRE DE NOUVEAUX EXTRAITS DÛS AUX AUTEURS CONTEMPORAINS LES PLUS ILLUSTRES.

PAR GUSTAVE CHOUQUET,

MEMBRE DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS.

NEW YORK:

ROE LOCKWOOD & SON, 411 BROADWAY.

1845.

STEREOTYPED BY T. B. SMITH,
216 WILLIAM STREET, NEW YORK.

W. B. DEAN, PRINTER.

PRÉFACE.

Pour être complète et profitable, l'étude d'une littérature doit embrasser les diverses époques que la langue à laquelle elle appartient à traversées, et toutes les vicissitudes qu'elle a subies.

Considéré isolément et détaché des temps qui l'ont préparé et produit, le plus beau siècle littéraire ne peut ni s'expliquer ni se comprendre. Pour qu'il offre un intérêt véritable, il faut qu'il se présente comme la conséquence rigoureuse, comme le résultat nécessaire du long et laborieux enfantement des générations qui l'ont précédé.

Telle a été la pensée qui nous a guidé dans l'exécution de cet ouvrage. En donnant un choix de morceaux puisés aux meilleures sources, nous avons voulu en même temps offrir en quelque sorte l'ensemble de notre histoire littéraire.

L'ordre chronologique a servi de base à notre travail, et nous avons suivi pas à pas la langue française dans les modifications successives qu'ont éprouvées ses deux formes, la prose et la poésie, depuis Balzac jusqu'à Chateaubriand, et depuis Malherbe jusqu'à Victor Hugo.

Pour rendre ce recueil plus utile encore, nous y avons ajouté des notices courtes et précises, destinées à faire connaître la vie et les travaux des auteurs qui forment l'élite de notre littérature.

En faisant dans ces notices la part des éloges et de la

critique, nous avons voulu prémunir les élèves contre une admiration irréfléchie, et les habituer à se défendre de ce dédain qui repousse certains ouvrages sans examen, et condamne un grand nombre d'auteurs sans les juger.

Nous avons voulu, en ajoutant ce recueil à nos publications précédentes, satisfaire à un besoin généralement senti dans les classes, et remplir une lacune qui existe dans l'enseignement littéraire. Il sera d'une incontestable utilité aux jeunes gens, si nous sommes parvenu à mettre sous leurs yeux le tableau général de la littérature française, et en même temps un choix de modèles qui soient pour eux des leçons de style et un enseignement moral.

CHAPSAL.

Paris, 1841.

PRÉFACE.

La lecture est destinée à impressionner si vivement l'esprit, quelque jeune qu'il soit, qu'un professeur ne peut trop se préoccuper du livre qu'il fera lire à ses élèves. Si sa mission surtout est d'enseigner une langue étrangère, il ne saurait être assez difficile sur l'ouvrage qu'il choisira. En effet, il ne s'agit pas seulement d'offrir un texte quelconque, un recueil d'une certaine valeur littéraire, ou même un chef-d'œuvre véritable, mais dont la diction trop élégante et trop fleurie devient un dangereux modèle pour des étrangers : l'œuvre qu'il faut préférer à toute autre, c'est celle où aux beautés d'un style varié se trouvera réunie l'utilité pratique, et où jamais on ne froissera une opinion politique ou religieuse, à quelque pays ou à quelque dénomination qu'elle appartienne. Ces qualités si désirables, ici surtout, nous ne les avons point encore trouvées dans les ouvrages qu'ont adoptés la plupart des maisons d'éducation. C'est pour répondre à un besoin depuis long-temps reconnu, que nous avons entrepris le travail que nous soumettons aujourd'hui au jugement du public. Jeune encore, nous avons songé naturellement à mettre notre nom sous une égide puissante : nous avons donc profité des lumières d'un des meilleurs grammairiens de notre époque, M. Chapsal, dont la réputation est trop bien établie des deux côtés de l'Atlantique, pour qu'il nous soit besoin de faire son éloge. Nous avons puise largement aux *Modèles de littérature française* de ce savant professeur ; mais comme son livre

est beaucoup trop volumineux pour devenir jamais à la portée de tous, comme il date de plusieurs années déjà et qu'il cite à peine quelques auteurs contemporains, nous avons eu à le refaire à peu près en entier. Sachant par expérience que la jeunesse n'aime point une figure sévère et peu ouverte, nous avons rajeuni la physionomie de l'ouvrage, autant qu'il a été en notre pouvoir. Nous avons eu soin de donner des représentants à tous les genres : simples maximes ou réflexions, portraits, parallèles, discours, lettres, pamphlets, dialogues, odes, épigrammes, élégies, chansons ; vers ou prose, éloquence simple ou sublime, narrations familières, entraînantes ou magnifiques, scènes du caractère le plus varié,—en un mot, tout ce qui nous a paru beau, intéressant et digne a été choisi par nous. Afin du reste qu'on puisse juger de nos efforts à rendre les *Leçons et Modèles de Littérature française* un livre utile et nouveau, nous avons marqué d'un astérisque les morceaux ajoutés par nous, ainsi que les notices biographiques que nous avons écrites. Nous avons également revu avec soin toute la partie chronologique de l'édition de Paris, dans laquelle il s'était glissé d'assez nombreuses erreurs. Enfin nous n'avons épargné ni patientes recherches, ni zèle, ni soins de toutes sortes. Aussi croyons-nous pouvoir dire avec raison que jamais livre de cette nature, publié dans ce pays, n'a presenté au lecteur plus de variété, plus d'attrait, plus de renseignements littéraires, et, en même temps, plus de moyens de rendre une leçon de français intéressante, instructive et agréable tout à la fois.

GUSTAVE CHOUQUET.

New York, 1845.

TABLE DES MATIÈRES.

PROSE.

TABLE DES MATIÈRES.

POÉSIE.

LEÇONS ET MODÈLES

DE LITTÉRATURE.

BALZAC.

[redacted] de) naquit à Angoulême en 1594.
... durant lequel il com-
...ies. Plus tard
secrétaire et ce
ouvrages. Ses
une si grande
lement comme
seul éloquent."
empêcha point

The publishers regret the occurrence of several tpyographical errors in the body of this work, particularly on the 264th and 281st pages; all of which however will be corrected in future editions.

r de la langue
crivain fut en
a prose; mais
emps et d'une
seul morceau
e ni des autres
rivaux de ... ursoufflé, plus
précieux que le sien.

Balzac mourut près d'Angoulême, le 18 février 1654.—Il avait été nommé membre de l'académie, lors de sa création en 1635.

---

*LETTRE A M. DE PRIÉSAC.

MONSIEUR,

La demoiselle qui vous rendra cette lettre m'a assuré que, je suis votre favori et se promet de grandes choses de ma faveur, si je vous recommande son procès. Pour moi, je crois volontiers ce que je désire extrêmement, et il ne faut pas beaucoup d'éloquence pour me persuader que vous me faites l'honneur de m' aimer.

Si cela est, Monsieur, je vous supplie de témoigner à cette pauvre plaideuse que votre amitié n'est pas un bien inutile, et que ma recommandation ne gâte pas une bonne cause.

MÉZERAY.

MÉZERAY (FRANÇOIS-EUDES DE) naquit à Rye (Basse-Normandie) en 1610. C'est un de nos plus anciens historiens et un de ceux qu'on lit avec le plus d'intérêt et de plaisir. Son style, en général négligé et inégal, a quelquefois de la chaleur, du mouvement et de l'énergie; plusieurs de ses morceaux oratoires sont dignes d'être comparés aux plus beaux discours de Salluste.

Ses principaux ouvrages sont: l'*Histoire de France*, l'*Abrégé chronologique de l'histoire de France*, et le *Traité de l'origine des Français*.

Mézeray entra à l'Académie française en 1648, et mourut à Paris le 10 juillet 1683.

JACQUES MOLAY À SES JUGES.

N'attendez pas, Messieurs, que, gentilhomme et chevalier, j'aille noircir, par une atroce calomnie, la réputation de tant de gens de bien, à qui j'ai si souvent vu faire des actions d'honneur. Ils ne sont coupables ni de lâcheté ni de trahison; et, si vous en voyez ici deux qui perdent leur honneur et leur âme, pour sauver une misérable vie, vous en avez vu mille périr constamment dans les gênes, et confirmer par leur mort l'innocence de leur vie. Je vous demande donc pardon, victimes illustres et généreuses, si, par une lâche complaisance, je vous ai faussement accusées de quelques crimes devant le roi à Poitiers; j'ai été un calomniateur; tout ce que j'ai dit est faux et controuvé: j'ai été un sacrilége moi-même et un impie, de proférer de si exécrables mensonges contre un Ordre si saint, si pieux et si catholique. Je le reconnais pour tel, et innocent de tous les crimes dont la malice des hommes a osé le charger; et parce que je ne saurais jamais assez réparer de parole le crime que

j'ai commis en le calomniant, il est juste que je meure ; et je m'offre de bon cœur à tous les tourments qu'on me voudra faire souffrir. Sus donc (en se tournant vers les cardinaux), inventez-en de nouveaux pour moi, qui suis le seul coupable ; achevez sur ce misérable corps, achevez les cruautés que vous avez exercées sur tant d'innocents. Allumez vos bûchers ; faites-y conduire le dernier des Templiers, et rassasiez enfin votre cupidité des richesses qui font tout leur crime, et qui ne sont que le prix glorieux de leurs travaux pour la protection de la foi et la défense des saints lieux.

(*Histoire de France.*)

LE MARÉCHAL DE BIRON À HENRI IV.

Quoi ! Sire, on vous conseille de monter sur mer, comme s'il n'y avait pas d'autre moyen de conserver votre royaume que de le quitter ! Si vous n'étiez pas en France, il faudrait percer au travers de tous les hasards et de tous les obstacles pour y venir ; et maintenant que vous y êtes, on voudrait que vous en sortissiez ; et vos amis seraient d'avis que vous fissiez de votre bon gré ce que les plus grands efforts de vos ennemis ne sauraient vous contraindre de faire. En l'état où vous êtes, sortir seulement de la France pour vingt-quatre heures, c'est s'en bannir pour jamais.

Le péril, au reste, n'est pas si grand qu'on vous le dépeint : ceux qui nous pensent envelopper sont, ou ceux mêmes que nous avons tenus enfermés si lâchement à Paris, ou gens qui ne valent pas mieux, et qui auront plus d'affaires entre eux-mêmes que contre nous. Enfin, Sire, nous sommes en France, il nous y faut enterrer : il s'agit d'un royaume, il faut l'emporter ou y perdre la vie ; et quand même il n'y aurait point d'autre sûreté pour votre personne sacrée que la fuite, je sais bien que vous aimeriez mieux mille fois mourir de pied ferme, que de vous sauver par ce moyen. Votre Majesté ne souffrirait jamais qu'on dise qu'un cadet de la maison de Lorraine lui aurait fait perdre terre, encore moins qu'on la vît mendier à la porte d'un prince étranger.

Non, Sire, il n'y a ni couronne ni honneur pour vous au-

delà de la mer. Si vous allez au-devant du secours de l'Angleterre, il reculera ; si vous vous présentez au port de La Rochelle en homme qui se sauve, vous n'y trouverez que des reproches et du mépris. Je ne puis croire que vous deviez plutôt fier votre personne à l'inconstance des flots et à la merci de l'étranger, qu'à tant de braves gentilshommes et tant de vieux soldats qui sont prêts à lui servir de rempart et de bouclier ; et je suis trop serviteur de Votre Majesté, pour lui dissimuler que, si elle cherchait sa sûreté ailleurs que dans leur vertu, ils seraient obligés de chercher la leur dans un autre parti que dans le sien.

(*Histoire de France.*)



LA ROCHEFOUCAULD.

LA ROCHEFOUCAULD (François, duc de), naquit en 1613. Quoique fort jeune, il prit part aux intrigues qui signalèrent les dernières années du ministère de Richelieu, et pendant les troubles de la régence d'Anne d'Autriche, il se jeta dans le parti des Frondeurs. Quand le calme fut rétabli, il occupa les loisirs d'une vie devenue régulière et paisible à écrire ses *Mémoires* et ses *Maximes*. Ces deux ouvrages, dont le style est rapide et précis, brillent par une grande originalité, et ont mérité à leur auteur une place distinguée parmi les écrivains du siècle de Louis XIV. Ses *Mémoires*, les meilleurs qu'on puisse consulter sur les troubles de la Fronde, offrent une lecture pleine d'intérêt ; quant à ses *Maximes*, c'est un livre attristant où l'homme n'est considéré que sous un aspect fâcheux. Une morale pareille ne peut rien produire d'utile, et c'est plutôt le mérite de la forme que celui du fond qui les fera vivre.

La Rochefoucauld mourut à Paris le 17 mai 1680.

LE CARDINAL DE RETZ.

Paul de Gondi, cardinal de Retz, a beaucoup d'élévation, d'étendue d'esprit, et plus d'ostentation que de vraie grandeur. Il a une mémoire extraordinaire, plus de force que

de politesse dans ses paroles, l'humeur facile, de la docilité et de la faiblesse à souffrir les plaintes et les reproches de ses amis ; peu de piété, quelques apparences de religion.

Il paraît ambitieux sans l'être ; la vanité et ceux qui l'ont conduit lui ont fait entreprendre de grandes choses, presque toutes opposées à sa profession : il a suscité les plus grands désordres de l'État, sans avoir un dessein formé de s'en prévaloir ; et, bien loin de se déclarer ennemi du cardinal Mazarin pour occuper sa place, il n'a pensé qu'à lui paraître redoutable, et à se flatter de la fausse vanité de lui être opposé. Il a su néanmoins profiter avec habileté des malheurs publics pour se faire cardinal ; il a souffert sa prison avec fermeté, et n'a dû sa liberté qu'à sa hardiesse. La paresse l'a soutenu avec gloire durant plusieurs années dans l'obscurité d'une vie errante et cachée. Il a conservé l'archevêché de Paris contre la puissance du cardinal Mazarin ; mais, après la mort de ce ministre, il s'en est démis, sans connaître ce qu'il faisait, et sans prendre cette conjoncture pour ménager les intérêts de ses amis et les siens propres. Il est entré dans divers conclaves, et sa conduite a toujours augmenté sa réputation.

Sa pente naturelle est l'oisiveté ; il travaille néanmoins avec activité dans les affaires qui le pressent, et il se repose avec nonchalance quand elles sont finies. Il a une grande présence d'esprit, et sait tellement tourner à son avantage les occasions que la fortune lui offre, qu'il semble qu'il les ait prévues et désirées. Il aime à raconter ; il veut éblouir indifféremment tous ceux qui l'écoutent par des aventures extraordinaires, et souvent son imagination lui fournit plus que sa mémoire.

Il est faux dans la plupart de ses qualités ; et ce qui a le plus contribué à sa réputation, est de savoir donner un beau jour à ses défauts. Il est insensible à la haine et à l'amitié, quelque soin qu'il ait pris de paraître occupé de l'une ou de l'autre. Il est incapable d'envie et d'avarice, soit par vertu, soit par inapplication. Il a plus emprunté de ses amis, qu'un particulier ne pouvait espérer de pouvoir leur rendre ; il a senti de la vanité à trouver tant de crédit, et à entre-

prendre de s'acquitter. Il n'a point de goût ni de délicatesse ; il s'amuse à tout et ne se plaît à rien ; il évite avec adresse de laisser pénétrer qu'il n'a qu'une légère connaissance de toutes choses. La retraite qu'il vient de faire est la plus éclatante et la plus fausse action de sa vie ; c'est un sacrifice qu'il fait à son orgueil, sous prétexte de dévotion : il quitte la cour où il ne peut s'attacher, et il s'éloigne du monde qui s'éloigne de lui.

(*Mémoires.*)

DE LA CONVERSATION.

Une des choses qui fait que l'on trouve si peu de gens qui paraissent raisonnables et agréables dans la conversation, c'est qu'il n'y a presque personne qui ne pense plutôt à ce qu'il veut dire qu'à répondre précisément à ce qu'on lui dit. Les plus habiles et les plus complaisants se contentent de montrer seulement une mine attentive, en même temps que l'on voit dans leurs yeux et dans leur esprit un égarement pour ce que l'on dit, et une précipitation pour retourner à ce qu'ils veulent dire, au lieu de considérer que c'est un mauvais moyen de plaire aux autres, ou de les persuader, que de chercher si fort à se plaire à soi-même, et que bien écouter et bien répondre est une des plus grandes perfections qu'on puisse avoir dans la conversation.

(*Maximes.*)

MOLIÈRE.

POQUELIN (JEAN-BAPTISTE) naquit à Paris le 15 janvier 1622, dans une maison de la rue Saint-Honoré. Il s'associa fort jeune à quelques bourgeois qui avaient formé une troupe de comédiens sous le nom d'*Illustre théâtre*. Les public les ayant accueillis avec peu de faveur, ils se dispersèrent, et Poquelin, qui prit alors le nom de MOLIERE forma une nouvelle troupe, avec laquelle il parcourut quelque temps la province. Ce fut à Lyon qu'il donna pour la première fois, en 1653,

l'Etourdi, et à Béziers qu'il fit jouer, en 1654, le *Dépit amoureux*. Ces deux ouvrages ne furent représentés à Paris qu'en 1658, époque où Molière y revint. Sa troupe, établie d'abord au Petit Bourbon, et installée définitivement au Palais-Royal, prit, en 1665, le titre de *Troupe du roi*. Les *Précieuses ridicules*, jouées en 1659, eurent une vogue qui se soutint pendant quatre mois entiers. L'*Ecole des maris* et les *Fâcheux* en 1661, l'*Ecole des femmes* (1662), le *Festin de Pierre* (1665), le *Misanthrope* (1666), le *Tartufe* et l'*Avare* (1667), *Amphitryon* (1668), et les *Femmes savantes* (1672), présentèrent au public une série d'ouvrages étincelants de beautés si neuves et si originales, que la supériorité de Molière sur ses rivaux et ses devanciers fut unanimement reconnue. Pour attirer le public à ses chefs-d'œuvre, Molière fut souvent forcé de descendre à des tableaux de genre, dans lesquels on retrouve la touche du grande maître. Le *Bourgeois gentilhomme*, *Sganarelle* les *Fourberies de Scapin* et le *Malade imaginaire*, sont des ouvrages où, malgré l'exagération du comique, brillent cependant la raison élevée et le génie inimitable de l'auteur de tant de chefs-d'œuvre.

A la troisième représentation du *Malade imaginaire*, Molière, saisi de convulsions violentes, sentit que sa fin approchait, et s'y prépara en chrétien. Le 17 février 1673, il mourut assisté par deux sœurs de charité.

---

* RÉCEPTION D'UN CRÉANCIER.

La Violette. Monsieur, voilà votre marchand, M. Dimanche, qui demande à vous parler.

Sganarelle. Bon! voilà ce qu'il nous faut, qu'un compliment de créancier! De quoi s'avise-t-il de nous venir demander de l'argent? Et que ne lui disais-tu que monsieur n'y est pas?

La Violette. Il y a trois quarts d'heure que je le lui dis; mais il ne veut pas le croire, et s'est assis là-dedans pour attendre.

Sganarelle. Qu'il attende tant qu'il voudra.

Don Juan. Non; au contraire, faites-le entrer. C'est une fort mauvaise politique que de se faire celer aux créanciers. Il est bon de les payer de quelque chose; et j'ai le secret de les renvoyer satisfaits, sans leur donner un double.

(*Entre M. Dimanche.*)

Don Juan. Ah! monsieur Dimanche, approchez. Que je suis ravi de vous voir! et que je veux de mal à mes gens

de ne vous pas faire entrer d'abord ! J'avais donné ordre qu'on ne me fît parler à personne ; mais cet ordre n'est pas pour vous, et vous êtes en droit de ne jamais trouver de porte fermée chez moi.

M. Dimanche. Monsieur, je vous suis fort obligé.

Don Juan, parlant à ses laquais. Parbleu ! coquins, je vous apprendrai à laisser M. Dimanche dans une antichambre, et je vous ferai connaître les gens.

M. Dimanche. Monsieur, cela n'est rien.

Don Juan, à M. Dimanche. Comment ! vous dire que je n'y suis pas ! à M. Dimanche ! au meilleur de mes amis !

M. Dimanche. Monsieur, je suis votre serviteur. J'étais venu...

Don Juan. Allons vite, un siége pour M. Dimanche.

M. Dimanche. Monsieur, je suis bien comme cela.

Don Juan. Point, point ; je veux que vous soyez assis contre moi.

M. Dimanche. Cela n'est point nécessaire.

Don Juan. Otez ce pliant, et apportez un fauteuil.

M. Dimanche. Monsieur, vous vous moquez, et...

Don Juan. Non, non ; je sais ce que je vous dois, et je ne veux point qu'on mette de différence entre nous deux.

M. Dimanche. Monsieur...

Don Juan. Allons, asseyez-vous.

M. Dimanche. Il n'est pas besoin, monsieur, et je n'ai qu'un mot à vous dire. J'étais...

Don Juan. Mettez-vous là, vous dis-je.

M. Dimanche. Non, monsieur, je suis bien ; je viens pour...

Don Juan. Non, je ne vous écoute point, si vous n'êtes assis.

M. Dimanche. Monsieur, je fais ce que vous voulez. Je...

Don Juan. Parbleu ! monsieur Dimanche, vous vous portez bien.

M. Dimanche. Oui, monsieur, pour vous rendre service. Je suis venu...

Don Juan. Vous avez un fonds de santé admirable, des lèvres fraîches, un teint vermeil, et des yeux vifs.

M. Dimanche. Je voudrais bien...

Don Juan. Comment se porte madame Dimanche, votre épouse ?

M. Dimanche. Fort bien, monsieur, Dieu merci.

Don Juan. C'est une brave femme.

M. Dimanche. Elle est votre servante, monsieur. Je venais...

Don Juan. Et votre petite fille Claudine, comment se porte-t-elle ?

M. Dimanche. Le mieux du monde.

Don Juan. La jolie petite fille que c'est ! Je l'aime de tout mon cœur.

M. Dimanche. C'est trop d'honneur que vous lui faites, monsieur. Je vous...

Don Juan. Et le petit Colin, fait-il toujours bien du bruit avec son tambour ?

M. Dimanche. Toujours de même, monsieur. Je...

Don Juan. Et votre petit chien Brusquet, gronde-t-il toujours aussi fort, et mord-il toujours bien aux jambes les gens qui vont chez vous ?

M. Dimanche. Plus que jamais, monsieur, et nous ne saurions en chevir.*

Don Juan. Ne vous étonnez pas si je m'informe des nouvelles de toute la famille ; car j'y prends beaucoup d'intérêt.

M. Dimanche. Nous vous sommes, monsieur, infiniment obligés. Je...

Don Juan, lui tendant la main. Touchez donc là, monsieur Dimanche. Êtes-vous bien de mes amis ?

M. Dimanche. Monsieur, je suis votre serviteur.

Don Juan. Parbleu ! je suis à vous de tout mon cœur.

M. Dimanche. Vous m'honorez trop. Je...

Don Juan. Il n'y a rien que je ne fisse pour vous.

M. Dimanche. Monsieur, vous avez trop de bonté pour moi.

Don Juan. Et cela sans intérêt, je vous prie de le croire.

M. Dimanche. Je n'ai point mérité cette grâce, assurément. Mais, monsieur...

---

* En venir à bout, en jouir, le posséder.

Don Juan. Or çà, monsieur Dimanche, sans façon, voulez-vous souper avec moi ?

M. Dimanche. Non, monsieur, il faut que je m'en retourne tout à l'heure. Je...

Don Juan, se levant. Allons vite, un flambeau pour conduire M. Dimanche ; et que quatre ou cinq de mes gens prennent des mousquetons pour l'escorter.

M. Dimanche, se levant aussi. Monsieur, il n'est pas nécessaire, et je m'en irai bien tout seul. Mais...

(*Sganarelle ôte les siéges promptement.*)

Don Juan. Comment ! je veux qu'on vous escorte, et je m'intéresse trop à votre personne. Je suis votre serviteur, et, de plus, votre débiteur.

M. Dimanche. Ah ! monsieur...

Don Juan. C'est une chose que je ne cache pas, et je le dis à tout le monde.

M. Dimanche. Si...

Don Juan. Voulez-vous que je vous reconduise ?

M. Dimanche. Ah ! monsieur, vous vous moquez. Monsieur...

Don Juan. Embrassez moi donc, s'il vous plaît. Je vous prie encore une fois d'être persuadé que je suis tout à vous, et qu'il n'y a rien au monde que je ne fisse pour votre service.

(*Il sort.*)

Sganarelle. Il faut avouer que vous avez en monsieur un homme qui vous aime bien.

M. Dimanche. Il est vrai ; il me fait tant de civilités et tant de compliments, que je ne saurais jamais lui demander de l'argent.

Sganarelle. Je vous assure que toute sa maison périrait pour vous, et je voudrois qu'il vous arrivât quelque chose, que quelqu'un s'avisât de vous donner des coups de bâton, vous verriez de quelle manière...

M. Dimanche. Je le crois ; mais, Sganarelle, je vous prie de lui dire un petit mot de mon argent.

Sganarelle. Oh ! ne vous mettez pas en peine ; il vous paiera le mieux du monde.

M. Dimanche. Mais vous, Sganarelle, vous me devez quelque chose en votre particulier.

Sganarelle. Fi ! ne parlez pas de cela.

M. Dimanche. Comment! je...

Sganarelle. Ne sais-je pas bien que je vous dois ?

M. Dimanche. Oui, mais...

Sganarelle. Allons, monsieur Dimanche, je vais vous éclairer.

M. Dimanche. Mais mon argent ?

Sganarelle, prenant M. Dimanche par le bras. Vous moquez-vous ?

M. Dimanche. Je veux...

Sganarelle, le tirant. Hé !

M. Dimanche. J'entends...

Sganarelle, le poussant vers la porte. Bagatelle !

M. Dimanche. Mais...

Sganarelle, le poussant encore. Fi !

M. Dimanche. Je...

Sganarelle, le poussant tout à fait hors du théâtre. Fi ! vous dis-je. (*Don Juan, acte IV, sc.* 2, 3 *et* 4.)

* UNE CONSULTATION DE MÉDECINS.

(*Les médecins, qui sont seuls dans l'appartement, s'asseyent et toussent.*)

M. Desfonandrès. Paris est étrangement grand, et il faut faire de longs trajets quand la pratique donne un peu.

M. Tomès. Il faut avouer que j'ai une mule admirable pour cela, et qu'on a peine à croire le chemin que je lui fais faire tous les jours.

M. Desfonandrès. J'ai un cheval merveilleux, et c'est un animal infatigable.

M. Tomès. Savez-vous le chemin que ma mule a fait aujourd'hui ? J'ai été premièrement tout contre l'Arsenal ; de l'Arsenal, au bout du faubourg Saint-Germain ; du faubourg Saint-Germain, au fond du Marais ; du fond du Marais, à la porte Saint-Honoré ; de la porte Saint-Honoré, au faubourg Saint-Jacques ; du faubourg Saint-Jacques à la porte de

Richelieu ; de la porte de Richelieu, ici ; et d'ici je dois aller encore à la Place Royale.

M. Desfonandrès. Mon cheval a fait tout cela aujourd'hui ; et de-plus j'ai été à Ruel voir un malade.

M. Tomès. Mais, à propos, quel parti prenez-vous dans la querelle des deux médecins Théophraste et Artémius ? car c'est une affaire qui partage tout notre corps.

M. Desfonandrès. Moi, je suis pour Artémius.

M. Tomès. Et moi aussi. Ce n'est pas que son avis, comme on a vu, n'ait tué le malade, et que celui de Théophraste ne fût beaucoup meilleur, assurément ; mais enfin il a tort dans les circonstances et il ne devait pas être d'un autre avis que son ancien. Qu'en dites-vous ?

M. Desfonandrès. Sans doute, il faut toujours garder les formalités, quoi qu'il puisse arriver.

M. Tomès. Pour moi, je suis sèvere en diable, à moins ce que ne soit entre amis ; et l'on nous assembla un jour, trois de nous autres, avec un médecin de dehors, pour une consultation, où j'arrêtai toute l'affaire, et ne voulus point endurer qu'on opinât, si les choses n'allaient dans l'ordre. Les gens de la maison faisaient ce qu'ils pouvaient, et la malade pressait ; mais je n'en voulus point démordre, et la maladie mourut bravement pendant cette contestation.

M. Desfonandrès. C'est fort bien fait d'apprendre aux gens à vivre, et de leur montrer leur bec jaune.

M. Tomès. Un homme mort n'est qu'un homme mort, et ne tire point à conséquence ; mais une formalité négligée porte un notable préjudice à tout le corps des médecins.

(*Sganarelle entre avec précipation, à ce-point de la conférence.*)

Sganarelle. Messieurs, l'oppression de ma fille augmente ; je vous prie de me dire vite ce que vous avez résolu.

M. Tomès, s'adressant à M. Desfonandrès. Allons, monsieur.

M. Desfonandrès. Non, monsieur, parlez, s'il-vous plait.

M. Tomès. Vous vous moquez.

M. Desfonandrès. Je ne parlerai pas le premier.

M. Tomès. Monsieur...

M. Desfonandrès. Monsieur...

Sganarelle. Hé ! de grâce, messieurs, laissez toutes ces cérémonies et songez que les choses pressent.

(*Les médecins parlent tous à la fois.*)

M. Tomès. La maladie de votre fille...

M. Desfonandrès. L'avis de tous ces messieurs, tous ensemble...

M. Macroton. A-près a-voir bien con-sul-té...

M. Bahis. Pour raisonner...

Sganarelle. Hé ! messieurs, parlez l'un après l'autre, de grâce.

M. Tomès. Monsieur, nous avons raisonné sur la maladie de votre fille ; et mon avis, à moi, est que cela procède d'une grande chaleur de sang : ainsi je conclus à la saigner le plus tôt que vous pourrez.

M. Desfonandrès. Et moi, je dis que sa maladie est une pourriture d'humeurs, causée par une trop grande réplétion : ainsi je conclus à lui donner de l'émétique.

M. Tomès. Je soutiens que l'émétique la tuera.

M. Desfonandrès. Et moi, que la saignée la fera mourir.

M. Tomès. C'est bien à vous de faire l'habile homme !

M. Desfonandrès. Oui, c'est à moi ; et je vous prêterai le collet en tout genre d'érudition.

M. Tomès. Souvenez-vous de l'homme que vous fites crever, ces jours passés.

M. Desfonandrès. Souvenez-vous de la dame que vous avez envoyée en l'autre monde, il y a trois jours.

M. Tomès, à Sganarelle. Je vous ai dit mon avis.

M. Desfonandrès, à Sganarelle. Je vous ai dit ma pensée.

M. Tomès. Si vous ne faites tout à l'heure saigner votre fille, c'est une personne morte. (Il sort.)

M. Desfonandrès. Si vous la faites saigner, elle ne sera pas en vie dans un quart d'heure. (Il sort.)

(*L'amour médecin, Acte II.*)

PASCAL.

PASCAL (Blaise) naquit, le 19 juin 1623, à Clermont, où son père était premier président de la cour des Aides. Il parvint, dit-on, à l'âge de douze ans, par la seule force de son génie, à découvrir les trente-deux premières propositions d'Euclide. Quoiqu'il ait enrichi la science d'un grand nombre de découvertes importantes, c'est principalement aux lettres qu'il doit la célébrité qu'il s'est acquise.

Les *Lettres provinciales*, modèles de la plaisanterie la plus piquante et la plus délicate, et de l'éloquence la plus élevée et la plus énergique, ont été publiées en 1656, c'est-à-dire huit ans avant la première tragédie de Racine. Ces Lettres, qui subsisteront autant que la langue qu'elles ont fixée, offrent encore une lecture pleine de charme et d'attrait, quoique le corps des Jésuites, contre lequel elles furent dirigées, n'existe plus aujourd'hui.

Les *Pensées* de Pascal, qu'on n'a publiées qu'après sa mort, sont des fragments d'un grand ouvrage que la faiblesse de sa santé ne lui permit pas d'achever. C'est une perte irréparable pour les lettres, la philosophie et la religion.

Pascal mourut à Paris le 19 août 1662, à l'âge de trente-neuf ans.

LETTRE À LA REINE CHRISTINE.*

Madame,

Je sais que Votre Majesté est aussi éclairée et savante que puissante et magnanime. Voilà la raison qui m'a déterminé à m'adresser plutôt à Votre Majesté qu'à tout autre prince. J'ai une vénération bien plus grande pour les personnes d'un mérite sublime que pour celles qui n'ont que des titres pompeux, un nom célèbre, des aïeux illustres et une fortune brillante. Les premiers sont les vrais souverains de la terre. Il me semble que le pouvoir des rois sur leurs sujets n'est qu'une image imparfaite et grossière du pouvoir de l'esprit fort sur les esprits faibles. Le droit de persuader et d'instruire est, parmi les philosophes, ce que le droit de commander est dans le gouvernement politique. Quelque

---

*** En lui envoyant son ouvrage sur *la Roulette* qui lui était dédié.**

puissant, quelque redoutable que soit un monarque, tout manque à sa gloire, s'il n'a pas l'esprit éminent. Un citoyen obscur, sans biens, qui fait de sa vertu tout son appui, est au-dessus du conquérant du monde.

Régnez donc, incomparable Princesse, puisque votre génie est supérieur à votre rang, régnez sur l'univers, il est votre domaine ; les savants et les gens de bien sont vos sujets. Que les souverains apprennent avec admiration que la fille de Gustave est l'âme des savants et le modèle des rois.

PENSÉES.

Qu'est-ce que l'homme dans la nature ?—Un néant à l'égard de l'infini.

L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature ; mais c'est un roseau pensant. Il ne faut pas que l'univers entier s'arme pour l'écraser. Une vapeur, une goutte d'eau suffit pour le tuer. Mais quand l'univers l'écraserait, l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue, parce qu'il sait qu'il meurt ; et l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien. Ainsi toute notre dignité consiste dans la pensée. C'est de là qu'il faut nous relever, non de l'espace et de la durée. Travaillons donc à bien penser : voilà le principe de la morale.

.....Se peut-il rien de plus plaisant qu'un homme ait le droit de me tuer, parce qu'il demeure au-delà de l'eau, et que son prince a querelle avec le mien, quoique je n'en aie aucune avec lui ?

Toutes les bonnes maximes sont dans le monde, on ne manque qu' à les appliquer.

Condition de l'homme : inconstance, ennui, inquiétude.

Voulez-vous qu' on dise du bien de vous ? n'en dites point.

Mme DE SÉVIGNÉ.

SÉVIGNÉ (MARIE DE RABUTIN-CHANTAL, marquise de), naquit à Bourbilly, près Semur, le 5 février 1626.

Elle épousa, en 1644, le marquis de Sévigné. Cette femme célèbre eut pour maîtres Ménage et Chapelain, écrivains médiocres, mais grammairiens distingués. Après la mort de son mari, tué en duel en 1651, elle se consacra exclusivement à l'éducation de ses enfants, et vécut long-temps éloignée de la cour. En 1669 elle maria sa fille au comte de Grignan, gouverneur de Provence. Obligée de vivre souvent éloignée de celle à qui elle avait voué toute sa tendresse, madame de Sévigné écrivait chaque jour à sa fille pour tromper les ennuis et les chagrins qu'elle ressentait d'une séparation si cruelle. Ses *Lettres*, chefs-d'œuvre de grâce, d'esprit et d'éloquence, n'ont été publiées qu'après sa mort. Jamais l'admiration publique ne fut si vivement et si unanimement excitée qu'au moment où elles parurent, et depuis on a épuisé toutes les formes de l'éloge sans pouvoir apprécier dignement ces pages, écrites sous la double inspiration de l'esprit et du cœur.

Madame de Sévigné mourut à Grignan le 18 avril 1696.

A M. DE COULANGES.

Je m'en vais vous mander la chose la plus étonnante, la plus surprenante, la plus merveilleuse, la plus miraculeuse, la plus triomphante, la plus étourdissante, la plus inouïe, la plus singulière, la plus extraordinaire, la plus incroyable, la plus imprévue, la plus grande, la plus petite, la plus rare, la plus commune, la plus éclatante, la plus secrète jusqu'aujourd'hui, la plus digne d'envie ; enfin une chose dont on ne trouve qu'un exemple dans les siècles passés, encore cet exemple n'est-il pas juste : une chose que nous ne saurions croire à Paris, comment la pourrait-on croire à Lyon ? une chose qui fait crier miséricorde à tout le monde ; une chose qui comble de joie madame de Rohan et madame de Hauteville ; une chose enfin qui se fera dimanche ; où ceux qui la verront croiront avoir la berlue ; une chose qui se fera dimanche, et qui ne sera peut-être pas faite lundi.

Je ne puis me résoudre à vous la dire, devinez-la : je vous la donne en trois. Jetez-vous votre langue aux chiens ?

Hé bien ! il faut donc vous la dire : M. de Lauzun épouse dimanche, au Louvre, devinez qui ? Je vous le donne en quatre, je vous le donne en dix, je vous le donne en cent. Madame de Coulanges dit : Voilà qui est bien difficile à deviner ! c'est madame de La Vallière.—Point du tout, Madame.—C'est donc mademoiselle de Retz ?—Point du tout, vous êtes bien provinciale !—Ah, vraiment nous sommes bien bêtes ! dites-vous : c'est mademoiselle Colbert.—Encore moins. C'est assurément mademoiselle de Créqui.—Vous n'y êtes pas. Il faut donc à la fin vous la dire. Il épouse dimanche, au Louvre, avec la permission du roi, mademoiselle... mademoiselle... de, devinez le nom ; il épouse dimanche Mademoiselle, fille de feu Monsieur ; Mademoiselle, petite-fille de Henri IV ; mademoiselle d'Eu, mademoiselle de Dombes, mademoiselle de Montpensier, mademoiselle d'Orléans ; Mademoiselle, cousine germaine du roi ; Mademoiselle, destinée au trône ; Mademoiselle, le seul parti de France qui fût digne de Monsieur.

Voilà un beau sujet de discourir. Si vous criez, si vous êtes hors de vous-mêmes, si vous dites que nous avons menti, que cela est faux, qu'on se moque de vous, que voilà une belle raillerie, que cela est bien fade à imaginer ; si enfin vous nous dites des injures, nous trouverons que vous avez raison ; nous en avons fait autant que vous ; adieu. Les lettres qui seront portées par cet ordinaire vous feront voir si nous disons vrai ou non.

*LETTRE À BUSSY RABUTIN.

Je suis venue ici achever les beaux jours, et dire adieu aux feuilles ; elles sont encore toutes aux arbres, elles n'ont fait que changer de couleur : au lieu d'être vertes, elles sont aurores, et de tant de sortes d'aurores, que cela compose un brocart d'or riche et magnifique, que nous voulons trouplus beau que du vert, quand ce ne serait que pour changer. Je suis logée à l'hôtel de Carnavalet. C'est une belle et

grande maison ; je souhaite d'y être longtemps, car le déménagement m'a beaucoup fatiguée. J'y attends la belle comtesse, qui sera fort aise de savoir que vous l'aimez toujours. J'ai reçu ici votre lettre de Bussy. Vous me parlez fort bien en vérité de Racine et de Despréaux. Le roi leur a dit il y a quatre jours : "Je suis fâché que vous ne soyez venus à cette dernière campagne ; vous auriez vu la guerre, et votre voyage n'eût pas été long." Racine lui répondit : "Sire, nous n'avions que des habits de ville, nous en commandâmes de campagne ; mais les places que vous attaquiez furent plus tôt prises que nos habits ne furent faits." Cela fut reçu agréablement.

*MORT DE VATEL.

Le roi arriva jeudi au soir ; la promenade, la collation dans un lieu tapissé de jonquilles, tout cela fut à souhait. On soupa ; il y eut quelques tables où le rôti manqua, à cause de plusieurs dîners auxquels on ne s'était point attendu. Cela saisit Vatel ; il dit plusieurs fois : "Je suis perdu d'honneur ; voici une affaire que je ne supporterai pas." Il dit à Gourville : "La tête me tourne ; il y a douze nuits que je n'ai dormi : aidez-moi à donner des ordres." Gourville le soulagea en ce qu'il put. Le rôti qui avait manqué, non pas à la table du roi, mais à la vingt-cinquième, lui revenait toujours à l'esprit. Gourville le dit à M. le prince qui alla jusque dans la chambre de Vatel, et lui dit : "Vatel, tout va bien ; rien n'était plus beau que le souper du roi." Il répondit : "Monseigneur, votre bonté m'achève ; je sais que le rôti a manqué à deux tables.—Point du tout, dit M. le prince, ne vous fâchez point : tout va bien." Minuit vient : le feu d'artifice ne réussit point : il fut couvert d'un nuage ; il coûtoit seize mille francs. A quatre heures du matin, Vatel s'en va partout ; il trouve tout endormi. Il rencontre un petit pourvoyeur, qui lui apportait seulement deux charges de marée. Il lui demande : "Est-ce là tout ? —Oui, monsieur." Il ne savait pas que Vatel avait envoyé à tous les ports de mer. Vatel attend quelque temps ; les

autres pourvoyeurs ne vinrent point. Sa tête s'échauffait; il crut qu'il n'y aurait point d'autre marée. Il trouva Gourville: il lui dit: "Monsieur, je ne survivrai point à cet affront-ci." Gourville se moqua de lui. Vatel monte à sa chambre, met son épéc contre la porte, et se la passe au travers du cœur; mais ce ne fut qu'au troisième coup (car il s'en donna deux qui n'étaient pas mortels) qu'il tomba mort. La marée cependant arrive de tous côtés; on cherche Vatel pour la distribuer; on va à sa chambre, on heurte, on enfonce la porte, on le trouve noyé dans son sang. On court à M. le prince, qui fut au désespoir. M. le duc pleura; c'était sur Vatel que tournait tout son voyage de Bourgogne. M. le prince le dit au roi fort tristement. On dit que c'était à force d'avoir de l'honneur à sa manière. On le loua fort; on loua et blâma son courage.



BOSSUET.

BOSSUET (Jacques-Bénigne) naquit à Dijon le 27 septembre 1627. Il n'avait que seize ans quand il soutint sa première thèse; il le fit avec tant d'éclat qu'on désira entendre le jeune orateur à l'hôtel Rambouillet; là, en présence des beaux-esprits les plus renommés, il improvisa un sermon qui frappa d'étonnement tous les auditeurs, et fit concevoir des espérances que bientôt il réalisa. Ordonné prêtre en 1652, Bossuet se retira à Metz où il avait obtenu un canonicat. Les affaires du chapitre le forçaient très souvent de faire le voyage de Paris; pendant une de ces excursions, il prêcha l'Avent et le Carême devant la cour, et attira sur lui l'attention de tous les hommes éminents qui furent non moins frappés de la puissance que de l'originalité de son éloquence. Ce fut lui qui convertit Turenne par son *Exposition de la doctrine catholique.* Nommé en 1669 évêque de Condom, il se démit de son évêché, l'année suivante, afin de se consacrer exclusivement à l'éducation du dauphin, pour lequel il composa le *Discours sur l'Histoire universelle.* En 1671 l'Académie l'appela à prendre place dans son sein. Lorsque l'éducation du dauphin fut terminée, Louis XIV nomma Bossuet évêque de Meaux.

Les *Oraisons funèbres* de Bossuet sont un de ses plus beaux titres à l'admiration de la postérité. La Bruyère, devançant le jugement

qu'elle a porté, désigna, en pleine Académie, comme un *Père de l'Eglise*, celui auquel Voltaire a donné le surnom de l'*Aigle de Meaux*.

Bossuet mourut à Paris le 12 avril 1704, dans sa soixante-dix-septième année.

LE CHEVAL DOMPTÉ.

Voyez ce cheval ardent et impétueux, pendant que son écuyer le conduit et le dompte ; que de mouvements irréguliers ! C'est un effet de son ardeur, et son ardeur vient de sa force, mais d'une force mal réglée. Il se compose, il devient plus obéissant sous l'éperon, sous le frein, sous la main qui le manie à droite et à gauche, le pousse, le retient comme elle veut. A la fin il est dompté : il ne fait que ce qu'on lui demande : il sait aller le pas, il sait courir, non plus avec cette activité qui l'épuisait, par laquelle son obéissance était encore désobéissante. Son ardeur s'est changée en force, ou plutôt, puisque cette force était en quelque façon dans cette ardeur, elle s'est réglée. Remarquez : elle n'est pas détruite, elle se règle ; il ne faut plus d'éperon, presque plus de bride ; car la bride ne fait plus l'effet de dompter l'animal fougueux ; par un petit mouvement, qui n'est que l'indication de la volonté de l'écuyer, elle l'avertit plutôt qu'elle ne le force, et le paisible animal ne fait plus, pour ainsi dire, qu'écouter : son action est tellement unie à celle de celui qui le mène, qu'il ne s'ensuit plus qu'une seule et même action.

(*Méditation sur l'Evangile.*)

RAPIDITÉ DE LA VIE.

La vie humaine est semblable à un chemin, dont l'issue est un précipice affreux : on nous en avertit dès les premiers pas, mais la loi est prononcée, il faut avancer toujours. Je voudrais retourner sur mes pas : *marche, marche*. Un poids invincible, une force invincible nous entraîne; il faut sans cesse avancer vers le précipice. Mille traverses, mille peines nous fatiguent et nous inquiètent dans la route ; encore si je pou-

vais éviter ce précipice affreux. Non, non, il faut marcher, il faut courir, telle est la rapidité des années. On se console pourtant, parce que de temps en temps on rencontre des objets qui nous divertissent, des eaux courantes, des fleurs qui passent. On voudrait arrêter : *marche*, *marche*. Et cependant on voit tomber derrière soi tout ce qu'on avait passé ; fracas effroyable, inévitable ruine ! On se console parce qu'on emporte quelques fleurs cueillies en passant, qu'on voit se faner entre ses mains du matin au soir, quelques fruits qu'on perd en les goûtant. Enchantement ! toujours entraîné, tu approches du gouffre. Déjà tout commence à s'effacer ; les jardins moins fleuris, les fleurs moins brillantes, leurs couleurs moins vives, les prairies moins riantes, les eaux moins claires, tout se ternit, tout s'efface : l'ombre de la mort se présente ; on commence à sentir l'approche du gouffre fatal. Mais il faut aller sur le bord, encore un pas. Déjà l'horreur trouble les sens, la tête tourne, les yeux s'égarent, il faut marcher. On voudrait retourner en arrière, plus de moyen ; tout est tombé, tout est évanoui, tout est échappé.

(*Sermon pour le jour de Pâques.*)

MORT DE HENRIETTE D'ANGLETERRE.

Considérez ces grandes puissances que nous regardons de si bas : pendant que nous tremblons sous leur main, Dieu les frappe, pour nous avertir. Leur élévation en est la cause, et il les épargne si peu qu'il ne craint pas de les sacrifier à l'instruction du reste des hommes. Chrétiens, ne murmurez pas si Madame a été choisie pour nous donner une telle instruction : il n'y a rien ici de rude pour elle, puisque, comme vous le verrez dans la suite, Dieu la sauve par le même coup qui nous instruit. Nous devrions être assez convaincus de notre néant : mais s'il faut des coups de surprise à nos cœurs enchantés de l'amour du monde, celui-ci est assez grand et assez terrible.. O nuit désastreuse ! ô nuit effroyable ! où retentit tout-à-coup, comme un éclat de tonnerre, cette étonnante nouvelle : Madame se

meurt ! Madame est morte ! Qui de nous ne se sentit frappé à ce coup, comme si quelque tragique accident avait désolé sa famille ? Au premier bruit d'un mal si étrange, on accourut à Saint-Cloud de toutes parts ; on trouve tout consterné, excepté le cœur de cette princesse : partout on entend des cris ; partout on voit la douleur et le désepoir, et l'image de la mort. Le roi, la reine, Monsieur, toute la cour, tout le peuple, tout est abattu, tout est désespéré ; et il me semble que je vois l'accomplissement de cette parole du Prophète : "Le roi pleurera, le prince sera désolé, et les mains tomberont au peuple de douleur et d'étonnement."

Mais et les princes et les peuples gémissaient en vain ; en vain Monsieur, en vain le roi même tenait Madame serrée par de si étroits embrassements. Alors il pouvaient dire l'un et l'autre, avec saint Ambroise : *Stringebam brachia, sed jam amiseram quam tenebam ; Je serrais les bras, mais j'avais déjà perdu ce que je tenais.* La princesse leur échappait parmi des embrassements si tendres, et la mort plus puissante nous l'enlevait entre ces royales mains.

Quoi donc ! elle devait périr sitôt ! Dans la plupart des hommes, les changements se font peu à peu, et la mort les prépare ordinairement à son dernier coup ; Madame cependant a passé du matin au soir, ainsi que l'herbe des champs ; le matin elle fleurissait, avec quelles grâces ! vous le savez : le soir nous la vîmes séchée ; et ces fortes expressions par lesquelles l'Écriture sainte exagère l'inconstance des choses humaines devaient être pour cette princesse si précises et si littérales ! . . .

La voilà, malgré son grand cœur, cette princesse si admirable et si chérie ! la voilà telle que la mort nous l'a faite ; encore ce reste tel quel va-t-il disparaître ; cette ombre de gloire va s'évanouir, et nous l'allons voir dépouillée même de cette triste décoration. Elle va descendre à ces sombres lieux, à ces demeures souterraines, pour y dormir dans la poussière avec les grands de la terre, comme parle Job, avec ces rois et ces princes anéantis, parmi lesquels à peine peut-on la placer, tant les rangs y sont pressés, tant la mort est prompte à remplir ces places ! Mais ici

notre imagination nous abuse encore ; la mort ne nous laisse pas assez de corps pour occuper quelque place, et on ne voit là que les tombeaux qui fassent quelque figure : notre chair change bientôt de nature, notre corps prend un autre nom ; même celui de cadavre, dit Tertullien, parce qu'il nous montre encore quelque forme humaine, ne lui demeure pas long-temps ; il devient un je ne sais quoi qui n'a plus de nom dans aucune langue : tant il est vrai que tout meurt en lui, jusqu'à ces termes funèbres par lesquels on exprimait ses malheureux restes !

(*Exorde de l'oraison funèbre de Madame, duchesse d'Orléans.*)

PÉRORAISON DE L'ORAISON FUNÈBRE DU GRAND CONDÉ.

Venez, peuples, venez maintenant ; mais venez plutôt, princes et seigneurs ; et vous qui jugez la terre, et vous qui ouvrez aux hommes les portes du ciel ; et vous plus que tous les autres, princes et princesses, nobles rejetons de tant de rois, lumières de la France, mais aujourd'hui obscurcies et couvertes de votre douleur comme d'un nuage ; venez voir le peu qui nous reste d'une si auguste naissance, de tant de grandeur, de tant de gloire. Jetez les yeux de toutes parts ; voilà tout ce qu'a pu la magnificence et la piété pour honorer un héros : des titres, des inscriptions, vaines marques de ce qui n'est plus ; des figures qui semblent pleurer autour d'un tombeau, et de fragiles images d'une douleur que le temps emporte avec tout le reste ; des colonnes qui semblent vouloir porter jusqu'au ciel le magnifique témoignage de notre néant ; et rien enfin ne manque dans tous ces honneurs que celui à qui on les rend.

Pleurez donc sur ces faibles restes de la vie humaine, pleurez sur cette triste immortalité que nous donnons aux héros ; mais approchez en particulier, ô vous qui courez avec tant d'ardeur dans la carrière de la gloire, âmes guerrières et intrépides ! Quel autre fut plus digne de vous commander ? Mais dans quel autre avez-vous trouvé le commandement plus honnête ? Pleurez donc ce grand capitaine, et dites en gémissant : " Voilà celui qui nous menait

dans les hasards ! Sous lui se sont formés tant de renommés capitaines que ses exemples ont élevés aux premiers honneurs de la guerre ! Son ombre eût pu encore gagner des batailles : et voilà que dans son silence son nom même nous anime ; et ensemble il nous avertit que, pour trouver à la mort quelque reste de nos travaux, et n'arriver pas sans ressource à notre éternelle demeure, avec le roi de la terre, il faut encore servir le roi du ciel." Servez donc ce roi immortel et si plein de miséricorde, qui vous comptera un soupir et un verre d'eau donné en son nom, plus que tous les autres ne feront jamais tout votre sang répandu ; et commencez à compter le temps de vos utiles services du jour que vous vous serez donnés à un maître si bienfaisant.

Et vous, ne viendrez-vous pas à ce triste monument, vous, dis-je, qu'il a bien voulu mettre au rang de ses amis ? Tous ensemble, en quelque degré de sa confiance qu'il vous ait reçus, environnez ce tombeau, versez des larmes avec des prières ; et, admirant dans un si grand prince une amitié si commode et un commerce si doux, conservez le souvenir d'un héros dont la bonté avait égalé le courage. Ainsi, puisse-t-il toujours vous être un cher entretien ! ainsi, puissiez-vous profiter de ses vertus, et que sa mort, que vous déplorez, vous serve à la fois de consolation et d'exemple !

Pour moi, s'il m'est permis, après tous les autres, de venir rendre les derniers devoirs à ce tombeau ; ô prince, le digne sujet de nos louanges et de nos regrets, vous vivrez éternellement dans ma mémoire ; votre image y sera tracée, non point avec cette audace qui promettait la victoire ; non, je ne veux rien voir en vous de ce que la mort y efface ; vous aurez dans cette image des traits immortels ; je vous y verrai tel que vous étiez à ce dernier jour, sous la main de Dieu, lorsque sa gloire sembla commencer à vous apparaître. C'est là que je vous verrai plus triomphant qu'à Fribourg et à Rocroi ; et, ravi d'un si beau triomphe, je dirai en actions de grâces ces belles paroles du bien-aimé disciple : "La véritable victoire, celle qui met sous nos pieds le monde entier, c'est notre foi."

Jouissez, prince, de cette victoire ; jouissez-en éternellement par l'immortelle vertu de ce sacrifice. Agréez ces derniers efforts d'une voix qui vous fut connue, vous mettrez fin à tous ces discours. Au lieu de déplorer la mort des autres, grand prince, dorénavant je veux apprendre de vous à rendre la mienne sainte : heureux si, averti par ces cheveux blancs du compte que je dois rendre de mon administration, je réserve au troupeau que je dois nourrir de la parole de vie, les restes d'une voix qui tombe et d'une ardeur qui s'éteint.



BOURDALOUE.

BOURDALOUE (Louis) naquit à Bourges le 20 août 1632. Il fit ses études chez les jésuites et y enseigna pendant quelque temps la rhétorique, la philosophie et la théologie. Il vint à Paris en 1669, époque où, dans la chaire, le mauvais goût dominait encore ; ses sermons commencèrent la réforme, et alors, dit Voltaire, *on entendit enfin dans la chaire la raison éloquente.* Louis XIV fut vivement ému de son éloquence, et il fit appeler dix ans de suite Bourdaloue à Versailles pour y prêcher soit l'Avent, soit le Carême.

Bourdaloue est surtout remarquable comme dialecticien ; la force des raisonnements, la solidité des preuves, sont les qualités principales de son éloquence, car sa diction est plus souvent rude qu'elle n'est énergique. Parmi les orateurs de la chaire, il est placé au premier rang après Massillon.

Bourdaloue mourut à Paris le 13 mai 1704



L'OUBLI ET L'ABANDON DES PAUVRES.

Combien de pauvres sont oubliés ; combien demeurent sans secours et sans assistance ! Oubli d'autant plus déplorable, que, de la part des riches, il est volontaire, et par conséquent criminel. Je m'explique : combien de malheureux réduits aux dernières rigueurs de la pauvreté et que l'on ne soulage pas, parce qu'on ne les connaît pas, et qu'on

ne veut pas les connaître ! Si l'on savait l'extrémité de leurs besoins, on aurait pour eux, malgré soi, sinon de la charité, au moins de l'humanité. A la vue de leur misère, on rougirait de ses excès, on aurait honte de ses délicatesses, on se reprocherait ses folles dépenses, et l'on s'en ferait avec raison des crimes. Mais parce qu'on ignore ce qu'ils souffrent, parce qu'on ne veut pas s'en instruire, parce qu'on craint d'en entendre parler, parce qu'on les éloigne de sa présence, on croit en être quitte en les oubliant ; et, quelque extrêmes que soient leurs maux, on y devient insensible.

Combien de véritables pauvres, que l'on rebute comme s'ils ne l'étaient pas, sans qu'on se donne et qu'on veuille se donner la peine de discerner s'ils le sont en effet ! Combien de pauvres dont les gémissements sont trop faibles pour venir jusqu'à nous, et dont on ne veut pas s'approcher pour se mettre en devoir de les écouter ! Combien de pauvres abandonnés ! Combien de désolés dans les prisons ! Combien de languissants dans les hôpitaux ! Combien de honteux dans les familles particulières ! Parmi ceux qu'on connaît pour pauvres, et dont on ne peut ni ignorer ni même oublier le douloureux état, combien sont négligés ! combien sont durement traités, combien manquent de tout, pendant que le riche est dans l'abondance, dans le luxe, dans les délices ! S'il n'y avait point de jugement dernier, voilà ce que l'on pourrait appeler le scandale de la Providence, la patience des pauvres outragés par la dureté et par l'insensibilité des riches.

(*Sermons.*)

L'HYPOCRISIE.

Quand je parle de l'hypocrisie, ne pensez pas que je la borne à cette espèce particulière qui consiste dans l'abus de la piété et qui fait les faux dévots ; je la prends dans un sens plus étendu, et d'autant plus utile à votre instruction, que peut-être, malgré vous-mêmes, serez-vous obligés de convenir que c'est un vice qui ne vous est que trop commun ; car j'appelle hypocrite, quiconque, sous de spécieuses ap-

parences, a le secret de cacher les désordres d'une vie criminelle. Or, en ce sens, on ne peut douter que l'hypocrisie ne soit répandue dans toutes les conditions, et que parmi les mondains il ne se trouve encore bien plus d'imposteurs et d'hypocrites que parmi ceux que nous nommons dévots.

En effet, combien dans le monde de scélérats travestis en gens d'honneur ? combien d'hommes corrompus et pleins d'iniquité, qui se produisent avec tout le faste et toute l'ostentation de la probité ? combien de fourbes insolents à vanter leur sincérité ? combien de traîtres, habiles à sauver les dehors de la fidélité et de l'amitié ? combien de sensuels, esclaves des passions les plus infâmes, en possession d'affecter la pureté des mœurs, et de la pousser jusqu'à la sévérité ? combien de femmes libertines fières sur le chapitre de leur réputation, et quoique engagées dans un commerce honteux, ayant le talent de s'attirer toute l'estime d'une exacte et d'une parfaite régularité ? Au contraire, combien de justes faussement accusés et condamnés ? combien de serviteurs de Dieu, par la malignité du siècle, décriés et calomniés ? combien de dévots de bonne foi traités d'hypocrites, d'intrigants et d'intéressés ? combien de vraies vertus contestées ? combien de bonnes œuvres censurées ? combien d'intentions droites mal expliquées, et combien de saintes actions empoisonnées ?

(*Sermon sur le Jugement de Dieu.*)



FLÉCHIER.

FLÉCHIER (Esprit) naquit à Pernes (Vaucluse) le 10 juin 1632. Le P. Hercule Audiffret, son oncle, homme pieux et savant, dirigea son éducation. Après la mort de son parent, Fléchier quitta la province et vint à Paris. Avant de prendre rang parmi les orateurs qui illustraient la chaire, il se fit connaître par des poésies latines écrites avec une élégance remarquable. Ses *Sermons* augmentèrent sa renommée, et ses *Oraisons funèbres* y mirent le comble. Louis XIV le

nomma en 1685 à l'évêché de Lavaur, et en 1687 à celui de Nismes. Dans ce diocèse où il trouva autant de protestants que de catholiques, Fléchier sut être l'ami et le bienfaiteur des uns et des autres, et se concilier l'estime et l'affection de tous.

Admis à l'Académie française en 1673, il y fut reçu le même jour que Racine.

Fléchier mourut à Montpellier en 1710.

MORT DE TURENNE.

Turenne meurt, tout se confond ; la fortune chancelle, la victoire se lasse, le paix s'éloigne, les bonnes intentions des alliés se ralentissent, le courage des troupes est abattu par la douleur et ranimé par la vengeance, tout le camp demeure immobile ; les blessés pensent à la perte qu'ils ont faite, et non aux blessures qu'ils ont reçues. Les pères mourants envoient leurs fils pleurer sur leur général mort. L'armée en deuil est occupée à lui rendre les devoirs funèbres ; et la renommée, qui se plaît à répandre dans l'univers les accidents extraordinaires, va remplir toute l'Europe du récit glorieux de la vie de ce prince, et du triste regret de sa mort.

Que de soupirs alors, que de plaintes, que de louanges retentissent dans les villes, dans la campagne ! L'un, voyant croître ses moissons, bénit la mémoire de celui à qui il doit l'espérance de sa récolte ; l'autre, qui jouit encore en repos de l'héritage qu'il a reçu de ses pères, souhaite une éternelle paix à celui qui l'a sauvé des désordres et des cruautés de la guerre : ici l'on pleure celui qui a sacrifié sa vie et son sang pour le bien public ; là, on lui dresse une pompe funèbre, où l'on s'attendait de lui dresser un triomphe ; chacun choisit l'endroit qui lui paraît le plus éclatant dans une si belle vie ; tous entreprennent son éloge ; et chacun, s'interrompant lui-même par ses soupirs et par ses larmes, admire le passé, regrette le présent, et tremble pour l'avenir. Ainsi tout le royaume pleure la mort de son défenseur, et la perte d'un homme seul est une calamité publique.

SIMPLICITÉ DE TURENNE.

Qui fit jamais de si grandes choses? qui les dit avec plus de retenue? Remportait-il quelque avantage, à l'entendre, ce n'était pas qu'il fût habile; mais l'ennemi s'était trompé? Rendait-il compte d'une bataille, il n'oubliait rien, sinon que c'était lui qui l'avait gagnée. Racontait-il quelques unes de ces actions qui l'avaient rendu si célèbre, on eût dit qu'il n'en avait été que le spectateur, et l'on doutait si c'était lui qui se trompait ou la renommée. Revenait-il de ces glorieuses campagnes qui rendront son nom immortel, il fuyait les acclamations populaires, il rougissait de ses victoires, il venait recevoir des éloges, comme on vient de faire des apologies, et n'osait presque aborder le roi, parce qu'il était obligé, par respect, de souffrir patiemment les louanges dont Sa Majesté ne manquait jamais de l'honorer.

C'est alors que, dans le doux repos d'une condition privée, ce prince, se dépouillant de toute la gloire qu'il avait acquise pendant la guerre, et se renfermant dans une société peu nombreuse de quelques amis choisis, s'exerçait sans bruit aux vertus civiles. Sincère dans ses discours, simple dans ses actions, fidèle dans ses amitiés, exact dans ses devoirs, réglé dans ses désirs, grand même dans les moindres choses. Il se cache, mais sa réputation le découvre; il marche sans suite et sans équipages, mais chacun dans son esprit le met sur un char de triomphe. On compte, en le voyant, les ennemis qu'il a vaincus, non pas les serviteurs qui le suivent. Tout seul qu'il est, on se figure autour de lui ses vertus et ses victoires qui l'accompagnent. Il y a je ne sais quoi de noble dans cette honnête simplicité; et moins il est superbe, plus il devient vénérable.

(*Oraison funèbre de Turenne.*)

MASCARON.

MASCARON (Jules), fils d'un avocat au parlement d'Aix, naquit à Marseille en 1634. Il se distingua de bonne heure par ses talents oratoires, et mérita d'être placé parmi les plus célèbres prédicateurs du siècle de Louis XIV. En 1666 il prêcha l'*Avent*, et l'année suivante le *Carême* à Versailles. Le roi ne resta pas insensible au mérite de l'orateur, et le nomma en 1671 à l'évêché de Tulle. Son zèle vraiment évangélique et son exemple étaient encore plus persuasifs que sa parole. Nommé en 1678 à l'évêché d'Agen, où il mourut en 1703, il se distingua par son zèle et par le grand nombre de conversions qu'il opéra dans son diocèse.

On a comparé à tort Mascaron à Fléchier et à Bossuet ; il n'a ni l'élégance de l'un ni la majesté de l'autre, et quoiqu'il manque pas de chaleur et d'élévation, il est, comme orateur, au-dessous de la réputation qu'il obtint do son vivant.

LE GÉNÉRAL AU MOMENT D'UNE BATAILLE.

S'il y a une occasion au monde où l'âme pleine d'elle-même soit en danger d'oublier son Dieu, c'est dans ces postes éclatants où un homme, par la sagesse de sa conduite, par la grandeur de son courage, par la force de son bras, et par le nombre de ses soldats, devient comme le dieu des autres hommes, et, rempli de gloire en lui-même, remplit tout le reste du monde d'amour, d'admiration ou de frayeur. Les dehors mêmes de la guerre, le son des instruments, l'éclat des armes, l'ordre des troupes, le silence des soldats, l'ardeur de la mêlée, le commencement, le progrès et la consommation de la victoire, les cris différents des vaincus et des vainqueurs, attaquent l'âme par tant d'endroits, qu'enlevée à tout ce qu'elle a de sagesse et de modération, elle ne connaît ni Dieu, ni elle-même. C'est alors que les impies Salmonées osent imiter le tonnerre de Dieu et répondre par les foudres de la terre aux foudres du ciel ; c'est alors que les sacriléges Antiochus n'adorent que leur bras et leur cœur, et que les insolents Pharaons, enflés de leur puissance, s'écrient : " C'est moi qui me suis fait moi-

même !" Mais aussi la religion et l'humanité ne paraissent-elles jamais plus majestueuses que lorsque dans ce point de gloire et de grandeur, elles retiennent le cœur de l'homme dans la soumission et la dépendance où la créature doit être à l'égard de son Dieu.

(*Oraison funèbre de Turenne.*)

MODESTIE DE TURENNE.

Il revenait de ses campagnes triomphantes avec la même froideur et la même tranquillité que s'il fût revenu d'une promenade ; plus vide de sa propre gloire, que le public n'en était occupé. En vain les peuples s'empressaient pour le voir ; en vain, dans les assemblées, ceux qui avaient l'honneur de le connaitre le montraient des yeux, du geste et de la voix à ceux qui ne le connaissaient pas ; en vain sa seule présence, sans train et sans suite, faisait sur les âmes cette impression presque divine qui attire tant de respect, et qui est le fruit le plus doux et le plus innocent de la vertu héroïque. Toutes ces choses, si propres à faire rentrer un homme en lui-même par une vanité raffinée, ou à le faire répandre au dehors par l'agitation d'une vanité moins réglée, n'altéraient en aucune manière la situation tranquille de son âme ; et il ne tenait pas à lui qu'on n'oubliât ses victoires et ses triomphes...

Dans le progrès même de la victoire, et dans ces moments d'amour-propre où un général voit qu'elle se déclare pour son parti sa religion était en garde pour l'empêcher d'irriter tant soit peu le Dieu jaloux, par une confiance trop précipitée de vaincre. En vain tout retentissait autour de lui des cris de victoire ; en vain les officiers se flattaient et le flattaient lui-même de l'assurance d'un heureux succès, il arrêtait tous ces emportemens de joie, où l'orgueil humain a tant de part, par ces paroles si dignes de sa piété : " Si Dieu ne nous soutient, et s'il n'achève son ouvrage, il y a encore assez de temps pour être battus."

Aussi, comme il reconnaissait que toutes les victoires venaient de Dieu, il s'efforçait de les rendre dignes de Dieu.

Après avoir vaincu les ennemis, il n'oubliait rien pour vaincre la victoire même. Vous savez que naturellement elle est cruelle, insolente, impie. M. de Turenne la rendait douce, raisonnable et religieuse. Quels ordres ne donnait-il pas ? quels efforts ne faisait-il pas pour arrêter le carnage, qui après l'ardeur du combat, n'est plus qu'un crime et une brutalité barbare ; pour empêcher la profanation des temples, l'incendie des maisons, les dégâts inutiles, et les abominations qui obligent si souvent les princes chrétiens à pleurer les plus justes et les plus glorieuses victoires.

SAINT-RÉAL.

SAINT-RÉAL (CESAR-VICHARD, abbé de) naquit à Chambéry, en Savoie, en 1639. Il vint fort jeune à Paris, et se lia avec Antoine Varillas, qui lui inspira le goût des études historiques. La *Conjuration des Espagnols contre Venise*, que publia Saint-Réal en 1671, est son chef-d'œuvre ; et, quelques reproches qu'on puisse adresser à cet ouvrage où l'imagination de l'auteur a peut-être eu une trop grande part, il sera toujours regardé comme un des monuments les plus beaux de notre langue.

Saint-Réal quitta Paris en 1692 et se retira à Chambéry, où il mourut vers la fin de la même année.

RENAULT AUX CONJURÉS.

Il commença par une narration simple et étendue de l'état présent des affaires, des forces de la république et des leurs, de la disposition de la ville et de la flotte, des préparatifs de don Pèdre et du duc d'Ossone, des armes et des provisions de guerre qui étaient chez l'ambassadeur d'Espagne, des intelligences qu'il avait dans le sénat et parmi les nobles, enfin, de la connaissance exacte qu'on avait prise de tout ce qu'il pouvait être nécessaire de savoir.

Après s'être attiré l'approbation de ses auditeurs, par le récit de ces choses dont ils savaient la vérité comme lui, et qui étaient presque toutes les effets de leurs soins aussi bien que des siens :

" Voilà, mes compagnons, continua-t-il, quels sont les moyens destinés pour vous conduire à la gloire que vous cherchez. Chacun de vous peut juger s'ils sont suffisants et assurés. Nous avons des voies infaillibles pour introduire dix mille hommes de guerre dans une ville qui n'en a pas deux cents à nous opposer, dont le pillage joindra avec nous tous les étrangers que la curiosité ou le commerce y a attirés, et dont le peuple même nous aidera à dépouiller les grands, qui l'ont dépouillé tant de fois, aussitôt qu'il verra sûreté à le faire. Les meilleurs vaisseaux de la flotte sont à nous, et les autres portent dès à présent avec eux ce qui doit les réduire en cendres. L'arsenal, la merveille de l'Europe et la terreur de l'Asie, est presque déjà en notre pouvoir. Les neuf vaillants hommes qui sont ici présents, qui sont en état de s'en emparer depuis près de six mois, ont si bien pris leurs mesures pendant ce délai, qu'ils ne croient rien hasarder en répondant sur leur tête de s'en rendre maîtres. Quand nous n'aurions ni les troupes du lazaret ni celles de terre-ferme, ni la petite flotte de Haillot pour nous soutenir, ni les cinq cents hommes de don Pèdre, ni les vingt vaisseaux vénitiens de notre camarade, ni les grands navires du duc d'Ossone, ni l'armée espagnole de Lombardie, nous serions assez forts avec les intelligences et les mille soldats que nous avons. Néanmoins, tous ces différents secours que je viens de nommer sont disposés de telle sorte, que chacun d'eux pourrait manquer sans porter le moindre préjudice aux autres ; ils peuvent bien s'entr'aider, mais ils ne sauraient s'entrenuire ; il est presque impossible qu'ils ne réussissent pas tous, et un seul nous suffit.

" Que si, après avoir pris toutes les précautions que la prudence humaine peut suggérer, on peut juger du succès que la fortune nous destine, quelle marque peut-on avoir de sa faveur qui ne soit au-dessous de celles que nous avons ?

Oui, mes amis, elles tiennent manifestement du prodige. Il est inouï, dans toutes les histoires, qu'une entreprise de cette nature ait été découverte en partie sans être entièrement ruinée ; et la nôtre a essuyé cinq accidents, dont le moindre, selon toutes les apparences humaines, devait la renverser. Qui n'eût cru que la perte de Spinosa, qui tramait la même chose que nous, serait l'occasion de la nôtre ? que le licenciement des troupes de Liévestein, qui nous étaient toutes dévouées, divulguerait ce que nous tenions caché ? que la dispersion de la petite flotte romprait toutes nos mesures, et serait une source féconde de nouveaux inconvénients ? que la découverte de Crême, que celle de Maran, attireraient nécessairement après elle la découverte de tout le parti ?

" Cependant toutes ces choses n'ont point eu de suite ; on n'en a point suivi la trace, qui aurait mené jusqu'à nous ; on n'a point profité des lumières qu'elles donnaient. Jamais repos si profond ne précéda un trouble si grand. Le sénat, nous en sommes fidèlement instruits, le sénat est dans une sécurité parfaite. Notre bonne destinée a aveuglé les plus clairvoyants de tous les hommes, rassuré les plus timides, endormi les plus soupçonneux, confondu les plus subtils. Nous vivons encore, mes chers amis ; nous sommes plus puissants que nous n'étions avant tous ces désastres ; ils n'ont servi qu'à éprouver notre constance. Nous vivons, et notre vie sera bientôt mortelle aux tyrans de ces lieux. Un bonheur si extraordinaire, si obstiné, peut-il être naturel ? Et n'avons-nous pas sujet de présumer qu'il est l'ouvrage de quelque puissance au-dessus des choses humaines ?

" Et en vérité, mes compagnons, qu'est-ce qu'il y a sur la terre qui soit digne de la protection du ciel, si ce que nous faisons ne l'est pas ? Nous détruisons le plus horrible de tous les gouvernements ; nous rendons le bien à tous les pauvres sujets de cet État, à qui l'avarice des nobles le ravirait éternellement sans nous ; nous sauvons l'honneur de toutes les femmes qui naîtraient quelque jour sous leur domination, avec assez d'agréments pour leur plaire ; nous

rappelons à la vie un nombre infini de malheureux que leur cruauté est en possession de sacrifier à leurs moindres ressentiments pour les sujets les plus légers ; en un mot, nous punissons les plus punissables de tous les hommes, également noircis des vices que la nature abhorre, et de ceux qu'elle ne souffre qu'avec pudeur.

" Ne craignons donc point de prendre l'épée d'une main et le flambeau de l'autre, pour exterminer ces misérables ; et, quand nous verrons ces palais où l'impiété est sur le trône, brûlants d'un feu, plutôt feu du ciel que le nôtre ; ces tribunaux, souillés tant de fois des larmes et de la substance des innocents, consumés par les flammes dévorantes ; le soldat furieux, retirant ses mains fumantes du sang des méchants ; la mort errante de toutes parts, et tout ce que la nuit et la licence militaire pourront produire de spectacles plus affreux, souvenons-nous alors, mes chers amis, qu'il n'y a rien de pur parmi les hommes ; que les plus louables actions sont sujettes aux plus grands inconvénients ; et qu'enfin, au lieu des diverses fureurs qui désolaient cette malheureuse terre, les désordres de la nuit prochaine sont les seuls moyens d'y faire régner à jamais la paix, l'innocence et la liberté."

(*Conjuration contre Venise.*)

LA BRUYÈRE.

LA BRUYÈRE (JEAN DE) naquit près de Dourdan en 1644. Son existence paisible, ses habitudes modestes ont dérobé aux regards des biographes la vie de cet homme célèbre, qui ne s'est fait connaître que par ses ouvrages. On sait seulement que c'est à la recommandation de Bossuet qu'il fut placé auprès du duc de Bourgogne pour lui enseigner l'histoire. En traduisant les *Caractères* de Théophraste, La Bruyère conçut la pensée d'exécuter un ouvrage du même genre qui fût le tableau neuf et animé des mœurs de son temps ; et le livre qu'il composa sous ce titre, *les Caractères et les mœurs de ce siècle,* parut en 1687. Cet ouvrage, dont le succès fut immense, est resté depuis près de deux cents ans l'objet de l'admiration des philosophes et des gens de goût.

La Bruyère entra à l'Académie en 1693 et mourut à Versailles en 1696 d'une attaque d'apoplexie.

CLITON, OU L'HOMME NÉ POUR LA DIGESTION.

Cliton n'a jamais eu en toute sa vie que deux affaires, qui sont de dîner le matin et de souper le soir ; il ne semble né que pour la digestion ; il n'a de même qu'un entretien ; il dit les entrées qui ont été servies au dernier repas où il s'est trouvé ; il dit combien il y a eu de potages, et quels potages ; il place ensuite le rôt et les entremets, il se souvient exactement de quels plats on a relevé le premier service ; il n'oublie pas les hors-d'œuvre, le fruit et les assiettes : il nomme tous les vins et toutes les liqueurs dont il a bu ; il possède le langage des cuisines autant qu'il peut s'étendre, et il me fait envie de manger à une bonne table où il ne soit point : il a surtout un palais sûr, qui ne prend point le change, et il ne s'est jamais vu exposé à l'horrible inconvénient de manger un mauvais ragoût, ou de boire d'un vin médiocre. C'est un personnage illustre dans son genre, et qui a porté le talent de se bien nourrir jusques où il pouvait aller : on ne reverra plus un homme qui mange tant, et qui mange si bien ; aussi est-il l'arbitre des bons morceaux, et il n'est guère permis d'avoir du goût pour ce qu'il désapprouve. Mais il n'est plus ; il s'est fait du moins porter à table jusqu'au dernier soupir ; il donnait à manger le jour qu'il est mort. Quelque part qu'il soit, il mange, et, s'il revient au monde, c'est pour manger.

LE COURTISAN.

N'espérez plus de candeur, de franchise, d'équité, de bons offices, de services, de bienveillance, de générosité, de fermeté dans un homme qui s'est depuis quelque temps livré à la cour, et qui secrètement veut sa fortune. Le reconnaissez-vous à son visage, à ses entretiens ? Il ne nomme plus chaque chose par son nom : il n'y a plus pour lui de fripons, de fourbes, de sots et d'impertinents. Celui

dont il lui échapperait de dire ce qu'il en pense, est celui-là même qui, venant à le savoir, l'empêcherait de cheminer.

Pensant mal de tout le monde, il n'en dit de personne, ne voulant du bien qu'à lui seul, il veut persuader qu'il en veut à tous, afin que tous lui en fassent, ou que nul du moins ne lui soit contraire. Non content de n'être pas sincère, il ne souffre pas que personne le soit: la vérité blesse son oreille: il est froid et indifférent sur les observations que l'on fait sur la cour et sur le courtisan; et, parce qu'il les a entendues, il s'en croit complice et responsable.

Tyran de la société et martyr de son ambition, il a une triste circonspection dans sa conduite et dans ses discours, une raillerie innocente, mais froide et contrainte, un ris forcé, des caresses contrefaites, une conversation interrompue, et des distractions fréquentes; il a une profusion, le dirai-je? des torrents de louanges pour ce qu'a fait ou ce qu'a dit un homme placé et qui est en faveur, et pour tout autre une sécheresse de pulmonique: il a des formules de compliment pour l'entrée et pour la sortie, à l'égard de ceux qu'il visite, ou dont il est visité; et il n'y a personne de ceux qui se paient de mines et de façons de parler, qui ne sorte d'avec lui fort satisfait. Il vise également à se faire des patrons et des créatures; il est médiateur, confident, entremetteur; il veut gouverner, il a une ferveur de novice pour toutes les petites pratiques de cour: il sait où il faut se placer pour être vu; il sait vous embrasser, prendre part à votre joie, vous faire coup sur coup des questions empressées sur votre santé, sur vos affaires; et, pendant que vous lui répondez, il perd le fil de sa curiosité, vous interrompt, entame un autre sujet, ou, s'il survient quelqu'un à qui il doive un discours tout différent, il sait, en achevant de vous congratuler, lui faire un compliment de condoléance; il pleure d'un œil, et il rit de l'autre. Se formant quelquefois sur les ministres ou sur le favori, il parle en public de choses frivoles, du vent, de la gelée: il se tait au contraire, et fait le mystérieux, sur ce qu'il sait de plus important, et plus volontiers encore sur ce qu'il ne sait point.

FENELON.

FÉNELON (François de Salignac de Lamotte) naquit le 5 août 1651 au château de Fénelon en Périgord. Il reçut les ordres sacrés au séminaire de Saint-Sulpice. Pendant dix années il fit l'éducation religieuse des jeunes filles nouvellement converties, et cet enseignement lui inspira son premier ouvrage, le *Traité de l'éducation des filles.* Chargé de convertir les protestants du Poitou, il s'acquitta de cette mission difficile avec une douceur qui contribua autant que son éloquence à ramener ceux que la violence n'eût fait qu'irriter. En 1689, il fut nommé précepteur du duc de Bourgogne ; personne n'ignore quelle habileté déploya Fénelon dans cette tâche difficile. Louis XIV, qui l'aimait peu, l'en récompensa cependant en le nommant, en 1694, archevêque de Cambray. Divisé d'opinion avec Bossuet sur la meilleure manière d'aimer Dieu, Fénelon vit son livre intitulé *Maxime des saints* condamné par le pape Innocent XII ; et sans murmurer de cette condamnation, il publia un mandement dans lequel il abjurait humblement ses erreurs. Le poëme de *Télémaque*, (1699) un des ouvrages les plus remarquables d'un siècle qui produisit tant de chefs-d'œuvre, ne put obtenir grâce aux yeux de Louis XIV, qui crut y remarquer des allusions injurieuses pour lui ; mais les suffrages de la France entière durent consoler l'auteur de cette injuste disgrâce. Fénelon, retiré dans son diocèse, composa encore des *Dialogues des morts*, des *Dialogues sur l'éloquence*, et un *Traité sur l'existence de Dieu.*

Fénelon mourut en 1715 à l'âge de soixante-quatre ans. Il avait été admis à l'Académie en 1693.

FÉLICITÉ DES ROIS JUSTES DANS LES CHAMPS ÉLYSÉES.

Télémaque s'avança vers ces rois, qui étaient dans des bocages odoriférants, sur des gazons toujours renaissants et fleuris ; mille petits ruisseaux d'une onde pure arrosaient ces beaux lieux, et y faisaient sentir une délicieuse fraîcheur : un nombre infini d'oiseaux faisaient résonner ces bocages de leurs doux chants ; on voyait tout ensemble les fleurs du printemps qui naissaient sous les pas, avec les riches fruits de l'automne qui pendaient des arbres.

Là jamais on ne ressentit les ardeurs de la canicule ; là

jamais les noirs aquilons n'osèrent souffler, ni faire sentir les rigueurs de l'hiver. Ni la guerre altérée de sang, ni la cruelle envie qui mord d'une dent venimeuse, et qui porte des vipères entortillées dans son sein et autour de ses bras, ni les jalousies, ni les défiances, ni la crainte, ni les vains désirs n'approchent jamais de cet heureux séjour de la paix : le jour n'y finit point, et la nuit avec ses sombres voiles y est inconnue : une lumière pure et douce se répand autour des corps de ces hommes justes, et les environne de ses rayons comme d'un vêtement. Cette lumière n'est point semblable à la lumière sombre qui éclaire les yeux des misérables mortels, et qui n'est que ténèbres ; c'est plutôt une gloire céleste qu'une lumière : elle pénètre plus subtilement les corps les plus épais, que les rayons du soleil ne pénètrent le plus pur cristal ; elle n'éblouit jamais ; au contraire, elle fortifie les yeux, et porte dans le fond de l'âme je ne sais quelle sérénité. C'est d'elle seule que les hommes bienheureux sont nourris ; elle sort d'eux, et elle y entre : elle les pénètre, et s'incorpore à eux comme les aliments s'incorporent à nous ; ils la voient, ils la sentent, ils la respirent ; elle fait naître en eux une source intarissable de paix et de joie : ils sont plongés dans cet abîme de délices comme les poissons dans la mer ; ils ne veulent plus rien ; ils ont tout sans rien avoir ; car le goût de lumière pure apaise la faim de leur cœur. Tous leurs désirs sont rassasiés, et leur plénitude les élève au-dessus de tout ce que les hommes vides et affamés cherchent sur la terre : toutes les délices qui les environnent ne leur sont rien, parce que le comble de leur félicité, qui vient du dedans, ne leur laisse aucun sentiment pour tout ce qu'ils voient de délicieux au-dehors : ils sont tels que les dieux qui, rassasiés de nectar et d'ambroisie, ne daigneraient pas se nourrir des viandes grossières qu'on leur présenterait à la table la plus exquise des hommes mortels. Tous les maux s'enfuient loin de ces lieux tranquilles : la mort, la maladie, la pauvreté, la douleur, les regrets, les remords, les craintes, les espérances même qui coûtent souvent autant de peines

que les craintes ; les divisions, les dégoûts, les dépits n'y peuvent avoir aucune entrée.

Les hautes montagnes de Thrace, qui, de leurs fronts couverts de neige et de glace depuis l'origine du monde, fendent les nues, seraient renversées de leurs fondements posés au centre de la terre, que les cœurs de ces hommes ne pourraient pas même être émus ; seulement ils ont pitié des misères qui accablent les hommes vivant dans le monde : mais c'est une pitié douce et paisible qui n'altère en rien leur immuable félicité. Une jeunesse éternelle, une félicité sans fin, une gloire toute divine est peinte sur leur visage ; mais leur joie n'a rien de folâtre, d'indécent ; c'est une joie douce, noble, pleine de majesté : c'est un goût sublime de la vérité et de la vertu qui les transporte : ils sont sans interruption, à chaque moment, dans le même saisissement de cœur où est une mère qui revoit son cher fils qu'elle avait cru mort ; et cette joie qui échappe bientôt à la mère, ne s'enfuit jamais du cœur de ces hommes. Jamais elle ne languit un instant : elle est toujours nouvelle pour eux ; ils ont le transport de l'ivresse, sans en avoir le trouble et l'aveuglement. Ils s'entretiennent ensemble de ce qu'ils voient et de ce qu'ils goûtent ; ils foulent à leurs pieds les molles délices, et les vaines grandeurs de leurs anciennes conditions qu'ils déplorent ; ils repassent avec plaisir ces tristes mais courtes années, où ils ont eu besoin de combattre contre eux-mêmes et contre le torrent des hommes corrompus pour devenir bons ; ils admirent le secours des dieux qui les ont conduits, comme par la main, à la vertu, au milieu de tant de périls.

Je ne sais quoi de divin coule sans cesse au travers de leur cœur comme un torrent de la Divinité même qui s'unit à eux ; ils voient, ils goûtent qu'ils sont heureux, et ils sentent qu'ils le seront toujours. Ils chantent les louanges des Dieux, ils ne font tous ensemble qu'une seule voix, une seule pensée, un seul cœur, une même félicité, qui fait comme un flux et reflux dans ces âmes unies. Dans ce ravissement divin, les siècles coulent plus rapidement que les heures parmi les mortels ; et cependant mille et mille

siècles écoulés n'ôtent rien à leur félicité toujours nouvelle et toujours entière. Ils règnent tous ensemble, non sur des trônes que la main des hommes peut renverser, mais en eux-mêmes avec une puissance immuable ; car ils n'ont plus besoin d'être redoutables par une puissance empruntée d'un peuple vil et misérable ; ils ne portent plus ces vains diadèmes dont l'éclat cache tant de craintes et de noirs soucis : les dieux mêmes les ont couronnés de leurs propres mains avec des couronnes que rien ne peut flétrir.

(*Télémaque*, L. xix.)

* LOUIS XII ET FRANÇOIS 1ER.

Louis. Mon cher cousin, dites-moi des nouvelles de la France ; j'ai toujours aimé mes sujets comme mes enfants, j'avoue que j'en suis en peine. Vous étiez bien jeune en toute manière, quand je vous laissai la couronne. Comment avez-vous gouverné mon pauvre royaume ?

François. J'ai eu quelques malheurs ; mais, si vous voulez que je vous parle franchement, mon règne a donné à la France bien plus d'éclat que le vôtre.

Louis. O Mon Dieu ! c'est cet éclat que j'ai toujours craint. Je vous ai connu, dès votre enfance, d'un naturel à ruiner les finances, à hasarder tout pour la guerre, à ne rien soutenir avec patience, à renverser le bon ordre au dedans de l'État, et à tout gâter pour faire parler de vous.

François. C'est ainsi que les vieilles gens sont toujours prévenus contre ceux qui doivent être leurs successeurs ; mais voici le fait : j'ai soutenu une horrible guerre contre Charles-Quint, empereur et roi d'Espagne ; j'ai gagné en Italie les fameuses batailles de Marignan contre les Suisses et de Cérisoles contre les Impériaux ; j'ai vu le roi d'Angleterre ligué avec l'Empereur contre la France, et j'ai rendu leurs efforts inutiles. J'ai cultivé les sciences. J'ai mérité d'être immortalisé par les gens de lettres. J'ai fait revivre le siècle d'Auguste au milieu de ma cour ; j'y ai mis la magnificence, la politesse, l'érudition et la galanterie.

Avant moi, tout était grossier, pauvre, ignorant, gaulois ; enfin je me suis fait nommer le *père des lettres*.

Louis. Cela est beau et je ne veux point en diminuer la gloire ; mais j'aimerais mieux encore que vous eussiez été le père du peuple, que le père des lettres. Avez-vous laissé les Français dans la paix et dans l'abondance ?

François. Non ; mais mon fils, qui est jeune, soutiendra la guerre ; et ce sera à lui à soulager enfin les peuples épuisés. Vous les ménagiez plus que moi ; mais aussi vous faisiez faiblement la guerre.

Louis. Vous l'avez donc faite avec de grands succès ? Quelles sont vos conquêtes ? Avez-vous pris le royaume de Naples ?

François. Non, j'ai eu d'autres expéditions à faire.

Louis. Du moins vous avez conservé le Milanais ?

François. Il m'est arrivé bien des accidents imprévus.

Louis. Quoi donc ! Charles-Quint vous l'a enlevé ? Avez-vous perdu quelque bataille ? Parlez : vous n'osez tout dire.

François. Je fus pris dans une bataille à Pavie.

Louis. Comment, pris ! Hélas ! en quel abîme s'est-il jeté par de mauvais conseils !

C'est donc ainsi que vous m'avez surpassé à la guerre ? Vous avez replongé la France dans les malheurs qu'elle souffrit sous le roi Jean. Pauvre France, que je te plains ! Je l'avais bien prévu. Hé bien, je vous entends ; il a fallu rendre des provinces entières, et payer des sommes immenses. Voilà à quoi aboutit ce faste, cette hauteur, cette témérité, cette ambition. Et la justice.... comment va-t-elle ?

François. Elle m'a donné de grandes ressources ; j'ai vendu les charges de magistrature.

Louis. Et les juges qui les ont achetées vendront à leur tour la justice. Mais tant de sommes levées sur le peuple ont-elles été bien employés pour lever et faire subsister les armées avec économie ?

François. Il en fallut une partie pour la magnificence de ma cour.

Louis. Je parie que vos maîtresses y ont eu une plus grande part que les officiers d'armée, si bien donc que le peuple est ruiné, la guerre encore allumée, la justice vénale, la cour livrée à toutes les folies des femmes galantes, tout l'État en souffrance. Voilà ce règne si brillant qui a effacé le mien. Un peu de modération vous aurait fait bien plus d'honneur.

François. Mais j'ai fait plusieurs grandes choses qui m'ont fait louer comme un héros, on m'appelle le grand roi FRANÇOIS.

Louis. C'est-à-dire que vous avez été flatté pour votre argent, et que vous vouliez être héros aux dépens de l'État, dont la seule prospérité devait faire toute votre gloire.

François. Non, les louanges qu'on m'a données étaient sincères.

Louis. Hé ! y a-t-il quelque roi si faible et si corrompu à qui on n'ait pas donné autant de louanges que vous en avez reçu ? Donnez-moi le plus indigne de tous les princes, on lui donnera tous les éloges qu'on vous a donnés. Après cela, achetez des louanges par tant de sang et par tant de sommes qui ruinent un royaume !

François. Du moins j'ai eu la gloire de me soutenir avec constance dans mes malheurs.

Louis. Vous auriez mieux fait de ne vous mettre jamais dans le besoin de faire éclater cette constance. Le peuple n'avait que faire de cet héroïsme. Le héros ne s'est-il point ennuyé en prison ?

François. Oui, sans doute, et j'achetai la liberté bien chèrement.

(*Dialogues*.)

PRÉCEPTES.

Le discours est la proposition développée et la proposition est le discours en abregé.

Un bon discours est celui où l'on ne peut rien retrancher sans couper dans le vif.

(*Lettre sur l'éloquence*.)

VERTOT.

VERTOT (RENÉ-AUBERT DE) naquit dans le pays de Caux le 25 novembre 1655. Encouragé par Fontenelle et l'abbé de Saint-Pierre, qui avaient remarqué en lui une aptitude particulière pour les travaux historiques, il publia en 1689 la *Conjuration de Portugal*, ouvrage plein d'intérêt qui mérita les éloges de madame de Sévigné et de Bossuet. L'*Histoire des Révolutions de Suède* parut en 1696; elle eut cinq éditions la première année, et fut traduite dans la plupart des langues de l'Europe. L'*Histoire des Révolutions de la république romaine* (1709), où l'on retrouva tout l'intérêt et le mouvement qui caractérisaient les premiers ouvrages de Vertot, et dont le style plus brillant était en même temps plus rapide et plus ferme, accrut encore sa réputation. Vertot composa en outre une *Histoire de l'Ordre de Malte;* cette production, qui n'a ni la chaleur ni l'éclat des premières, se sent de l'âge avancé où était parvenu l'auteur quand il la composa.

Vertot mourut à Paris le 15 juin 1735.

POMPÉE.

Pompée attirait sur lui, pour ainsi dire, les yeux de toute la terre. Il avait été général avant que d'être soldat, et sa vie n'avait été qu'une suite continuelle de victoires; il avait fait la guerre dans les trois parties du monde, et il en était toujours revenu victorieux. Il vainquit dans l'Italie Carinas et Carbon, du parti de Marius; Domitius dans l'Afrique; Sertorius, ou pour mieux dire, Perpenna dans l'Espagne; les pirates de Cilicie sur la Méditerranée; et, depuis la défaite de Catilina, il était revenu à Rome, vainqueur de Mithridate et de Tigrane.

Par tant de victoires et de conquêtes, il était devenu plus grand que les Romains ne le souhaitaient, et qu'il n'avait osé lui-même l'espérer. Dans ce haut degré de gloire où la fortune l'avait conduit comme par la main, il crut qu'il était de sa dignité de se familiariser moins avec ses concitoyens. Il paraissait rarement en public; et, s'il sortait de sa maison, on le voyait toujours accompagné d'une foule de ses créatures, dont le cortége nombreux représentait

mieux la cour d'un grand prince que la suite d'un citoyen de la république. Ce n'est pas qu'il abusât de son pouvoir ; mais, dans une ville libre, on ne pouvait souffrir qu'il affectât des manières de souverain. Accoutumé dès sa jeunesse au commandement des armées, il ne pouvait se réduire à la simplicité d'une vie privée. Ses mœurs à la vérité étaient pures et sans tache ; on le louait même, avec justice, de sa tempérance ; personne ne le soupçonna jamais d'avarice, et il recherchait moins, dans les dignités qu'il briguait, la puissance qui en est inséparable, que les honneurs et l'éclat dont elles étaient environnées. Mais plus sensible à la vanité qu'à l'ambition, il aspirait à des honneurs qui le distinguassent de tous les capitaines de son temps. Modéré en tout le reste, il ne pouvait souffrir sur la gloire aucune comparaison. Toute égalité le blessait, et il eût voulu, ce semble, être le seul général de la république, quand il devait se contenter d'être le premier. Cette jalousie du commandement lui attira un grand nombre d'ennemis, dont César, dans la suite, fut le plus dangereux et le plus redoutable. L'un ne voulait plus d'égal, et l'autre ne pouvait souffrir de supérieur.

(*Révolutions romaines.*)

CÉSAR.

Caïus Julius César était né de l'illustre famille des Jules, qui, comme toutes les grandes maisons, avait sa chimère, en se vantant de tirer son origine d'Anchise et de Vénus. C'était l'homme de son temps le mieux fait, adroit à toutes sortes d'exercices, infatigable au travail, plein de valeur, le courage élevé, vaste dans ses desseins, magnifique dans sa dépense, et libéral jusqu'à la profusion. La nature, qui semblait l'avoir fait naître pour commander au reste des hommes, lui avait donné un air d'empire et de dignité dans ses manières ; mais cet air de grandeur était tempéré par la douceur et la facilité de ses mœurs. Son éloquence insinuante et invincible était encore plus attachée aux charmes de sa personne qu'à la force de ses raisons. Ceux qui

étaient assez durs pour résister à l'impression que faisaient tant d'aimables qualités n'échappaient point à ses bienfaits, et il commença par assujettir les cœurs, comme le fondement le plus solide de la domination à laquelle il aspirait.

Né simple citoyen d'une république, il forma, dans une condition privée, le projet d'assujettir sa patrie. La grandeur et les périls d'une pareille entreprise ne l'épouvantèrent point. Il ne trouva rien au-dessus de son ambition, que l'étendue immense de ses vues. Les exemples récents de Marius et de Sylla lui firent comprendre qu'il n'était pas impossible de s'élever à la souveraine puissance ; mais, sage jusque dans ses désirs immodérés, il distribua en différents temps l'exécution de ses desseins. Son esprit, toujours juste, malgré son étendue, n'alla que par degrés au projet de la domination ; et quelque éclatantes qu'aient été depuis ses victoires, elles ne doivent passer pour de grandes actions que parce qu'elles furent toujours la suite et l'effet de grands desseins.

(*Révolutions romaines.*)

FONTENELLE.

FONTENELLE (Bernard Le Bovier de) naquit à Rouen le 11 février 1657 : il était neveu du grand Corneille. Né avec un esprit lumineux, méthodique, et qui se pliait avec une merveilleuse facilité à tous les genres, il mit le premier les sciences abstraites à la portée du plus grand nombre des lecteurs, sut jeter une vive clarté sur les matières les plus obscures, et en cacha avec art l'aridité sous les fleurs qu'il y répandait quelquefois avec trop d'abondance. La réputation de Fontenelle n'est fondée ni sur ses *Opéras* oubliés aujourd'hui, ni sur ses *Poésies pastorales*.—Les *Entretiens sur la pluralité des mondes*, l'*Histoire des oracles*, l'*Histoire de l'Académie des sciences*, les *Eloges*, voilà ses véritables titres de gloire.

Fontenelle fut nommé en 1691 membre de l'Académie française, et secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences en 1699. Il vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingt-dix-neuf ans onze mois, et mourut à Paris le 9 janvier 1757.

CORNEILLE ET RACINE.

Corneille n'a eu devant les yeux aucun auteur qui ait pu le guider; Racine a eu Corneille.

Corneille a trouvé le théâtre Français très grossier, l'a porté à un haut point de perfection; Racine ne l'a pas soutenu dans la perfection où il l'a trouvé.

Les caractères de Corneille sont vrais, quoiqu'ils ne soient pas communs; les caractères de Racine ne sont vrais que parce qu'ils sont communs.

Quelquefois les caractères de Corneille ont quelque chose de faux, à force d'être nobles et singuliers; souvent ceux de Racine ont quelque chose de bas, à force d'être naturels...

On rapporte des pièces de l'un, le désir d'être vertueux; et des pièces de l'autre, le plaisir d'avoir des semblables dans ses faiblesses.

Le tendre et le gracieux de Racine se trouvent quelquefois dans Corneille; le grand de Corneille ne se trouve jamais dans Racine.

Racine n'a presque jamais peint que des Français et que le siècle présent, même quand il a voulu peindre un autre siècle et d'autres nations; on voit dans Corneille toutes les nations et tous les siècles qu'il a voulu peindre. Le nombre des pièces de Corneille est beaucoup plus grand que celui des pièces de Racine, et cependant Corneille s'est beaucoup moins répété lui-même que Racine n'a fait.

Dans les endroits où la versification de Corneille est belle, elle est plus hardie, plus noble, plus forte, et en même temps aussi nette que celle de Racine; mais elle ne se soutient pas dans ce degré de beauté, et celle de Racine se soutient toujours dans le sien.

Des auteurs inférieurs à Racine ont réussi après lui dans son genre; aucun auteur, même Racine, n'a osé toucher, après Corneille, au genre qui lui était particulier.

(*Eloges.*)

LETTRE DE RECOMMANDATION À MONTESQUIEU.

Depuis que vous courez le monde, Monsieur, c'est grand hasard si de tous les compliments que j'ai prié qu'on vous fît pour moi, on vous en a fait un seul, et il serait fort naturel que vous m'eussiez à peu près oublié. Mais il se présente une jolie occasion de vous en faire souvenir ; je dis jolie au pied de la lettre, jolie aux yeux, et qui certainement plaira aux vôtres. C'est pour vous recommander mademoiselle Sallé, bannie de notre Opéra par ostracisme. N'allez pas lui dire ce mot-là, elle croirait que je l'accuse de quelque chose d'effroyable, et se désespérerait. Mais il est vrai que c'est ostracisme tout pur. La danse charmante, et surtout les mœurs très honnêtes de la petite Aristide ont déplu à ses compagnes, ce qui est dans l'ordre, et même aux maîtres. Elle se réfugie en Angleterre, et vous allez jouir de notre perte. Je vous avertis que vous n'aurez que sa danse, et en vérité ce sera bien assez. Il me vient une pensée. On dit que vous êtes fort bien auprès de la reine, et je l'eusse presque deviné, car il y a long-temps que je sais combien elle a du goût pour les gens d'esprit et combien elle est accoutumée à ceux du premier ordre, témoin Newton ; et j'ai même dit mon sentiment en parlant de lui. Si la reine voulait faire apprendre à danser aux princesses ses filles par une personne propre à leur donner l'air convenable à leur naissance, et digne en même temps de cet honneur par sa conduite, elle serait trop heureuse que la fortune lui eût envoyé mademoiselle Sallé. Enfin, je vous demande votre protection pour elle en toute occasion, ou plutôt je ne vous demande que de la voir un peu, après quoi le reste ira tout seul.

ÉROSTRATE ET DÉMÉTRIUS.

Érostrate. Trois cent soixante statues élevées dans Athènes à votre honneur ! c'est beaucoup.

Démétrius. Je m'étais saisi du gouvernement ; et, après cela, il était assez aisé d'obtenir du peuple des statues.

Érostrate. Vous étiez bien content de vous être ainsi multiplié vous-même trois cent soixante fois, et de ne rencontrer que vous dans cette ville ?

Démétrius. Je l'avoue : mais, hélas ! cette joie ne fut pas de longue durée. La face des affaires changea du jour au lendemain ; il ne resta pas une seule de mes statues : on les abattit, on les brisa.

Érostrate. Voilà un terrible revers ! Et qui fut celui qui fit cette belle expédition ?

Démétrius. Ce fut Démétrius Poliorcète, fils d'Antigonus.

Érostrate. Démétrius Poliorcète ! J'aurais bien voulu être en sa place. Il y avait beaucoup de plaisir à abattre un si grand nombre de statues faites pour un même homme.

Démétrius. Un pareil souhait n'est digne que de celui qui a brûlé le temple d'Éphèse. Vous conservez encore votre ancien caractère.

Érostrate. On m'a bien reproché cet embrasement du temple d'Éphèse ; toute la Grèce en a fait beaucoup de bruit ; mais en vérité cela est pitoyable ; on ne juge guère sainement des choses.

Démétrius. Je suis d'avis que vous vous plaigniez de l'injustice qu'on vous a faite de détester une si belle action, et de la loi par laquelle les Éphésiens défendirent que l'on prononçât jamais le nom d'Érostrate.

Érostrate. Je n'ai pas du moins sujet de me plaindre de l'effet de cette loi ; car les Éphésiens furent de bonnes gens, qui ne s'aperçurent pas que défendre de prononcer un nom, c'était l'immortaliser. Mais leur loi même sur quoi était-elle fondée ? J'avais une envie démesurée de faire parler de moi, et je brûlai leur temple. Ne devaient-ils pas se tenir bien heureux que mon ambition ne leur coûtât pas davantage ? on ne les en pouvait quitter à meilleur marché. Un autre aurait peut-être ruiné toute la ville et tout leur État.

Démétrius. On dirait à vous entendre que vous étiez en droit de ne rien épargner pour faire parler de vous, et que l'on doit compter pour des grâces les maux que vous n'avez pas faits.

Érostrate. Il est facile de vous prouver le droit que j'avais de brûler le temple d'Éphèse. Pourquoi l'avait-on bâti avec tant d'art et de magnificence? Le dessein de l'architecte n'était-il pas de faire vivre son nom?

Démétrius. Apparemment.

Érostrate. Hé bien, ce fut pour faire vivre aussi mon nom que je brûlai ce temple.

Démétrius. Le beau raisonnement! Vous est-il permis de ruiner pour votre gloire les ouvrages d'un autre?

Érostrate. Oui: la vanité qui avait élevé ce temple par les mains d'un autre l'a pu ruiner par les miennes; elle a un droit légitime sur tous les ouvrages des hommes; elle les a faits, et elle les peut détruire: les plus grands États mêmes n'ont pas sujet de se plaindre qu'elle les renverse, quand elle y trouve son compte; ils ne pourraient pas prouver une origine indépendante d'elle. Un roi qui, pour honorer les funérailles d'un cheval, ferait raser la ville de Bucéphalie, lui ferait-il une injustice? je ne le crois pas, car on ne s'avisa de bâtir cette ville que pour assurer la mémoire de Bucéphale, et par conséquent elle est affectée à l'honneur des chevaux.

Démétrius. Selon vous rien ne serait en sûreté; je ne sais si les hommes mêmes y seraient.

Érostrate. La vanité se joue de leurs vies, ainsi que de tout le reste. Un père laisse le plus d'enfants qu'il peut, afin de perpétuer son nom. Un conquérant, afin de perpétuer le sien, extermine le plus d'hommes qu'il lui est possible.

Démétrius. Je ne m'étonne pas que vous employiez toutes sortes de raisons pour soutenir le parti des destructeurs; mais enfin si c'est un moyen d'établir sa gloire que d'abattre les monuments de la gloire d'autrui, du moins il n'y a pas de moyen moins noble que celui-là.

Érostrate. Je ne sais s'il est moins noble que les autres; mais je sais qu'il est nécessaire qu'il se trouve des gens qui le prennent.

Démétrius. Nécessaire!

Érostrate. Hé! assurément. La terre ressemble à de

grandes tablettes où chacun veut écrire son nom. Quand ces tablettes sont pleines, il faut bien effacer les noms qui y sont déjà inscrits, pour y en mettre de nouveaux. Que serait-ce, si tous les monuments des anciens subsistaient? Les modernes n'auraient pas où placer les leurs. Pouviez-vous espérer que trois cent soixante statues fussent longtemps sur pied? Ne voyez-vous pas bien que votre gloire tenait trop de place?

Démétrius. Ce fut une plaisante vengeance que celle que Démétrius Poliorcète exerça sur mes statues; puisqu'elles étaient une fois élevées dans toute la ville d'Athènes, ne valait-il pas autant les y laisser?

Érostrate. Oui: mais avant qu'elles fussent élevées, ne valait-il pas autant ne les point élever? Ce sont les passions qui font et qui défont tout. Si la raison dominait sur la terre, il ne s'y passerait rien. On dit que les pilotes craignent au dernier point ces mers pacifiques où l'on ne peut naviguer, et qu'ils veulent du vent, au hasard d'avoir des tempêtes. Les passions sont chez les hommes des vents qui sont nécessaires pour mettre tout en mouvement, quoiqu'ils causent souvent les orages.

(*Dialogues.*)

*ROLLIN.

* ROLLIN (Charles) naquit à Paris le 30 Janvier 1661. Fils d'un coutelier, il dut à la protection d'un bénédictin d'entrer au collège des Dix-Huit où il fit de brillantes études. Professeur à 22 aus, Rollin provoqua d'utiles et salutaires réformes dans l'enseignement et ne tarda point à occuper les plus hautes fonctions dans l'Université. Ce fut en 1726 seulement qu'il publia le *Traité des études*, ouvrage remarquable qui fut suivi de l'*Histoire ancienne*. Ce travail, qui se compose de treize volumes parus de 1730 à 1738, produisit une vive sensation dans le monde littéraire. Rollin avait déjà composé cinq volumes de son *Histoire romaine*, quand le mort vint le surprendre le 14 Septembre 1741.

* UN VIEILLARD DE SYRACUSE, AU PEUPLE ASSEMBLÉ POUR DÉLIBÉRER SUR LE SORT DES PRISONNIERS ATHÉNIENS.

Vous voyez un père infortuné, qui a senti plus qu'aucun autre Syracusain les funestes effets de cette guerre qui lui a ravi deux fils, la consolation et l'espoir de sa vieillesse. Je ne puis point, à la vérité, ne point admirer leur courage et leur bonheur d'avoir sacrifié au salut de la République une vie que la loi commune de la nature leur aurait tôt ou tard enlevée ; mais je ne puis aussi ne pas sentir la plaie cruelle que leur mort a faite à mon cœur, et ne point haïr et détester les Athéniens, auteurs de cette malheureuse guerre, comme les homicides et les meurtriers de mes enfants !

Cependant, je ne puis le dissimuler, je suis moins sensible à ma douleur qu'à l'honneur de ma patrie ; et je la vois prête à se déshonorer pour toujours, par le cruel avis qu'on vous propose. Les Athéniens, il est vrai, méritent toutes sortes de mauvais traitements et de supplices pour l'injuste guerre qu'ils nous ont déclarée ; mais les Dieux, justes vengeurs du crime, ne les ont-ils pas assez punis, et ne nous ont-ils pas assez vengés ? Quand leurs chefs ont déposé leurs armes et se sont rendus à nous, n'était-ce pas dans l'espérance de conserver leur vie ? Et pouvons-nous la leur ôter, sans encourir le juste reproche d'avoir violé le droit des gens, et d'avoir déshonoré notre victoire par une barbare cruauté ? Quoi ! vous souffrirez que votre gloire soit ainsi flétrie dans tout l'univers, et qu'on dise qu'un peuple qui, le premier, a dans sa ville érigé un temple à la *Miséricorde*, n'en a point trouvé dans la vôtre ! Sont-ce donc les victoires et les triomphes seuls qui rendent une ville à jamais illustre ? Non, non, c'est la clémence pour des ennemis vaincus ; c'est la modération dans la plus grande prospérité ; c'est, enfin, la crainte d'irriter les Dieux par un orgueil fier et insolent. Vous n'avez point sans doute oublié que ce même Nicias, sur le sort duquel vous allez prononcer, est celui qui plaida votre cause dans l'as-

semblée des Athéniens, et qui employa tout son crédit et toute son éloquence pour les détourner de vous faire la guerre. Une sentence de mort, prononcée contre ce digne chef, est-elle donc une juste récompense du zèle qu'il a témoigné pour vos intérêts ? Pour moi, la mort me sera moins triste que la vue d'une telle injustice commise par ma patrie et par mes concitoyens.

(*Histoire ancienne*, liv. viii.)

MASSILLON.

MASSILLON (JEAN-BAPTISTE) naquit à Hières en Provence le 24 juin 1663. Les supérieurs de l'Oratoire ayant pressenti qu'il devait leur faire honneur, l'admirent, à dix-huit ans, dans leur congrégation. Dès son début dans la chaire Massillon obtint un succès qui effraya sa modestie ; il alla se cacher dans l'abbaye de Septfons, pour échapper, disait-il, *au démon de l'orgueil.* Un hasard le fit connaître du cardinal de Noailles, qui le tira de sa retraite. Chargé en 1699 de prêcher le Carême à l'église de l'Oratoire, et l'Avent à Versailles, Massillon excita à la ville et à la cour un égal enthousiasme. Jamais on n'avait entendu du haut de la chaire une éloquence aussi pure, aussi harmonieuse et aussi pathétique. En 1704, il prêcha un second Carême avec le même succès ; mais l'envie le calomnia auprès de Louis XIV, et jusqu'à la mort du grand roi, Massillon vécut dans une sorte de disgrâce. Nommé, en 1717, par le régent, évêque de Clermont, il prononça, la même année, devant Louis XV âgé de neuf ans le *Petit-Carême,* qui lui valut le surnom de Racine de la chaire, mais que les critiques du 18e siècle plaçaient à tort au-dessus du Carême et de l'Avent prêchés en 1699. Reçu membre de l'Académie française en 1719, Massillon quitta presque aussitôt Paris et se rendit à Clermont, où il mourut le 18 septembre 1742, regretté des pauvres comme un père, du clergé comme un bienfaiteur, et de tous comme un ami.

LA MORT.

Hélas ! regardez derrière vous : où sont vos premières années ? Que laissent-elles de réel dans votre souvenir ?

Pas plus qu'un songe de la nuit ; vous avez rêvé que vous avez vécu...Qu'est-ce donc que le peu de chemin qui vous reste à faire ? Croyons-nous que les jours à venir aient plus de réalité que les passés ?... Regardez le monde tel que vous l'avez vu dans vos premières années, et tel que vous le voyez aujourd'hui : une nouvelle cour a succédé à celle que vos premiers ans ont vue ; de nouveaux personnages sont montés sur la scène ; les grands rôles sont remplis par de nouveaux acteurs ; ce sont de nouveaux événements, de nouvelles intrigues, de nouvelles passions, de nouveaux héros, dans la vertu comme dans le vice, qui sont le sujet des louanges, des dérisions, des censures publiques ; un nouveau monde s'est élevé insensiblement, et sans que vous vous en soyez aperçu, sur les débris du premier. Tout passe avec vous et comme vous ; une rapidité que rien n'arrête, entraîne tout dans les abîmes de l'éternité ; nos ancêtres nous en frayèrent hier le chemin, et nous allons le frayer demain à ceux qui viendront après nous. Les âges se renouvellent, la figure du monde passe sans cesse ; les morts et les vivants se remplacent et se succèdent continuellement ; rien ne demeure ; tout change, tout s'use, tout s'éteint : Dieu seul demeure toujours le même. Le torrent des siècles, qui entraîne tous les hommes, coule devant ses yeux ; et il voit avec indignation de faibles mortels, emportés par ce cours rapide, l'insulter en passant.

(*Sermon sur la mort.*)

LE PETIT NOMBRE DES ÉLUS.

Je suppose que c'est ici votre dernière heure ét la fin de l'univers, que les cieux vont s'ouvrir sur vos têtes, que Jésus-Christ va paraître dans sa gloire au milieu de ce temple, et que vous n'y êtes assemblés que pour l'attendre comme des criminels tremblants, à qui l'on va prononcer une sentence de grâce ou un arrêt de mort éternelle ; car, vous avez beau vous flatter, vous mourrez tels que vous êtes aujourd'hui. Tous ces désirs de changement qui vous amusent, vous amuseront jusqu'au lit de la mort : c'est l'ex-

périence de tous les siècles. Tout ce que vous trouverez alors en vous de nouveau, sera peut-être un compte un peu plus grand que celui que vous auriez aujourd'hui à rendre ; et sur ce que vous seriez, si l'on venait vous juger en ce moment, vous pouvez presque décider ce qui vous arrivera au sortir de la vie.

Or, je vous demande, et je vous le demande frappé de terreur, ne séparant point en ce point mon sort du vôtre et me mettant dans la même disposition où je souhaite que vous entriez ; je vous demande donc : Si Jésus-Christ paraissait dans ce temple, au milieu de cette assemblée, la plus auguste de l'univers, pour vous juger, pour faire le terrible discernement des boucs et des brebis, croyez-vous que le plus grand nombre de tout ce que nous sommes ici fût placé à la droite ? croyez-vous, du moins, que les choses fussent égales ? croyez-vous qu'il s'y trouvât seulement dix justes, que le Seigneur ne put trouver autrefois en cinq villes tout entières ? Je vous le demande, vous l'ignorez, et je l'ignore moi-même : vous seul, ô mon Dieu, connaissez ceux qui vous appartiennent. Mais, si nous ne connaissons pas ceux qui lui appartiennent, nous connaissons, du moins, que les pécheurs ne lui appartiennent pas. Or, qui sont les fidèles ici assemblés ? Les titres et les dignités ne doivent compter pour rien ; vous en serez dépouillés devant Jésus-Christ. Qui sont-ils ? beaucoup de pécheurs qui ne veulent pas se convertir ; encore plus qui le voudraient, mais qui diffèrent leur conversion ; plusieurs autres qui ne se convertissent jamais que pour retomber ; enfin, un grand nombre qui croient n'avoir pas besoin de conversion : voilà le parti des réprouvés. Retranchez ces quatre sortes de pécheurs de cette assemblée sainte, car ils en seront rethanchés au grand jour ; paraissez maintenant, justes ; où êtes-vous ? Restes d'Israël, passez à la droite ; froment de Jésus-Christ, démêlez-vous de cette paille destinée au feu. O Dieu ! où sont vos élus, et que reste-t-il pour votre partage ?

D'AGUESSEAU.

D'AGUESSEAU (Henri-François), chancelier de France, naquit à Limoges le 7 novembre 1668. Il puisa dans ses relations intimes avec Racine et Boileau l'amour des arts et des lettres, et l'habitude d'une élocution toujours noble et simple. Sous le rapport de l'étendue des connaissances, personne ne peut être comparé à Cicéron aussi justement que lui. On a dit de d'Aguesseau qu'il pensait en philosophe et qu'il parlait en orateur ; son style cependant n'est pas toujours exempt de pompe et d'affectation. Quoi qu'il en soit, son talent lui a mérité, comme orateur et comme écrivain, une place éminente dans notre littérature.

D'Aguesseau mourut le 9 février 1751.

LA SCIENCE.

Par elle, l'homme ose franchir les bornes étroites dans lesquelles il semble que la nature l'ait renfermé : citoyen de toutes les républiques, habitant de tous les empires, le monde entier est sa patrie. La science, comme un guide aussi fidèle que rapide, le conduit de pays en pays, de royaume en royaume ; elle lui en découvre les lois, les mœurs, la religion, le gouvernement : il revient chargé des dépouilles de l'Orient et de l'Occident ; et, joignant les richesses étrangères à ses propres trésors, il semble que la science lui ait appris à rendre toutes les nations de la terre tributaires de sa doctrine.

Dédaignant les bornes des temps comme celles des lieux, on dirait qu'elle l'ait fait vivre long-temps avant sa naissance. C'est l'homme de tous les siècles, comme de tous les pays. Tous les sages de l'antiquité ont pensé, ont agi pour lui, ou plutôt il a vécu avec eux, il a entendu leurs leçons, il a été le témoin de leurs grands exemples. Plus attentif encore à exprimer leurs mœurs qu'à admirer leurs lumières, quel aiguillon leurs paroles ne laissent-elles pas dans son esprit ? quelle sainte jalousie leurs actions n'allument-elles pas dans son cœur ?

Ainsi nos pères s'animaient à la vertu : une noble émula-

tion les portait à rendre à leur tour Athènes et Rome jalouses de leur gloire ; ils voulaient surpasser les Aristide en justice, les Phocion en constance, les Fabrice en modération, et les Caton même en vertu.

Que si les exemples de sagesse, de grandeur d'âme, de générosité, d'amour de la patrie, deviennent plus rares que jamais, c'est parce que la mollesse et la vanité de notre âge ont rompu les nœuds de cette douce et utile société que la science forme entre les vivants et les illustres morts dont elle ranime les cendres pour en former le modèle de notre conduite.

(*Nécessité de la Science.*)

L'ESPRIT.

Penser peu, parler de tout, ne douter de rien, n'habiter que les dehors de son âme, et ne cultiver que la superficie de son esprit, s'exprimer heureusement, avoir un tour d'imagination agréable, une conversation légère et délicate, et savoir plaire sans se faire estimer : être né avec le talent équivoque d'une conception prompte, et se croire par là au-dessus de la réflexion ; voler d'objets en objets sans en approfondir aucun ; cueillir rapidement toutes les fleurs, et ne donner jamais aux fruits le temps de parvenir à leur maturité : c'est une faible peinture de ce qu'il a plu à notre siècle d'honorer du nom d'esprit.

Esprit plus brillant que solide, lumière souvent trompeuse et infidèle, l'attention le fatigue, la raison le contraint, l'autorité le révolte ; incapable de persévérance dans la recherche de la vérité, elle échappe encore plus à son inconstance qu'à sa paresse.

(*Nécessité de la Science.*)

---

* SAINT-SIMON.

* **SAINT-SIMON (Louis de Rouvroy, duc de) né à Paris en 1675, se livra de bonne heure à la carrière des armes. Après avoir succédé**

à son père dans le gouvernement de Blaye et dans ses titres de duc et pair, il quitta l'armée et consacra tous ses instants à la diplomatie et à l'observation des intrigues de la cœur. Après avoir joué un rôle politique fort important sous la régence du duc d'Orléans, il perdit son crédit à la mort de ce prince et se retira alors dans ses terres, où il écrivit ses *Mémoires* que M. Villemain appelle un *recueil incomparable et le vrai siècle de Louis XIV.*

Le duc de Saint-Simon mourut à Paris en 1755. L'édition complète de ses Mémoires n'a été publiée qu'en 1829.

---

* UN TRAIT DU CZAR PIERRE.

Le czar avait déjà commencé ses voyages. Il a tant et si justement fait de bruit dans le monde, que je serai succinct sur un prince si grand et si connu, et qui le sera sans doute de la postérité la plus reculée, pour avoir rendu redoutable à toute l'Europe, et mêlé nécessairement dans les affaires de toute cette partie du monde, une cour qui n'en avait jamais été une, et une nation méprisée et entièrement ignorée pour sa barbarie. Ce prince était en Hollande à apprendre lui-même et à pratiquer la construction des vaisseaux. Bien qu'incognito, suivant sa pointe, et ne voulant point s'incommoder de sa grandeur ni de personne, il se faisait pourtant tout rendre, mais à sa mode et à sa façon.

Il trouva sourdement mauvais que l'Angleterre ne se fût pas assez pressée de lui envoyer une ambassade dans ce proche voisinage, d'autant que, sans se commettre, il avait fort envie de lier avec elle pour le commerce. Enfin l'ambassade arriva : il différa de lui donner audience, puis donna le jour et l'heure, mais à bord d'un gros vaisseau hollandais qu'il devait aller examiner. Il y avait deux ambassadeurs qui trouvèrent le lieu sauvage ; mais il fallut bien y passer. Ce fut bien pis quand ils furent arrivés à bord. Le czar leur fit dire qu'il était à la hune, et que c'était là où il les verrait. Les ambassadeurs, qui n'avaient pas le pied assez marin pour hasarder les échelles de corde, s'excusèrent d'y monter : le czar insista, et voilà les ambassadeurs fort troublés d'une proposition si étrange et si opiniâtre ; à la fin, à quelques réponses brusques aux der-

niers messages, ils sentirent bien qu'il fallait sauter ce fâcheux bâton, et ils montèrent. Dans ce terrain si serré et si fort au milieu des airs, le czar les reçut avec la même majesté que s'il eût été sur son trône : il écouta la harangue, répondit obligeamment pour le roi et sa nation, puis se moqua de la peur qui était peinte sur le visage des ambassadeurs, et leur fit sentir en riant que c'était la punition d'être arrivés trop tard auprès de lui.

*SAURIN.

* JACQUES SAURIN, que sa mâle éloquence a fait surnommer le Bossuet dela chaire protestante, naquit à Nîmes le 6 Janvier 1677. D'abord militaire, il renonça à la carrière des armes pour devenir pasteur. Après un séjour de quatre ans à Londres, Saurin fut appelé à La Haye, où pendant vingt-cinq ans ce ministre éloquent déploya les talents qui l'ont placé au premier rang des orateurs sacrés. Il mourut le 30 décembre 1730.

Le style de cet écrivain n'est point toujours pur, égal, délicat et choisi ; mais lorsque la verve l'anime, il est alors rapide, élevé, majestueux et rempli de sublimes images.

* LA MORT EST LE TERME DE TOUTES LES GRANDEURS HUMAINES.

La mort est le terme où finissent les titres les plus spécieux, la gloire la plus éclatante, la vie la plus délicieuse ; et je rappelle ici à mon esprit l'action mémorable d'un prince, idolâtre à la vérité, mais plus sage que beaucoup de chrétiens ; je parle du grand Saladin. Après avoir asservi l'Égypte, après avoir passé l'Euphrate et conquis des villes sans nombre, après avoir repris Jérusalem et fait des actions au-dessus de l'homme, dans ces guerres que les chrétiens avaient entreprises pour le recouvrement des lieux saints, il finit sa vie par une action qui mérite d'être transmise à la postérité la plus reculée : un moment avant de

rendre le dernier soupir, il appelle le héraut qui avait coutume de porter la bannière devant lui dans toutes les batailles ; il lui commande d'attacher au bout d'une lance un morceau de ce drap dans lequel on devait bientôt l'ensevelir, et lui dit : " Va, porte cette lance, déploie cet étendard, et crie en le déployant : *Voilà, voilà tout ce que le grand Saladin, vainqueur et maître de l'empire, emporte de toute sa gloire !*" Chrétiens, je fais aujourd'hui la fonction de ce héraut ; j'attache aujourd'hui au bout d'une lance les voluptés, les richesses, les plaisirs, les dignités ; je vous produis tout cela, réduit à cette pièce de toile dans laquelle on doit bientôt vous ensevelir ; je déploie à vos yeux cet étendard de la mort, et je vous crie : " Voilà, voilà tous les avantages que vous emporterez avec vous ; voilà tout ce qui vous restera de ce que vous préfériez au salut de votre âme !"

* FIN DERNIÈRE.

Où vas-tu, pauvre qui traines une vie languissante, qui mendies ton pain de maison en maison, qui es dans de continuelles alarmes sur les moyens de te procurer des aliments pour te nourrir et des habits pour te couvrir, toujours l'objet de la charité des uns et de la dureté des autres ? à la mort. Où vas-tu, noble qui te pares d'une gloire empruntée, qui comptes comme tes vertus les titres de tes ancêtres, et qui penses être formé d'une boue plus précieuse que le reste des humains ? à la mort. Où vas-tu, roturier qui te moques de la folie du noble, et qui extravagues toi-même d'une autre manière ? à la mort. Où vas-tu, guerrier qui ne parles que de gloire, que d'héroïsme, et qui te flattes de je ne sais quelle immortalité ? à la mort... Où allons-nous tous, mes chers auditeurs ? à la mort. La mort respecte-t-elle les titres, les dignités, les richesses ? Où est Alexandre ? où est César ? où sont les hommes dont le nom seul faisait trembler l'univers ? Ils ont été, mais ils ne sont plus...

(*Sermon sur l'égalité des hommes.*)

MONTESQUIEU.

MONTESQUIEU (CHARLES DE SECONDAT BARON DE LA BRÈDE ET DE) naquit le 18 janvier 1689 dans le château de la Brède. Destiné à la magistrature, et ne se reposant des graves études auxquelles il était obligé de se livrer que par la lecture des écrivains de Rome et de la Grèce, Montesquieu se trouva initié en même temps à la connaissance de la législation et à celle de la littérature des peuples anciens. Son premier ouvrage important fut une *Dissertation sur la politique des Romains dans la religion*. En 1721 parurent les *Lettres persanes*, livre étincelant d'esprit, et dont la vogue ne peut être comparée qu'à celle qu'obtint plus tard le *Diable boiteux* de Lesage. En 1727, Montesquieu se présenta à l'Académie française, et fut élu. Le cardinal de Fleury voulant punir l'auteur des *Lettres persanes* de la hardiesse de certaines opinions avancées dans son livre, engagea le roi à refuser son approbation ; Montesquieu menaça de quitter la France si on lui faisait une pareille injure, et sa nomination fut approuvée. Les *Considérations sur les causes de la décadence des Romains*, parurent en 1734. Cette œuvre sévère, aussi remarquable par la pensée que par le style, accrut sa réputation à un tel point que ses amis crurent qu'il lui serait impossible de se maintenir à la hauteur où il s'était placé comme philosophe et comme écrivain. Quand Montesquieu leur communiqua le manuscrit de l'*Esprit des lois*, ils lui témoignèrent leurs appréhensions ; mais il n'en tint aucun compte, et les vingt-deux éditions qu'eut en moins de deux années cet admirable ouvrage, leur fit comprendre que leur amitié s'était mal à propos alarmée.

Montesquieu mourut le 10 février 1755, âgé de soixante-six ans.

CHARLEMAGNE.

Charlemagne mit un tel tempérament dans les ordres de l'État, qu'ils furent contre-balancés, et qu'il resta le maître. Tout fut uni par la force de son génie. L'empire se maintint par la grandeur du chef ; le prince était grand, l'homme l'était davantage. Il fit d'admirables règlements ; il fit plus, il les fit exécuter. On voit, dans les lois de ce prince, un esprit de prévoyance qui comprend tout, et une certaine force qui entraîne tout : les prétextes pour éluder les devoirs sont ôtés, les négligences corrigées, les abus réformés ou prévenus ; il savait punir, il savait encore mieux pardonner. Vaste dans

ses desseins, simple dans l'exécution, personne n'eut à un plus haut degré l'art de faire les plus grandes choses avec facilité, et les difficiles avec promptitude.

Il parcourait sans cesse son vaste empire, portant la main partout où il allait tomber. Les affaires renaissaient de toutes parts, il les finissait de toutes parts. Il se joua de tous les périls, et particulièrement de ceux qu'éprouvent presque toujours les grands conquérants, c'est-à-dire des conspirations.

Ce prince prodigieux était extrêmement modéré; son caractère était doux, ses manières simples; il aimait à vivre avec les gens de sa cour. Il fut peut-être trop sensible au plaisir des femmes; mais un prince qui gouverna toujours par lui-même, et qui passa sa vie dans les travaux, peut mériter plus d'excuses.

On ne dira plus qu'un mot: il ordonnait qu'on vendît les œufs des basses-cours de ses domaines, et les herbes inutiles de ses jardins; et il avait distribué à ses peuples toutes les richesses des Lombards, et les immenses trésors de ces Huns qui avaient dépouillé l'univers.

LA MANIE DES VISITES.

On dit que l'homme est un anima sociable; sur ce pied-là, il me paraît que le Français est plus homme qu'un autre: c'est l'homme par excellence; car il semble être fait uniquement pour la société.

Mais j'ai remarqué parmi eux des gens qui non seulement sont sociables, mais sont eux-mêmes la société universelle. Ils se multiplient dans tous les coins; ils peuplent en un moment les quatre quartiers d'une ville: cent hommes de cette espèce abondent plus que deux mille citoyens; ils pourraient réparer aux yeux des étrangers les ravages de la peste et de la famine. On demande dans les écoles si un corps peut être en un instant en plusieurs lieux; ils sont une preuve de ce que les philosophes mettent en question.

Ils sont toujours empressés, parce qu'ils ont l'affaire im-

portante de demander à tous ceux qu'ils voient où ils vont et d'où ils viennent.

On ne leur ôterait jamais de la tête qu'il est de la bienséance de visiter chaque jour le public en détail, sans compter les visites qu'ils font en gros dans les lieux où l'on s'assemble ; mais, comme la voie en est trop abrégée, elles sont comptées pour rien dans les règles de leur cérémonial.

Ils fatiguent plus les portes des maisons à coups de marteau que les vents et les tempêtes. Si l'on allait examiner la liste de tous les portiers, on y trouverait chaque jour leur nom estropié de mille manières en caractères suisses. Ils passent leur vie à la suite d'un enterrement, dans les compliments de condoléance ou dans des félicitations de mariage. Le roi ne fait point de gratification à quelqu'un de ses sujets qu'il ne leur en coûte une voiture pour lui en aller témoigner leur joie. Enfin, ils reviennent chez eux, bien fatigués, se reposer, pour pouvoir reprendre le lendemain leurs pénibles fonctions.

Un d'eux mourut l'autre jour de lassitude, et on mit cette épitaphe sur son tombeau :

" C'est ici que repose celui qui ne s'est jamais reposé. Il s'est promené à cinq cent trente enterrements. Il s'est réjoui de la naissance de deux mille six cent quatre-vingts enfants. Les pensions dont il a félicité ses amis, toujours en des termes différents, montent à deux millions cent six mille livres ; le chemin qu'il a fait sur le pavé, à neuf mille six cents stades ; celui qu'il a fait dans la campagne, à trente-six. Sa conversation était amusante ; il avait un fonds tout fait de trois cent soixante-cinq contes ; il possédait d'ailleurs, depuis son jeune âge, cent dix-huit apophthegmes tirés des anciens qu'il employait dans les occasions brillantes. Il est mort enfin à la soixantième année de son âge. Je me tais, voyageur ; car comment pourrais-je achever de te dire ce qu'il a fait et ce qu'il a vu ?"

(*Lettres persanes.*)

VOLTAIRE.

VOLTAIRE (François-Marie Arouet de). (Voir pour la notice la partie poétique.)

Ses ouvrages en prose sont: L'*Histoire de Pierre-le-Grand;* celle *de Charles XII*, 1729; les *Eléments de la philosophie de Newton*, 1735; le *Siècle de Louis XIV*, 1751; l'*Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*, 1765; le *Dictionnaire philosophique*, des *Romans* et des *Mélanges de littérature*.

CHARLES XII.

Charles XII, roi de Suède, éprouva ce que la prospérité a de plus grand, et ce que l'adversité a de plus cruel, sans avoir été amolli par l'une, ni ébranlé un moment par l'autre. Presque toutes ses actions, jusqu'à celles de sa vie privée et unie, ont été bien loin au-delà du vraisemblable. C'est peut-être le seul de tous les hommes, et jusqu'ici le seul de tous les rois, qui ait vécu sans faiblesse ; il a porté toutes les vertus des héros à un excès où elles sont aussi dangereuses que les vices opposés.

Sa fermeté, devenue opiniâtre, fit ses malheurs dans l'Ukraine, et le retint cinq ans en Turquie ; sa libéralité, dégénérant en profusion, a ruiné la Suède : son courage, poussé jusqu'à la témérité, a causé sa mort : sa justice a été quelquefois jusqu'à la cruauté ; et, dans les dernières années, le maintien de son autorité approchait de la tyrannie. Ses grandes qualités, dont une seule eût pu immortaliser un autre prince, ont fait le malheur de son pays. Il n'attaqua jamais personne ; mais il ne fut pas aussi prudent qu'implacable dans ses vengeances.

Il a été le premier qui ait eu l'ambition d'être conquérant sans avoir l'envie d'agrandir ses États ; il voulait gagner des empires pour les donner. Sa passion pour la gloire, pour la guerre et pour la vengeance, l'empêcha d'être bon politique : qualité sans laquelle on n'a jamais vu de con-

quérant. Avant la bataille, et après la victoire, il n'avait que de la modestie ; après la défaite, que de la fermeté ; dur pour les autres comme pour lui-même, comptant pour rien la peine et la vie de ses sujets, aussi bien que la sienne : homme unique plutôt que grand homme, admirable plutôt qu'à imiter. Sa vie doit apprendre aux rois combien un gouvernement pacifique et heureux est au-dessus de tant de gloire.

(*Histoire de Charles XII.*)

GUILLAUME III ET LOUIS XIV.

Guillaume III laissa la réputation d'un grand politique, quoiqu'il n'eût point été populaire, et d'un général à craindre, quoiqu'il eût perdu beaucoup de batailles. Toujours mesuré dans sa conduite, et jamais vif que dans un jour de combat, il ne régna paisiblement en Angleterre, que parce qu'il ne voulut pas y être absolu. On l'appelait, comme on sait, le stathouder des Anglais, et le roi des Hollandais. Il savait toutes les langues de l'Europe, et n'en parlait aucune avec agrément, ayant beaucoup plus de réflexion dans l'esprit que d'imagination. Son caractère était en tout l'opposé de Louis XIV ; sombre, retiré, sévère, sec, silencieux autant que Louis était affable. Il haïssait les femmes autant que Louis les aimait. Louis faisait la guerre en roi, et Guillaume en soldat. Il avait combattu contre le grand Condé et contre Luxembourg, laissant la victoire indécise entre Condé et lui à Senef, et réparant en peu de temps ses défaites à Fleurus, à Steinkerque, à Nerwinde ; aussi fier que Louis XIV, mais de cette fierté triste et mélancolique qui rebute plus qu'elle n'impose. Si les beaux-arts fleurirent en France par les soins de son roi, ils furent négligés en Angleterre, où l'on ne connut plus qu'une politique dure et inquiète, conforme au génie du prince.

Ceux qui estiment plus le mérite d'avoir défendu sa patrie, et l'avantage d'avoir acquis un royaume sans aucun droit de la nature, de s'y être maintenu sans être aimé,

d'avoir gouverné souverainement la Hollande sans la subjuguer, d'avoir été l'âme et le chef de la moitié de l'Europe, d'avoir eu les ressources d'un général et la valeur d'un soldat, de n'avoir jamais persécuté personne pour la religion, d'avoir méprisé toutes les superstitions des hommes, d'avoir été simple et modeste dans ses mœurs ; ceux-là, sans doute, donneront le nom de Grand à Guillaume plutôt qu'à Louis. Ceux qui sont plus touchés des plaisirs et de l'éclat d'une cour brillante, de la magnificence, de la protection donnée aux arts, du zèle pour le bien public, de la passion pour la gloire, du talent de régner ; qui sont plus frappés de cette hauteur avec laquelle des ministres et des généraux ont ajouté des provinces à la France, sur un ordre de leur roi ; qui s'étonnent davantage d'avoir vu un seul État résister à tant de puissances ; ceux qui estiment plus un roi de France qui sait donner l'Espagne à son petit-fils, qu'un gendre qui détrône son beau-père ; enfin, ceux qui admirent davantage le protecteur que le persécuteur du roi Jacques, ceux-là donneront à Louis XIV la préférence.

(*Siècle de Louis XIV.*)

LETTRE À LORD HARVEY, GARDE DES SCEAUX D'ANGLETERRE.

Je fais compliment à votre nation, Milord, sur la prise de Porto-Bello et sur votre place de garde des sceaux. Vous voilà fixé en Angleterre ; c'est une raison pour moi d'y voyager encore. Ne jugez point, je vous prie, de mon essai sur le Siècle de Louis XIV, par les deux chapitres imprimés en Hollande avec tant de fautes qui rendent l'ouvrage inintelligible ; mais surtout soyez un peu moins fâché contre moi de ce que j'appelle le siècle dernier, le Siècle de Louis XIV. Je sais bien que Louis XIV n'a pas eu l'honneur d'être le maître ni le bienfaiteur d'un Bayle, d'un Newton, d'un Halley, d'un Addison, d'un Druyden : mais dans le siècle qu'on nomme de Léon X, le pape Léon X avait-il tout fait ? n'y avait-il pas d'autres princes qui contribuèrent à polir et à éclairer le genre humain ? Cependant le nom de

Léon X a prévalu, parce qu'il encouragea les arts plus qu'aucun autre. Eh ! quel roi donc en cela a rendu plus de services à l'humanité que Louis XIV ? Quel roi a répandu plus de bienfaits, a marqué plus de goût, s'est signalé par de plus beaux établissements ? Il n'a pas fait tout ce qu'il pouvait faire, sans doute, parce qu'il était homme ; mais il a fait plus qu'aucun autre, parce qu'il était un grand homme : ma plus forte raison pour l'estimer beaucoup, c'est que, avec des fautes connues, il a plus de réputation qu'aucun de ses contemporains ; c'est que, malgré un million d'hommes dont il a privé la France, et qui tous ont été intéressés à le décrier, toute l'Europe l'estime et le met au rang des plus grands et des meilleurs monarques.

Nommez-moi donc, Milord, un souverain qui ait attiré chez lui plus d'étrangers habiles et qui ait plus encouragé le mérite de ses sujets. Soixante savants de l'Europe reçurent à fois des récompenses de lui, étonnés d'en être connus.

" Quoique le roi ne soit pas votre souverain, leur écrivait M. Colbert, il veut être votre bienfaiteur ; il m'a chargé de vous envoyer la lettre de change ci-jointe, comme un gage de son estime." Un Bohémien, un Danois, recevaient de ces lettres datées de Versailles. Guillemini bâtit une maison à Florence, des bienfaits de Louis XIV ; il mit le nom du roi sur le frontispice ; et vous ne voulez pas qu'il soit à la tête du siècle dont je parle !

Ce qu'il a fait dans son royaume doit servir à jamais d'exemple. Il chargea de l'éducation de son fils et de son petit-fils les plus éloquents et les plus savants hommes de l'Europe. Il eut l'attention de placer trois enfants de Pierre Corneille, deux dans les troupes, et l'autre dans l'église. Il excita le mérite naissant de Racine par un présent considérable pour un jeune homme inconnu et sans bien ; et, quand ce génie se fut perfectionné, ses talents, qui souvent sont l'exclusion de la fortune, firent la sienne. Il eut plus que de la fortune, il eut de la faveur, et quelquefois la familiarité d'un maître, dont un regard était un bienfait : il était, en 1688 et 1689, de ces voyages de Marly, tant brigués par

les courtisans ; il couchait dans la chambre du roi pendant ses maladies, et lui lisait ces chefs-d'œuvre d'éloquence et de poésie qui décoraient ce beau règne.

Louis XIV songeait à tout, il protégeait les académies et distinguait ceux qui se signalaient. Il ne prodiguait point sa faveur à un genre de mérite à l'exclusion des autres, comme tant de princes qui favorisent, non ce qui est bon, mais ce qui leur plaît : la physique et l'étude de l'antiquité attirèrent son attention. Elle ne se ralentit pas même dans les guerres qu'il soutenait contre l'Europe ; car en bâtissant trois cents citadelles, en faisant marcher quatre cent mille soldats, il faisait élever l'Observatoire et tracer une méridienne d'un bout du royaume à l'autre, ouvrage unique dans le monde. Il faisait imprimer dans son palais les traductions des bons auteurs grecs et latins ; il envoyait des géomètres et des physiciens au fond de l'Afrique et de l'Amérique chercher de nouvelles connaissances. Songez, Milord, que sans le voyage et les expériences de ceux qu'il envoya à Cayennee en 1672, et sans les mesures de M. Picard, jamais Newton n'eût fait ses découvertes sur l'attraction. Regardez, je vous prie, un Cassini et un Huygens qui renoncent tous deux à leur patrie, qu'ils honorent, pour venir en France jouir de l'estime et des bienfaits de Louis XIV.

Et pensez-vous que les Anglais même ne lui aient pas d'obligation ? Dites-moi, je vous prie, dans quelle cour Charles II puisa tant de politesse et de goût ? Les bons auteurs de Louis XIV n'ont-ils pas été vos modèles ? N'est-ce pas d'eux que votre sage Addison, l'homme de votre nation qui avait le goût le plus sûr, a tiré souvent ses excellentes critiques ? L'évêque Burnet avoue que ce goût, acquis en France par les courtisans de Charles II, réforma chez vous jusqu'à la chaire, malgré la différence de nos religions : tant la saine raison a partout d'empire ! Dites-moi si les bons livres de ce temps n'ont pas servi à l'éducation de tous les princes de l'Europe ? Dans quelle cour de l'Allemagne n'a-t-on pas vu de théâtre français ? Quelle nation ne suivait pas alors les modes de la France ?

Vous m'apportez, Milord, l'exemple du czar Pierre-le-

Grand, qui a fait naître les arts dans son pays et qui est le créateur d'une nation nouvelle. Vous me dites cependant que son siècle ne sera pas appelé dans l'Europe le siècle du czar Pierre. Vous en concluez que je ne dois pas appeler le siècle passé, le siècle de Louis XIV. Il me semble que la différence est bien palpable : le czar Pierre s'est instruit chez les autres peuples, il a porté leurs arts chez lui : mais Louis XIV a instruit les nations : tout, jusqu'à ses fautes, leur a été utile. Les protestants, qui ont quitté ses États, ont porté chez vous-mêmes une industrie qui faisait la richesse de la France. Comptez-vous pour rien tant de manufactures de soie et de cristaux ? Ces dernières surtout furent perfectionnées chez vous par nos réfugiés, et nous avons perdu ce que vous avez acquis.

Enfin, la langue française, Milord, est devenue presque la langue universelle. A qui en est-on redevable ? Était-elle aussi étendue du temps d'Henri IV ? non sans doute ; on ne connaissait que l'italien et l'espagnol. Ce sont nos excellents écrivains qui ont fait ce changement. Mais qui a protégé, employé, encouragé ces excellents écrivains ? C'était M. Colbert, me direz-vous : je l'avoue, et je prétends bien que le ministre doit partager la gloire du maître. Mais qu'eût fait un Colbert sous un autre prince, sous votre roi Guillaume, qui n'aimait rien, sous le roi d'Espagne Charles II, sous tant d'autres souverains ?

Croiriez-vous bien, Milord, que Louis XIV a réformé le goût de sa cour en plus d'un genre ? Il choisit Lulli pour son musicien, et ôta le privilége à Cambert, parce que Cambert était un homme médiocre, et Lulli un homme supérieur. Il savait distinguer l'esprit du génie ; il donnait à Quinault les sujets de ses opéras ; il dirigeait les peintures de Le Brun ; il soutenait Boileau, Racine et Molière contre leurs ennemis ; il encourageait les arts utiles comme les beaux-arts, et toujours en connaissance de cause ; il prêtait de l'argent à Van Robais pour établir ses manufactures ; il avançait des millions à la Compagnie des Indes qu'il avait formée ; il donnait des pensions aux savants et aux braves officiers. Non seulement il s'est fait de grandes choses

sous son règne, mais c'est lui qui les faisait. Souffrez donc, Milord, que je tâche d'élever à sa gloire un monument que je consacre encore plus à l'utilité du genre humain.

BRIDAINE.

BRIDAINE (Jacques) naquit dans le voisinage d'Uzès le 21 mars 1701. Son éloquence tenait tout de l'inspiration et rien de l'étude. Ses sermons ont été tous improvisés, et les fragments qu'on en a conservés sont dûs en grande partie à l'abbé Maury, qui les a retenus de mémoire. L'élévation et l'énergie qu'on y remarque donnent la plus haute idée de l'éloquence de ce célèbre missionnaire, qui ne fit imprimer que des *Cantiques spirituels*.

Bridaine mourut à Roquemaure en 1767.

EXORDE D'UN SERMON PRONONCÉ DEVANT LA PLUS HAUTE COMPAGNIE DE LA CAPITALE.

A la vue d'un auditoire si nouveau pour moi, il semble, mes frères, que je ne devrais ouvrir la bouche que pour vous demander grâce en faveur d'un pauvre missionnaire dépourvu de tous les talents que vous exigez quand on vient vous parler de votre salut. J'éprouve cependant aujourd'hui un sentiment différent; et, si je suis humilié, gardez-vous de croire que je m'abaisse aux misérables inquiétudes de la vanité. A Dieu ne plaise qu'un ministre du ciel pense jamais avoir besoin d'excuse auprès de vous! car, qui que vous soyez, vous n'êtes, comme moi, que des pécheurs. C'est devant votre Dieu et le mien que je me sens pressé dans ce moment de frapper ma poitrine.

Jusqu'à présent j'ai publié les justices du Très-Haut dans des temples couverts de chaume; j'ai prêché les rigueurs de la pénitence à des infortunés qui manquaient de pain; j'ai annoncé aux bons habitants des campagnes les vérités les plus effrayantes de ma religion. Qu'ai-je fait? malheureux! j'ai contristé les pauvres, les meilleurs amis de

mon Dieu ; j'ai porté l'épouvante et la douleur dans ces âmes simples et fidèles que j'aurais dû plaindre et consoler.

C'est ici, où mes regards ne tombent que sur des grands, sur des riches, sur des oppresseurs de l'humanité souffrante, ou des pécheurs audacieux et endurcis : ah ! c'est ici seulement qu'il fallait faire retentir la parole sainte dans toute la force de son tonnerre, et placer avec moi dans cette chaire, d'un côté la mort qui nous menace, et de l'autre, mon grand Dieu qui vient vous juger. Je tiens aujourd'hui votre sentence à la main : tremblez donc devant moi, hommes superbes et dédaigneux qui m'écoutez ! La nécessité du salut, la certitude de la mort, l'incertitude de cette heure si effroyable pour vous, l'impénitence finale, le jugement dernier, le petit nombre des élus, l'enfer, et par-dessus tout l'éternité, l'éternité ! voilà les sujets dont je viens vous entretenir, et que j'aurais dû sans doute réserver pour vous seuls.

Et qu'ai-je besoin de vos suffrages, qui me damneraient peut-être sans vous sauver ? Dieu va vous émouvoir, tandis que son indigne ministre vous parlera ; car j'ai acquis une expérience de ses miséricordes. Alors, pénétrés d'horreur pour vos iniquités passées, vous viendrez vous jeter entre mes bras en versant des larmes de componction et de repentir, et, à force de remords, vous me trouverez assez éloquent.

L'ÉTERNITÉ.

Eh ! sur quoi vous fondez-vous donc, mes frères, pour croire votre dernier jour si éloigné ? Est-ce sur votre jeunesse ?—Oui, répondrez-vous ; je n'ai encore que vingt ans, que trente ans. Ah ! vous vous trompez du tout au tout. Non, ce n'est pas vous qui avez vingt ou trente ans, c'est la mort qui a déjà vingt ou trente ans d'avance sur vous, trente ans de grâce que Dieu a voulu vous accorder en vous laissant vivre, que vous lui devez, et qui vous ont rapprochés d'autant du terme où la mort doit vous achever. Prenez-y garde, l'éternité marque déjà sur votre front l'in-

stant fatal où elle va commencer pour vous. Eh! savez-vous ce que c'est que l'éternité? C'est une pendule dont le balancier dit et redit sans cesse ces deux mots, seulement, dans le silence des tombeaux: *Toujours! jamais! Jamais! toujours!* Et pendant ces effroyables révolutions, un réprouvé s'écrie: "Quelle heure est-il?" et la voix d'un autre misérable lui répond; "L'éternité!"

DUCLOS.

DUCLOS (CHARLES-PINEAU), né à Dinan en 1704, a publié une *Histoire de Louis XI* et des *Mémoires secrets des règnes de Louis XIV et de Louis XV;* mais l'ouvrage qui a fait sa réputation comme écrivain et comme philosophe, c'est son livre intitulé *Considérations sur les mœurs,* œuvre remplie d'idées justes et profondes, et dont le style est remarquable par sa concision et son énergie.

Duclos admis à l'Académie française en 1747, en fut nommé secrétaire perpétuel en 1755.

Il mourut à Paris en 1773.

LES FRANÇAIS.

C'est le seul peuple dont les mœurs peuvent se dépraver sans que le fond du cœur se corrompe, ni que le courage s'altère; il allie les qualités héroïques avec le plaisir, le luxe et la mollesse; ses vertus ont peu de consistance; ses vices n'ont point de racines. Le caractère d'Alcibiade n'est pas rare en France. Le dérèglement des mœurs et de l'imagination ne donne point atteinte à la franchise, à la bonté naturelle du Français. L'amour-propre contribue à le rendre aimable; plus il croit plaire, plus il a de penchant à aimer. La frivolité qui nuit au développement de ses talents et de ses vertus le préserve en même temps des crimes noirs et réfléchis. La perfidie lui est étrangère, et il est bientôt fatigué de l'intrigue. Le Français est l'enfant de l'Europe; si l'on a quelquefois vu parmi nous des crimes

odieux, ils ont disparu plutôt par le caractère national que par la sévérité des lois.

(*Considérations sur les mœurs.*)

BUFFON.

BUFFON (Georges-Louis Lecler de) naquit à Montbar en Bourgogne le 7 septembre 1707. C'est un des plus grands naturalistes et un des écrivains français les plus remarquables. Considéré comme savant, il est aujourd'hui dépassé : les progrès qu'a faits la science, les découvertes nouvelles, ont détruit un grand nombre de ses observations ; mais sa gloire comme écrivain est impérissable ; et loin de diminuer, elle ne peut que s'accroître.

Son *Histoire naturelle* est un des plus admirables monuments qu'ait élevés le génie ; jamais la prose n'a déployé autant de richesses et de magnificence que dans cet ouvrage, où l'on trouve de nombreux passages écrits d'un style vraiment sublime. Il eut pour l'aider dans les 24 premiers volumes de cette vaste composition son ami, le modeste et savant Daubenton ; Guéneau de Montbelliard et l'abbé Bexon furent ensuite associés à ce grand travail, auquel la vie d'un homme ne pouvait suffire.

Buffon, reçu membre de l'Académie française, y prononça, en 1753, un discours *sur le style*, qui est un de ses chefs-d'œuvre.

Il mourut à Paris le 16 avril 1788.

LE CHIEN.

Le chien, fidèle à l'homme, conservera toujours une portion de l'empire, un degré de supériorité sur les autres animaux ; il leur commande, il règne lui-même à la tête d'un troupeau, il s'y fait mieux entendre que la voix du berger ; la sûreté, l'ordre et la discipline sont le fruit de sa vigilance et de son activité ; c'est un peuple qui lui est soumis, qu'il conduit, qu'il protège, et contre lequel il n'emploie jamais la force que pour y maintenir la paix. Mais c'est surtout à la guerre, c'est contre les animaux ennemis ou indépendants, qu'éclate son courage, et que son intelligence se déploie

tout entière. Les talents naturels se réunissent ici aux qualités acquises. Dès que le bruit des armes se fait entendre, dès que le son du cor ou la voix du chasseur a donné le signal d'une guerre prochaine, brûlant d'une ardeur nouvelle, le chien marque sa joie par les plus vifs transports ; il annonce par ses mouvements et par ses cris l'impatience de combattre et le désir de vaincre ; marchant ensuite en silence, il cherche à reconnaître le pays, à découvrir, à surprendre l'ennemi dans son fort ; il recherche ses traces, il les suit pas à pas, et par des accents différents indique le temps, la distance, l'espèce et même l'âge de celui qu'il poursuit.

Le chien, indépendamment de la beauté de sa forme, de la vivacité, de la force, de la légèreté, a par excellence toutes les qualités intérieures qui peuvent lui attirer les regards de l'homme. Un naturel ardent, colère, même féroce et sanguinaire, rend le chien sauvage redoutable à tous les animaux, et cède, dans le chien domestique, aux sentiments les plus doux, au plaisir de s'attacher et au désir de plaire ; il vient en rampant mettre aux pieds de son maître son courage, sa force, ses talents ; il attend ses ordres pour en faire usage ; il le consulte, il l'interroge, il le supplie ; un coup d'œil suffit, il entend les signes de sa volonté : sans avoir, comme l'homme, la lumière de la pensée, il a toute la chaleur du sentiment, il a de plus que lui la fidélité, la constance dans ses affections ; nulle ambition, nul intérêt, nul désir de vengeance, nulle crainte que celle de déplaire ; il est tout zèle, tout ardeur et tout obéissance ; plus sensible au souvenir des bienfaits qu'à celui des outrages, il ne se rebute pas par les mauvais traitements ; il les subit, les oublie, ou ne s'en souvient que pour s'attacher davantage ; loin de s'irriter ou de fuir, il s'expose de lui-même à de nouvelles épreuves ; il lèche cette main, instrument de douleur, qui vient de le frapper ; il ne lui oppose que la plainte, et la désarme enfin par la patience et la soumission.

Plus docile que l'homme, plus souple qu'aucun des animaux, non seulement le chien s'instruit en peu de temps, mais même il se conforme aux mouvements, aux manières,

à toutes les habitudes de ceux qui lui commandent ; il prend le ton de la maison qu'il habite. Lorsqu'on lui a confié pendant la nuit la garde de la maison, il devient plus fier, et quelquefois féroce ; il veille, il fait la ronde ; il sent de loin les étrangers ; et, pour peu qu'ils s'arrêtent ou tentent de franchir les barrières, il s'élance, s'oppose, et, par des aboiements réitérés, des efforts et des cris de colère, il donne l'alarme, avertit et combat : aussi furieux contre les hommes de proie que contre les animaux carnassiers, il se précipite sur eux, les blesse, les déchire, leur ôte ce qu'ils s'efforçaient d'enlever ; mais, content d'avoir vaincu, il se repose sur les dépouilles, n'y touche pas, même pour satisfaire son appétit, et donne en même temps des exemples de courage, de tempérance et de fidélité.

LE CHEVAL.

La plus noble conquête que l'homme ait jamais faite, est celle de ce fier et fougueux animal, qui partage avec lui les fatigues de la guerre et la gloire des combats : aussi intrépide que son maître, le cheval voit le péril et l'affronte ; il se fait au bruit des armes, il l'aime, il le cherche, et s'anime de la même ardeur. Il partage aussi ses plaisirs : à la chasse, aux tournois, à la course, il brille, il étincelle. Mais, docile autant que courageux, il ne se laisse pas emporter à son feu ; il sait réprimer ses mouvements : non seulement il fléchit sous la main de celui qui le guide, mais il semble consulter ses désirs ; et, obéissant toujours aux impressions qu'il en reçoit, il se précipite, se modère ou s'arrête, et n'agit que pour y satisfaire. C'est une créature qui renonce à son être pour n'exister que par la volonté d'un autre ; qui sait même la prévenir ; qui, par la promptitude et la précision de ses mouvements, l'exprime et l'exécute ; qui sent autant qu'on le désire, et ne rend qu'autant qu'on veut ; qui, se livrant sans réserve, ne se refuse à rien, sert de toutes ses forces, s'excède, et même meurt pour mieux obéir.

LE SERIN ET LE ROSSIGNOL.

Si le rossignol est le chantre des bois, le serin est le musicien de la chambre ; le premier tient tout de la nature, le second participe à nos arts : avec moins de force d'organe, moins d'étendue dans la voix, moins de variété dans les sons, le serin a plus d'oreille, plus de facilité d'imitation, plus de mémoire ; et, comme la différence du caractère, surtout dans ces animaux, tient de très près à celle qui se trouve entre leurs sens, le serin, dont l'ouïe est plus attentive, plus susceptible de recevoir et de conserver les impressions étrangères, devient aussi plus social, plus doux, plus familier. Il est capable de connaissance et même d'attachement ; ses caresses sont aimables, ses petits dépits innocents, et sa colère ne blesse ni n'offense. Ses habitudes naturelles le rapprochent encore de nous : il se nourrit de graines, comme nos autres oiseaux domestiques ; on l'élève plus aisément que le rossignol, qui ne vit que de chaire ou d'insectes, et qu'on ne peut nourrir que de mets préparés. Son éducation, plus facile, est aussi plus heureuse. On l'élève avec plaisir, parce qu'on l'instruit avec succès ; il quitte la mélodie de son chant naturel pour se prêter à l'harmonie de nos voix et de nos instruments ; il applaudit, il accompagne, et nous rend au-delà de ce qu'on peut lui donner.

Le rossignol, plus fier de son talent, semble vouloir le conserver dans toute sa pureté ; au moins paraît-il faire assez peu de cas des nôtres : ce n'est qu'avec peine qu'on lui apprend à répéter quelques unes de nos chansons. Le serin peut parler et siffler ; le rossignol méprise la parole autant que le sifflet, et revient sans cesse à son brillant ramage. Son gosier, toujours nouveau, est un chef-d'œuvre de la nature auquel l'art humain ne peut rien changer ni ajouter ; celui du serin est un modèle de grâces, d'une trempe moins ferme, que nous pouvons modifier. L'un a donc bien plus de part que l'autre aux agréments de la société. Le serin chante en tout temps ; il nous récrée dans les jours les plus

sombres ; il contribue même à notre bonheur ; car il fait l'amusement de toutes les jeunes personnes et charme les âmes innocentes et captives.

PLINE, LE NATURALISTE.

Pline a voulu tout embrasser, et il semble avoir mesuré la nature et l'avoir trouvée trop petite encore pour l'étendue de son esprit. Son histoire naturelle comprend, indépendamment de l'histoire des animaux, des plantes et des minéraux, l'histoire du ciel et de la terre, la médecine, le commerce, la navigation, l'histoire des arts libéraux et mécaniques, l'origine des usages, enfin toutes les sciences naturelles et tous les arts humains ; et ce qu'il y a d'étonnant, c'est que dans chaque partie Pline est également grand. L'élévation des idées, la noblesse du style, relèvent encore sa profonde érudition : non seulement il savait tout ce qu'on pouvait savoir de son temps, mais il avait cette facilité de penser en grand qui multiplie la science ; il avait cette finesse de réflexion de laquelle dépendent l'élégance et le goût, et il communique à ses lecteurs une certaine liberté d'esprit, une hardiesse de penser qui est le germe de la philosophie. Son ouvrage, tout aussi varié que la nature, la peint toujours en beau : c'est si l'on veut, une compilation de tout ce qui avait été fait d'excellent et d'utile à savoir ; mais cette copie a de si grands traits, cette compilation contient des choses rassemblées d'une manière si neuve, qu'elle est préférable à la plupart des ouvrages originaux qui traitent des mêmes matières.

MABLY.

MABLY (Gabriel Bonnot, abbé de) naquit à Grenoble le 14 mars 1709. La lecture des Vies des hommes illustres de Plutarque le remplit d'une vive admiration. Il retrouva dans les héros de l'antiquité ce qu'il sentait en lui, une grande fermeté de principes, des mœurs pures et austères et un mépris absolu des richesses et des hommes. Tous

les ouvrages de Mably ont été inspirés par une pensée noble et élevée; l'ambition d'être utile était la seule qui l'animait. Son traité de l'*Etude de l'Histoire*, livre destiné à l'éducation du duc de Parme, élève de Condillac, et ses *Entretiens de Phocion* lui ont acquis une juste réputation comme philosophe et comme écrivain. Mably ne voulut pas se présenter à l'Académie française, parce qu'il trouvait contraire à ses principes de faire l'éloge du cardinal de Richelieu; c'était un tribut exigé alors de tout récipiendaire.

Mably mourut à Paris le 23 avril 1785 dans un état voisin de l'indigence.

DE LA SITUATION DU PEUPLE À L'AVÈNEMENT DE HUGUES-CAPET.

Quoiqu'à l'avènement de Hugues-Capet au trône on distinguât l'homme libre du serf, cette distinction ne laissait presque aucune différence entre eux. La souveraineté que les seigneurs avaient usurpée dans leurs terres, ouvrage de l'avarice et de la vanité, était devenue la tyrannie la plus insupportable...

Chaque terre fut une véritable prison pour ses habitants. Ici, ces prétendus hommes libres ne pouvaient disposer de leurs biens ni par testament ni par acte entre vifs, et leur seigneur était leur héritier, au défaut d'enfants domiciliés dans son fief; là, il ne leur était permis de disposer que d'une partie médiocre de leurs immeubles ou de leur mobilier; ailleurs, ils ne pouvaient se marier qu'après en avoir acheté la permission. Chargés partout de corvées fatigantes, de devoirs humiliants et de contributions ruineuses, ils avaient continuellement à craindre quelque amende, quelque taxe arbitraire, ou la confiscation entière de leurs biens. La qualité d'homme libre était devenue à charge à une foule de citoyens. Les uns vendirent par désespoir leur liberté à des maîtres qui furent du moins intéressés à les faire subsister; et d'autres, qui s'étaient soumis pour eux et pour leur postérité à des devoirs serviles envers une église ou un monastère, consentirent sans peine que leur dévotion devînt un titre de leur esclavage.

Cette tyrannie des seigneurs avait commencé dans les

campagnes, et elle en chassa les plus riches habitants, qui se réfugièrent dans les villes, où ils se flattaient de vivre sous la protection des lois ; mais les maux qu'ils fuyaient les y poursuivirent, quand les comtes eurent changé leurs gouvernements héréditaires en des principautés souveraines.

Ces nouveaux seigneurs exercèrent à leur tour sur les *bourgeois* la même autorité que les autres seigneurs avaient acquise sur les *vilains* de leurs terres. Les péages, les droits d'entrée, d'escorte et de marché se multiplièrent à l'infini. Les villes furent sujettes, comme les campagnes, à une taille arbitraire, et obligée de défrayer leur seigneur et ses gens quand il y venait. Vivres, meubles, chevaux, voitures, tout était alors enlevé, et on aurait dit que les maisons des bourgeois étaient au pillage.

(*Observations sur l'histoire de France.*)

RAYNAL.

RAYNAL (Guillaume-Thomas-François, abbé) naquit à Saint-Geniès en Rouergue, en 1711. Son *Histoire du parlement d'Angleterre* et celle du *Stathoudérat* sont aujourd'hui complétement oubliées ; sa réputation n'est fondée que sur son *Histoire philosophique et politique des deux Indes*, qui obtint dans le dernier siècle un grand succès de parti. Cet ouvrage, rempli de déclamations philosophiques contre les lois et les gouvernants, plut alors par ses défauts mêmes. Aujourd'hui, tout en faisant la part des erreurs, des inexactitudes et des contradictions nombreuses que renferme ce livre, on est forcé de reconnaître qu'il présente des faits curieux et des tableaux intéressants, que la narration en est vive, rapide, animée et que le style en est souvent noble et élevé.

Raynal mourut à Passy près Paris le 6 mars 1796.

MALDONATA, OU LA LIONNE RECONNAISSANTE.

Les Espagnols avaient fondé Buénos-Ayres en 1535. La nouvelle colonie manqua bientôt de vivres, tous ceux qui se

permettaient d'en aller chercher étaient massacrés par les Sauvages, et l'on se vit réduit à défendre, sous peine de la vie, de sortir de l'enceinte du nouvel établissement. Une femme, à qui la faim sans doute avait donné le courage de braver la mort, trompa la vigilance des gardes qu'on avait établis autour de la colonie pour la garantir des dangers ou elle se trouvait par la famine. Maldonata (c'était le nom de la transfuge), après avoir erré quelque temps dans des routes inconnues et désertes, entra dans une caverne pour s'y reposer de ses fatigues. Quelle fut sa terreur d'y rencontrer une lionne, et sa surprise quand elle vit cette bête formidable s'approcher d'elle d'un air à demi tremblant, la caresser et lui lécher les mains avec des cris de douleur plus propres à l'attendrir qu'à l'effrayer! L'Espagnole s'aperçut bientôt que la lionne était pleine, et que ses gémissements étaient le langage d'une mère qui réclamait du secours pour la délivrer de son fardeau. Maldonata aida la nature dans le moment douloureux où elle semble n'accorder qu'à regret à tous les êtres naissants le jour et cette vie qu'elle leur laisse respirer si peu de temps. La lionne, heureusement délivrée, va bientôt chercher une nourriture abondante, et l'apporte aux pieds de sa bienfaitrice : celle-ci la partageait chaque jour avec les jeunes lionceaux qui, nés par ses soins et élevés avec elle, semblaient reconnaître, par des jeux et des morsures innocentes, un bienfait que leur mère payait de ses plus tendres empressements. Mais quand l'âge leur eut donné l'instinct de chercher eux-mêmes leur proie, avec la force de l'atteindre et de la dévorer, cette famille se dispersa dans les bois ; et la lionne, que la tendresse maternelle ne rappelait plus dans sa caverne, disparut elle-même, et s'égara dans un désert que la faim dépeuplait chaque jour. Maldonata, seule et sans subsistance, se vit réduite à s'éloigner d'un antre redoutable à tant d'êtres vivants, mais dont sa pitié avait su lui faire un asile. Cette femme, privée avec douleur d'une société chérie, ne fut pas long-temps errante sans tomber entre les mains des sauvages indiens. Une lionne l'avait nourrie, et des hommes la firent esclave ! Bientôt après elle fut reprise par les Espagnols, qui

la ramenèrent à Buénos-Ayres. Le commandant, plus féroce lui seul que les lions et les sauvages, ne la crut pas sans doute assez punie de son évasion par les dangers et les maux qu'elle avait essuyés ; le barbare ordonna qu'elle fût attachée à un arbre, au milieu d'un bois, pour y mourir de faim, ou devenir la pâture des monstres dévorants. Deux jours après, quelques soldats allèrent savoir la destinée de cette malheureuse victime. Ils la trouvèrent pleine de vie au milieu des tigres affamés qui, la gueule ouverte sur cette proie, n'osaient approcher devant une lionne couchée à ses pieds avec des lionceaux. Ce spectacle frappa tellement les soldats, qu'ils en étaient immobiles d'attendrissement et de frayeur. La lionne, en les voyant, s'éloigna de l'arbre comme pour leur laisser la liberté de délier sa bienfaitrice. Mais quand ils voulurent l'emmener avec eux, l'animal vint à pas lents confirmer par des caresses et de doux gémissements les prodiges de reconnaissance que cette femme racontait à ses libérateurs. La lionne suivit quelque temps les traces de l'Espagnole avec ses lionceaux, donnant toutes les marques de respect et d'une véritable douleur qu'une famille fait éclater quand elle accompagne jusqu'au vaisseau un père ou un fils chéri qui s'embarque d'un port de l'Europe pour le Nouveau-Monde, d'où peut-être il ne reviendra jamais. Le commandant, instruit de toute l'aventure par ses soldats, et ramené par un monstre des bois aux sentiments de l'humanité que son cœur farouche avait dépouillés sans doute en passant les mers, laissa vivre une femme que le ciel avait si visiblement protégée.

LA VRAIE GLOIRE.

La gloire est un sentiment qui nous élève à nos propres yeux, et qui accroît notre considération aux yeux des hommes éclairés. Son idée est indivisiblement liée avec celle d'une grande difficulté vaincue, d'une grande utilité subséquente au succès, et d'une égale augmentation de bonheur pour l'univers ou pour la patrie. Quelque génie que je reconnaisse dans l'invention d'une arme meurtrière, j'exciterais une juste

indignation, si je disais que tel homme ou telle nation eut la gloire de l'avoir inventée. La gloire, du moins selon les idées que je m'en suis formées, n'est pas la récompense du plus grand succès dans les sciences. Inventez un nouveau calcul, composez un poème sublime, ayez surpassé Cicéron ou Démosthène en éloquence, Thucydide ou Tacite dans l'histoire, je vous accorderai la célébrité, mais non la gloire.

On ne l'obtient pas davantage de l'excellence du talent dans les arts. Je suppose que vous avez tiré d'un bloc de marbre, ou le Gladiateur, ou l'Apollon du Belvéder ; que la Transfiguration soit sortie de votre pinceau, ou que vos chants simples, expressifs et mélodieux, vous aient placé sur la ligne de Pergolèse, vous jouirez d'une grande réputation, mais non de la gloire. Je dis plus : égalez Vauban dans l'art de fortifier les places, Turenne ou Condé dans l'art de commander les armées ; gagnez des batailles, conquérez des provinces : toutes ces actions seront belles, sans doute, et votre nom passera à la postérité la plus reculée ; mais c'est à d'autres qualités que la gloire est réservée. On n'a pas la gloire pour avoir ajouté à celle de sa nation. On est l'honneur de son corps, sans être la gloire de son pays. Un particulier peut souvent aspirer à la réputation, à la renommée, à l'immortalité : il n'y a que des circonstances rares, une heureuse étoile, qui puissent le conduire à la gloire.

La gloire appartient à Dieu dans le ciel. Sur la terre, c'est le lot de la vertu, et non du génie ; de la vertu utile, grande, bienfaisante, éclatante, héroïque, C'est le lot d'un monarque qui s'est occupé, pendant un règne orageux, du bonheur de ses sujets, et qui s'en est occupé avec succès. C'est le lot d'un sujet qui aurait sacrifié sa vie au salut de ses concitoyens. C'est le lot d'un peuple qui aura mieux aimé mourir libre que de vivre esclave. C'est le lot, non d'un César ou d'un Pompée, mais d'un Régulus ou d'un Caton. C'est le lot d'un Henri IV.

(*Histoire philosophique.*)

J.-J. ROUSSEAU.

ROUSSEAU (JEAN-JACQUES) naquit à Genève le 28 juin 1712. Il suivit vingt carrières différentes, ou pour mieux dire il fit vingt métiers pour vivre, sans se douter du prodigieux talent que la nature avait déposé en lui. Il était âgé de trente-sept ans lorsque le hasard le lui révéla. L'Académie de Dijon ayant proposé cette question : *Le rétablissement des sciences et des arts a-t-il contribué à corrompre ou à épurer les mœurs ?* Rousseau envoya au concours une pièce qui remporta le prix, quoiqu'il se fût décidé pour la négative. L'éclatant succès de ce premier sophisme le poussa à s'attaquer à toutes les idées reçues, et la hardiesse de ses écrits ne contribua pas moins que la magie et l'éloquence de son style à lui faire une prompte popularité. Le *Discours sur l'inégalité des conditions*, la *Nouvelle Héloïse*, *Emile* ou *de l'Éducation*, le *Contrat social* et les *Confessions*, ont immortalisé le nom de leur auteur, qui eut avec Voltaire la plus grande influence sur son siècle.

Rousseau mourut à Ermenonville le 3 juillet 1778, trente-quatre jours après la mort de Voltaire.

L'OMBRE DE FABRICIUS AUX ROMAINS.

O Fabricius ! qu'eût pensé votre grande âme, si, pour votre malheur, rappelé à la vie, vous eussiez vu la face pompeuse de cette Rome sauvée par votre bras, et que votre nom respectable avait plus illustrée que toutes ses conquêtes ?. « Dieux ! eussiez-vous dit, que sont devenus ces toits de chaume et ces foyers rustiques qu'habitaient jadis la modération et la vertu ? Quelle splendeur funeste a succédé à la simplicité romaine ! Quel est ce langage étranger ? Quelles sont ces mœurs efféminées ? Que signifient ces statues, ces tableaux, ces édifices ? Insensés ! qu'avez-vous fait ? Vous, les maîtres des nations, vous vous êtes rendus les esclaves des hommes frivoles que vous avez vaincus : ce sont des rhéteurs qui vous gouvernent ; c'est pour enrichir des architectes, des peintres, des statuaires et des histrions que vous avez arrosé de votre sang la

Grèce et l'Asie. Les dépouilles de Carthage sont la proie d'un joueur de flûte.

" Romains, hâtez-vous de renverser ces amphithéâtres, brisez ces marbres, brûlez ces tableaux, chassez ces esclaves qui vous subjuguent, et dont les funestes arts vous corrompent. Que d'autres mains s'illustrent par de vains talents : le seul talent digne de Rome est celui de conquérir le monde et d'y faire régner la vertu. Quand Cynéas prit notre sénat pour une assemblée de rois, il ne fut ébloui, ni par une pompe vaine, ni par une élégance recherchée ; il n'y entendit point cette éloquence frivole, l'étude et le charme des hommes futiles. Qu'y vit donc Cynéas de majestueux ? O citoyens ! il vit un spectacle que ne donneront jamais vos richesses ni tous vos arts, le plus beau spectacle qui ait jamais paru sous le ciel, l'assemblée de deux cents hommes vertueux, dignes de commander à Rome et de gouverner la terre."

LES VOYAGES À PIED.

Je ne connais qu'une manière de voyager plus agréable que d'aller à cheval ; c'est d'aller à pied. On part à son moment, on s'arrête à sa volonté, on fait tant et si peu d'exercice qu'on veut. On observe tout le pays ; on se détourne à droite, à gauche ; on examine tout ce qui nous flatte ; on s'arrête à tous les points de vue. Aperçois-je une rivière, je la côtoie ; un bois touffu, je vais sous son ombre ; une grotte, je la visite ; une carrière, j'examine les minéraux. Partout où je me plais, j'y reste. A l'instant où je m'ennuie, je m'en vais. Je ne dépends ni des chevaux ni du postillon. Je n'ai pas besoin de choisir des chemins tout faits, des routes commodes ; je passe partout où un homme peut passer ; je vois tout ce qu'un homme peut voir ; et, ne dépendant que de moi-même, je jouis de toute la liberté dont un homme peut jouir......

Voyager à pied, c'est voyager comme Thalès, Platon et Pythagore. J'ai peine à comprendre comment un philosophe peut se résoudre à voyager autrement, et s'arracher à l'exa-

men des richesses qu'il foule aux pieds et que la terre prodigue à sa vue... Combien de plaisirs différents on rassemble par cette agréable manière de voyager! Sans compter la santé qui s'affermit, l'humeur qui s'égaie.

(*Emile.*)

MA MAISON, MES AMIS, MES PLAISIRS À LA CAMPAGNE, SI J'ÉTAIS RICHE.

Je n'irais pas me bâtir une ville à la campagne, et mettre au fond d'une province les Tuileries devant mon appartement. Sur le penchant de quelque agréable colline bien ombragée, j'aurais une petite maison rustique, une maison blanche avec des contrevents verts ; et, quoiqu'une couverture de chaume soit en toute saison la meilleure, je préférerais magnifiquement, non la triste ardoise, mais la tuile, parce qu'elle a l'air plus propre et plus gai que le chaume, qu'on ne couvre pas autrement les maisons dans mon pays, et que cela me rappellerait un peu l'heureux temps de ma jeunesse. J'aurais pour cour une basse-cour, et pour écurie une étable avec des vaches, pour avoir du laitage que j'aime beaucoup. J'aurais un potager pour jardin, et pour parc un joli verger. Les fruits, à la discrétion des promeneurs, ne seraient ni comptés ni cueillis par mon jardinier, et mon avare magnificence n'étalerait point aux yeux des espaliers superbes auxquels à peine on osât toucher. Or, cette petite prodigalité serait peu coûteuse, parce que j'aurais choisi mon asile dans quelque province éloignée où l'on voit peu d'argent et beaucoup de denrées, et où règnent l'abondance et la pauvreté.

Là, je rassemblerais une société plus choisie que nombreuse d'amis aimant le plaisir, et s'y connaissant, de femmes qui pussent sortir de leur fauteuil et se prêter aux jeux champêtres, prendre quelquefois, au lieu de la navette et des cartes, la ligne, les gluaux, le râteau des faneuses et le panier des vendangeurs. Là, tous les airs de la ville seraient oubliés ; et, devenus villageois au village, nous nous trouverions livrés à des foules d'amusements divers,

qui ne nous donneraient chaque soir que l'embarras du choix pour le lendemain. L'exercice et la vie active nous feraient un nouvel estomac et de nouveaux goûts. Tous nos repas seraient des festins, où l'abondance plairait plus que la délicatesse. La gaieté, les travaux rustiques, les folâtres jeux, sont les premiers cuisiniers du monde, et les ragoûts fins sont bien ridicules à des gens en haleine depuis le lever du soleil. Le service n'aurait pas plus d'ordre que d'élégance ; la salle à manger serait partout, dans le jardin, dans un bateau, sous un arbre, quelquefois au loin, près d'une source vive, sur l'herbe verdoyante et fraîche, sous des touffes d'aunes et de coudriers : une longue procession de gais convives porterait en chantant l'apprêt du festin ; on aurait le gazon pour table et pour chaises ; les bords de la fontaine serviraient de buffet, et le dessert pendrait aux arbres. Les mets seraient servis sans ordre, l'appétit dispenserait des façons ; chacun, se préférant ouvertement à tout autre, trouverait bon que tout autre se préférât de même à lui : de cette familiarité cordiale et modérée naîtrait sans grossièreté, sans fausseté, sans contrainte, un conflit badin, plus charmant cent fois que la politesse, et plus fait pour lier les cœurs. Point d'importuns laquais épiant nos discours, critiquant tout bas nos maintiens, comptant nos morceaux d'un œil avide, s'amusant à nous faire attendre à boire, et murmurant d'un trop long dîner. Nous serions nos valets, pour être nos maîtres ; chacun serait servi par tous ; le temps passerait sans le compter, le repas serait le repos, et durerait autant que l'ardeur du jour. S'il passait près de nous quelque paysan retournant au travail, ses outils sur l'épaule, je lui réjouirais le cœur par quelques bons propos, par quelques coups de bon vin qui lui feraient porter plus gaiement sa misère ; et moi, j'aurais aussi le plaisir de me sentir émouvoir un peu les entrailles, et de me dire en secret : "Je suis encore homme."

Si quelque fête champêtre rassemblait les habitants du lieu, j'y serais des premiers avec ma troupe. Si quelques mariages, plus bénis du ciel que ceux des villes, se faisaient à mon voisinage, on saurait que j'aime la joie, et j'y serais

invité. Je porterais à ces bonnes gens quelques dons simples comme eux, qui contribueraient à la fête, et j'y trouverais en échange des biens d'un prix inestimable, des biens si peu connus de mes égaux, la franchise et le vrai plaisir. Je souperais gaiement au bout de leur longue table ; j'y ferais chorus au refrain d'une vieille chanson rustique, et je danserais dans leur grange de meilleur cœur qu'au bal de l'Opéra.

(*Émile.*)

DIDEROT.

*** DIDEROT (Denis) naquit à Langres en octobre 1713. Fils d'un coutelier, il n'en fit pas moins d'excellentes études, car on le destinait à l'état ecclésiastique. Mais le créateur futur de l'Encyclopédie ne pouvait devenir ministre de Dieu ; en effet Diderot se jeta de bonne heure dans le monde littéraire où ses *Pensées philosophiques* et sa *Lettre sur les aveugles* lui assurèrent bientôt une certaine influence. L'*Encyclopédie,* dont il conçut le plan avec d'Alembert, ne tarda pas à le placer à la tête de l'école philosophique du siècle dernier, école trop bien appréciée de nos jours pour qu'il soit besoin d'en faire ici la critique. Doué des plus heureuses qualités, d'un talent souple, fécond et presque universel, le plus artiste peut-être des écrivains de son époque, Diderot eut pu conquérir une postérité glorieuse si, comme l'a dit un de ses amis, il n'avait perdu les moments les plus précieux de sa vie à faire une guerre opiniâtre à Dieu.**

Il mourut à Paris en Juillet 1784, après avoir été comblé des faveurs de Catherine II, à la cour de laquelle il fit un assez long séjour.

* CARACTÈRE DES LANGROIS.

Les habitants de Langres ont beaucoup d'esprit, trop de vivacité, une inconstance de girouettes ; cela vient, je crois, des vicissitudes de leur atmosphère qui passe en vingt-quatre heures du froid au chaud, du calme à l'orage, du serein au pluvieux. Il est impossible que ces effets ne se fassent pas sentir sur eux et que leurs âmes soient quelque temps de suite dans une même assiette. Elles s'accoutu-

ment ainsi, dès la plus tendre enfance, à tourner à tout vent. La tête d'un Langrois est sur les épaules comme un coq d'église au haut d'un clocher ; elle n'est jamais fixe dans un point ; et si elle revient à celui qu'elle a quitté, ce n'est pas pour s'y arrêter. Avec une rapidité surprenante dans les mouvements, dans les désirs, dans les projets, dans les fantaisies, dans les idées, ils ont le parler lent.—Pour moi, je suis de mon pays ; seulement le séjour de la capitale et l'application assidue m'ont un peu corrigé. Je suis constant dans mes goûts ; ce qui m'a plu une fois me plaît toujours, parce que mon choix, est toujours motivé ; que je haïsse ou j'aime, je sais pourquoi. Il est vrai que je suis porté naturellement à négliger les défauts et à m'enthousiasmer des qualités. Je suis plus affecté des charmes de la vertu que de la difformité du vice ; je me détourne doucement des méchants et je vole au-devant des bons. S'il y a dans un ouvrage, dans un caractère, dans un tableau, dans une statue un bel endroit, c'est là que mes yeux s'arrêtent ; je ne vois que cela ; je ne me souviens que de cela ; le reste est presque oublié.

(*Lettres à Mlle Voland.*)

* ESPRIT ET BON SENS.

Le président de Montesquieu et lord Chesterfield se rencontrèrent faisant l'un et l'autre le voyage d'Italie. Ces hommes étaient faits pour se lier promptement ; aussi la liaison entre eux fut-elle bientôt faite. Ils allaient toujours disputant sur les prérogatives des deux nations. Le lord accordait au président que les Français ont plus d'esprit que les Anglais ; mais qu'en revanche ils n'ont pas le sens commun. Le président convenait du fait ; seulement, selon lui, il n'y avait pas de comparaison à faire entre l'esprit et le bon sens. Il y avait déjà plusieurs jours que la dispute durait ; ils étaient à Venise. Le président se répandait beaucoup, allait partout, voyait tout, interrogeait, causait, et le soir tenait registre des observations qu'il avait faites. Il y avait une heure ou deux qu'il était rentré et qu'il était à

son occupation ordinaire, lorsqu'un inconnu se fit annoncer. C'était un Français assez mal vêtu, qui lui dit : " Monsieur, je suis votre compatriote. Il y a vingt ans que je vis ici ; mais j'ai toujours gardé de l'amitié pour les Français, et je me suis cru quelquefois trop heureux de trouver l'occasion de les servir, comme je l'ai aujourd'hui avec vous. On peut tout faire dans ce pays, excepté se mêler des affaires d'Etat. Un mot inconsidéré sur le gouvernement coûte la tête et vous en avez déjà dit plus de mille. Les Inquisiteurs d'Etat ont les yeux ouverts sur votre conduite ; on vous épie, on suit tous vos pas, on tient note de tous vos projets ; on ne doute point que vous n'écriviez. Je sais de source certaine qu'on doit peut-être aujourd'hui, peut-être demain, faire chez vous une visite. Voyez, Monsieur, si en effet vous avez écrit, et songez qu'une ligne innocente mal interprétée, vous coûterait la vie. Voilà tout ce que j'ai à vous dire. J'ai l'honneur de vous saluer. Si vous me rencontrez dans les rues, je vous demande, pour toute récompense d'un service que je crois de quelque importance, de ne pas me reconnaître et si par hasard il était trop tard pour vous sauver et qu'on vous prît, de ne pas me dénoncer. " Cela dit, mon homme disparut et laissa le président de Montesquieu dans la plus grande consternation. Son premier mouvement fut d'aller bien vite à son secrétaire, de prendre les papiers et de les jeter dans le feu. A peine cela fut-il fait que lord Chesterfield rentra. Il n'eut pas de peine à reconnaître le trouble terrible de son ami ; il s'informa de ce qui pouvait lui être arrivé. Le président lui rend compte de la visite qu'il avait eue, des papiers brûlés et de l'ordre qu'il avait donné de tenir prête sa chaise de poste pour trois heures du matin ; car son dessein était de s'éloigner sans délai d'un séjour où, un moment de plus ou de moins pouvait lui être si funeste. Lord Chesterfield l'écouta tranquillement, et lui dit : " Voilà qui est bien, mon cher président ; mais remettons-nous pour un instant, et examinons ensemble votre aventure à tête reposée.—Vous vous moquez, lui dit le président. Il est impossible que ma tête se repose où elle ne tient qu'à un fil.—Mais qu'est-ce que cet homme qui vient si généreuse-

ment s'exposer au plus grand péril, pour vous en garantir? Cela n'est pas naturel. Français tant qu'il vous plaira, l'amour de la patrie ne fait point faire de ces démarches périlleuses, et surtout en faveur d'un inconnu. Cet homme n'est pas votre ami?—Non.—Il était mal vêtu?—Oui, fort mal.—Vous a-t-il demandé de l'argent, un petit écu pour prix de son avis?—Oh! pas une obole.—Cela est encore plus extraordinaire; mais d'où sait-il tout ce qu'il vous a dit? —Ma foi, je n'en sais rien....Des Inquisiteurs, d'eux-mêmes. —Outre que ce Conseil est le plus secret qu'il y ait au monde, cet homme n'est pas fait pour en approcher.—Mais c'est peut-être un des espions qu'ils emploient.—A d'autres! On prendra pour espion un étranger, et cet espion sera vêtu comme un gueux, en faisant une profession assez vile pour être bien payée, et cet espion trahira ses maîtres pour vous, au hasard d'être étranglé si l'on vous prend et que vous le dénonciez, si vous vous sauvez et que l'on soupçonne qu'il vous ait averti! Chanson que tout cela, mon ami.—Mais qu'est-ce donc que ce peut être?—Je le cherche, mais inutilement."

Après avoir l'un et l'autre épuisé toutes les conjectures possibles, et le président persistant à déloger au plus vite, et cela pour le plus sûr,—lord Chesterfield, après s'être un peu promené, s'être frotté le front comme un homme à qui il vient une pensée profonde, s'arrêta tout court et dit: " Président, attendez, mon ami; il me vient une idée mais.... si....par hasard....cet homme...—Eh bien! cet homme?—Si cet homme....oui, cela pourrait bien être, cela est même, je n'en doute plus.—Mais qu'est-ce que cet homme? Si vous le savez, dépêchez-vous vite de me l'apprendre.—Si je le sais! oh! oui, je crois le savoir à présent....Si cet homme vous avait été envoyé par...—Epargnez, s'il vous plaît!—Par un homme qui est malin quelquefois, par un certain lord Chesterfield qui aurait voulu vous prouver par expérience qu'une once de sens commun vaut mieux que cent livres d'esprit, car avec du sens commun....—Ah! scélérat, s'écria le président, quel tour vous m'avez joué! Et mon manuscrit! mon manuscrit que j'ai brûlé!"

Le président ne put jamais pardonner au lord cette plaisanterie. Il avait ordonné qu'on tînt sa chaise prête, il monta dedans et partit la nuit même, sans dire adieu, à son compagnon de voyage. Moi, je me serais jeté à son cou, je l'aurais embrassé cent fois, et je lui aurais dit : Ah ! mon ami vous m'avez prouvé qu'il y a en Angleterre des gens d'esprit, et je trouverai peut-être l'occasion une autre fois de vous convaincre qu'il y a en France des gens de bon sens.

(*Mémoires.*)

VAUVENARGUES.

VAUVENARGUES (Luc de Clapiers, marquis de) naquit à Aix en Provence le 6 août 1715, l'année même de la mort de Louis XIV. Il embrassa la carrière des armes ; mais la faiblesse de sa santé le força d'y renoncer presque aussitôt. Atteint d'une maladie qui l'affligea d'une infirmité incurable, Vauvenargues chercha des consolations contre ses souffrances, dans la méditation et l'étude. L'*Introduction à la connaissance de l'esprit humain, suivie de réflexions et de maximes*, parut en 1746. Cet ouvrage, un des beaux monuments de notre langue, a suffi pour immortaliser la mémoire de son auteur, qui fut enlevé aux lettres à la fleur de son âge.

Vauvenargues mourut en 1747.

* RÉFLEXIONS ET MAXIMES.

Quand on sent qu'on n'a pas de quoi se faire estimer de quelqu'un, on est bien près de le haïr.

Les sots ne comprennent pas les gens d'esprit.

Il est faux qu'on ait fait fortune quand on ne sait pas en jouir.

La modération des faibles est médiocrité.

Le sentiment de nos forces les augmente.

Nos plus sûrs protecteurs sont nos talents.

Il faut tout attendre et tout craindre du temps et des hommes.

Quiconque est plus sévère que les lois est un tyran.

L'ingratitude la plus odieuse, mais la plus commune et la plus ancienne, est celle des enfants envers leurs pères.

Qui sait tout souffrir peut tout oser.

Il n'y a rien que la crainte et l'espérance ne persuadent aux hommes.

L'art de plaire est l'art de tromper.

L'indolence est le sommeil des esprits.

La raillerie est l'épreuve de l'amour-propre.

Un peu de bon sens fait évanouir beaucoup d'esprit.

On tourne une pensée comme un habit pour s'en servir plusieurs fois.

Il n'y a point d'homme qui ait assez d'esprit pour n'être jamais ennuyeux.

On ne peut contrefaire le génie.

Personne ne peut se vanter de n'avoir jamais été méprisé.

Celui qui a un grand sens sait beaucoup.

La solitude est à l'esprit ce que la diète est au corps.

Ceux qui méprisent l'homme ne sont pas de grands hommes.

BARTHÉLEMY.

BARTHÉLEMY (JEAN-JACQUES), né à Cassis en 1716, eut la réputation d'un savant antiquaire avant d'être connu comme un de nos écrivains les plus élégants et les plus purs. Ce ne fut qu'en 1788 que parut le *Voyage d'Anacharsis*, auquel l'auteur travaillait depuis trente années. Cet ouvrage, où l'érudition se cache sous les formes et les ornements les plus gracieux, eut un succès éclatant et obtint immédiatement les honneurs de la traduction dans presque toutes les langues de l'Europe. Barthélemy, qui depuis 1747 était membre de l'Académie des inscriptions, fut élu par l'Académie française en 1789, c'est-à-dire presque aussitôt après la publication du *Jeune Anacharsis;* c'était, de la part des académiciens, faire bonne et prompte justice: aussi le public tout entier applaudit à leur choix. La révolution ravit à Barthélemy toute sa fortune. Après s'être vu privé de sa liberté, qu'il recouvra heureusement au bout de quelques heures de détention, il chercha une retraite où il trouvât le repos et l'oubli.

Il mourut le 30 avril 1795.

HIPPOCRATE, OU LE VRAI MÉDECIN.

Hippocrate naquit dans l'île de Cos, la première année de la quatre-vingtième olympiade. Il était de la famille des Asclépiades, qui, depuis plusieurs siècles, conserve la doctrine d'Esculape aùquel elle rapporte son origine. Elle a formé trois écoles établies, l'une à Rhodes, la seconde à Gnide, et la troisième à Cos. Il reçut de son père, Héraclide, les éléments des sciences; et, convaincu bientôt que pour connaître l'essence de chaque corps en particulier, il faudrait remonter aux principes constitutifs de l'univers, il s'appliqua tellement à la physique générale, qu'il tient un rang honorable parmi ceux qui s'y sont le plus distingués.

Les intérêts de la médecine se trouvaient alors entre les mains de deux classes d'hommes qui travaillaient, à l'insu l'une de l'autre, à lui ménager un triomphe éclatant: d'un côté, les philosophes ne pouvaient s'occuper du système général de la nature sans laisser tomber quelques regards sur le corps humain, sans assigner à certaines causes les vicissitudes qu'il éprouve souvent; d'un autre côté, les descendants d'Esculape traitaient les maladies suivant des règles confirmées par de nombreuses guérisons, et leurs trois écoles se félicitaient à l'envi de plusieurs excellentes découvertes. Les philosophes discouraient, les Asclépiades agissaient. Hippocrate, enrichi des connaissances des uns et des autres, conçut une de ces grandes et importantes idées qui servent d'époques à l'histoire du génie; ce fut d'éclairer l'expérience par le raisonnement, et de rectifier la théorie par la pratique. Dans cette théorie, néanmoins, il n'admit que les principes relatifs aux divers phénomènes que présente le corps humain, considéré dans les rapports de maladie et de santé.

A la faveur de cette méthode, l'art, élevé à la dignité de la science, marcha d'un pas plus ferme dans la route qui venait de s'ouvrir, et Hippocrate acheva paisiblement une révolution qui a changé la face de la médecine.

Ni l'amour du gain, ni le désir de la célébrité, n'animè-

rent ses travaux. On ne vit jamais dans son âme qu'un sentiment, l'amour du bien ; et dans le cours de sa longue vie qu'un seul fait, le soulagement des malades.

Il a laissé plusieurs ouvrages : les uns ne sont que les journaux des maladies qu'il avait suivies ; les autres contiennent les résultats de son expérience et de celles des siècles antérieurs ; d'autres enfin traitent des devoirs du médecin, et de plusieurs parties de la médecine ou de la physique : tous doivent être médités avec attention, parce que l'auteur se contente souvent d'y jeter les semences de sa doctrine, et que son style est toujours concis ; mais il dit beaucoup de choses en peu de mots, ne s'écarte jamais de son but ; et, pendant qu'il y court, il laisse sur sa route des traces de lumière plus ou moins aperçues, suivant que le lecteur est plus ou moins éclairé. C'était la méthode des anciens philosophes, plus jaloux d'indiquer des idées neuves que de s'appesantir sur des idées communes.

Ce grand homme s'est peint dans ses écrits. Rien de si touchant que cette candeur avec laquelle il rend compte de ses malheurs et de ses fautes. Ici vous lisez les listes des malades qu'il avait traités pendant une épidémie, et dont la plupart étaient morts entre ses bras ; là, vous le verrez auprès d'un Thessalien blessé d'un coup de pierre à la tête. Il ne s'aperçut pas d'abord qu'il fallait recourir à la voie du trépan. Des signes funestes l'avertirent enfin de sa méprise. L'opération fut faite le quinzième jour, et le malade mourut le lendemain. C'est de lui-même que l'on tient ces aveux ; c'est lui qui, supérieur à toute espèce d'amour-propre, voulut que ses erreurs mêmes fussent des leçons.

Peu content d'avoir consacré ses jours au soulagement des malheureux, et déposé dans ses écrits les principes d'une science dont il fut le créateur, il laissa, pour l'instruction du médecin, des règles importantes et précieuses.

“ Voulez-vous, dit-il, former un élève, assurez-vous lentement de sa vocation. A-t-il reçu de la nature un discernement exquis, un jugement sain, un caractère mêlé de douceur et de fermeté, le goût du travail, et du penchant pour les choses honnêtes, concevez des espérances. Souffre-t-il

des souffrances des autres ; son âme compatissante aime-t-elle à s'attendrir sur les maux de l'humanité, concluez-en qu'il se passionnera pour un art qui apprend à secourir l'humanité.

" Quand vous l'adoptâtes pour disciple, ajoute-t-il, il jura de conserver dans ses mœurs et dans ses fonctions une pureté inaltérable. Qu'il ne se contente pas d'en avoir fait le serment. Sans les vertus de son état, il n'en remplira jamais les devoirs. Quelles sont ces vertus ? Je n'en excepte presque aucune, puisque son ministère a cela d'honorable, qu'il exige presque toutes les qualités de l'esprit et du cœur ; et en effet, si l'on n'était assuré de sa discrétion et de sa sagesse, quel chef de famille ne craindrait pas, en l'appelant, d'introduire un espion ou un intrigant dans sa maison, un corrupteur auprès de sa femme et de ses filles ? Comment compter sur son humanité, s'il n'aborde ses malades qu'avec une gaité révoltante, ou qu'avec une humeur brusque ou chagrine ; sur sa fermeté, si, par une servile adulation, il ménage leur dégoût, et cède à leurs caprices ; sur sa prudence, si, toujours occupé de sa parure, toujours couvert d'essences et d'habits magnifiques, on le voit errer de ville en ville pour y prononcer en faveur de son art des discours étayés du témoignage des poètes ; sur ses lumières, si, outre cette justice générale que l'honnête homme observe à l'égard de tout le monde, il ne possède pas celle que le sage exerce sur lui-même, et qui lui apprend qu'au milieu du plus grand savoir se trouve encore plus de disette que d'abondance ; sur ses intentions, s'il est dominé par un fol orgueil et par cette basse envie qui ne fut jamais le partage de l'homme supérieur ; si, sacrifiant toutes les considérations à sa fortune, il ne se dévoue qu'au service des gens riches ; si, autorisé par l'usage à régler ses honoraires dès le commencement de la maladie, il s'obstine à terminer le marché, quoique le malade empire d'un moment à l'autre ?

" Ces vices et ces défauts caractérisent surtout ces hommes ignorants et présomptueux qui dégradent le plus noble des arts, en trafiquant de la vie et de la mort des hommes ; imposteurs d'autant plus dangereux que les lois

ne sauraient les atteindre, et que l'ignominie ne peut les humilier.

" Quel est donc le médecin qui honore sa profession ? celui qui a mérité l'estime publique par un savoir profond, une longue expérience, une exacte probité et une vie sans reproche ; celui aux yeux duquel tous les malheureux sont égaux, comme tous les hommes le sont aux yeux de la Divinité ; qui accourt avec empressement à leur voix sans acception des personnes, leur parle avec douceur, les écoute avec attention, supporte leurs impatiences, et leur inspire cette confiance qui suffit quelquefois pour les rendre à la vie ; qui, pénétré de leurs maux, en étudie avec opiniâtreté la cause et les progrès, n'est jamais troublé par des accidents imprévus, se fait un devoir d'appeler au besoin quelques uns de ses confrères pour s'éclairer de leurs conseils ; celui enfin qui, après avoir lutté de toutes ses forces contre la maladie, est heureux et modeste dans le succès, et peut du moins se féliciter dans les revers d'avoir suspendu des douleurs et donné des consolations."

Tel est le médecin-philosophe qu'Hippocrate comparait à un dieu, sans s'apercevoir qu'il le retraçait en lui-même. Les médecins le regarderont toujours comme le premier et le plus habile de leurs législateurs ; et sa doctrine, adoptée de toutes les nations, opérera encore des milliers de guérisons après des milliers d'années. Les plus vastes empires ne pourront pas disputer à la petite île de Cos la gloire d'avoir produit l'homme le plus utile à l'humanité ; et, aux yeux des sages, les noms des plus grands conquérants s'abaisseront devant celui d'Hippocrate.

(*Voyage d'Anacharsis.*)

*D'ALEMBERT.

* Fils de Mme de Tencin, il naquit à Paris le 16 Novembre 1717 et fut exposé sur les marches de l'église de Saint Jean le Rond: aussi pendant son enfance ne fut-il appelé que Jean le Rond. Ce ne fut que

plus tard qu'il substitua à ce nom celui de d'Alembert. Elevé par la femme d'un vitrier, il conserva toujours pour elle une amitié reconnaissante. Dès le Collège, d'Alembert montra la plus grande aptitude pour les mathématiques : il ne tarda point en effet à se créer un nom illustre par son *Traité de Dynamique,* sa *Théorie des Vents* et par d'autres travaux dont les sciences exactes se glorifient. C'est par le *Discours préliminaire de l'Encyclopédie* qu'il ouvrit sa carrière littéraire. Reçu en 1754 à l'Académie, dont il fut nommé plus tard le secrétaire, il publia successivement un grand nombre d'opuscules parmi lesquels se distinguent ses *Eloges académiques.* Il mourut à Paris le 29 Octobre 1783. La Harpe a dit de cet écrivain : "il avait de la malice dans l'esprit et de la bonté dans le cœur."

---

* BOSSUET ET CORNEILLE.

L'élévation est sans doute le caractère de l'un et de l'autre ; mais l'élévation de Corneille tient à la fierté républicaine, celle de Bossuet à l'enthousiasme religieux. Corneille brave la grandeur et la puissance, Bossuet la foule aux pieds, pour s'élancer jusqu'à la Divinité même. Le premier, en nous montrant l'homme dans toute sa dignité, nous agrandit à nos propres yeux ; le second, en nous le faisant voir dans tout son néant, semble planer au-dessus de l'espèce humaine. Le sublime du poète a plus de profondeur, plus de traits et de pensées ; celui de l'orateur, plus de majesté, plus de véhémence et plus d'images : les négligences de Corneille viennent de lassitude et d'épuisement, celles de Bossuet, d'un excès de chaleur et d'abondance ; dans Corneille, enfin, quand l'expression est familière, elle est presque toujours sans noblesse ; dans Bossuet, quand l'idée est grande, la familiarité même de l'expression semble l'agrandir encore.

(*Eloge de Fléchier.*)

MARMONTEL.

MARMONTEL (JEAN-FRANÇOIS) naquit le 11 juillet 1723 à Bort, petite ville du Limousin. Quelques succès obtenus aux *Jeux Floraux,*

et les encouragements de Voltaire le déterminèrent à suivre la carrière des lettres; il quitta sa province et vint à Paris, où bientôt il se fit un nom. Un prix de poésie à l'Académie française et deux tragédies qui réussirent firent croire un moment à Marmontel qu'il était poète; mais il ne tarda pas à comprendre que ce n'était pas dans la poésie qu'il était appelé à se faire une réputation durable. Les *Contes moraux*, les romans de *Bélisaire* et des *Incas*, et les *Eléments de littérature*, accueillis dans la nouveauté avec une faveur marquée, sont des ouvrages que, dans tous les temps, on relira avec plaisir. Le style en est généralement pur et élégant, souvent même il a de l'éclat, de l'élévation, et de la chaleur.

Marmontel nommé membre de l'Académie française en 1763 à la mort de Bougainville, se retira dans le hameau d'Abloville au commencement de la révolution, et y mourut le 31 décembre 1799.

L'ORAGE, ET LA CAVERNE DES SERPENTS AU PÉROU.

Un murmure profond donne le signal de la guerre que les vents vont se déclarer. Tout-à-coup leur fureur s'annonce par d'effroyables sifflements. Une épaisse nuit enveloppe le ciel et le confond avec la terre; la foudre, en déchirant ce voile ténébreux, en redouble encore la noirceur; cent tonnerres qui roulent et semblent rebondir sur une chaîne de montagnes, en se succédant l'un à l'autre, ne forment qu'un mugissement qui s'abaisse, et qui se renfle comme celui des vagues. Aux secousses que la montagne reçoit du tonnerre et des vents, elle s'ébranle, elle s'entr'ouvre; et de ses flancs, avec un bruit horrible, tombent de rapides torrents. Les animaux épouvantés s'élançaient des bois dans la plaine; et, à la clarté de la foudre, les trois voyageurs pâlissants voyaient passer à côté d'eux le lion, le tigre, le lynx, le léopard, aussi tremblants qu'eux-mêmes: dans ce péril universel de la nature, il n'y a plus de férocité, et la crainte a tout adouci.

L'un des guides d'Alonzo avait, dans sa frayeur, gagné la cime d'une roche. Un torrent qui se précipite en bondissant la déracine et l'entraîne, et le sauvage qui l'embrasse roule avec elle dans les flots. L'autre Indien croyait avoir trouvé son salut dans le creux d'un arbre; mais une colonne

de feu, dont le sommet touche à la nue, descend sur l'arbre, et le consume avec le malheureux qui s'y était sauvé.

Cependant Molina s'épuisait à lutter contre la violence des eaux; il gravissait dans les ténèbres, saisissant tour à tour les branches, les racines des bois qu'il rencontrait, sans songer à ses guides, sans autre sentiment que le soin de sa propre vie; car il est des moments d'effroi où toute compassion cesse, où l'homme, absorbé en lui-même, n'est plus sensible que pour lui.

Enfin il arrive, en rampant, au bas d'une roche escarpée; et, à la lueur des éclairs, il voit une caverne dont la profonde et ténébreuse horreur l'aurait glacé dans tout autre moment. Meurtri, épuisé de fatigue, il se jette au fond de cet antre; et là, rendant grâces au ciel, il tombe dans l'accablement.

L'orage enfin s'apaise: les tonnerres, les vents cessent d'ébranler la montagne; les eaux des torrents, moins rapides, ne mugissent plus à l'entour, et Molina sent couler dans ses veines le baume du sommeil. Mais un bruit plus terrible que celui des tempêtes le frappe au moment même qu'il allait s'endormir.

Ce bruit, pareil au broiement des cailloux, est celui d'une multitude de serpents dont la caverne est le refuge. La voûte en est revêtue; et, entrelacés l'un à l'autre, ils forment, dans leurs mouvements, ce bruit qu'Alonzo reconnait. Il sait que le venin de ces serpents est le plus subtile des poisons; qu'il allume soudain, et dans toutes les veines, un feu qui dévore et consume, au milieu des douleurs les plus intolérables, le malheureux qui en est atteint. Il les entend, il croit les voir rampant autour de lui, ou pendus sur sa tête ou roulés sur eux-mêmes, et prêts à s'élancer sur lui. Son courage épuisé succombe; son sang se glace de frayeur; à peine il ose respirer. S'il veut se traîner hors de l'antre, sous ses mains, sous ses pas, il tremble de presser un de ces dangereux reptiles. Transi, frissonnant, immobile, environné de mille morts, il passe la plus longue nuit dans une pénible agonie, désirant, frémissant de revoir la lumière, se reprochant la crainte qui le tient enchaîné, et faisant sur lui-même d'inutiles efforts pour surmonter cette faiblesse.

Le jour qui vint l'éclairer justifia sa frayeur. Il vit réellement tout le danger qu'il avait pressenti ; il le vit plus horrible encore. Il fallait mourir ou s'échapper. Il ramasse péniblement le peu de forces qui lui restent ; il se soulève avec lenteur, se courbe, et, les mains appuyées sur ses genoux tremblants, il sort de la caverne, aussi défait, aussi pâle qu'un spectre qui sortirait de son tombeau. Le même orage qui l'avait jeté dans le péril l'en préserva ; car les serpents en avaient eu autant de frayeur que lui-même ; et c'est l'instinct de tous les animaux, dès que le péril les occupe, de cesser d'être malfaisants.

Un jour serein consolait la nature des ravages de la nuit. La terre, échappée comme d'un naufrage, en offrait partout les débris. Des forêts, qui la veille, s'élançaient jusqu'aux nues, étaient courbées vers la terre ; d'autres semblaient se hérisser encore d'horreur. Des collines qu'Alonzo avait vues s'arrondir sous leur verdoyante parure, entr'ouvertes en précipices, lui montraient leurs flancs déchirés. De vieux arbres déracinés, précipités du haut des monts, le pin, le palmier, le gayac, le caobo, le cèdre, étendus, épars dans la plaine, la couvraient de leurs troncs brisés et de leurs branches fracassées. Des dents de rochers, détachées, marquaient la place des torrents ; leur lit profond était bordé d'un nombre effrayant d'animaux doux, cruels, timides, féroces, qui avaient été submergés et revomis par les eaux.

Cependant ces eaux écoulées laissaient les bois et les campagnes se ranimer aux feux du jour naissant. Le ciel semblait avoir fait la paix avec la terre, et lui sourire en signe de faveur et d'amour. Tout ce qui respirait encore recommençait à jouir de la vie : les oiseaux, les bêtes sauvages avaient oublié leur effroi ; car le prompt oubli des maux est un don que la nature leur a fait, et qu'elle a refusé aux hommes.

(*Les Incas.*)

GUÉNARD.

GUÉNARD (Antoine) naquit en 1730 près de Nancy ; après avoir fait ses études à Pont-à-Mousson, il entra chez les jésuites, et y enseigna la philosophie et la théologie avec une grande distinction. En 1755, l'Académie française ayant mis au concours cette question : *En quoi consiste l'esprit philosophique ?* le P. Guénard composa un discours qui fut couronné, et eut dans le public le plus grand succès. Cet écrit, œuvre non seulement d'un penseur et d'un métaphysicien profond, mais d'un écrivain habile et chaleureux, est un des morceaux les plus éloquents de notre langue.

Combien ne doit-on pas regretter que, pour échapper aux persécutions révolutionnaires, Guénard ait brûlé un grand ouvrage sur la religion auquel il travaillait depuis vingt-cinq ans ! Le style du seul discours que nous ayons de lui peut donner une idée de la perte que les lettres ont à déplorer.

Le P. Guénard est mort en Lorraine en 1795.

RÉVOLUTION OPÉRÉE DANS LA PHILOSOPHIE PAR DESCARTES.

Il est aisé de compter les hommes qui n'ont pensé d'après personne, et qui ont fait penser d'après eux le genre humain. Seuls et la tête levée, on les voit marcher sur les hauteurs ; tout le reste des philosophes suit comme un troupeau. N'est-ce pas la lâcheté d'esprit qu'il faut accuser d'avoir prolongé l'enfance du monde et des sciences ? Adorateurs stupides de l'antiquité, les philosophes ont rampé durant vingt siècles sur les traces des premiers maîtres. La raison condamnée au silence faisait parler l'autorité : aussi rien ne s'éclaircissait dans l'univers ; et l'esprit humain, après s'être traîné mille ans sur les vestiges d'Aristote, se trouvait encore aussi loin de la vérité.

Enfin parut en France un génie puissant et hardi, qui entreprit de secouer le joug du prince de l'école. Cet homme nouveau vint dire aux autres hommes que, pour être philosophe, il ne suffisait pas de croire, mais qu'il fallait penser. A cette parole toutes les écoles se troublèrent ; une vieille

maxime régnait encore : *ipse dixit*, le maître l'a dit. Cette maxime d'esclave irrita tous les philosophes contre le père de la philosophie pensante ; elle le persécuta comme novateur et impie, le chassa de royaume en royaume, et l'on vit Descartes s'enfuir, emportant avec lui la vérité, qui, par malheur, ne pouvait être ancienne en naissant. Cependant, malgré les cris et la fureur de l'ignorance, il refusa toujours de jurer que les anciens fussent la raison souveraine ; il prouva même que ses persécuteurs ne savaient rien, et qu'ils devaient désapprendre ce qu'ils croyaient savoir. Disciple de la lumière, au lieu d'interroger les morts et les dieux de l'école, il ne consulta que les idées claires et distinctes, la nature et l'évidence. Par ses méditations profondes, il tira toutes les sciences du chaos ; et, par un coup du génie plus grand encore, il montra le secours mutuel qu'elles devaient se prêter ; il les enchaîna toutes ensemble, les éleva les unes sur les autres ; et, se plaçant ensuite sur cette hauteur, il marcha, avec toutes les forces de l'esprit humain ainsi rassemblées, à la découverte de ces grandes vérités que d'autres plus heureux sont venus enlever après lui, mais en suivant les sentiers de lumière que Descartes avait tracés.

Ce fut donc le courage et la fierté d'un seul esprit qui causèrent dans les sciences cette heureuse et mémorable révolution dont nous goûtons aujourd'hui les avantages avec une superbe ingratitude. Il fallait aux sciences un homme de ce caractère, un homme qui osât lutter tout seul avec son génie contre les anciens tyrans de la raison, qui osât fouler aux pieds ces idoles que tant de siècles avaient adorées. Descartes se trouvait enfermé dans le labyrinthe avec tous les autres philosophes, mais il se fit lui-même des ailes, et s'envola, frayant ainsi des routes nouvelles à la raison captive.

(*Discours couronné par l'Académie française.*)

*BEAUMARCHAIS.

* **BEAUMARCHAIS** (Pierre-Auguste-Caron), fils d'un horloger, naquit à Paris le 24 Janvier 1732. Son talent de musicien distingué lui valut la protection des filles de Louis XV et, par suite, des relations commerciales avec Pâris Duverney auxquelles il dut en peu de temps une fortune brillante. Après avoir donné deux drames oubliés aujourd'hui, il se plaça tout d'un coup au rang de nos meilleurs prosateurs par la publication de quatre Mémoires à consulter, composés à l'occasion de son procès contre le conseiller Goëzman. C'est alors que Voltaire dit de lui : "Quel homme ! il réunit tout, la plaisanterie, le sérieux, la raison, la gaieté, la force, tous les genres d'éloquence, et il n'en recherche aucun ; il confond tous ses adversaires et il donne des leçons à ses juges."—Sûr désormais de sa verve comique et de son talent à mettre des personnages en scène, Beaumarchais donna successivement au théâtre le *Barbier de Séville*, le *Mariage de Figaro* et la *Mère coupable*, trilogie unique dans les fastes de la comédie française et dont le second épisode enrichit le drame d'un nouveau genre, celui de la satire politique. La révolution, prédite par Figaro, fut sur le point d'être fatale à Beaumarchais ; il réussit cependant à la traverser et ne mourut qu'en 1799, après une vieillesse heureuse et exempte d'infirmités.

---

* FIGARO.

L'avoir ! monsieur le comte ! Non ! vous ne l'aurez pas. Parce que vous êtes un grand seigneur, vous vous croyez un grand génie !... Noblesse, fortune, un rang, des places ; tout cela rend si fier ! Qu'avez-vous fait pour tant de biens ? Vous vous êtes donné la peine de naître, et rien de plus : du reste, homme assez ordinaire ; tandis que moi, morbleu ! perdu dans la foule obscure, il m'a fallu déployer plus de science et de calculs pour subsister seulement, qu'on n'en a mis depuis cent ans à gouverner toutes les Espagnes ; et vous voulez joûter... (*Il s'assied sur un banc.*) Est-il rien de plus bizarre que ma destinée ! Fils de je ne sais qui ; volé par des bandits, élevé dans leurs mœurs, je m'en dégoûte et veux courir une carrière honnête ; et partout je suis repoussé ! J'apprends la chimie, la pharmacie, la chirurgie ; et tout le crédit d'un grand seigneur peut à

peine me mettre à la main une lancette vétérinaire !—Las d'attrister des bêtes malades, et pour faire un métier contraire, je me jette à corps perdu dans le théâtre : me fussé-je mis une pierre au cou ! Je broche une comédie dans les mœurs du sérail ; auteur espagnol, je crois pouvoir y fronder Mahomet sans scrupule : à l'instant, un envoyé de... de je ne sais où, se plaint que j'offense dans mes vers, la Sublime Porte, la Perse, une partie de la presqu'île de l'Inde, toute l'Égypte, les royaumes de Barca, de Tripoli, de Tunis, d'Alger et de Maroc ; et voilà ma comédie flambée, pour plaire aux princes mahométans, dont pas un, je crois, ne sait lire, et qui nous meurtrissent l'omoplate, en nous disant : *Chiens de chrétiens !*—Ne pouvant avilir l'esprit, on se venge en le maltraitant.—Mes joues creusaient ; mon terme était échu ; je voyais arriver de loin l'affreux recors, la plume fichée dans sa perruque : en frémissant je m'évertue. Il s'élève une question sur la nature des richesses ; et comme il n'est pas nécessaire de tenir les choses pour en raisonner, n'ayant pas un sou, j'écris sur la valeur de l'argent et sur son produit net ; aussitôt je vois, du fond d'un fiacre, baisser le pont d'un château-fort, à l'entrée duquel je laissai l'espérance et la liberté. (*Il se lève.*) Que je voudrais bien tenir un de ces puissants de quatre jours, si légers sur le mal qu'ils ordonnent, quand une bonne disgrâce a cuvé son orgueil ! Je lui dirais... que les sottises imprimées n'ont d'importance qu'aux lieux où l'on en gêne le cours ; que sans la liberté de blâmer il n'est point d'éloge flatteur ; et qu'il n'y a que les petits hommes qui redoutent les petits écrits.—(*Il se rassied.*) Las de nourrir un obscur pensionnaire, on me met un jour dans la rue ; et comme il faut dîner, quoiqu'on ne soit plus en prison, je taille encore ma plume, et demande à chacun de quoi il est question : on me dit que pendant ma retraite économique, il s'est établi dans Madrid un système de liberté sur la vente des productions, qui s'étend même à celles de la presse ; et que, pourvu que je ne parle en mes écrits ni de l'autorité, ni du culte, ni de la politique, ni de la morale, ni des gens en place, ni des corps en crédit, ni de l'Opéra, ni des autres

spectacles, ni de personne qui tienne à quelque chose, je puis tout imprimer librement, sous l'inspection de deux ou trois censeurs. Pour profiter de cette douce liberté, j'annonce un écrit périodique ; et, croyant n'aller sur les brisées d'aucun autre, je le nomme *Journal Inutile*. Pou-ou ! je vois s'élever contre moi mille pauvres diables à la feuille ; on me supprime, et me voilà derechef sans emploi.—Le désespoir m'allait saisir : on pense à moi pour une place, mais par malheur j'y étais propre ; il fallait un calculateur : ce fut un danseur qui l'obtint. Il ne me restait plus qu'à voler : je me fais banquier de pharaon. Alors, bonnes gens ! je soupe en ville, et les personnes dites *comme il faut* m'ouvrent poliment leur maison, en retenant pour elles les trois quarts du profit. J'aurais bien pu me remonter ; je commençais même à comprendre que pour gagner du bien, le savoir-faire vaut mieux que le savoir. Mais, comme chacun pillait autour de moi, en exigeant que je fusse honnête, il fallut bien périr encore. Pour le coup je quittais le monde ; et vingt brasses d'eau m'en allaient séparer, lorsqu'un Dieu bienfaisant m'appelle à mon premier état. Je reprends ma trousse et mon cuir anglais ; puis, laissant la fumée aux sots qui s'en nourrissent, et la honte au milieu du chemin, comme trop lourde à un piéton, je vais rasant de ville en ville, et je vis enfin sans souci. . . . .

O bizarre suite d'événements ! Comment cela m'est-il arrivé ? Pourquoi ces choses et non pas d'autres ? Qui les a fixées sur ma tête ? Forcé de parcourir la route où je suis entré sans le savoir, comme j'en sortirai sans le vouloir, je l'ai jonchée d'autant de fleurs que ma gaieté me l'a permis : encore je dis ma gaieté, sans savoir si elle est plus à moi que le reste, ni même quel est ce *moi* dont je m'occupe : un assemblage informe de parties inconnues, puis un chétif être imbécille, un petit animal folâtre, un jeune homme ardent au plaisir, ayant tous les goûts pour jouir, faisant tous les métiers pour vivre ; maître ici, valet là, selon qu'il plaît à la fortune ; ambitieux par vanité, laborieux par nécessité, mais paresseux... avec délices ; orateur

selon le danger, poëte par délassement, musicien par occasion, amoureux par folles bouffées : j'ai tout vu, tout fait, tout usé. Puis l'illusion s'est détruite...

THOMAS.

THOMAS (Antoine-Léonard) naquit à Clermont-Ferrand le 1er octobre 1732. Il débuta dans la carrière des lettres par le petit poème de *Jumonville*. Thomas peut être regardé comme un des représentants les plus illustres de l'éloquence académique. Ses *Eloges*, accueillis favorablement par le public, furent presque tous couronnés par l'Académie française. L'*Eloge de Marc-Aurèle* et l'*Eloge de Descartes* peuvent être considérés comme les chefs-d'œuvre du genre. L'*Essai sur les Eloges* ajouta plus à la réputation de Thomas que le poème épique de *Pierre-le-Grand*, dans lequel on trouve cependant des épisodes brillants et quelques passages qui révèlent un véritable talent poétique. Quelques-unes de ses poésies légères méritent aussi d'être conservées.

Thomas entra à l'Académie française en 1767, et mourut à Oullins, près de Lyon, le 17 septembre 1785.

COMBAT NAVAL DE DUGUAY-TROUIN.

Duguay-Trouin s'avance, la victoire le suit. La ruse et l'audace, l'impétuosité de l'attaque et l'habileté de la manœuvre l'ont rendu maître du vaisseau commandant. Cependant, l'on combat de tous côtés ; sur une vaste étendue de mer règne le carnage. On se mêle : les proues heurtent contre les proues : les manœuvres sont entrelacées dans les manœuvres ; les foudres se choquent et retentissent. Duguay-Trouin observe d'un œil tranquille la face du combat, pour porter des secours, réparer des défaites, ou achever des victoires. Il aperçoit un vaisseau armé de cent canons défendu par une armée entière. C'est là qu'il porte ses coups ; il préfère à un triomphe facile l'honneur d'un combat dangereux. Deux fois il ose l'aborder, deux fois l'incendie qui s'allume dans le vaisseau ennemi l'oblige de s'écarter. Le

Devonshire, semblable à un volcan allumé, tandis qu'il est consumé au dedans, vomit au dehors des feux encore plus terribles. Les Anglais, d'une main lancent des flammes, de l'autre tâchent d'éteindre celles qui les environnent. Duguay-Trouin n'eût désiré les vaincre que pour les sauver. Ce fut un horrible spectacle pour un cœur tel que le sien, de voir ce vaisseau immense brûlé en pleine mer, la lueur de l'embrasement réfléchie au loin sur les flots, tant d'infortunés errants en furieux, ou palpitants immobiles au milieu des flammes, s'embrassant les uns les autres, ou se déchirant eux-mêmes, levant vers le ciel des bras consumés, ou précipitant leurs corps fumants dans la mer ; d'entendre le bruit de l'incendie, les hurlements des mourants, les vœux de la religion mêlés aux cris du désespoir et aux imprécations de la rage, jusqu'au moment terrible où le vaisseau s'enfonce, l'abîme se referme, et tout disparaît. Puisse le génie de l'humanité mettre souvent de pareils tableaux devant les yeux des rois qui ordonnent les guerres ! Cependant Duguay-Trouin poursuit la flotte épouvantée. Tout fuit, tout se disperse. La mer est couverte de débris ; nos ports se remplissent de dépouilles ; et tel fut l'événement de ce combat, qu'aucun des vaisseaux qui portaient du secours ne passa chez les ennemis. Les fruits de la bataille d'Almanza furent assurés ; l'archiduc vit échouer ses espérances, et Phillippe V put se flatter que son trône serait un jour affermi.

(*Eloge de Duguay-Trouin.*)

DESCARTES, BACON, LEIBNITZ ET NEWTON.

Si l'on cherche les grands hommes modernes avec qui l'on peut comparer Descartes, on en trouvera trois ; Bacon, Leibnitz et Newton. Bacon parcourut toute la surface des connaissances humaines ; il jugea les siècles passés, et alla au-devant des siècles à venir : mais indiqua plus de grandes choses qu'il n'en exécuta ; il construisit l'échafaud d'un édifice immense, et laissa à d'autres le soin de construire l'édifice.

Leibnitz fut tout ce qu'il voulut être ; il porta dans la philosophie une grande hauteur d'intelligence, mais il ne traita la science de la nature que par lambeaux ; et ses systèmes métaphysiques semblent plus faits pour étonner et accabler l'homme que pour l'éclairer.

Newton a créé une optique nouvelle, et démontré les rapports de la gravitation dans les cieux. Je ne prétends point ici diminuer la gloire de ce grand homme ; mais je remarque seulement tous les secours qu'il a eus pour ces grandes découvertes. Je vois que Galilée lui avait donné la théorie de la pesanteur ; Kepler, les lois des astres dans leurs révolutions ; Huyghens, la combinaison et les rapports des forces centrales et des forces centrifuges ; Bacon, le grand principe de remonter des phénomènes vers les causes ; Descartes, sa méthode pour le raisonnement, son analyse pour la géométrie, une foule innombrable de connaissances pour la physique, et plus que tout cela peut-être, la destruction de tous les préjugés. La gloire de Newton a donc été de profiter de tous ces avantages, de rassembler toutes ces forces étrangères, d'y joindre les siennes propres qui étaient immenses, et de les enchaîner toutes par les calculs d'une géométrie aussi sublime que profonde.

Si maintenant je rapproche Descartes de ces hommes célèbres, j'oserai dire qu'il avait des vues aussi nouvelles et bien plus étendues que Bacon ; qu'il a eu l'éclat et l'immensité du génie de Leibnitz, mais bien plus de consistance et de réalité dans sa grandeur ; qu'enfin il a mérité d'être mis à côté de Newton, et qu'il n'a été créé que par lui-même, parce que si l'un a découvert plus de vérités, l'autre a ouvert la route de toutes les vérités ; géomètre aussi sublime, quoiqu'il n'ait point fait un aussi grand usage de la géométrie : plus original par son génie, quoique ce génie l'ait souvent trompé ; plus universel dans ses connaissances comme dans ses talents, quoique moins sage et moins assuré dans sa marche ; ayant peut-être en étendue ce que Newton avait en profondeur ; fait pour concevoir en grand, mais peu fait pour suivre les détails, tandis que Newton donnait aux plus petits détails l'empreinte du génie ; moins admi-

rable sans doute, pour la connaissance des cieux, mais bien plus utile pour le genre humain, par sa grande influence sur les esprits et sur les siècles.

(*Eloge de Descartes.*)



BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE (JACQUES-HENRI) naquit au Havre le 19 janvier 1737. Doué d'une âme ardente sur laquelle tout faisait une impression profonde, Bernardin trouva dans les agitations d'une vie aventureuse une source féconde d'émotions qui influèrent d'une manière heureuse sur son talent. Ennemi des philosophes dont les maximes répugnaient à ses sentiments religieux, et des hommes à préjugés dont il condamnait les erreurs, il ne se lia intimement qu'avec J.-J. Rousseau, qui fut comme Fénelon l'objet constant de son admiration.

Les *Etudes de la nature*, qui parurent en 1784, obtinrent un très grand succès; mais *Paul et Virginie*, composition ravissante de grâce et de naïveté, publiée en 1788, fut reçue d'abord par le public avec une indifférence inexplicable; l'auteur toutefois ne tarda pas à être vengé de cette injustice. En 1791 il publia la *Chaumière indienne*, fiction ingénieuse qui renferme une satire piquante de quelques travers de notre société. Bernardin, nommé en 1792 intendant du Jardin-des-Plantes, s'occupa dès lors de préparer son dernier ouvrage, *les Harmonies de la nature*, qu'on ne publia qu'après sa mort.

Bernardin nommé membre de l'Institut en 1795, puis membre de l'Académie française, en 1798, mourut près de Paris, le 11 janvier 1814.

Grand peintre et grand écrivain, Bernardin sut embellir tous ses récits des grâces de son imagination, et animer ses tableaux du coloris d'un style toujours pur et brillant.

LE LIS ET LA ROSE.

Pour me montrer le caractère d'une fleur, les botanistes me la font voir sèche, décolorée et étendue dans un herbier. Est-ce dans cet état où je reconnaîtrai un lis? N'est-ce pas sur le bord d'un ruisseau, élevant au milieu des herbes sa tige auguste, et réfléchissant dans les eaux ses

beaux calices plus blancs que l'ivoire, que j'admirerai le roi des vallées ? Sa blancheur incomparable n'est-elle pas encore plus éclatante quand elle est mouchetée, comme des gouttes de corail, par de petits scarabées, écarlates, hémisphériques, piquetés de noir, qui y cherchent presque toujours un asile ? Qui est-ce qui peut reconnaître dans une rose sèche la reine des fleurs ? Pour qu'elle soit à la fois un objet de l'amour et de la philosophie, il faut la voir, lorsque, sortant des fentes d'un rocher humide, elle brille sur sa propre verdure, que le zéphyr la balance sur sa tige hérissée d'épines, que l'aurore l'a couverte de pleurs, et qu'elle appelle par son éclat et par ses parfums la main des amants. Quelquefois une cantharide, nichée dans sa corolle, en relève le carmin par son vert d'émeraude : c'est alors que cette fleur semble nous dire que, symbole du plaisir par ses charmes et par sa rapidité, elle porte comme lui le danger autour d'elle, et le repentir dans son sein.

(*Etudes de la nature.*)

LES TOMBEAUX.

Un tombeau est un monument placé sur les limites des deux mondes. Il nous présente d'abord la fin des vaines inquiétudes de la vie, et l'image d'un éternel repos ; ensuite il élève en nous le sentiment confus d'une immortalité heureuse, dont les probabilités augmentent à mesure que celui dont il nous rappelle la mémoire a été plus vertueux. C'est là que se fixe notre vénération ; et cela est si vrai, que, quoiqu'il n'y ait aucune différence entre la cendre de Socrate et celle de Néron, personne ne voudrait avoir dans ses bosquets celle de l'empereur romain, quand même elle serait renfermée dans une urne d'argent, et qu'il n'y a personne qui ne mît celle du philosophe dans le lieu le plus honorable de son appartement, quand elle ne serait que dans un vase d'argile.

C'est donc par cet instinct intellectuel pour la vertu que les tombeaux des grands hommes nous inspirent une vénération si touchante. C'est par le même sentiment que ceux

qui renferment des objets qui ont été aimables nous donnent tant de regrets. Voilà pourquoi nous sommes émus à la vue du petit tertre qui couvre les cendres d'un enfant aimable, par le souvenir de son innocence ; voilà encore pourquoi nous voyons avec tant d'attendrissement une tombe sous laquelle repose une jeune femme, l'amour et l'espérance de sa famille par ses vertus. Il ne faut pas, pour rendre recommandables ces monuments, des marbres, des bronzes, des dorures : plus ils sont simples, plus ils donnent d'énergie au sentiment de la mélancolie. Ils font plus d'effet pauvres que riches, antiques que modernes, avec des détails d'infortune qu'avec des titres d'honneur, avec les attributs de la vertu qu'avec ceux de la puissance.

C'est surtout à la campagne que leur impression se fait vivement sentir : une simple fosse fait souvent verser plus de larmes que les catafalques dans les cathédrales : c'est là que la douleur prend de la sublimité ; elle s'élève avec les vieux ifs des cimetières, elle s'étend avec les plaines et les collines d'alentour ; elle s'allie avec tous les effets de la nature, le lever de l'aurore, le murmure des vents, le coucher du soleil et les ténèbres de la nuit. Les travaux les plus rudes et les destinées les plus humiliantes n'en peuvent éteindre l'impression dans les cœurs des plus misérables.

(*Etudes de la nature.*)



LA HARPE.

LA HARPE (JEAN-FRANÇOIS DE) naquit à Paris en 1739. Il se livra tour à tour à l'éloquence et à la poésie, et mérita comme poète et comme prosateur une place honorable dans notre littérature ; c'est un écrivain correct et élégant auquel toutes les ressources du style étaient familières ; mais ses ouvrages, poèmes ou éloges, sont en général dépourvus de force et de chaleur. *Warwick*, *Coriolan*, *Philoctète*, et *Mélanie*, productions dramatiques estimables, ont obtenu dans la nouveauté un succès qui ne s'est pas soutenu au théâtre. L'ouvrage qui a con-

tribué le plus à sa réputation est son *Cours de littérature :* il lui a mérité, malgré ses défauts, le surnom de *Quintilien français.*

La Harpe, qui avait succédé, à l'Académie française, à Colardeau, en 1776, mourut à Paris le 11 février 1803.

CÉSAR ET HENRI IV.

Si nous avons, parmi les modernes, un homme qu'on puisse comparer à César, c'est peut-être Henri IV. On remarque entre eux beaucoup de traits de ressemblance et d'objets de comparaison.

Tous deux avaient reçu de la nature une âme élevée et sensible, un génie également souple et profond dans les affaires politiques, de grands talents pour la guerre : tous deux furent redevables de l'empire à leur courage et à leurs travaux : tous deux pardonnèrent à leurs ennemis, et finirent par en être les victimes : tous deux connaissaient le grand art de s'attacher les hommes et de les employer ; art le plus nécessaire de tous à quiconque commande ou veut commander ; tous deux étaient adorés de leurs soldats, et mêlaient les plaisirs aux fatigues militaires et aux intrigues de l'ambition. Farnèse, à qui notre Henri IV eut affaire, valait bien Pompée le rival de César ; et la France fut pour tous deux un champ de victoire. César combattait des armées plus nombreuses : Henri eut à vaincre des obstacles de tous les genres avec moins de moyens.

Tous deux avaient une activité prodigieuse, et suivaient ce grand principe, qu'*il ne faut laisser faire à d'autres que ce qu'on ne peut pas faire soi-même.* Tous deux ont su régner, et ont régné trop peu. Si l'un eût vécu vingt ans de plus, le système de l'Europe était changé ; si l'autre n'eût pas été enlevé par un assassinat, il eût accoutumé les Romains à sa domination aussi bien qu'Auguste, et aurait fait de plus grandes choses que lui. César prodigua l'argent dans une république qu'il voulait corrompre ; Henri le ménagea dans une monarchie qu'il fallait rétablir.

Tous deux furent arrachés par une mort prématurée aux grands projets qu'ils méditaient ; et l'on peut croire que

Henri eût été aussi heureux contre les Espagnols que César pouvait l'être contre les Parthes. Arques, Fontaine-Française, Coutras, Ivry, ne sont pas d'aussi grands noms dans la mémoire des hommes, et n'entraînaient pas d'aussi grandes destinées que la journée de Pharsale ; mais il y avait autant de talents à déployer, avec moins de renommée à obtenir.

César joignit la gloire des lettres à celle des armes, et cet avantage manquait à Henri IV ; mais c'était la faute de son éducation et du temps bien plus que son génie ; il avait l'esprit juste, l'élocution facile et souvent noble ; et la harangue de Rouen prouve qu'il eut l'éloquence des grandes âmes.

Sa cause était en tout légitime et glorieuse : celle de César, qu'il est impossible de justifier en bonne morale, peut s'excuser en politique, et si l'on considère qu'il avait nécessairement la conscience de ce qu'il pouvait faire et de ce qu'il devait craindre, et que, parmi plusieurs concurrents qui aspiraient à être aussi criminels qu'il devint, il fut ou assez heureux ou assez malheureux pour être dans le cas de se déclarer le premier.

(*Cours de littérature.*)

LA FONTAINE.

Il est donc aussi des honneurs publics pour l'homme simple et le talent aimable ! Ainsi donc la postérité, plus promptement frappée en tout genre de ce qui se présente à ses yeux avec un éclat imposant, occupée d'abord de célébrer ceux qui ont produit des révolutions mémorables dans l'esprit humain, ou qui ont régné sur les peuples par les puissantes illusions du théâtre, la postérité a tourné ses regards sur un homme qui, sans avoir à lui offrir des titres magnifiques, ni d'aussi grands monuments, ne méritait pas moins ses attentions et ses hommages ; sur un écrivain original et enchanteur, le premier de tous dans un genre d'ouvrage plus fait pour être goûté avec délices, que pour être admiré avec transport ; à qui nul n'a ressemblé dans le talent de

raconter ; que nul n'égala jamais dans l'art de donner des grâces à la raison, et de la gaieté au bon sens ; sublime dans sa naïveté, et charmant dans sa négligence ; sur un homme modeste qui a vécu sans éclat en produisant des chefs-d'œuvre, comme il vivait avec sagesse en se livrant dans ses écrits à toute la liberté de l'enjouement ; qui n'a jamais rien prétendu, rien envié, rien affecté ; qui devait être plus relu que célébré, et qui obtint plus de renommée que de récompenses ; homme d'une simplicité rare, qui sans doute ne pouvait pas ignorer son génie, mais ne l'appréciait pas ; et qui même, s'il pouvait être témoin des honneurs qu'on lui rend aujourd'hui, serait étonné de sa gloire, et aurait besoin qu'on lui révélât le secret de son mérite.

(*Eloge de La Fontaine.*)

CHAMFORT.

CHAMFORT (Sébastien-Roch-Nicolas) naquit en 1741 dans un village près de Clermont. Entré au collége des Grassins par la protection d'un docteur en Sorbonne, il obtint en rhétorique les cinq premiers prix de l'Université. Une pièce de vers remarquable couronnée par l'Académie française en 1764, et la *Jeune Indienne*, comédie en vers représentée la même année, ont fondé sa réputation d'écrivain élégant et ingénieux. Les *Éloges de Molière* et de *La Fontaine* qui furent couronnés tous les deux, la comédie du *Marchand de Smyrne* et la tragédie de *Mustapha et Zéangir*, ouvrages dignes du succès qu'ils obtinrent, lui ouvrirent, en 1781, les portes de l'Académie française.

Chamfort, qui fut l'ami de Mirabeau, et qui, dit-on, participa activement aux travaux de ce grand orateur, mourut le 13 avril 1794.

MOLIÈRE ET LA FONTAINE.

Molière, dans chacune de ses pièces, ramenant la peinture des mœurs à un objet philosophique, donne à la comédie la moralité de l'apologue ; La Fontaine, transportant dans ses fables la peinture des mœurs, donne à l'apologue une

des grandes beautés de la comédie, les caractères. Doués tous les deux, au plus haut degré, du génie d'observation, génie dirigé dans l'un par une raison supérieure, guidé dans l'autre par un instinct non moins précieux, ils descendent dans le plus profond secret de nos travers et de nos faiblesses; mais chacun selon la double différence de son genre et de son caractère, les exprime différemment.

Le pinceau de Molière doit être plus énergique et plus ferme ; celui de La Fontaine plus délicat et plus fin : l'un rend les grands traits avec une force qui le montre comme supérieur aux nuances ; l'autre saisit les nuances avec une sagacité qui suppose la science des grands traits. Le poète comique semble s'être attaché aux ridicules, et a peint quelquefois les formes passagères de la société ; le fabuliste semble s'adresser davantage aux vices, et a peint une nature encore plus générale. Le premier me fait plus rire de mon voisin ; le second me ramène plus à moi-même. Celui-ci me venge davantage des sottises d'autrui ; celui-là me fait mieux songer aux miennes. L'un semble avoir vu les ridicules comme un défaut de bienséance choquant pour la société ; l'autre, avoir vu les vices comme un défaut de raison, fâcheux pour nous-mêmes. Après la lecture du premier, je crains l'opinion publique ; après la lecture du second, je crains ma conscience. Enfin, l'homme corrigé par Molière cessant d'être ridicule pourrait devenir vicieux ; corrigé par La Fontaine, il ne serait plus ni vicieux, ni ridicule, il serait raisonnable et bon ; et nous nous trouverions vertueux, comme La Fontaine était philosophe, sans nous en douter.

Tels sont les principaux traits qui caractérisent chacun de ces grands hommes ; et si l'intérêt qu'inspirent de tels noms me permet de joindre à ce parallèle quelques circonstances étrangères à leur mérite, j'observerai que nés l'un et l'autre précisément à la même époque, tous deux sans modèle parmi nous, sans rivaux, sans successeurs, liés pendant leur vie d'une amitié constante, la même tombe les réunit après leur mort, et que la même poussière couvre les deux écrivains les plus originaux que la France ait jamais produits. (*Eloge de La Fontaine.*)

MAURY.

MAURY (JEAN-SIFFREIN, cardinal), fils d'un cordonnier de Valréas (Comtat-Venaissin), naquit le 26 juin 1746. Il préluda par des triomphes académiques aux succès qu'il obtint dans la chaire. Ses *Sermons* et ses *Panégyriques* fixèrent l'attention de l'Académie française, qui l'appela, en 1785, à succéder à Le Franc de Pompignan. L'éloge de Le Franc exigeait autant de réserve que d'habileté ; le récipiendaire sut remplir aux applaudissements de tous les partis, cette tâche difficile et délicate. Membre de l'Assemblée constituante, il lutta avec plus de talent que de bonheur contre le plus éloquent tribun des temps modernes, le célèbre Mirabeau. A l'époque de la *Terreur*, il se réfugia en Italie, et ne revint en France qu'après la fondation de l'empire. Il publia en 1810 son *Essai sur l'éloquence de la chaire.* Napoléon le nomma à l'archevêché de Paris, siége dont il fut dépossédé en 1814. Il se retira alors à Rome, et y expira, le 11 mai 1817, après avoir subi de longues persécutions.

VINCENT DE PAUL.

A la tête de ces protecteurs de l'humanité souffrante, je vois un homme qui a reçu du Ciel le don de l'élocution et la sensibilité la plus profonde, éloquent à force d'âme et de vertu fécond en pensées du cœur, et par là même également, sublime et populaire dans ses discours, doué du plus rare courage d'esprit, de la conception des grandes entreprises et de la patience des plus petits détails, d'une imagination hardie et d'un jugement sage, d'une prudence consommée pour discerner l'à-propos des moments opportuns, saisir le point de maturité des projets utiles, et s'attacher aux établissements durables ; enfin d'un zèle ardent et inébranlable, d'un attrait de persuasion qui rallie toutes les opinions à ses sentiments, et du talent plus heureux encore et plus rare d'embraser les cœurs du feu divin dont il est consumé lui-même. Cet homme anime tout, propose les bonnes œuvres, discute les moyens, indique les ressources, écarte les obstacles, correspond à la fois avec le gouvernement, avec les riches, avec les malheureux. Son regard embrasse

toutes les provinces ; il veille sans cesse pour la patrie ; il est présent à toutes les calamités ; il atteint tous les malheurs par sa bienfaisance ; il transporte tous ses auditeurs au milieu des désastres publics ; il les entraîne dans ce tourbillon de charité qui l'environne, les pénètre de terreur, les fait fondre en larmes, les oppresse de sanglots, leur ôte leur âme pour leur donner la sienne, et cet homme de la Providence est Vincent de Paul, qui, du milieu de son assemblée de charité, semble dire, comme le Fils de Dieu, d'une voix qui est entendue jusqu'aux extrémités du royaume : *Venez à moi, ô vous qui souffrez, et je vous soulagerai.*

(*Panégyrique de saint Vincent de Paul.*)

L'AUTEUR DU TÉLÉMAQUE.

On croirait que Fénelon a produit le Télémaque d'un seul jet ; l'homme de lettres le plus exercé dans l'art d'écrire ne pourrait distinguer les moments où Fénelon a quitté et repris la plume, tant ses transitions sont naturelles, soit qu'il entraîne doucement par la pente de ses idées, soit qu'il fasse franchir avec lui l'espace que l'imagination agrandit ou resserre à son gré. Jamais on n'aperçoit aucun effort : maître de sa pensée, il la voit sans nuages : il ne l'exprime pas, il la peint ; il sent, il pense, et le mot suit avec la grâce, la noblesse ou l'onction qui lui convient. Toujours coulant, toujours lié, toujours nombreux, toujours périodique, il connaît l'utilité de ces liaisons grammaticales que nous laissons perdre, qui enrichissaient l'idiome du grec, et sans lesquelles il n'y aura jamais de style. On ne le voit pas recommencer à penser de ligne en ligne ; traîner péniblement des phrases, tantôt précises, tantôt diffuses, où l'esprit peint son embarras à chaque instant, et ne se relève que pour retomber : son élocution pleine et harmonieuse, enrichie des métaphores les mieux suivies, des allégories les plus sublimes, des images les plus pittoresques, ne présente au lecteur que clarté, facilité, élégance et rapidité. Grand, parce qu'il est singulier, il ne se sert de la parole que pour exprimer ses idées, et n'étale jamais ce luxe d'esprit qui,

dans les lettres comme dans les Etats, n'annonce que l'indigence. Modèle accompli de la poésie descriptive, il multiplie ces comparaisons vastes qui supposent un génie observateur, et il flatte sans cesse l'oreille par les charmes de l'harmonie imitative : en un mot, Fénelon donne à la prose la couleur, la mélodie, l'accent, l'âme de la poésie ; et son style, vrai, enchanteur, inimitable, trop abondant peut-être, ressemble à sa vertu.

MIRABEAU.

MIRABEAU (HENRI-GABRIEL RIQUETI, comte de) naquit au Bignon, près de Nemours, en 1749. Quelques écrits remarquables, parmi lesquels nous citerons l'*Essai sur le despotisme* et l'*Histoire secrète de la monarchie prussienne*, l'avaient déjà fait connaître, lorsque la convocation des Etats-généraux ouvrit une nouvelle carrière à ses talents et à son ambition. Dès son début, il fut impossible de ne pas reconnaître en lui le tribun dont la parole devait dominer dans cette tumultueuse assemblée : aussi, malgré les attaques de l'envie, les accusations des partis, et les calomnies que la haine semait contre lui, il sut toujours conserver son influence et ressaisir la faveur populaire bien souvent prête à lui échapper, en écrasant sous les foudres de son ardente et irrésistible parole tous ceux qui cherchaient à la lui disputer.

Les beaux discours de Mirabeau sont dignes d'être comparés à tout ce que l'éloquence antique a produit de plus admirable.

Usé avant l'âge par des excès de tout genre et les fatigues de la tribune, Mirabeau mourut presque subitement le 2 avril 1791.

MIRABEAU À SES ACCUSATEURS.

C'est une étrange manie, c'est un déplorable aveuglement que celui qui anime ainsi les uns contre les autres des hommes qu'un même but, un sentiment indestructible, devraient, au milieu des débats les plus acharnés, toujours rapprocher, toujours réunir, des hommes qui substituent ainsi l'irascibilité de l'amour-propre au culte de la patrie, et se livrent les uns les autres aux préventions populaires ! Et moi aussi,

on voulait il y a peu de jours me porter en triomphe, et maintenant on crie dans les rues : *La grande trahison de Mirabeau !* Je n'avais pas besoin de cette leçon pour savoir qu'il y a peu de distance du Capitole à la roche Tarpéienne. Mais l'homme qui combat pour la raison, pour la patrie, ne se tient pas si aisément pour vaincu. Celui qui a la conscience d'avoir bien mérité de son pays et surtout de lui être encore utile ; celui que ne rassasie pas une vaine célébrité, et qui dédaigne les succès d'un jour pour la véritable gloire ; celui qui veut dire la vérité et qui veut faire le bien public, indépendamment des mobiles mouvements de l'opinion populaire ; cet homme porte avec lui la récompense de ses services, le charme de ses peines et le prix de ses dangers. Il ne doit attendre de sa moisson sa destinée ; la seule qui l'intéresse, la destinée de son nom, que du temps, ce juge incorruptible qui fait justice à tous. Que ceux qui prophétisaient depuis huit jours mon opinion sans la connaître, qui calomnient en ce moment mon discours, sans l'avoir compris, m'accusent d'encenser des idoles impuissantes au moment où elles sont renversées, ou d'être vil stipendié des hommes que je n'ai cessé de combattre ; qu'ils dénoncent comme un ennemi de la révolution, celui qui peut-être n'a pas été inutile, et qui, cette révolution fût-elle étrangère à sa gloire, pourrait là seulement trouver sa sûreté ; qu'ils livrent aux fureurs du peuple trompé celui qui depuis vingt ans combat toutes les oppressions, et qui parlait aux Français de liberté, de constitution, de résistance, lorsque ses vils calomniateurs suçaient le lait des cours et vivaient de tous les préjugés dominants : que m'importe ? Ces coups de bas en haut ne m'arrêteront pas dans ma carrière. Je leur dirai : Répondez, si vous pouvez ; calomniez ensuite tant que vous voudrez.

* DISCOURS DE MIRABEAU SUR LA MORT DE FRANKLIN.

Messieurs, Franklin est mort....Il est retourné au sein de la Divinité, le génie qui affranchit l'Amérique et versa sur l'Europe des torrents de lumière.

Le sage que deux mondes réclament, l'homme que se disputent l'histoire des sciences et l'histoire des empires, tenait sans doute un rang élevé dans l'espèce humaine.

Assez long-temps les cabinets politiques ont notifié la mort de ceux qui ne furent grands que dans leur éloge funèbre. Assez long-temps l'étiquette des cours a proclamé des deuils hypocrites. Les nations ne doivent porter que le deuil de leurs bienfaiteurs. Les représentants des nations ne doivent recommander à leur hommage que les héros de l'humanité.

Le Congrès a ordonné dans les quatorze Etats de la confédération un deuil de deux mois pour la mort de Franklin, et l'Amérique acquitte en ce moment ce tribut de vénération pour l'un des pères de sa constitution.

Ne serait-il pas digne de nous, Messieurs, de nous unir à cet acte religieux, de participer à cet hommage rendu, à la face de l'univers, et aux droits de l'homme, et au philosophe qui a le plus contribué à en propager la conquête sur toute la terre. L'antiquité eut élevé des autels à ce vaste et puissant génie qui, au profit des mortels, embrassant dans sa pensée le ciel et la terre, sut dompter la foudre et les tyrans. La France, éclairée et libre, doit du moins un témoignage de souvenir et de regret à l'un des plus grands hommes qui aient jamais servi la philosophie et la liberté.

Je propose qu'il soit décrété que l'assemblée nationale portera pendant trois jours le deuil de Benjamin Franklin.

---

*J. DE MAISTRE.

* DE MAISTRE (Joseph, comte de) né à Chambéri le 1er avril 1753 entra dans la carrière de la magistrature et devint successivement sénateur, régent de la grande chancellerie de Sardaigne, ministre plénipotentiaire auprès de la cour de Russie et enfin ministre d'Etat En dehors de sa vie politique, il sut trouver de studieux loisirs pour cultiver la littérature, dans laquelle il se fit un nom célèbre par ses *Considérations sur la France*, son livre intitulé *Du Pape* et ses

Soirées de Saint-Pétersbourg. Doué de beaucoup d'esprit et d'une imagination brillante, M. de Maistre se distingue par une éloquence enthousiaste et prophétique ; quant à la philosophie systématique de ses écrits elle n'a pu prévaloir et ne rencontrera même jamais de nombreux partisans.

Cet auteur mourut le 15 février 1821.

---

* UNE NUIT D'ÉTÉ À SAINT-PÉTERSBOURG.

Rien n'est plus rare, mais rien n'est plus enchanteur, qu'une belle nuit d'été à Saint-Pétersbourg, soit que la longueur de l'hiver et la rareté de ces nuits leur donnent, en les rendant plus désirables, un charme particulier, soit que réellement, comme je le crois, elles soient plus douces et plus calmes que dans les plus beaux climats.

Le soleil, qui, dans les zones tempérées, se précipite à l'occident, et ne laisse après lui qu'un crépuscule fugitif, rase ici lentement une terre dont il semble se détacher à regret. Son disque, environné de vapeurs rougeâtres, roule, comme un char enflammé, sur les sombres forêts qui couronnent l'horizon, et ses rayons, réfléchis par le vitrage des palais, donnent au spectateur l'idée d'un vaste incendie.

Les grands fleuves ont ordinairement un lit profond et des bords escarpés qui leur donnent un aspect sauvage. La Néva coule à pleins bords au sein d'une cité magnifique : ses eaux limpides touchent le gazon des îles qu'elle embrasse, et, dans toute l'étendue de la ville, elle est contenue par deux quais de granit, alignés à perte de vue, espèce de magnificence répétée dans les trois grands canaux qui parcourent la capitale, et dont il n'est pas possible de trouver ailleurs le modèle ni l'imitation.

Mille chaloupes se croisent et sillonnent l'eau en tous sens : on voit de loin les vaisseaux étrangers qui plient leurs voiles et jettent l'ancre. Ils apportent sous le pôle les fruits des zones brûlantes et toutes les productions de l'univers. Les brillants oiseaux d'Amérique voguent sur la Néva avec des bosquets d'orangers : ils retrouvent en arrivant la noix du cocotier, l'ananas, le citron et tous les fruits

de leur terre natale. Bientôt le Russe opulent s'empare des richesses qu'on lui présente, et jette l'or, sans compter, à l'avide marchand.

Nous rencontrions de temps en temps d'élégantes chaloupes dont on avait retiré les rames, et qui se laissaient aller doucement au paisible courant de ces belles eaux. Les rameurs chantaient un air national, tandis que leurs maîtres jouissaient en silence de la beauté du spectacle et du calme de la nuit.

Près de nous, une longue barque emportait rapidement une noce de riches négociants. Un baldaquin cramoisi, garni de franges d'or couvrait le jeune couple et les parents. Une musique russe, resserrée entre deux files de rameurs, envoyait au loin le son de ses bruyants cornets. Cette musique n'appartient qu'à la Russie, et c'est peut-être la seule chose particulière à un peuple, qui ne soit pas ancienne.

La statue équestre de Pierre 1er s'élève sur le bord de la Néva, à l'une des extrémités de l'immense place d'Isaac. Son visage sévère regarde le fleuve et semble encore animer cette navigation créée par le génie du fondateur. Tout ce que l'oreille entend, tout ce que l'œil contemple sur ce superbe théâtre, n'existe que par une pensée de la tête puissante qui fit sortir d'un marais tant de monuments pompeux. Sur ces rives désolées, d'où la nature semblait avoir exilé la vie, Pierre assit sa capitale et se créa des sujets. Son bras terrible est encore étendu sur leur postérité qui se presse autour de l'auguste effigie. On regarde, et l'on ne sait si cette main de bronze protége ou menace.

A mesure que notre chaloupe s'éloignait, le chant des bateliers et le bruit confus de la ville s'éteignaient insensiblement. Le soleil était descendu sous l'horizon ; des nuages brillants répandaient une clarté douce, un demi-jour doré qu'on ne saurait peindre, et que je n'ai jamais vu ailleurs. La lumière et les ténèbres semblent se mêler et comme s'entendre pour former le voile transparent qui couvre alors ces campagnes.

Soirées de Saint-Pétersbourg.

LACÉPÈDE.

LACÉPÈDE (BERNARD-GERMAIN-ETIENNE DE LA VILLE-SUR-ILLON, comte de) naquit à Agen en 1756. Il s'appliqua fort jeune à l'étude de l'histoire naturelle et à celle de la musique, et établit une correspondance active avec Gluck et Buffon, qui le choisit pour continuateur de son *Histoire naturelle*. Lacépède a publié l'Histoire des *quadrupèdes ovipares*, celle des *reptiles*, des *poissons* et des *cétacés*. Son style qu'on ne peut comparer à celui de Buffon sous le rapport de l'élégance et de l'harmonie, est cependant remarquable par une clarté et une précision qui donnent à toutes ses descriptions beaucoup de charme et d'intérêt.

Lacépède qui traversa paisiblement la Révolution fut comblé d'honneurs pendant sa vie.—Il fut nommé membre de l'Institut en 1796 et mourut à Epinay le 19 Septembre 1825.

---

* LE LÉZARD GRIS.

Le lézard gris paraît être le plus doux, le plus innocent, et l'un des plus utiles des lézards. Ce joli petit animal, si commun dans le pays où nous écrivons, et avec lequel tant de personnes ont joué dans leur enfance, n'a pas reçu de la nature un vêtement aussi éclatant que plusieurs autres quadrupèdes ovipares ; mais elle lui a donné une parure élégante ; sa petite taille est svelte, son mouvement agile, sa course si prompte, qu'il échappe à l'œil aussi rapidement que l'oiseau qui vole. Il aime à recevoir la chaleur du soleil ; ayant besoin d'une température douce, il cherche les abris ; et lorsque, dans un beau jour de printemps, une lumière pure éclaire vivement un gazon en pente, ou une muraille qui augmente la chaleur en la réfléchissant, on le voit s'étendre sur ce mur, ou sur l'herbe nouvelle, avec une espèce de volupté. Il se pénètre avec délices de cette chaleur bienfaisante, il marque son plaisir par de molles ondulations de sa queue déliée ; il fait briller ses yeux vifs et animés ; il se précipite comme un trait pour saisir une petite proie, ou pour trouver un abri plus commode. Bien

loin de s'enfuir à l'approche de l'homme, il parait le regarder avec complaisance ; mais au moindre bruit qui l'effraye, à la chute seule d'une feuille, il se roule, tombe, et demeure pendant quelques instants comme étourdi par sa chute ; ou bien il s'élance, disparaît, se trouble, revient, se cache de nouveau, reparaît encore, et décrit en un instant plusieurs circuits tortueux que l'œil a de la peine à suivre, se replie plusieurs fois sur lui-même, et se retire enfin dans quelque asile, jusqu'à ce que sa crainte soit dissipée.

(*Ovipares.*)

LE REQUIN.

Ce formidable squale parvient jusqu'à une longueur de plus de dix mètres (trente pieds, ou environ) ; il pèse quelquefois près de cinquante myriagrammes (mille livres), et il s'en faut de beaucoup que l'on ait prouvé que l'on doit regarder comme exagérée l'assertion de ceux qui ont prétendu qu'on avait pêché un requin du poids de plus de cent quatre-vingt-dix myriagrammes (quatre mille livres).

Mais la grandeur n'est pas son seul attribut ; il a reçu aussi la force et des armes meurtrières ; et, féroce autant que vorace, impétueux dans ses mouvements, avide de sang, insatiable de proie, il est véritablement le tigre de la mer. Recherchant sans crainte tout ennemi, poursuivant avec plus d'obstination, attaquant avec plus de rage, combattant avec plus d'acharnement que les autres habitants des eaux ; plus dangereux que plusieurs cétacés, qui presque toujours, sont moins puissants que lui ; inspirant même plus d'effroi que les baleines qui, moins bien armées, et douées d'appétits bien différents, ne provoquent presque jamais ni l'homme, ni les grands animaux ; rapide dans sa course, répandu sur tous les climats, ayant envahi, pour ainsi dire, toutes les mers ; paraissant souvent au milieu des tempêtes ; aperçu facilement par l'éclat phosphorique dont il brille, au milieu des ombres des nuits les plus orageuses ; menaçant de sa gueule énorme et dévorante les infortunés navigateurs exposés aux horreurs du naufrage, leur fermant toute voie de

salut, leur montrant, en quelque sorte, leur tombe ouverte, et plaçant sous leurs yeux le signal de la destruction; il n'est pas surprenant qu'il ait reçu le nom sinistre qu'il porte, et qui, réveillant tant d'idées lugubres, rappelle surtout la mort dont il est le ministre. Requin est, en effet, une corruption de *requiem*, qui désigne depuis longtems, en Europe, la mort et le repos éternel, et qui a dû être souvent, pour des passagers effrayés, l'expression de leur consternation, à la vue d'un squale de plus de trente pieds de longueur, et des victimes déchirées ou ensanglantées par ce tyran des ondes. Terrible encore lorsqu'on a pu parvenir à l'accabler de chaînes, se débattant avec violence au milieu de ses liens; conservant une grande puissance, lors même qu'il est déja tout baigné dans son sang, et pouvant, d'un seul coup de sa queue, répandre le ravage autour de lui à l'instant même où il est près d'expirer, n'est-il pas le plus formidable de tous les animaux auxquels la nature n'a pas départi des armes empoisonnées? Le tigre le plus furieux, au milieu des sables brûlants; le crocodile le plus fort, sur les rivages équatoriaux; le serpent le plus démesuré, dans les solitudes africaines, doivent-ils inspirer autant d'effroi qu'un énorme requin au milieu des vagues agitées?

(*Histoire naturelle des poissons.*)

VOLNEY.

VOLNEY (Constantin-François Chasseboeuf, comte de) naquit à Craon le 3 février 1757. Deux ouvrages lui assurent un rang distingué parmi les écrivains français, le *Voyage en Egypte et en Syrie* et *les Ruines*. Le style de Volney est remarquable par la fermeté et la précision; il est toujours clair, élégant et pittoresque. La forme séduisante sous laquelle il présente ses idées a donné quelque temps du crédit aux paradoxes qui abondent dans *les Ruines*, mais aujourd'hui cet ouvrage est plus apprécié pour la forme que pour le fond; c'est un livre digne d'estime comme œuvre littéraire, mais dont la valeur, comme œuvre philosophique, est à peu près nulle.

Volney mourut à soixante-trois ans le 20 avril 1820, à Paris. Il était membre de l'Académie française depuis 1797.

L'ASPECT DES PYRAMIDES D'EGYPTE.

La main du temps, et plus encore celle des hommes qui ont ravagé tous les monuments de l'antiquité, n'ont rien pu jusqu'ici contre les pyramides. La solidité de leur construction, et l'énormité de leur masse, les ont garanties de toute atteinte, et semblent leur assurer une durée éternelle. Les voyageurs en parlent tous avec enthousiasme, et cet enthousiasme n'est point exagéré ; l'on commence à voir ces montagnes factices dix-huit lieues avant d'y arriver. Elles semblent s'éloigner à mesure qu'on s'en approche ; on en est encore à une lieue, et déjà elles dominent tellement sur la tête, qu'on croit être à leur pied ; enfin, l'on y touche, et rien ne peut exprimer la variété des sensations qu'on y éprouve ; la hauteur de leur sommet, la rapidité de leur pente, l'ampleur de leur surface, le poids de leur assiette, la mémoire des temps qu'elles rappellent, le calcul du travail qu'elles ont coûté, l'idée que ces immenses rochers sont l'ouvrage de l'homme, si petit et si faible, qui rampe à leur pied, tout saisit à la fois le cœur et l'esprit d'étonnement, de terreur, d'humiliation, d'admiration, de respect. Mais, il faut l'avouer, un autre sentiment succède à ce premier transport ; après avoir pris une si grande opinion de la puissance de l'homme, quand on vient à méditer l'objet de son emploi, on ne jette plus qu'un œil de regret sur son ouvrage ; on s'afflige de penser que, pour construire un vain tombeau, il a fallu tourmenter vingt ans une nation entière ; on gémit sur la foule d'injustices et de vexations qu'ont dû coûter les corvées onéreuses et du transport, et de la coupe, et de l'entassement de tant de matériaux.

On s'indigne contre l'extravagance des despotes qui ont commandé ces barbares ouvrages ; ce sentiment revient plus d'une fois en parcourant les monuments de l'Egypte : ces labyrinthes, ces temples, ces pyramides, dans leur massive structure, attestent bien moins le génie d'un peuple

opulent et ami des arts, que la servitude d'une nation tourmentée par le caprice de ses maîtres. Alors on pardonne à l'avarice qui, violant leurs tombeaux, a frustré leur espoir : on accorde moins de pitié à ces ruines ; et, tandis que l'amateur des arts s'indigne, dans Alexandrie, de voir scier les colonnes des palais pour en faire des meules de moulin, le philosophe, après cette première émotion que cause la perte de toute belle chose, ne peut s'empêcher de sourire à la justice secrète du sort, qui rend au peuple ce qui lui coûta tant de peines, et qui soumet aux plus humbles de ses besoins l'orgueil d'un luxe inutile.

(*Voyage en Egypte.*)



Mme DE STAËL.

STAEL-HOLSTEIN (Anne-Louise-Germaine, baronne de) naquit à Paris le 22 avril 1766. Fille du célèbre Necker, elle partagea les espérances que ce ministre attendait d'une réforme dont les effets, selon lui, devaient sauver la France du gouffre où cent années d'abus et de dilapidations l'avaient plongée. Les excès révolutionnaires excitèrent dans l'âme de madame de Stael une noble indignation ; elle publia une énergique mais inutile *défense* dé Marie-Antoinette. Quand le consulat eut succédé au directoire, elle prit un moment parti pour le jeune héros dans lequel résidait la force du nouveau gouvernement ; mais elle ne tarda pas à se montrer hostile à Bonaparte, qui l'exila en 1801. Elle visita successivement l'Allemagne, l'Italie, la Suisse, la Russie, la Suède et l'Angleterre, et ne rentra en France qu'à l'époque de la Restauration. Elle mourut le 14 juillet 1817. *Delphine*, *Corinne*, *l'Allemagne*, les trois ouvrages les plus remarquables de cette femme célèbre, sont écrits d'un style ferme, énergique et brillant.



ERUPTION DU VÉSUVE.

Le feu du torrent est d'une couleur funèbre ; néanmoins quand il brûle les vignes ou les arbres, on en voit sortir une flamme claire et brillante ; mais la lave même est sombre, telle qu'on se représente un fleuve de l'enfer ; elle roule

lentement comme un sable noir de jour, et rouge la nuit. On entend, quand elle approche, un petit bruit d'étincelles, qui fait d'autant plus de peur qu'il est léger, et que la ruse semble se joindre à la force : le tigre royal arrive ainsi secrètement à pas comptés. Cette lave avance, avance sans jamais se hâter, et sans perdre un instant ; si elle rencontre un mur élevé, un édifice quelconque qui s'oppose à son passage, elle s'arrête, elle amoncelle devant l'obstacle ses torrents noirs et bitumineux, et l'ensevelit enfin sous ses vagues brûlantes. Sa marche n'est point assez rapide pour que les hommes ne puissent pas fuir devant elle ; mais elle atteint, comme le temps, les imprudents et les vieillards qui, la voyant venir lourdement et silencieusement, s'imaginent qu'il est aisé de lui échapper. Son éclat est si ardent que pour la première fois la terre se réfléchit dans le ciel, et lui donne l'apparence d'un éclair continuel : ce ciel, à son tour, se répète dans la mer, et la nature est embrasée par cette triple image du feu.

Le vent se fait entendre et se fait voir par des tourbillons de flammes dans les gouffres d'où sort la lave. On a peur de ce qui ce passe au sein de la terre, et l'on sent que d'étranges fureurs la font trembler sous nos pas. Les rochers qui entourent la source de la lave sont couverts de soufre, de bitume dont les couleurs ont quelque chose d'infernal. Un vert liquide, un jaune brun, un rouge sombre, forment comme une dissonance pour les yeux et tourmentent la vue, comme l'ouïe serait déchirée par ces sons aigus que faisaient entendre les sorcières quand elles appelaient, de nuit, la lune sur la terre.

Tout ce qui entoure le volcan rappelle l'enfer, et les descriptions des poètes sont sans doute empruntées de ces lieux. C'est là que l'on conçoit comment les hommes ont cru à l'existence d'un génie malfaisant qui contrariait les desseins de la Providence. On a dû se demander, en contemplant un tel séjour, si la bonté seule présidait aux phénomènes de la création, ou bien si quelque principe caché forçait la nature, comme l'homme, à la férocité.

(*Corinne.*)

POMPÉIA.

A Rome, on ne trouve guère que les débris des monument publics, et ces monuments ne retracent que l'histoire politique des siècles écoulés ; mais à Pompéia c'est la vie privée des anciens qui s'offre à vous telle qu'elle était. Le volcan qui a couvert cette ville de cendres, l'a préservée des outrages du temps. Jamais des édifices exposés à l'air ne se seraient ainsi maintenus, et ce souvenir enfoui s'est retrouvé tout entier. Les peintures, les bronzes étaient encore dans leur beauté première, et tout ce qui peut servir aux usages domestiques est conservé d'une manière effrayante. Les amphores sont encore préparées pour le festin du jour suivant ; la farine qui allait être pétrie est encore là. Les restes d'une femme sont encore ornés des parures qu'elle portait dans le jour de fête que le volcan a troublé, et ses bras desséchés ne remplissent plus le bracelet de pierreries qui les entoure encore. On ne peut voir nulle part une image aussi frappante de l'interruption subite de la vie. Le sillon des roues est visiblement marqué sur les pavés dans les rues, et les pierres qui bordent les puits portent la trace des cordes qui les ont creusées peu à peu. On voit encore sur les murs d'un corps-de-garde les caractères mal formés, les figures grossièrement esquissées que les soldats traçaient pour passer le temps, tandis que ce temps avançait pour les engloutir.

Quand on se place au milieu du carrefour des rues, d'où l'on voit de tous côtés la ville qui subsiste encore presqu'en entier, il semble qu'on attende quelqu'un, que le maître soit prêt à venir ; et l'apparence même de la vie qu'offre ce séjour fait sentir plus tristement son éternel silence. C'est avec des morceaux de lave pétrifiée que sont bâties la plupart de ces maisons qui ont été ensevelies par d'autres laves Ainsi, ruines sur ruines, et tombeaux sur tombeaux. Cette histoire du monde où les époques se comptent de débris en débris, cette vie humaine dont la trace se suit à la lueur des volcans qui l'ont consumée, remplit le cœur d'une profonde

mélancolie. Qu'il y a long-temps que l'homme existe ! Qu'il y a long-temps qu'il vit, qu'il souffre et qu'il périt ! Où peut-on retrouver ses sentiments et ses pensées ? L'air qu'on respire dans ces ruines en est-il encore empreint, ou sont-elles pour jamais déposées dans le ciel où règne l'immortalité ? Quelques feuilles brûlées des manuscrits qui ont été trouvés à Herculanum et à Pompéia, et que l'on essaie de dérouler à Portici, sont tout ce qui nous reste pour interpréter les malheureuses victimes que le volcan, la foudre de la terre, a dévorées. Mais, en passant près de ces cendres que l'art parvient à ranimer, on tremble de respirer, de peur qu'un souffle n'enlève cette poussière où de nobles idées sont peut-être encore empreintes.

(*Corinne.*)

DE L'ESPRIT DE CONVERSATION.

En Orient, quand on n'a rien à se dire, on fume du tabac de rose ensemble, et de temps en temps on se salue, les bras croisés sur la poitrine, pour se donner un témoignage d'amitié ; mais, dans l'Occident, on a voulu se parler tout le jour, et le foyer de l'âme s'est souvent dissipé dans ces entretiens où l'amour-propre est sans cesse en mouvement pour faire effet tout de suite, et selon le goût du moment et du cercle où l'on se trouve.

Il me semble reconnu que Paris est la ville du monde où l'esprit et le goût de la conversation sont le plus généralement répandus ; et ce qu'on appelle le mal du pays, ce regret indéfinissable de la patrie qui est indépendant des amis mêmes qu'on y a laissés, s'applique particulièrement à ce plaisir de causer, que les Français ne retrouvent nulle part au même degré que chez eux. Volney raconte que les Français émigrés voulaient, pendant la révolution, établir une colonie et défricher les terres en Amérique ; mais de temps en temps ils quittaient toutes leurs occupations pour aller, disaient-ils, *causer à la ville ;* et cette ville, la Nouvelle-Orléans, était à six cents lieues de leur demeure. Dans toutes les classes, en France, on sent le besoin de

causer ; la parole n'y est pas seulement, comme ailleurs, un moyen de se communiquer ses idées, ses sentiments et ses affaires ; mais c'est un instrument dont on aime à jouer et qui ranime les esprits, comme la musique chez quelques peuples, et les liqueurs fortes chez quelques autres.

Le genre de bien-être que fait éprouver une conversation animée ne consiste pas précisément dans le sujet de cette conversation ; les idées ni les connaissances qu'on y peut développer n'en sont pas le principal intérêt : c'est une certaine manière d'agir les uns sur les autres, de se faire plaisir réciproquement et avec rapidité, de parler aussitôt qu'on pense, de jouir à l'instant de soi-même, d'être applaudi sans travail, de manifester son esprit dans toutes les nuances par l'accent, le geste, le regard ; enfin de produire à volonté comme une sorte d'électricité qui fait jaillir des étincelles, soulage les uns de l'excès même de leur vivacité, et réveille les autres d'une apathie pénible.

(*L'Allemagne.*)

UN VILLAGE MORAVE.

J'ai été, il y a quelque temps, à Dintendorf, petit village près d'Erfurth, où une communauté de Moraves s'est établie. Ce village est à trois lieues de toute grande route ; il est placé entre deux montagnes, sur le bord d'un ruisseau ; des saules et des peupliers élevés l'entourent ; il y a, dans l'aspect de la contrée, quelque chose de calme et de doux, qui prépare l'âme à sortir des agitations de la vie. Les maisons et les rues sont d'une propreté parfaite ; les femmes, toutes habillées de même, cachent leurs cheveux, et ceignent leur tête avec un ruban dont les couleurs indiquent si elles sont mariées, filles ou veuves ; les hommes sont vêtus de brun, à peu près comme les quakers. Une industrie mercantile les occupe presque tous ; mais on n'entend pas le moindre bruit dans le village. Chacun travaille avec régularité et tranquillité ; et l'action intérieure des sentiments religieux apaise tout autre mouvement.

Les filles et les veuves habitent ensemble dans un grand

dortoir ; et, pendant la nuit, une d'elles veille tour à tour pour priér ou pour soigner celles qui pourraient devenir malades. Les hommes non mariés vivent de la même manière. Ainsi, il existe une grande famille pour celui qui n'a pas la sienne, et le nom de frère et de sœur est commun à tous les chrétiens.

A la place de cloches, des instruments à vent d'une très-belle harmonie invitent au service divin. En marchant pour aller à l'église, au son de cette musique imposante, on se sentait enlevé à la terre ; on croyait entendre les trompettes du jugement dernier, non telles que le remords nous les fait craindre, mais telles qu'une pieuse confiance nous les fait espérer ; il semblait que la miséricorde divine se manifestât dans cet appel et prononçât d'avance un pardon régénérateur.

L'église était décorée de roses blanches et de fleurs d'aubépine ; les tableaux n'étaient point bannis du temple, et la musique y était cultivée, comme faisant partie du culte ; on n'y chantait que des psaumes ; il n'y avait ni sermon, ni messe, ni raisonnement, ni discussion théologique. C'était le culte de Dieu en esprit et en vérité. Les femmes, toutes en blanc, étaient rangées les unes à côté des autres, sans aucune distinction quelconque ; elles semblaient des ombres innocentes, qui venaient comparaître devant le tribunal de la Divinité.

Le cimetière des Moraves est un jardin dont les allées sont marquées par des pierres funéraires, à côté desquelles on a planté un arbuste à fleurs. Toutes ces pierres sont égales ; aucun de ces arbustes ne s'élève au-dessus de l'autre, et la même épitaphe sert pour tous les morts : *Il est né tel jour, et tel autre il est retourné dans sa patrie.* Admirable expression pour désigner le terme de notre vie ! Les anciens disaient : *Il a vécu,* et jetaient ainsi un voile sur la tombe, pour en dérober l'idée. Les Chrétiens placent au-dessus d'elle l'étoile de l'espérance.

Le jour de Pâques, le service divin se célèbre dans le cimetière, qui est placé à côté de l'église, et la résurrection est annoncée au milieu des tombeaux. Tous ceux qui sont

présents à cet acte du culte savent quelle est la pierre qu'on doit placer sur leur cercueil, et respirent déjà le parfum du jeune arbre dont les feuilles et les fleurs se pencheront sur leurs tombes. C'est ainsi qu'on a vu, dans les temps modernes, une armée tout entière assistant à ses propres funérailles, dire pour elle-même le service des morts, décidée qu'elle était à conquérir l'immortalité.

La communion des Moraves ne peut point s'adapter à l'état social tel que les circonstances nous le commandent ; mais, comme on a beaucoup dit depuis quelque temps que le catholicisme seul parlait à l'imagination, il importe d'observer que ce qui remue vraiment l'âme, dans la religion, est commun à toutes les églises chrétiennes. Un sépulcre et une prière épuisent toute la puissance de l'attendrissement ; et plus la croyance est simple, plus le culte cause d'émotion.

(*L'Allemagne.*)

---

*BONAPARTE.

NAPOLEON BONAPARTE né à Ajaccio, en Corse, le 15 Août 1769 ; mort à Sainte-Hélène, à six heures moins onze minutes, le samedi soir 5 Mai 1821.

Ses restes ont été transférés aux Invalides le 15 Décembre 1840.

---

* PROCLAMATION.

Soldats, vous avez, en quinze jours, remporté six victoires, pris vingt drapeaux, cinquante pièces de canon, plusieurs places fortes, conquis la partie la plus riche du Piémont ; vous avez fait quinze mille prisonniers, tué ou blessé plus de dix mille hommes.

Vous vous étiez jusqu'ici battus pour des rochers stériles, illustrés par votre courage, mais inutiles à la patrie : vous égalez aujourd'hui par vos services l'armée conquérante de Hollande et du Rhin ; dénués de tout, vous avez suppléé à

tout ; vous avez gagné des batailles sans canons, passé des rivières sans ponts, fait des marches forcées sans souliers, bivouaqué sans eau-de-vie et quelquefois sans pain. Les phalanges républicaines, les soldats de la liberté étaient seuls capables de souffrir ce que vous avez souffert. Grâces vous en soient rendues, soldats ! la patrie reconnaissante vous devra sa prospérité ; et si, vainqueurs de Toulon, vous présageâtes l'immortelle campagne de l'an III, vos victoires actuelles en présagent une plus belle encore.

Les deux armées qui naguère vous attaquaient avec audace, fuient épouvantées devant vous. Les hommes pervers qui riaient des privations auxquelles vous étiez condamnés, et se réjouissaient, dans leur pensée, du triomphe de vos ennemis, sont confondus et tremblants.

Mais, soldats, il ne faut pas le dissimuler, vous n'avez rien fait, puisqu'il vous reste encore à faire : ni Turin ni Milan ne sont à vous ; les cendres des vainqueurs des Tarquins sont encore foulées par vos ennemis.

Vous étiez dénués de tout au commencement de la campagne : vous êtes aujourd'hui abondamment pourvus ; les magasins pris à nos ennemis sont nombreux ; l'artillerie est arrivée ; la patrie a droit d'attendre de vous de grandes choses : justifierez-vous son attente ? Les plus grands obstacles sont franchis, sans doute ; mais vous avez encore des combats à livrer, des villes à prendre, des rivières à passer. En est-il d'entre vous dont le courage s'amollisse ? en est-il qui préféreraient de retourner sur les sommets de l'Apennin et des Alpes, essuyer patiemment les injures d'une soldatesque esclave ? Non, il n'en est point parmi les vainqueurs de Montenotte, de Millesimo, de Diego et de Mondovi !

Tous brûlent de porter au loin la gloire du peuple français, tous veulent humilier ces rois orgueilleux qui osaient méditer de nous donner des fers, tous veulent dicter une paix glorieuse, qui indemnise la patrie des sacrifices immenses qu'elle a faits ; tous veulent, en rentrant dans leurs villages, pouvoir dire avec fierté : *J'étais de l'armée conquérante de l'Italie !*

* ADIEUX DE FONTAINEBLEAU.

Soldats ! je vous fais mes adieux. Depuis vingt ans que nous sommes ensemble, je suis content de vous. Je vous ai toujours trouvés au chemin de la gloire. Toutes les puissances de l'Europe se sont armées contre moi. Quelques uns de mes généraux ont trahi leur devoir et la France. Elle-même a voulu d'autres destinées : avec vous et les braves qui me sont restés fidèles, j'aurais pu entretenir la guerre civile ; mais la France eût été malheureuse. Soyez fidèles à votre nouveau roi ; soyez soumis à vos nouveaux chefs et n'abandonnez pas notre chère patrie. Ne plaignez pas mon sort ; je serai heureux lorsque je saurai que vous l'êtes vous-mêmes. J'aurais pu mourir ; si j'ai consenti à survivre, c'est pour servir encore à votre gloire. J'écrirai les grandes choses que nous avons faites..... Je ne puis vous embrasser tous, mais j'embrasse votre général. Venez, général Petit, que je vous presse sur mon cœur ! Qu'on m'apporte l'aigle ! que je l'embrasse aussi ! Ah ! chère aigle, puisse ce baiser que je te donne retentir dans la postérité ! Adieu, mes enfants ; mes vœux vous accompagneront toujours ; gardez mon souvenir !

* LETTRE AU PRINCE RÉGENT.

Altesse Royale,

En butte aux factions qui divisent mon pays, et à l'inimitié des plus grandes puissances de l'Europe, j'ai consommé ma carrière politique. Je viens, nouveau Thémistocle, m'asseoir au foyer du peuple britannique ; je me mets sous la protection de ses lois, que je réclame de votre Altesse Royale, comme du plus puissant, du plus constant et du plus généreux de mes ennemis.

CHATEAUBRIAND.

CHATEAUBRIAND (François-Auguste, vicomte de) naquit près de Saint-Malo le 7 Septembre 1769. C'est un des écrivains les plus illustres du xixe siècle. *Le Génie du Christianisme, les Martyrs* et *l'Itinéraire de Paris à Jérusalem* sont des productions dont la France sera éternellement fière. M. de Chateaubriand, qui a participé d'une manière remarquable sous la Restauration aux Discussions politiques de la chambre des pairs et à la polémique quotidienne du *Journal des Débats*, a conquis par sa noble opposition une popularité qui a encore ajouté à sa gloire. *Les Etudes Historiques*, une des dernières productions de l'auteur, sont un projet d'ouvrage qui probablement restera inachevé : sous le rapport du style, c'est une œuvre digne de ses aînées.

M. de Chateaubriand a été nommé membre de l'Institut en 1811, après la mort de Marie-Joseph Chénier. Aujourd'hui il attend tranquillement la mort, ayant mis la dernière main à ses Mémoires qui, au dire des confidents du grand écrivain, sont un ouvrage sans précédent, et qui fera dans l'avenir le désespoir de tous les *mémorialistes*.

DESTRUCTION DE JÉRUSALEM.

La religion accrut sa force sous les règnes de Vespasien et de Titus, par la consommation d'un des oracles écrits aux livres saints : Jérusalem périt....

Des prodiges annoncèrent la destruction du temple ; une voix avait été entendue qui disait ; *Sortons d'ici..* Jésus, fils d'Ananus, courant autour des murailles de la ville assiégée, s'était écrié : *Malheur ! malheur sur la ville ! malheur sur le temple ! malheur sur le peuple ! malheur sur moi !* Famine, peste et guerre civile au-dedans de la cité ; au-dehors, les soldats romains crucifiaient tout ce qui voulait s'échapper : les croix manquèrent et la place pour dresser les croix. On éventrait les fugitifs pour fouiller dans leurs entrailles l'or qu'ils avaient avalé. Six cent mille cadavres de pauvres furent jetés dans les fossés, par-dessus les murailles. On changeait les maisons en sépulcres, et quand elles étaient pleines on en fermait les portes. Titus, après avoir pris la forteresse Antonia, attaqua le temple, le 17

juillet 70 de J.-C., jour où le sacrifice perpétuel avait cessé faute de mains consacrées pour l'offrir...

Le temple fut brûlé le 8 août de cette année 70, ensuite la ville basse incendiée, et la ville haute emportée d'assaut. Titus fit abattre ce qui restait du temple et de la ville, excepté trois tours ; on promena la charrue sur les ruines. Telle fut la grandeur du butin, que le prix de l'or baissa de moitié en Syrie. Onze cent mille Juifs moururent pendant le siège, quatre-vingt-dix-sept mille furent vendus ; à peine trouvait-on des acheteurs pour ce vil troupeau.

(*Etudes Historiques.*)

LA CATARACTE DE NIAGARA.

Nous arrivâmes bientôt au bord de la cataracte, qui s'annonçait par d'affreux mugissements. Elle est formée par la rivière Niagara, qui sort du lac Érié, et se jette dans le lac Ontario ; sa hauteur perpendiculaire est de cent quarante-quatre pieds ; depuis le lac Erié jusqu'au saut, le fleuve arrive toujours en déclinant par une pente rapide ; et, au moment de la chute, c'est moins un fleuve qu'une mer, dont les torrents se pressent à la bouche béante d'un gouffre. La cataracte se divise en deux branches, et se courbe en fer-à-cheval. Entre les deux chutes s'avance une île, creusée en dessous, qui pend avec tous ses arbres, sur le chaos des ondes. La masse du fleuve, qui se précipite au midi, s'arrondit en un vaste cylindre, puis se déroule en nappe de neige, et brille au soleil de toutes les couleurs : celle qui tombe au levant, descend dans une ombre effrayante ; on dirait une colonne d'eau du déluge. Mille arcs-en-ciel se courbent et se croisent sur l'abîme. L'onde, frappant le roc ébranlé, rejaillit en tourbillons d'écume qui s'élèvent au-dessus des forêts, comme les fumées d'un vaste embrasement. Des pins, des noyers sauvages, des rochers taillés en forme de fantômes, décorent la scène. Des aigles, entraînés par le courant d'air, descendent en tournoyant au fond du gouffre, et des carcajoux se suspendent par leurs longues

queues au bout d'une branche abaissée, pour saisir dans l'abîme les cadavres brisés des élans et des ours.

(*Génie du christianisme.*)

LES NATIONS MODERNES.

Que de traits caractéristiques n'offrent point les nations nouvelles ! Ici ce sont les Germains, peuples où la profonde corruption des grands n'a jamais influé sur les petits, où l'indifférence des premiers pour la patrie n'empêche point les seconds de l'aimer ; peuple où l'esprit de révolte et de fidélité, d'esclavage et d'indépendance ne s'est jamais démenti depuis les jours de Tacite. Là, ce sont ces industrieux Bataves qui ont de l'esprit par bon sens, du génie par industrie, des vertus par froideur, et des passions par raison. L'Italie aux cent princes et aux magnifiques souvenirs contraste avec la Suisse obscure et républicaine. L'Espagne, séparée des autres nations, présente encore à l'historien un caractère plus original : l'espèce de stagnation de mœurs dans laquelle elle repose lui sora peut-être utile un jour ; et, lorsque tous les peuples de l'Europe seront usés par la corruption, elle seule pourra reparaître avec éclat sur la scène du monde, parce que le fond des mœurs subsistera chez elle.

Mélange du sang allemand et du sang français, le peuple anglais décèle de toutes parts sa double origine. Son gouvernement formé de royauté et d'aristocratie, sa religion moins pompeuse que la catholique et plus brillante que la luthérienne, son militaire à la fois lourd et actif, sa littérature et ses arts, chez lui, enfin, le langage, les traits, et jusqu'aux formes du corps, tout participe des deux sources dont il découle. Il réunit à la simplicité, au calme, au bon sens, à la lenteur germanique, l'éclat, l'emportement, la déraison, la vivacité et l'élégance de l'esprit français.

Les Anglais ont l'esprit public, et nous l'honneur national ; nos belles qualités sont plutôt des dons de la faveur divine, que les fruits d'une éducation politique ; comme les demi-dieux, nous tenons moins de la terre que du ciel.

Fils aînés de l'antiquité, les Français, Romains par le génie, sont Grecs par le caractère. Inquiets et volages dans le bonheur ; constants et invincibles dans l'adversité ; formés pour tous les arts ; civilisés jusqu'à l'excès durant le calme de l'État ; grossiers et sauvages dans les troubles politiques ; flottants, comme des vaisseaux sans lest, au gré de toutes les passions ; à présent dans les cieux, l'instant d'après dans l'abîme ; enthousiastes et du bien et du mal, faisant le premier sans en exiger de reconnaissance, et le second sans en sentir de remords ; ne se souvenant ni de leurs crimes ni de leurs vertus ; amants pusillanimes de la vie pendant la paix, prodigues de leurs jours dans les batailles ; vains, railleurs, ambitieux, à la fois routiniers et novateurs, méprisant tout ce qui n'est pas eux ; individuellement, les plus aimables des hommes ; en corps, les plus désagréables de tous ; charmants dans leur propre pays, insupportables chez l'étranger ; tour à tour plus doux, plus innocents que l'agneau qu'on égorge, et plus impitoyables, plus féroces que le tigre qui déchire : tels furent les Athéniens d'autrefois, et tels sont les Français d'aujourd'hui.

(*Etudes Historiques.*)

* ASPECT DE CONSTANTINOPLE.

Constantinople, et surtout la côte d'Asie, étaient noyées dans le brouillard ; les cyprès et les minarets que j'apercevais à travers cette vapeur présentaient l'aspect d'une forêt dépouillée. Comme nous approchions de la pointe du sérail, le vent du nord se leva, et balaya, en moins de quelques minutes, la brume répandue sur ce tableau ; je me trouvai tout-à-coup au milieu des palais du commandeur des croyants. Devant moi le canal de la mer Noire serpentait entre des collines riantes, ainsi qu'un fleuve superbe ; j'avais à droite la terre d'Asie et la ville de Scutari ; la terre d'Europe était à ma gauche : elle formait, en se creusant, une large baie pleine de grands navires à l'ancre, et traversée par d'innombrables petits bateaux. Cette baie, refermée entre deux coteaux, présentait en regard

et en amphithéâtre Constantinople et Galata. L'immensité de ces trois villes étagées, Galata, Constantinople et Scutari ; les cyprès, les minarets, les mâts des vaisseaux qui s'élevaient et se confondaient de toutes parts ; la verdure des arbres, les couleurs des maisons blanches et rouges ; la mer qui étendait sous ces objets sa nappe bleue, et le ciel qui déroulait au-dessus un autre champ d'azur : voilà ce que j'admirais. On n'exagère point, quand on dit que Constantinople offre le plus beau point de vue de l'univers.

Nous abordâmes à Galata : je remarquai sur-le-champ le mouvement des quais et la foule des porteurs, des marchands et des mariniers ; ceux-ci annonçaient par la couleur diverse de leurs visages, par la différence de leurs langages, de leurs habits, de leurs chapeaux, de leurs bonnets, de leurs turbans, qu'ils étaient venus de toutes les parties de l'Europe et de l'Asie habiter cette frontière de deux mondes. L'absence presque totale des femmes, le manque de voitures à roues, et les meutes de chiens sans maîtres, furent les trois caractères distinctifs qui me frappèrent d'abord dans l'intérieur de cette ville extraordinaire. Comme on ne marche guère qu'en babouches, qu'on n'entend point de bruits de carrosses et de charrettes, qu'il n'y a point de cloches, ni presque point de métiers à marteau, le silence est continuel. Vous voyez autour de vous une foule muette, qui semble vouloir passer sans être aperçue, et qui a toujours l'air de se dérober aux regards du maître. Vous arrivez sans cesse d'un bazar à un cimetière, comme si les Turcs n'étaient là que pour acheter, vendre et mourir. Ces cimetières, sans murs et placés au milieu des rues, sont des bois magnifiques de cyprès : les colombes font leurs nids dans ces cyprès, et partagent la paix des morts. On découvre çà et là quelques monuments antiques qui n'ont de rapport, ni avec les hommes modernes, ni avec les monuments nouveaux dont ils sont environnés : on dirait qu'ils ont été transportés dans cette ville orientale par l'effet d'un talisman. Aucun signe de joie, aucune apparence de bonheur ne se montre à vos yeux : ce qu'on voit n'est pas un peuple, mais un troupeau qu'un iman conduit,

et qu'un janissaire égorge. Il n'y a d'autre plaisir que la débauche, d'autre peine que la mort. Au milieu des prisons et des bagnes s'élève un sérail, capitole de la servitude; c'est là qu'un gardien sacré conserve les germes de la peste et les lois primitives de la tyrannie. De pâles adorateurs rôdent sans cesse autour du temple, et viennent apporter leurs têtes à l'idole. Rien ne peut les soustraire au sacrifice; ils sont entraînés par un pouvoir fatal: les yeux du despote attirent les esclaves, comme les regards du serpent fascinent les oiseaux dont il fait sa proie.

(*Itinéraire.*)

CUVIER.

CUVIER (Georges) naquit à Montbéliard le 23 août 1769. Placé en qualité de précepteur chez le comte d'Héricy, en Normandie, il y rencontra le savant Tessier; celui-ci s'empressa de le faire connaître de Lacépède, de Millin, de Geoffroy et de plusieurs autres hommes célèbres qui l'appelèrent à Paris. Il lui fut aisé, dans le cours d'histoire naturelle et le cours d'anatomie comparée dont il fut successivement chargé, de révéler l'immensité de ses connaissances et le génie profond dont il était doué. Son *Tableau élémentaire de l'histoire naturelle des animaux* parut en 1801; Cuvier se plaça, en publiant cet ouvrage, à la tête des plus célèbres zoologistes. Ses *Recherches sur les ossements fossiles*, le plus étonnant de ses travaux, lui méritèrent la première place entre tous les naturalistes des temps modernes. Le style de Cuvier, toujours clair dans les ouvrages de sciences, élégant et pur dans les *Eloges* prononcés à l'Académie, est remarquable par une simplicité pleine de grâce et de noblesse.

Cuvier, reçu à l'Académie française en 1819, mourut à Paris le 13 mai 1832.

RÉVOLUTIONS DU GLOBE.

Lorsque le voyageur parcourt ces plaines fécondes où des eaux tranquilles entretiennent, par leur eours régulier, une végétation abondante, et dont le sol, foulé par un peu-

ple nombreux, orné de villages florissants, de riches cités, de monuments superbes, n'est jamais troublé que par les ravages de la guerre ou par l'oppression des hommes en pouvoir, il n'est pas tenté de croire que la nature ait eu aussi ses guerres intestines, et que la surface du globe ait été bouleversée par des révolutions et des catastrophes; mais ses idées changent dès qu'il cherche à creuser ce sol si paisible, ou qu'il s'élève aux collines qui bordent la plaine; elles se développent pour ainsi dire avec sa vue; elles commencent à embrasser l'étendue et la grandeur de ces événements antiques, dès qu'il gravit les chaînes plus élevées dont ces collines couvrent le pied, ou qu'en suivant les lits des torrents qui descendent de ces chaînes, il pénètre dans leur intérieur.

Les terrains les plus bas, les plus unis, ne nous montrent, même lorsque nous y creusons à de très grandes profondeurs, que des couches horizontales de matières plus ou moins variées, qui enveloppent presque toutes d'innombrables produits de la mer. Des couches pareilles, des produits semblables, composent les collines jusqu'à d'assez grandes hauteurs. Quelquefois les coquilles sont si nombreuses, qu'elles forment à elles seules toute la masse du sol: elles s'élèvent à des hauteurs supérieures au niveau de toutes les mers, et où nulle mer ne pourrait être portée aujourd'hui par des causes existantes: elles ne sont pas seulement enveloppées dans des sables mobiles, mais les pierres les plus dures les incrustent souvent et en sont pénétrées de toutes parts. Toutes les parties du monde, tous les hémisphères, tous les continents, toutes les îles un peu considérables présentent le même phénomène.

Ces coquilles fossiles ont été déposées par la mer; c'est la mer qui les a laissées dans les lieux où on les trouve: cette mer a séjourné dans ces lieux; elle y a séjourné assez long-temps et assez paisiblement pour y former les dépôts si réguliers, si épais, si vastes, et en partie si solides, que remplissent ces dépouilles d'animaux aquatiques. Le bassin des mers a donc éprouvé au moins un changement, soit en étendue, soit en situation. Voilà ce qui résulte déjà

des premières fouilles et de l'observation la plus superficielle.

Les traces de révolutions deviennent plus imposantes, quand on se rapproche davantage du pied des grandes chaînes. La plupart de ces révolutions ont été subites; cela est surtout facile à prouver pour la dernière de ces catastrophes pour celle qui, par un double mouvement, a inondé et ensuite remis à sec nos continents actuels, ou du moins une grande partie du sol qui les forme aujourd'hui. Elle a laissé encore, dans les pays du Nord, des cadavres de grands quadrupèdes que la glace a saisis, et qui se sont conservés jusqu'à nos jours avec leur peau, leur poil et leur chair. S'ils n'eussent été gelés aussitôt que tués, la putréfaction les aurait décomposés. Et d'un autre côté, cette gelée éternelle n'occupait pas auparavant les lieux où ils ont été saisis, car ils n'auraient pas pu vivre sous une pareille température. C'est donc le même instant qui a fait périr les animaux et qui a rendu glacial le pays qu'ils habitaient.

La vie a donc souvent été troublée sur cette terre par des événements effroyables. Des êtres vivants sans nombre ont été victimes de ces catastrophes; les uns, habitants de la terre sèche, se sont vus engloutis par les déluges; les autres, qui peuplaient le sein des eaux, ont été mis à sec avec le fond des mers subitement relevé; leurs races mêmes ont fini pour jamais, et ne laissent dans le monde que quelques débris à peine reconnaissables pour le naturaliste.

(*Recherches sur les ossements fossiles.*)

LE PAYS DE GENÈVE.

Comme le voyageur est ravi d'admiration, lorsque, dans un beau jour d'été, après avoir péniblement traversé les sommets du Jura, il arrive à cette gorge où se déploie subitement devant lui l'immense bassin de Genève, qu'il voit d'un coup d'œil ce beau lac dont les eaux réfléchissent le bleu du ciel, mais plus pur et plus profond; cette vaste campagne, si bien cultivée, peuplée d'habitations si riantes;

ces coteaux qui s'élèvent par degrés, et que revêt une riche végétation; ces montagnes couvertes de forêts toujours vertes ; la crête sourcilleuse des Hautes-Alpes, ceignant ce superbe amphithéâtre, et le mont Blanc, ce géant des montagnes européennes, le couronnant de cet immense groupe de neiges, où la disposition des masses et l'opposition des lumières et des ombres produisent un effet qu'aucune expression ne peut faire concevoir à celui qui ne l'a pas vu ! Et ce beau pays, si propre à frapper l'imagination, à nourrir le talent de poète ou de l'artiste, l'est peut-être encore davantage à réveiller la curiosité du philosophe, à exciter les recherches du physicien. C'est vraiment là que la nature semble vouloir se montrer par un plus grand nombre de faces.

Les plantes les plus rares, depuis celles des pays tempérés jusqu'à celles de la zone glaciale, n'y coûtent que quelques pas au botaniste ; le zoologiste peut y poursuivre des insectes aussi variés que la nature qui les nourrit ; le lac y forme pour le physicien une sorte de mer, par sa profondeur, par son étendue, et même par la violence de ses mouvements ; le géologiste, qui ne voit ailleurs que l'écorce extérieure du globe, en trouve là les masses centrales relevées et perçant de toutes parts leurs enveloppes pour se montrer à ses yeux ; enfin, le météorologiste y peut à chaque instant observer la formation des nuages, pénétrer dans leur intérieur, ou s'élever au-dessus d'eux.



COURIER.

COURIER (Paul-Louis) naquit à Paris en 1773. Il était célèbre comme helléniste long-temps avant de se faire connaître comme un de nos écrivains les plus spirituels et les plus originaux. Ses *Pamphlets*, petits ouvrages satiriques pleins de verve, et qui ont survécu aux circonstances qui les virent naître, grâce à leur forme piquante et neuve, ont rendu populaire un nom qu'avaient illustré les traductions de *Daphnis et Chloé* et de la *Luciade*. Courier fut assassiné près de Tours le 10 avril 1825.

L'ÉLECTION D'UN EMPEREUR.

Plaisance, le.... Mai 1804.

Nous venons de faire un empereur, et, pour ma part, je n'y ai pas nui. Voici l'histoire : Ce matin, d'Anthouard nous assemble et nous dit de quoi il s'agissait, mais bonnement, sans préambule ni péroraison.—Un empereur ou la république, lequel est le plus de votre goût ? Comme on dit rôti ou bouilli, potage ou soupe, que voulez-vous ? Sa harangue finie, nous voilà tous à nous regarder, assis en rond. Messieurs, qu'opinez-vous ? Pas le mot. Personne n'ouvre la bouche. Cela dura un quart d'heure au plus, et devenait embarrassant pour d'Anthouard et pour tout le monde, quand Maire, un jeune homme, un lieutenant que tu as pu voir, se lève et dit : S'il veut être empereur, qu'il le soit ; mais, pour en dire mon avis, je ne le trouve pas bon du tout.—Expliquez-vous, dit le colonel ; voulez-vous, ne voulez-vous pas ?—Je ne le veux pas, répondit Maire.—A la bonne heure : nouveau silence ; on recommence à s'observer les uns les autres comme des gens qui se voient pour la première fois ; nous y serions encore si je n'eusse pris la parole. Messieurs, dis-je, il me semble, sauf correction, que ceci ne nous regarde pas : la nation veut un empereur, est-ce à nous d'en délibérer ? Ce raisonnement parut si fort, si lumineux, si *ad rem*... que veux tu ? j'entraînai l'assemblée ; jamais orateur n'eut un succès si complet : on se lève, on signe, on s'en va jouer au billard. Maire me disait : Ma foi, commandant, vous parlez comme Cicéron ; mais, pourquoi donc voulez-vous tant qu'il soit empereur, je vous prie ?—Pour en finir et faire notre partie de billard. Fallait-il rester là tout le jour ? Pourquoi ne le voulez-vous pas ?—Je ne sais, me dit-il, mais je le croyais fait pour quelque chose de mieux. Voilà le propos du lieutenant que je ne trouve point tant sot. En effet que signifie, dis-moi... un homme, lui, Bonaparte, soldat, chef d'armée, le premier capitaine du monde, vouloir qu'on l'appelle majesté ! être Bonaparte et se faire sire ! *Il aspire à descendre :* mais

non ; il croit monter en s'égalant aux rois. Il aime mieux un titre qu'un nom ; pauvre homme ! ses idées sont au-dessous de sa fortune. Je m'en doutai quand je le vis donner sa petite sœur à Borghèse ; et croire que Borghèse lui faisait trop d'honneur !...

Voilà nos nouvelles ; mande-moi celles du pays où tu es, et comment la farce s'est jouée chez vous ; à peu près de même sans doute.

Chacun baise en tremblant la main qui nous enchaîne.

Avec la permission du poète, cela est faux ; on ne tremble point, on veut de l'argent, et on ne baise que la main qui paie.

Ce César l'entendait mieux, et aussi c'était un autre homme ; il ne prit point de titres usés, mais il fit de son nom même un titre supérieur à celui de roi.

Adieu, nous t'attendons ici. (*Correspondance.*)

LA PRESSE AUX ÉTATS-UNIS.

Là, tout s'imprime ; rien n'est secret de ce qui importe à chacun. La presse y est plus libre que la parole ailleurs, et l'on en abuse moins. Pourquoi ? C'est qu'on en use sans nul empêchement, et qu'une fausseté, de quelque part qu'elle vienne, est bientôt démentie par les intéressés, que rien n'oblige à se taire. On n'a de ménagement pour aucune imposture, fût-elle officielle ; aucune hâblerie ne saurait subsister ; le public n'est point trompé, n'y ayant là personne en pouvoir de mentir et d'imposer silence à tout contradicteur. La presse n'y fait nul mal, et en empêche..... combien ? C'est à vous de le dire, quand vous aurez compté chez vous tous les abus. Peu de volumes paraissent ; de gros livres, pas un ; et pourtant tout le monde lit ; c'est le seul peuple qui lise, et aussi le seul instruit de ce qu'il faut savoir pour n'obéir qu'aux lois. Les feuilles imprimées circulant chaque jour et en nombre infini, font un enseignement mutuel et de tout âge. Car tout le monde, presque, écrit dans les journaux, mais sans légèreté ; point de phrases piquantes, de tours ingénieux ; l'expression claire et nette suffit à ces

gens-là. Qu'il s'agisse d'une réforme dans l'Etat, d'un péril, d'une coalition des puissances d'Europe contre la liberté, ou du meilleur terrain à semer les navets, le style ne diffère pas, et la chose est bien dite dès que chacun l'entend ; d'autant mieux dite qu'elle l'est plus brièvement ; mérite non commun, savez-vous ? ni facile de clore en peu de mots beaucoup de sens. Oh ! qu'une page pleine dans les livres est rare ! et que peu de gens sont capables d'en écrire dix sans sottises ! La moindre lettre de Pascal était plus malaisée à faire que toute l'Encyclopédie. Nos Américains, sans peut-être avoir jamais songé à cela, mais avec ce bon sens de Franklin qui les guide, brefs dans tous leurs écrits, ménagers de paroles, font le moins de livres qu'ils peuvent, et ne publient guère leurs idées que dans les pamphlets, les journaux qui, se corrigeant l'un l'autre, amènent toute invention, toute pensée nouvelle à sa perfection. Un homme, s'il imagine ou découvre quelque chose d'intéressant pour le public, n'en fera point un gros ouvrage avec son nom en grosses lettres, *par monsieur... de l'Académie ;* mais un article de journal, ou une brochure tout au plus. Et notez ceci en passant, mal compris de ceux qui chez vous se mêlent d'écrire, il n'y a point de bonne pensée qu'on ne puisse expliquer en une feuille, et développer assez ; qui s'étend davantage, souvent ne s'entend guère, ou manque de loisir, comme dit l'autre, pour méditer et faire court.

De la sorte, en Amérique, sans savoir ce que c'est qu'écrivain ni auteur, on écrit, on imprime, on lit autant et plus que nulle part ailleurs, et des choses utiles, parce que là, vraiment, il y a des affaires publiques dont le public s'occupe avec pleine connaissance, sur lesquelles chacun consulté, opine et donne son avis. La nation, comme si elle était toujours assemblée, recueille les voix et ne cesse de délibérer sur chaque point d'intérêt commun, et forme ses résolutions de l'opinion qui prévaut dans le peuple, dans le peuple tout entier, sans exception aucune ; c'est le bon sens de Franklin.

(*Pamphlet des Pamphlets.*)

* LE COURTISAN.

Près des grands, tout le monde sert ou veut servir. L'un présente la serviette, l'autre le vase à boire. Chacun reçoit ou demande salaire, tend la main, se recommande, supplie. Mendier n'est pas honte à la cour: c'est toute la vie du courtisan. Dès l'enfance, appris à cela, voué à cet état par honneur, il s'en acquitte bien autrement que ceux qui mendient par paresse ou nécessité. Il y apporte un soin, un art, une patience, une persévérance et aussi des avances, une mise de fonds; c'est tout, en tout genre d'industrie. Gueux à la besace, que peut-on faire? Le courtisan mendie en carrosse à six chevaux, et attrape plus tôt un million que l'autre un morceau de pain noir. Actif, infatigable, il ne s'endort jamais; il veille la nuit et le jour, guette le temps de demander, comme vous celui de semer, et mieux. Aucun refus, aucun mauvais succès ne lui fait perdre courage. Si nous mettions dans nos travaux la moitié de cette constance, nos greniers chaque année rompraient. Il n'est affront, dédain, outrage, ni mépris qui le puissent rebuter. Econduit, il insiste; repoussé, il tient bon; qu'on le chasse, il revient; qu'on le batte, il se couche à terre. *Frappe, mais écoute* et donne. Du reste, prêt à tout. On est encore à inventer un service assez vil, une action assez lâche, pour que l'homme de cour, je ne dis pas s'y refuse, chose inouïe, impossible, mais n'en fasse point gloire et preuve de dévouement.

(*Simple Discours.*)

---

*SISMONDI.

* SISMONDI (Jean Charles Léonard Simonde de) descendant d'une ancienne famille italienne, est né à Genève le 9 Mai 1773. Ses *Nouveaux Eléments d'Economie politique* lui firent un nom comme publiciste, et sa magnifique *Histoire des Républiques italiennes* le plaça

à la tête des historiens de notre siècle. Mais le grand monument de M. de Sismondi, celui qui témoigne le plus de sa science et de ses vastes recherches, c'est son *Histoire des Français*, ouvrage immense que l'auteur a conduit jusqu'au règne de Louis XVI.

Dans son livre *de la Littérature du Midi de l'Europe*, M. de Sismondi s'est montré critique impartial et de bon goût et n'a pas peu contribué à populariser l'histoire littéraire de la Provence, de l'Italie et de l'Espagne. Ce savant historien est mort à Chênes, près Genève, en 1842. Le style de ses ouvrages est toujours facile et clair, mais en général peu châtié.

---

* LA PESTE DE FLORENCE.

En 1348, la peste infecta toute l'Italie, à la réserve de Milan et de quelques cantons au pied des Alpes, où elle fut à peine sentie. La même année, elle franchit les montagnes, et s'étendit en Provence, en Savoie, en Dauphiné, en Bourgogne, et, par Aigues-Mortes, pénétra en Catalogne. L'année suivante, elle comprit tout le reste de l'Occident jusqu'aux rives de la mer Atlantique, la Barbarie, l'Espagne, l'Angleterre et la France. Le Brabant seul parut épargné, et ressentit à peine la contagion. En 1350, elle s'avança vers le Nord, et envahit les Frisons, les Allemands, les Hongrois, les Danois et les Suédois. Ce fut alors, et par cette calamité, que la république d'Islande fut détruite. La mortalité fut si grande dans cette île glacée, que les habitants épars cessèrent de former un corps de nation.

Les symptômes ne furent pas partout les mêmes. En Orient, un saignement de nez annonçait l'invasion de la maladie ; en même temps, il était le présage assuré de la mort. A Florence, on voyait d'abord se manifester, à l'aine ou sous les aisselles, un gonflement qui surpassait même la grosseur d'un œuf. Plus tard, ce gonflement, qu'on nomma *gavocciolo*, parut indifféremment à toutes les parties du corps. Plus tard encore, les symptômes changèrent, et la contagion s'annonça le plus souvent par des taches noires ou livides, qui, larges et rares chez les uns, petites et fréquentes chez les autres, se montraient d'abord sur les bras ou

les cuisses, puis sur le reste du corps, et qui, comme le *gavocciolo*, étaient l'indice d'une mort prochaine. Le mal bravait toutes les ressources de l'art : la plupart des malades mouraient le troisième jour, et presque toujours sans fièvre, ou sans aucun accident nouveau.

Bientôt tous les lieux infectés furent frappés d'une terreur extrême, quand on vint à remarquer avec quelle inexprimable rapidité la contagion se propageait. Non-seulement converser avec les malades ou s'approcher d'eux, mais toucher aux choses qu'ils avaient touchées, ou qui leur avaient appartenu, communiquait immédiatement la maladie. Des hommes tombèrent morts en touchant à des habits qu'ils avaient trouvés dans les rues. On ne rougit plus alors de laisser voir sa lâcheté et son égoïsme. Les citoyens s'évitaient l'un l'autre ; les voisins négligeaient leurs voisins ; et les parents même, s'ils se visitaient quelquefois, s'arrêtaient à une distance qui trahissait leur effroi. Bientôt on vit le frère abandonner son frère, l'oncle son neveu, l'épouse son mari, et même quelques pères et mères s'éloigner de leurs enfants. Aussi ne resta-t-il d'autres ressources à la multitude innombrable des malades, que le dévouement héroïque d'un petit nombre d'amis, ou l'avarice des domestiques, qui, pour un immense salaire, se décidaient à braver le danger. Encore ces derniers étaient-ils, pour la plupart, des campagnards grossiers et peu accoutumés à soigner les malades ; tous leurs soins se bornaient d'ordinaire à exécuter quelques ordres des pestiférés, et à porter à leur famille la nouvelle de leur mort.

Cet isolement et la terreur qui avait saisi tous les esprits, firent tomber en désuétude la sévérité des mœurs antiques et les usages pieux par lesquels les vivants prouvent aux morts leur affection et leurs regrets. Non-seulement les malades mouraient sans etre entourés, suivant l'ancienne coutume de Florence, de chacun de ses parents, de ses voisines, et des femmes qui lui appartenaient de plus près ; plusieurs n'avaient pas même un assistant dans les derniers moments dè leur existence. On était persuadé que la tristesse préparait à la maladie ; on croyait avoir éprouvé que

la joie et les plaisirs étaient le préservatif le plus assuré contre la peste ; et les femmes même cherchaient à s'étourdir sur le lugubre appareil des funérailles, par le rire, le jeu et les plaisanteries. Bien peu de corps étaient portés à la sépulture par plus de dix ou douze voisins ; encore les porteurs n'étaient-ils plus des citoyens considérés et de même rang que le défunt, mais des fossoyeurs de la dernière classe, qui se faisaient nommer *becchini*. Pour un gros salaire, ils transportaient la bière précipitamment, non point à l'église désignée par le mort, mais à la plus prochaine, quelquefois précédés de quatre ou six prêtres avec un petit nombre de cierges, quelquefois aussi sans aucun appareil religieux, et jetaient le cadavre dans la première fosse qu'ils trouvaient ouverte.

Le sort des pauvres et même des gens d'un état médiocre était bien plus déplorable : retenus par l'indigence dans des maisons malsaines, et rapprochés les uns des autres, ils tombaient malades par milliers ; et comme ils n'étaient ni soignés, ni servis, ils mouraient presque tous. Les uns, et de jour et de nuit, terminaient dans les routes leur misérable existence ; les autres, abandonnés dans les maisons, apprenaient leur mort aux voisins par l'odeur fétide qu'exhalait leur cadavre. La peur de la corruption de l'air, bien plus que la charité, portait les voisins à visiter les appartements, à retirer des maisons les cadavres, et à les placer devant les portes. Chaque matin on en pouvait voir un grand nombre ainsi déposés dans les rues ; ensuite on faisait venir une bière, ou, à défaut, une planche sur laquelle on emportait le cadavre. Plus d'une bière contint en même temps le mari et la femme, ou le père et le fils, ou deux ou trois frères. Lorsque deux prêtres avec une croix cheminaient à des funérailles, et disaient l'office des morts, de chaque porte sortaient d'autres bières qui se joignaient au cortége, et les prêtres, qui ne s'étaient engagés que pour un seul mort, en avaient sept ou huit à ensevelir.

La terre consacrée ne suffisant plus aux sépultures, on creusa dans les cimetières des fosses immenses, dans lesquelles on rangeait les cadavres par lit, à mesure qu'ils

arrivaient, et on les recouvrait ensuite d'un peu de terre. Cependant les survivants, persuadés que les divertissements, les jeux, les chants, la gaieté, pouvaient seuls les préserver de l'épidémie, ne songeaient plus qu'à chercher des jouissances, non-seulement chez eux, mais dans les maisons étrangères, toutes les fois qu'ils croyaient y trouver quelque chose à leur gré. Tout était à leur discrétion ; car chacun, comme ne devant plus vivre, avait abandonné le soin de sa personne et de ses biens. La plupart des maisons étaient devenues communes, et l'étranger qui y entrait, y prenait tous les droits du propriétaire. Plus de respect pour les lois divines et humaines ; leurs ministres, et ceux qui devaient veiller à leur exécution, étaient ou morts, ou frappés, ou tellement dépourvus de gardes et de subalternes, qu'ils ne pouvaient imprimer aucune crainte : aussi chacun se regardait-il comme libre d'agir à sa fantaisie.

Les campagnes n'étaient pas plus épargnées que les villes ; les châteaux et les villages, dans leur petitesse, étaient une image de la capitale. Les malheureux laboureurs qui habitaient les maisons éparses dans la campagne, qui n'avaient à espérer ni conseils de médecins, ni soins de domestiques, mouraient sur les chemins, dans leurs champs, ou dans leurs habitations, non comme des hommes, mais comme des bêtes. Aussi, devenus négligents de toutes les choses de ce monde, comme si le jour était venu où ils ne pouvaient plus échapper à la mort, ils ne s'occupaient plus à demander à la terre ses fruits ou le prix de leurs fatigues, mais se hâtaient de consommer ceux qu'ils avaient déjà recueillis. Le bétail, chassé des maisons, errait dans les champs déserts, au milieu des récoltes non moissonnées, et, le plus souvent, il rentrait de lui-même le soir dans ses étables, quoiqu'il ne restât plus de maîtres ou de bergers pour le surveiller.

Aucune peste, dans aucun temps, n'avait encore frappé tant de victimes. Sur cinq personnes, il en mourut trois, à Florence et dans tout son territoire. Boccace estime que la ville seule perdit plus de cent mille individus. A Pise,

sur dix, il en périt sept ; mais, quoique dans cette ville on eût reconnu, comme ailleurs, que quiconque touchait un mort ou ses effets, ou même son argent, était atteint de la contagion ; et, quoique personne ne voulût pour un salaire rendre aux morts les derniers devoirs, cependant nul cadavre ne resta dans les maisons, privé de sépulture. A Sienne, l'historien Agnolo de Tura raconte que, dans les quatre mois de mai, juin, juillet et août, la peste enleva quatre-vingt mille âmes, et que lui-même ensevelit, de ses propres mains, ses cinq fils dans la même fosse. La ville de Trapani, en Sicile, resta complétement déserte. Gênes perdit quarante mille habitants, Naples soixante mille, et la Sicile, sans doute avec la Pouille, cinq cent trente mille. En général, on calcula que dans l'Europe entière, qui fut soumise, d'une extrémité à l'autre, à cet épouvantable fléau, la peste enleva les trois cinquièmes de la population.

(*Histoire des républiques italiennes du moyen âge.*)

*BALLANCHE.

* BALLANCHE (Pierre-Simon) naquit à Lyon le 4 août 1776. Fils d'un imprimeur-libraire, il se livra de bonne heure à de graves travaux littéraires, malgré les maladies cruelles qui affligèrent la première moitié de sa vie. Après avoir fait paraître *Antigone*, épopée domestique dont la prose éclatante et gracieuse fut justement admirée, M. Ballanche vendit son imprimerie, quitta Lyon et vint se fixer à Paris où l'appelaient de nobles amitiés. Il y publia successivement des ouvrages d'une haute philosophie, où la marche de l'humanité et l'idée de perfectibilité indéfinie sont tracées avec une tel talent que le monde penseur n'hésite pas à placer M. Ballanche au même rang que Vico et Herder. On peut donc considérer la *Palingénésie sociale* comme un des plus beaux monuments littéraires de notre époque : le poème *d'Orphée* et la *Vision d'Hébal*, qui en composent deux parties importantes, sont surtout dignes de l'admiration des lecteurs sérieux et réfléchis.

On dit que M. Ballanche écrit en ce moment une *Théodicée de l'histoire.*

* HISTOIRE DE JOB.

On ne sait si cette histoire a été racontée par le grand législateur des Hébreux aux prêtres de l'Egypte, ou s'il la tenait d'eux; on est certain seulement qu'elle est de la plus haute antiquité, et qu'elle remonte au-delà du temps où Israël, échappé à la maison de servitude, traversa le désert. Les poètes des danses sacrées ont presque tous traité ce sujet; ils l'ont regardé comme une des premières révélations de l'immortalité de l'âme.

Quoi qu'il en soit, les Arabes ont conservé la mémoire d'un homme, qui a connu toutes les douceurs et toutes les misères de la condition humaine. Il était du pays de Hutz, et vivait dans l'abondance. Mais la prospérité ne peut pas être durable; un nuage de maux creva sur le juste; l'homme ne saurait trouver son contentement dans les biens de la terre, car ces biens sont périssables: son cœur veut d'autres plaisirs et d'autres joies. Néanmoins, sans les jours d'épreuves, l'homme deviendrait mauvais, et voudrait être indépendant de son créateur. La doctrine de l'immortalité de l'âme sort donc de cette triste hypothèse, l'insuffisance des biens de ce monde et leur instabilité. Mais il fallait, pour tirer un enseignement de l'histoire de Job, que Job fût resté irréprochable: l'adversité devait lui faire connaître les doutes et le découragement qui tiennent de la fragilité humaine, et non point les remords de la conscience. Ceux qui ont chanté les grandeurs et les misères de Job n'ont pu être étrangers à cette énergie morale dont fut animée toute la vie du patriarche. Ils l'ont tous fait passer avec plus ou moins de fruit dans leurs chants inspirés; la différence entre eux n'est que dans l'expression.

Je m'en tiendrai donc au plus ancien de tous.

* * * * * * * *

L'abondance dans laquelle Job passait sa noble vie surpasse tout ce que l'on peut imaginer. Il était simple pasteur, mais l'immensité de ses domaines et de ses troupeaux, mais les prospérités de sa florissante famille le faisaient

considérer à l'égal d'un roi : on le nommait le roi d'Idumée, et les peuples s'en remettaient à l'équité de ses jugemens. Il était simple pasteur, et cependant on croyait que des reines de l'Orient l'avaient nourri de leur lait, l'avaient élevé sur leurs genoux ; que des rois savans furent ses pédagogues ; qu'il eut des princes pour serviteurs, des princesses pour servantes ; il avait appris la vertu dans le livre des justes, la sagesse dans le livre des proverbes, le courage dans le livre des guerres du Seigneur. Ses amis étaient des dieux de la terre. Voici leurs noms : Eliphas, roi des Thémanites ; Bildad, roi des Scuhites ; Tsophar, roi des Nahamitites ; Elihu, fils de Barachel ; Busite, de la famille de Ram, race éclatante parmi les races humaines. Ainsi nul n'eut d'abord des amis plus puissans et plus nombreux, et nul ensuite ne fut plus délaissé.

Les habitans du pays de Hutz le regardaient avec jalousie, et il leur disait : Vous êtes des insensés, car je ne jouis de ces grandes richesses que pour vous en faire part, je répands l'abondance parmi vous. Les esclaves que j'achète vivent heureux et tranquilles ; et vous, quand vos troupeaux périssent, je vous en donne de nouveaux. Si vos moissons ne suffisent pas à votre nourriture, mes greniers vous sont ouverts. Si les Sabéens ou les Chaldéens vous pillent, je vous rends ce qu'ils vous ont pris, lorsque mes serviteurs n'ont pas su vous défendre. Qu'avez-vous donc à demander ? et mes richesses que sont-elles ? Mes troupeaux ne peuvent-ils pas périr aussi ? Le feu du ciel ne peut-il pas brûler mes granges et mes greniers ? Si les Sabéens et les Chaldéens venaient en troupes plus nombreuses, où trouverai-je des forces pour vous défendre, pour me défendre moi-même ? Mes enfans sont sujets à la mort comme les vôtres, et moi je suis soumis aux infirmités, à la vieillesse, à la mort aussi bien que le plus indigent d'entre vous. Au reste, qu'importent les biens et les maux ? n'y a-t-il pas une autre vie ? Accomplissons la justice, selon notre lieu, selon notre capacité. Dites, lorsque je suis assis sur mon tribunal comme un juge ou comme un roi, lorsque je marche au milieu de vous dans mon opulence,

avez-vous à vous plaindre de moi ? ai-je chassé le voyageur de mon foyer ? ai-je banni le misérable de ma présence ? la prière a-t-elle trouvé mes oreilles insensibles ? mes paroles ont-elles été dures ou menaçantes ?

" Pourquoi," murmuraient les indigens, " pourquoi cette inégale dispensation des biens de la terre ?" Dieu a voulu, répondait Job, que les uns méritassent en donnant, et que les autres méritassent en recevant, mais toujours les bienfaits viennent de lui, et c'est lui aussi qui rend la justice aux peuples.

Un jour Job entra dans la maison d'une veuve qui poussait vers le ciel des cris douloureux ; sa fille venait de mourir : déjà le linceul funèbre était jeté sur le corps de la vierge. Femme, dit le juste, vous poussez des hurlemens comme si votre fille n'était plus ! Dieu ! s'écrie la veuve, la vie subsisterait-elle encore dans la vierge que j'ai enfantée avec douleur, et que j'ai nourrie de mon lait ? Oui, répond Job, mais, c'est la vie immortelle. Femme, n'as-tu jamais vu la chenille qui rampe, lorsqu'elle est près de mourir, se construire elle-même un tombeau formé de réseaux de soie ? n'as-tu jamais pénétré au travers des légers tissus, semblables à un or ductile, pour y voir la momie de la chenille, qui naguère se traînait sur l'herbe, et qui rongeait les feuilles des arbres ? n'as-tu pas vu ensuite cette momie, plongée dans le sommeil de la mort, se débarrasser de ses langes, s'ouvrir son tombeau, revêtir des ailes diaprées, et se jouer sous le soleil ? La chenille est un emblême que Dieu nous a envoyé : naguère elle se traînait sur l'herbe, et rongeait les feuilles des arbres ; maintenant elle vole dans l'air, et se nourrit du parfum des fleurs.

A ces mots, il soulève le linceul : Femme, dit-il, ose regarder ce visage, et dis-moi si déjà il ne rayonne pas d'immortalité. Regarde si tu ne vois pas un noble sourire sur ses lèvres, et si ces paupières, doucement fermées, n'annoncent pas une âme qui s'occupe en silence de hautes pensées ; oui, ce sont les pensées nouvelles de l'autre vie. Regarde ce front, explique-moi ce que veut dire ce calme solennel. L'âme de ta fille marque les dernières traces de

son passage sur ce beau marbre blanc qu'elle a vivifié un instant, et elle s'est envolée vers le séjour éternel. Femme, réjouis-toi, les habitans du séjour éternel te glorifient, parce que tu leur as donné une céleste compagne.

La veuve désolée considérait avec étonnement sa fille ; et, en considérant ce beau visage de la vierge, elle conçut la grande pensée de l'immortalité de l'âme ; elle dit à Job : Je te remercie. Je pleurerai l'absence de ma fille ; je soupirerai après l'instant où je la retrouverai ; je ne pleurerai plus sa mort. Mais, homme de Dieu, dis-tu vrai ? l'âme est-elle immortelle ? Femme, s'écrie Job, as-tu vu la prospérité du méchant ? Oui, répond la veuve, et j'ai accusé la justice de Dieu. L'époux qui m'a été donné dans la joie m'a été ravi dans la détresse. Ma fille, tendre objet d'amour et de pitié, n'a point crû sous le soleil de la patrie ; elle n'a jamais vu les fêtes du sol natal. C'est une plante étrangère qui s'est épanouie à regret pour se flétrir aussitôt ; et cependant notre héritage est dévoré par des gens qui savourent les fruits de notre terre, qui font des noces fortunées, et qui mourront pleins de jours. Eh bien ! reprend le juste, sache que l'âme est immortelle, et tout sera expliqué. Ah ! j'en jure les merveilles de la création, j'en jure la grandeur et la bonté de Dieu, j'en jure la pensée humaine, j'en jure les douleurs et les affections de l'homme, l'âme est immortelle.

Pendant qu'il parlait, une lueur divine illuminait ses yeux, la persuasion sortait de ses lèvres ; la Sunamite pleura de nouveau, et fut de nouveau consolée.

Le patriarche ne se borna point à enseigner à la veuve affligée comment se faisait la restitution de l'être, prodige insondable de la puissance infinie, il ne se borna point à montrer partout, dans la nature, le phénix renaissant de ses cendres, et l'intelligence échappant à la corruption qui atteint les corps ; il voulut faire connaître à la triste Sunamite la destinée des méchans. Car, disait-elle avec amertune, si l'intelligence doit échapper à la destruction, l'âme des méchans est immortelle comme celle des bons. Oui, répondait Job, mais sans entrer dans tous les secrets de la

justice éternelle, nous en savons assez pour croire à des purifications mesurées, selon le besoin des âmes. Doctrine des peines et des récompenses, décret immuable pour la réhabilitation de l'essence humaine, vous fûtes expliqués à la pauvre Sunamite, qui pleura de nouveau, et fut de nouveau consolée.

Ainsi Job passait sa vie à faire du bien ; mais Dieu voulut éprouver le juste. Il voulut avoir des entretiens avec lui, au sein de la douleur et de la misère, parce que d'ordinaire les hommes n'aiment pas à converser avec Dieu lorsqu'ils sont dans l'enivrement de la prospérité. Job ne savait pas les desseins de son créateur, mais il éprouvait qu'une vanité infinie gissait dans l'abondance de tant de biens. Il était effrayé de la fécondité de ses troupeaux, de la fertilité de ses champs. Aurais-je donc offensé le Seigneur, disait-il, puisqu'il refuse de me visiter ? Il n'y a point d'affliction en moi, et je sens d'autant plus la fragilité de tant de biens, que ces biens ne peuvent me satisfaire. C'est une grande affliction, la plus grande de toutes, que celle de n'avoir rien à désirer, et cependant de désirer toujours. C'est une immense tristesse qu'une tristesse sans objet. Les vœux de Job furent trop accomplis. (*Orphée.*)

LAMENNAIS.

LAMENNAIS (ROBERT-FELICITE, abbé de) naquit à Saint-Malo le 19 juin 1782. L'*Essai sur l'indifférence en matière de religion*, dont le premier volume parut en 1817, fit dans le public une sensation extraordinaire. On peut dire qu'à l'exception de quelques pages dont la forme ne paraît pas assez châtiée ni assez sévère, c'est un livre écrit avec cette éloquence vive et passionnée dont il semblait que J.-J. Rousseau eût, en mourant, emporté le secret. Les *Paroles d'un Croyant*, ouvrage dont le fond a été diversement apprécié, n'est littérairement qu'une magnifique imitation du style biblique. Puis l'auteur excommunié des *Paroles d'un Croyant* fit paraître successivement les *Affaires de Rome*, *De l'Esclavage moderne* et *le Pays et le Gouvernement*. Catholique ultramontain, ultra-monarchiste ou démocrate absolu, M. de Lamennais est toujours un grand poète et l'une des plus nobles intelligences de notre époque.

* PARABOLE.

Deux hommes étaient voisins, et chacun d'eux avait une femme et plusieurs petits enfants, et son seul travail pour les faire vivre.

Et l'un de ces deux hommes s'inquiétait en lui-même, disant: Si je meurs, ou que je tombe malade, que deviendront ma femme et mes enfants?

Et cette pensée ne le quittait point, et elle rongeait son cœur comme un ver ronge le fruit où il est caché.

Or, bien que la même pensée fût venue également à l'autre père, il ne s'y était point arrêté; car, disait-il, Dieu, qui connaît toutes ses créatures et qui veille sur elles, veillera aussi sur moi, et sur ma femme, et sur mes enfants.

Et celui-ci vivait tranquille, tandis que le premier ne goûtait pas un instant de repos ni de joie intérieurement.

Un jour qu'il travaillait aux champs, triste et abattu à cause de sa crainte, il vit quelques oiseaux entrer dans un buisson, en sortir, et puis bientôt y revenir encore.

Et, s'étant approché, il vit deux nids posés côte à côte, et dans chacun plusieurs petits nouvellement éclos et encore sans plumes.

Et, quand il fut retourné à son travail, de temps en temps il levait les yeux, et regardait ces oiseaux, qui allaient et venaient portant la nourriture à leurs petits.

Or, voilà qu'au moment où l'une des mères rentrait avec sa becquée, un vautour la saisit, l'enlève; et la pauvre mère, se débattant vainement sous sa serre, jetait des cris perçants.

A cette vue, l'homme qui travaillait sentit son âme plus troublée qu'auparavant: car, pensait-il, la mort de la mère, c'est la mort des enfants. Les miens n'ont que moi non plus. Que deviendront-ils si je leur manque?

Et tout le jour il fut sombre et triste, et la nuit il ne dormit point.

Le lendemain, de retour aux champs, il se dit: Je veux voir les petits de cette pauvre mère: plusieurs sans doute ont déjà péri. Et il s'achemina vers le buisson.

Et, regardant, il vit les petits bien portants ; pas un ne semblait avoir pâti.

Et, ceci l'ayant étonné, il se cacha pour observer ce qui se passerait.

Et, après un peu de temps, il entendit un léger cri, et il aperçut la seconde mère rapportant en hâte la nourriture qu'elle avait recueillie, et elle la distribua à tous les petits indistinctement, et il y en eut pour tous, et les orphelins ne furent point délaissés dans leur misère.

Et le père qui s'était défié de la Providence, raconta le soir à l'autre père ce qu'il avait vu.

Et celui-ci dit : Pourquoi s'inquiéter ? Jamais Dieu n'abandonne les siens. Son amour a des secrets que nous ne connaissons point. Croyons, espérons, aimons, et poursuivons notre route en paix.

Si je meurs avant vous, vons serez le père de mes enfants ; si vous mourez avant moi, je serai le père des vôtres.

Et si, l'un et l'autre, nous mourons avant qu'ils soient en âge de pourvoir eux-mêmes à leurs nécessités, ils auront pour père le Père qui est dans les cieux.

(*Paroles d'un Croyant.*)

* LES MORTS.

Ils ont passé sur cette terre, ils ont descendu le fleuve du temps ; on entendit leurs voix sur ses bords, et puis l'on n'entendit plus rien. Où sont-ils ? Qui nous le dira ? *Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur.*

Pendant qu'ils passaient, mille ombres vaines se présentèrent à leurs regards : le monde que le Christ a maudit leur montra ses grandeurs, ses richesses, ses voluptés ; ils les virent, et soudain ils ne virent plus que l'éternité. Où sont-ils ? Qui nous le dira ? *Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur.*

Semblable à un rayon d'en haut, une Croix dans le lointain apparaissait pour guider leur course, mais tous ne la regardaient pas ! Où sont-ils ? Qui nous le dira ? *Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur.*

Il y en avait qui disaient : Qu'est-ce que les flots qui nous emportent ? Y a-t-il quelque chose après le voyage rapide ? Nous ne le savons pas, nul ne le sait, et comme ils disaient cela, les rives s'évanouissaient. Où sont-ils ? Qui nous le dira ? *Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur.*

Il y en avait aussi qui semblaient, dans un recueillement profond, écouter une parole secrète, et puis, l'œil fixé sur le couchant, tout-à-coup ils chantaient une aurore invisible et un jour qui ne finit jamais. Où sont-ils ? Qui nous le dira ? *Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur.*

Entraînés pêle-mêle, jeunes, vieux, tous disparaissaient, tels que le vaisseau que chasse la tempête ; on compterait plutôt les sables de la mer que le nombre de ceux qui se hâtaient de passer. Où sont-ils ? Qui nous le dira ? *Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur.*

Ceux qui les virent ont raconté qu'une grande tristesse était dans leur cœur ; l'angoisse soulevait leur poitrine, et comme fatigués du travail de vivre, levant les yeux au ciel, ils pleuraient. Où sont-ils ? Qui nous le dira ? *Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur.*

Des lieux inconnus, où le fleuve se perd, deux voix s'élèvent incessamment.

L'une dit : *Du fond de l'abîme j'ai crié vers vous, Seigneur ; Seigneur, écoutez mes gémissements, prêtez l'oreille à ma prière. Si vous scrutez nos iniquités, qui soutiendra vos regards ? Mais près de vous est la miséricorde et une rédemption immense.*

Et l'autre : *Nous vous louons, ô Dieu, nous vous bénissons : Saint, saint, saint, le Seigneur Dieu des armées ! La terre et les cieux sont remplis de votre gloire.*

Et nous aussi, bientôt nous irons là d'où partent ces plaintes ou ces chants de triomphe. Où serons-nous ? Qui nous le dira ? *Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur !*

(*Fragments inédits.*)

* LA CHARITÉ.

Vous n'avez qu'un jour à passer sur la terre; faites en sorte de le passer en paix.

La paix est le fruit de l'amour; car, pour vivre en paix, il faut savoir supporter bien des choses.

Nul n'est parfait, tous ont leurs défauts; chaque homme pèse sur les autres, et l'amour seul rend ce poids léger.

Si vous ne pouvez supporter vos frères, comment vos frères vous supporteront-ils ?

Il est écrit du fils de Marie; Comme il avait aimé les siens qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin.

Aimez donc vos frères qui sont dans le monde, et aimez-les jusqu'à la fin.

L'amour est infatigable, il ne se lasse jamais. L'amour est inépuisable, il vit et renaît de lui-même; et plus il s'épanche, plus il surabonde.

Qui s'aime plus que son frère n'est pas digne du Christ, mort pour ses frères. Avez-vous donné vos biens, donnez encore votre vie, et l'amour vous rendra tout.

Je vous le dis en vérité, celui qui aime, son cœur est un paradis sur la terre. Il a Dieu en soi, car Dieu est amour.

L'homme vicieux n'aime point, il convoite : il a faim et soif de tout; son œil, tel que l'œil du serpent, fascine et attire, mais pour dévorer.

L'amour repose au fond des âmes pures, comme une goutte de rosée dans le calice d'une fleur.

Oh ! si vous saviez ce que c'est qu'aimer !

Vous dites que vous aimez, et beaucoup de vos frères manquent de pain pour soutenir leur vie, de vêtements pour couvrir leurs membres nus, d'un toit pour s'abriter, d'un poignée de paille pour dormir dessus; tandis que vous avez toutes choses en abondance.

Vous dites que vous aimez, et il y a, en grand nombre, des malades qui languissent, privés de secours, sur leur pauvre couche; des malheureux qui pleurent sans que personne pleure avec eux; des petits enfants qui s'en vont,

tout transis de froid, de porte en porte demander aux riches une miette de leur table, et qui ne l'obtiennent pas.

Vous dites que vous aimez vos frères ; et que feriez-vous donc si vous les haïssiez ?

Et moi, je vous le dis, quiconque, le pouvant, ne soulage pas son frère qui souffre, est l'ennemi de son frère ; et quiconque, le pouvant, ne nourrit pas son frère qui a faim, est son meurtrier. (*Paroles d'un Croyant.*)

*BARANTE.

BARANTE (Prosper Bruguière, baron de) naquit à Riom en 1783. Auditeur au conseil d'Etat sous l'Empire, il arriva sous la Restauration à de hautes fonctions administratives et est aujourd'hui Pair de France. Son *Tableau de la littérature française au XVIIIe Siècle* l'avait déjà placé au rang de nos meilleurs critiques, quand l'*Histoire des ducs de Bourgogne* vint mettre le sceau à sa réputation littéraire. Ce grand et magnifique ouvrage, qui appartient à l'école savante d'*Augustin Thierry*, se distingue par l'animation du style, la vérité des détails et par cette couleur locale et vivifiante sans laquelle il n'est plus aujourd'hui de beau livre d'histoire.

M. de Barante a été nommé membre de l'Académie française en 1828. Depuis cette époque, il a publié une traduction fort estimée des *Œuvres dramatiques de Schiller*.

*APPARITION AU ROI CHARLES VI DANS LA FORÊT DU MANS.

On était alors au commencement d'août, dans les jours les plus chauds de l'année. Le soleil était ardent, surtout dans ce pays sablonneux. Le Roi était à cheval, vêtu de l'habillement court et étroit qu'on nommait un Jacque ; le sien était en velours noir et l'échauffait beaucoup. Il avait sur la tête un chaperon de velours écarlate, orné d'un chapelet de grosses perles, que lui avait donné la Reine à son départ. Derrière lui étaient deux pages à cheval ; l'un portait un de

ces beaux casques d'acier, légers et polis qu'on fabriquait alors à Montauban ; l'autre tenait une lance, dont le fer avait été donné au Roi par le sire de La Rivière, qui l'avait rapporté de Toulouse, où on les forgeait mieux que nulle part ailleurs. Pour ne pas incommoder le Roi par la poussière et la chaleur, on le laissait marcher ainsi presque seul. Le duc de Bourgogne et le duc de Berri étaient à gauche, quelques pas en avant, conversant ensemble. Le duc d'Orléans, et le duc de Bourbon, le Sire de Coucy et quelques autres étaient aussi en avant, formant un autre groupe. Par derrière, les sires de Navarre, d'Albert, de Bar, d'Artois, et beaucoup d'autres formaient une assez grande troupe.

On cheminait en cet équipage, et l'on venait d'entrer dans la grande forêt du Mans, lorsque tout-à-coup sortit de derrière un arbre, au bord de la route, un grand homme, la tête et les pieds nus, vêtu d'une méchante souquenille blanche. Il s'élança et saisit le cheval du Roi par la bride :

“ Ne va pas plus loin, noble roi, cria-t-il d'une voix terrible ; retourne, tu es trahi !” Les hommes d'armes accoururent sur-le-champ, et frappant du bâton de leurs lances sur les mains de cet homme, lui firent lâcher la bride. Comme il avait l'air d'un pauvre fou et de rien de plus, on le laissa aller sans s'informer de rien, et même il suivit le Roi pendant près d'une demi-heure, répétant de loin le même cri. (*Histoire des ducs des Bourgogne.*)



*NODIER.

NODIER (Charles) naquit à Besançon, le 29 Avril 1783. Opposé à la politique de l'Empereur, son ode *la Napoléone* lui valut un long et pénible exil. Au retour des Bourbons, il rentra en France, obtint une place de bibliothécaire qu'il a conservée jusqu'à sa mort et qui lui assurait une existence honorable et tranquille. Poète élégant et spirituel, philologue distingué, bibliographe instruit et critique savant, Ch. Nodier se faisait remarquer encore par la bonté avec laquelle il ac-

cueillait les jeunes talents et par l'appui qu'il savait prêter à toute bonne doctrine littéraire. Parmi ses ouvrages on doit surtout citer ses *Contes*, ses *Souvenirs de Jeunesse* et ses *Souvenirs de la Révolution française*.

Après avoir fait une savante critique de l'ancien dictionnaire de l'académie française, Ch. Nodier est devenu membre de cette société en 1833. Cet écrivain est mort à Paris en Janvier 1844, regretté des amis des lettres et de tous ceux qui l'avaient connu.

---

* LES SOUVENIRS DE LA VIEILLESSE.

Le plus doux privilége que la nature ait accordé à l'homme qui vieillit, c'est celui de se ressaisir avec une extrême facilité des impressions de l'enfance. A cet âge de repos, le cours de la vie ressemble à celui d'un ruisseau que la pente rapproche, à travers mille détours, des environs de sa source, et qui libre enfin de tous les obstacles qui ont embarrassé son voyage inutile, vainqueur des rochers qui l'ont brisé à son passage, pur de l'écume des torrents qui a troublé ses eaux, se déroule et s'aplanit tout à coup pour répéter une fois encore, avant de disparaître, les premiers ombrages qui se soient mirés à ses bords. A le voir ainsi, calme et transparent, réfléchir à sa surface immobile les mêmes arbres et les mêmes rivages, on se demanderait volontiers de quel côté il commence et de quel côté il finit. Il faut qu'un rameau de saule, dont l'orage de la veille lui a confié le débris, flotte un moment sous vos yeux pour vous faire reconnaître l'endroit vers lequel son penchant l'entraîne.

Demain le fleuve qui l'attend à quelques pas l'aura emporté avec lui, et ce sera pour jamais.

Tous les intermédiaires s'effacent ainsi dans les souvenirs de la vieillesse, reposée des passions orageuses et des espérances déçues, quand les longs voyages de la pensée ramènent l'homme, de circuits en circuits, parmi la verdure et les fleurs de son riant berceau. Cette volupté est une des plus vives de l'âme, mais elle dure peu ; et c'est la seule d'ailleurs que puissent envier à ceux qui ont eu le

malheur de vivre longtemps ceux qui ont le bonheur de mourir jeunes.

* POLICHINELLE.

Voilà, voilà Polichinelle, le grand, le vrai, l'unique Polichinelle ! Il ne paraît pas encore, et vous le voyez déjà ; vous le reconnaissez à son rire fantastique, inextinguible comme celui des dieux. Il ne paraît pas encore ; mais il susurre, il siffle, il bourdonne, il babille, il crie, il parle de cette voix qui n'est pas une voix d'homme, et de cet accent qui n'est pas pris dans les organes de l'homme, et qui annonce quelque chose de supérieur à l'homme, Polichinelle, par exemple. Il s'élance en riant, il tombe, il se relève, il se promène, il gambade, il saute, il se débat, il gesticule et retombe démantibulé contre le châssis qui résonne de sa chute. Ce n'est rien, c'est tout Polichinelle ! Les sourds l'entendent et rient ; les aveugles rient et le voient, et toutes les pensées de la multitude enivrée se confondent en un cri : C'est lui ! c'est lui ! c'est Polichinelle !

Alors—oh ! c'est un spectacle enchanteur que celui-ci—alors les petits enfants qui se tenaient immobiles d'un curieux effroi entre les bras de leurs bonnes, la vue fixée avec inquiétude sur le théâtre vide, s'émeuvent et s'agitent tout à coup, agrandissent encore leurs beaux yeux ronds pour mieux voir ; s'approchent, se retirent, se rapprochent, se disputent la première place. Ils s'en disputeront bien d'autres quand ils seront grands. Le flot de l'avant-scène roule à sa surface des petits bonnets, des petits chapeaux, des petits schakos, des toques, des casquettes, des bourrelets, de jolis bras blancs qui se contrarient, de jolies mains blanches qui se repoussent, et tout cela, vous savez pourquoi, pour saisir, pour avoir Polichinelle vivant. Je le comprends à merveille ; mais moi, pauvres enfants, moi qui ai grisonné là derrière vos pères, il y a quarante ans que je l'attends.

LE CHIEN DE BRISQUET.

Le chien de Brisquet ?...Hélas ! ce n'est qu'un chien ; mais c'est un chien, un véritable chien, dont l'histoire ne contient ni descriptions inutiles, ni discours aux périodes sonores, ni combinaisons dramatiques, ni artifices de mots : son histoire, c'est tout bonnement l'histoire du chien de Brisquet,—et cette histoire,—la voici :

Monseigneur,—en notre forêt de Lions, vers le hameau de la Goupillière, tout près d'un grand puits fontaine, il y avait un bonhomme, bûcheron de son état, qui s'appelait Brisquet, ou autrement le fendeur à la bonne hache, et qui vivait pauvrement du produit de ses fagots, avec sa femme qui s'appelait Brisquette. Le bon Dieu leur avait donné deux jolis petits enfans, un garçon de sept ans qui était brun, et qui s'appelait Biscotin, et une blondine de six ans, qui s'appelait Biscotine. Outre cela, ils avaient un chien à poil frisé, noir par tout le corps, si ce n'est au musseu qu'il avait couleur de feu ; et c'était bien le meilleur chien du pays pour son attachement à ses maîtres.

On l'appelait la *Bichonne*, parce que c'était peut-être une chienne.

Vous souvenez-vous du temps où il vint tant de loups dans la forêt de Lions ? C'était dans l'année des grandes neiges, que les pauvres gens eurent si grand' peine à vivre. Ce fut une terrible désolation dans le pays. Brisquet qui allait toujours à sa besogne, et qui ne craignait pas les loups, à cause de sa bonne hache, dit un matin à Brisquette : " Femme, je vous prie de ne laisser courir ni Biscotin, ni Biscotine, tant que M. le grand-louvetier ne sera pas venu. Il y aurait du danger pour eux. Ils ont assez de quoi marcher entre la butte et l'étang, depuis que j'ai planté des piquets le long de l'étang pour les préserver d'accident. Je vous prie aussi, Brisquette, de ne pas laisser sortir la Bichonne, qui ne demande qu'à trotter." Brisquet disait tous les matins la même chose à Brisquette. Un soir, il n'arriva pas à l'heure ordinaire. Brisquette venait sur le pas

de la porte, rentrait, ressortait, et disait en se croisant les mains : " Mon Dieu, qu'il est attardé !...—Et puis elle sortait encore, en criant :" " Eh ! Brisquet !"—Et la Bichonne lui sautait jusqu'aux épaules, comme pour lui dire : N'irai-je pas ?—Paix ! lui dit Brisquette. "—Ecoute, Biscotine, va jusqu'à la butte, pour voir si ton père ne revient pas.—Et toi, Biscotin, suis le chemin au long de l'étang, en prenant bien garde s'il n'y a pas de piquets qui manquent,—et crie fort : Brisquet ! Brisquet !...—Paix ! la Bichonne !" Les enfans allèrent, allèrent, et quand ils se furent rejoints à l'endroit où le sentier de l'étang vient couper celui de la butte : " Mordienne, dit Biscotin, je retrouverai notre pauvre père, ou les loups m'y mangeront.—Pardienne, dit Biscotine, ils m'y mangeront bien aussi."

Pendant ce temps là, Brisquet était revenu par le grand chemin de Puchay, en passant à la Croix-aux-Anes, sur l'abbaye de Mortemer, parce qu'il avait une hottée de cotrets à fournir chez Jean Paquier.—" As-tu vu nos enfans ? lui dit Brisquette.—Nos enfans ? dit Brisquet, nos enfans ? Mon Dieu ! sont-ils sortis ?—Je les ai envoyés à ta rencontre, jusqu'à la butte et à l'étang, mais tu as pris par un autre chemin." Brisquet ne posa pas sa bonne hache. Il se mit à courir du côté de la butte. " Si tu menais la Bichonne ?" lui cria Brisquette. La Bichonne était déjà bien loin. Elle était si loin, que Brisquet la perdit bientôt de vue. Et il avait beau crier : " Biscotin, Biscotine !" on ne lui répondait pas. Alors, il se prit à pleurer, parce qu'il s'imagina que ses enfans étaient perdus. Après avoir couru longtemps, long-temps, il lui sembla reconnaître la voix de la Bichonne. Il marcha droit dans le fourré, à l'endroit où il l'avait entendue, et il y entra sa bonne hache levée. La Bichonne était arrivée là, au moment où Biscotin et Biscotine allaient être dévorés par un gros loup. Elle s'était jetée devant en aboyant, pour que ses abois avertissent Brisquet. Brisquet, d'un coup de sa bonne hache, renversa le loup roide mort, mais il était trop tard pour la Bichonne : elle ne vivait déjà plus.

Brisquet, Biscotin et Biscotine rejoignirent Brisquette.

C'était une grande joie, et cependant tout le monde pleura ; il n'y avait pas un regard qui ne cherchât la Bichonne.

Brisquet enterra la Bichonne au fond de son petit enclos sous une grosse pierre, sur laquelle le maître d'école écrivit en latin :

C'est ici qu'est la Bichonne,
Le pauvre chien de Brisquet.

Et c'est depuis ce temps-là qu'on dit en commun proverbe : *Malheureux comme le chien à Brisquet, qui n'allit qu'une fois au bois, et que le loup mangit.*

(*Le Roi de Bohême et ses sept châteaux.*)

GUIZOT.

GUIZOT (François-Pierre-Guillaume) naquit à Nimes le 4 octobre 1787. Il fut nommé en 1812 professeur d'histoire à la Faculté des lettres de Paris, et se fit, par son enseignement philosophique et lumineux, une prompte célébrité. Doué d'une grande activité d'esprit, et ne se donnant d'autre repos que celui qui résulte d'un changement d'occupations, M. Guizot a publié une édition nouvelle du *Dictionnaire des synonymes*, la *Vie des poètes français*, une édition des *Œuvres de Shakespeare*, la collection des *Mémoires relatifs à la révolution d'Angleterre*, des *Essais sur l'histoire de France*, et une *Histoire de la civilisation.*

Au commencement de 1830 M. Guizot a été nommé député, et depuis cette époque il a été souvent appelé à faire partie du ministère. Son éloquence remarquable, sa raison grave et austère, lui ont acquis à la Chambre et dans les conseils de la couronne une très haute influence.

M. Guizot est membre de l'Académie française depuis 1836.

EXÉCUTION DE CHARLES Ier.

Après quatre heures d'un sommeil profond, Charles sortit de son lit : "J'ai une grande affaire à terminer, dit-il à Herbert, il faut que je me lève promptement ;" et il se mit

à sa toilette. Herbert troublé le peignait avec moins de soin : " Prenez, je vous prie, lui dit le roi, la même peine qu'à l'ordinaire ; quoique ma tête ne doive pas rester longtemps sur mes épaules, je veux être paré aujourd'hui comme un marié." En s'habillant, il demanda une chemise de plus. " La saison est si froide, dit-il, que je pourrais trembler ; quelques personnes l'attribueraient peut-être à la peur, je ne veux pas qu'une telle supposition soit possible." Le jour à peine levé, l'évêque arriva et commença les exercices religieux. Comme il lisait, dans le XXVII[e] chapitre de l'évangile selon saint Mathieu, le récit de la passion de Jésus-Christ, " Mylord, lui demanda le roi, avez-vous choisi ce chapitre comme le plus applicable à ma situation ?—Je prie Votre Majesté de remarquer, répondit l'évêque, que c'est l'évangile du jour, comme le prouve le calendrier." Le roi parut profondément touché, et continua ses prières avec un redoublement de ferveur. Vers dix heures, on frappa doucement à la porte de la chambre : Herbert demeurait immobile : un second coup se fit entendre un peu plus fort, quoique léger encore : " Allez voir qui est là," dit le roi : c'était le colonel Hacker. " Faites-le entrer," dit-il. " Sire, dit le colonel à voix basse et à demi tremblant, voici le moment d'aller à White-Hall ; Votre Majesté aura encore plus d'une heure pour s'y reposer.—Je pars dans l'instant, répondit Charles, laissez-moi." Hacker sortit : le roi se recueillit encore quelques minutes, puis, prenant l'évêque par la main : " Venez, dit-il, partons : Herbert, ouvrez la porte ; Hacker m'avertit pour la seconde fois." Et il descendit dans le parc qu'il devait traverser pour se rendre à White-Hall.

Hacker frappa à la porte : Juxon et Herbert tombèrent à genoux. " Relevez-vous, mon vieil ami," dit le roi à l'évêque en lui tendant la main. Hacker frappa de nouveau : Charles fit ouvrir la porte. " Marchez, dit-il au colonel, je vous suis." Il s'avança le long de la salle des banquets, toujours entre deux haies de troupes. Une foule d'hommes et de femmes s'y étaient précipités au péril de leur vie, immobiles derrière la garde, et priant pour le roi, à mesure

qu'il passait; les soldats, silencieux eux-mêmes, ne les rudoyaient point. A l'extrémité de la salle, une ouverture, pratiquée la veille dans le mur, conduisait de plain-pied à l'échafaud tendu de noir; deux hommes debout auprès de la hache, tous deux en habits de matelots et masqués. Le roi arriva, la tête haute, promenant de tous côtés ses regards, et cherchant le peuple pour lui parler: mais les troupes couvraient seules la place; nul ne pouvait approcher. Il se tourna vers Juxon et Tomlinson. "Je ne puis guère être entendu que de vous, leur dit-il, ce sera donc à vous que j'adresserai quelques paroles;" et il leur adressa en effet un petit discours qu'il avait préparé, grave et calme jusqu'à la froideur, uniquement appliqué à soutenir qu'il avait eu raison; que le mépris des droits du souverain était la vraie cause des malheurs du peuple; que le peuple ne devait avoir aucune part dans le gouvernement; qu'à cette seule condition le royaume retrouverait la paix et ses libertés. Pendant qu'il parlait, quelqu'un toucha à la hache; il se retourna précipitamment, disant: "Ne gâtez pas la hache; elle me ferait plus de mal;" et, son discours terminé, quelqu'un s'en approchant encore: "Prenez garde à la hache! prenez garde à la hache!" répéta-t-il d'un ton d'effroi... Le plus profond silence régnait; il mit sur sa tête un bonnet de soie, et, s'adressant à l'exécuteur: "Mes cheveux vous gênent-ils?—Je prie Votre Majesté de les ranger sous son bonnet," répondit l'homme en s'inclinant. Le roi les rangea avec l'aide de l'évêque... "J'ai pour moi, lui dit-il en prenant ce soin, une bonne cause et un Dieu clément." Juxon: "Oui, sire, il n'y a plus qu'un pas à franchir, il est plein de trouble et d'angoisse, mais de peu de durée, et songez qu'il vous fait faire un grand trajet: il vous transporte de la terre au ciel." Le Roi: "Je passe d'une couronne corruptible à une couronne incorruptible, où je n'aurai à craindre aucun trouble, aucune espèce de trouble." Et se tournant vers l'exécuteur: "Mes cheveux sont-ils bien?" Il ôta son manteau et son Saint-George, donna le Saint-George à l'évêque en lui disant: "*Souvenez-vous*," ôta son habit, remit son manteau, et regardant le billot: "Placez-le de manière à

ce qu'il soit bien ferme," dit-il à l'exécuteur. "Il est ferme, sire." Le Roi: "Je ferai une courte prière, et, quand j'étendrai les mains, alors..." Il se recueillit, se dit à lui-même quelques mots à voix basse, leva les yeux au ciel, s'agenouilla, posa sa tête sur le billot; l'exécuteur toucha ses cheveux pour les ranger encore sous son bonnet; le roi crut qu'il allait frapper: "Attendez le signe," lui dit-il. "Je l'attendrai, sire, avec le bon plaisir de Votre Majesté." Au bout d'un instant le roi tendit les mains; l'exécuteur frappa, la tête tomba au premier coup: "Voilà la tête d'un traître," dit-il en la montrant au peuple: un long et sourd gémissement s'éleva autour de White-Hall. Beaucoup de gens se précipitaient au pied de l'échafaud pour tremper leur mouchoir dans le sang du roi. Deux corps de cavalerie, s'avançant dans deux directions différentes, dispersèrent lentement la foule. L'échafaud demeuré solitaire, on enleva le corps: il était déjà enfermé dans le cercueil; Cromwell voulut le voir, le considéra attentivement, et, soulevant de ses mains la tête comme pour s'assurer qu'elle était bien séparée du tronc: "C'était là un corps bien constitué, dit-il, et qui promettait une longue vie."

(*Histoire de la révolution d'Angleterre.*)

* L'INSTITUTEUR.

Il n'y a point de fortune à faire, il n'y a guère de renommée à acquérir dans les obligations pénibles que l'instituteur accomplit. Destiné à voir sa vie s'écouler dans un travail monotone, quelquefois même à rencontrer autour de lui l'injustice ou l'ingratitude de l'ignorance, il s'attristerait souvent et succomberait peut-être s'il ne puisait sa force et son courage ailleurs que dans les perspectives d'un intéret immédiat et purement personnel. Il faut qu'un sentiment profond de l'importance morale de ses travaux le soutienne et l'anime; que l'austère plaisir d'avoir servi les hommes et secrètement contribué au bien public devienne le digne salaire que lui donne sa conscience seule. C'est sa gloire de ne prétendre rien au-delà de son obscure et laborieuse

condition, de s'épuiser en sacrifices à peine comptés de ceux qui en profitent, de travailler enfin pour les hommes et de n'attendre sa récompense que de Dieu.

(*Circulaire ministérielle aux instituteurs communaux de France.*)

*CORMENIN.

* CORMENIN (Louis Marie de Lahaye de) est né à Paris le 6 Janvier 1788. Après des études brillantes, il fit son droit, puis en 1810 entra au conseil d'Etat. Il ne tarda point à se distinguer par une aptitude toute spéciale aux affaires administratives, et son grand et savant ouvrage sur le *Droit administratif*, paru en 1823, le plaça au premier rang de nos légistes. Elu député en 1828, M. de Cormenin, depuis cette époque, n'a cessé de siéger sur les bancs de la chambre, dont il est aujourd'hui le radical le plus populaire. Ce qui lui a valu cette popularité ce sont ses *Pamphlets*, écrits à la manière de Paul Louis Courier. Mais les véritables titres de M. de Cormenin à la gloire littéraire sont ses *Orateurs parlementaires* et surtout ses *Contemporains illustres*, chef-d'œuvre de style et de biographie critique.

* M. THIERS ORATEUR.

M. Thiers rencontre à chaque pas sur son chemin, fleurs rubis, perles, *diamants. Il n'a qu'à se baisser, il les ramasse, il les assemble, et ils prennent à l'instant même, entre ses mains, la forme d'une guirlande, d'une agrafe, d'une bague, d'une ceinture, d'un diadême, tant cet esprit a de richesse, de fécondité et d'éclat!

Il médite sans effort, il produit sans épuisement. Il marche sans fatigue et c'est le voyageur d'idées le plus rapide que je connaisse. Les temps passent devant sa mémoire, dans leur ordre et selon leurs figures, et la nature que les autres cherchent vient à lui sans qu'il l'appelle, avec toutes les pompes de sa majesté et toutes les grâces de son sourire. Avez-vous vu sur les bateaux à vapeur qui sillon-

nent nos fleuves, cette glace suspendue où se mire le rivage ? elle reflète et voit fuir rapidement les beaux villages, les églises aux flèches légères, les prairies verdoyantes, les montagnes chevelues, les voiles frémissantes des navires, les blonds épis de guérets immobiles, les troupeaux de la vallée, les nuages du ciel, les animaux et les hommes. C'est là M. Thiers : espèce de miroir parlementaire, il reflète les passions des autres, et il est sans passions ; il pleure et il n'a pas de larmes dans les yeux ; il se perce d'un poignard qui ne lui tire pas une goutte de sang. Pure comédie que tout cela, mais quelle comédie et quel comédien ! quel naturel ! quelle souplesse ! quelle verve d'imitation ! quelles inflexions de ton inattendues ! quelle transparence, quelle lumière dans ce style ! quelle grâce de négligé dans cette parole ! vous me trompez, comédien, et vous voulez me tromper. Vous jouez admirablement votre rôle, mais ce n'est qu'un rôle ; je sais tout cela et cependant je me laisse ravir à votre séduction ; je cède, tant que vous parlez, je suis sous le charme, et je préfère presque mieux entendre l'erreur dans votre bouche, que la vérité dans la bouche d'un autre.

(*Orateurs parlementaires.*)

* ELOQUENCE MILITAIRE DES ANGLAIS ET DES ESPAGNOLS.

Les généraux anglais sont sobres de mots. Leurs bulletins de guerre sont presque tous simples, brefs et dignes. Ils ne sont ni louangeurs, ni colères. Ils disent la vérité et vont au fait. Leurs soldats sont froids, intelligents, disciplinés, intrépides, moins sensibles à la gloire qu'au devoir, et aux compliments spirituellement tournés qu'au bien-être matériel. On ne ravirait pas leur imagination par des figures de rhétorique ; on ne ranimerait pas leur courage par les échauffements de la parole ; on ne remuerait pas leur cœur par des accents de sensibilité. Mais on ne leur dirait pas non plus, sans les faire murmurer : Vous n'avez ni souliers, ni capotes, ni vin, ni bière, ni pain, ni viande ; en attendant, mes amis, vous pouvez voler à la victoire !

Les chambres aristocratiques de la Grande-Bretagne votent aux généraux et officiers, en guise d'actions de grâces et de sabres d'honneur, de magnifiques pensions. C'est un peuple où, jusqu'à la gloire même, tout finit par de l'argent.

Le bulletin anglais est un peu sec, j'en conviens, mais je le préfèrerais cent fois, c'est mon goût, au bulletin espagnol qui est encore plus enflé que nos bulletins d'Afrique, et qui nomme la moindre escarmouche une bataille, et le moindre escarmoucheur un héros. Il n'y a que ce royaume là où l'on voie des Marquis de la Fidélité, des Princes de la Paix, des Ducs de la Victoire, deux ducs à la fois de cette qualité-là dans les deux camps opposés, en sorte qu'il n'y aurait jamais de vaincus d'aucun côté, puisque tout le monde y serait vainqueur. C'est l'immortel Riégo, l'immortel Zumelacarregui, l'immortel Cabrera, l'immortel Espartero et l'immortel Don Quichotte ! Héroïsme, fanfares, lauriers, décorations à tête de diamants, portraits enluminés et tabatières, voiturages du triomphateur à bras d'hommes et harangues ampoulées, tout cela heureusement n'y tire pas à conséquence, et l'on dit qu'il faut laisser l'armée, les municipalités et les Cortès donner carrière aux fougues de leur imagination et passer quelque chose aux gens de ce pays-là, parce qu'il y fait chaud.

(*Livre des Orateurs.*)

* MIRABEAU.

On est surpris, on s'arrête, on recule effrayé devant les œuvres de géant accomplies par Mirabeau pendant les deux années de sa vie parlementaire. Grands discours, apostrophes, répliques, motions, adresses, lettres à ses commettants, polémique de la presse, rapports, séances du matin, séances du soir, conférences de comités, il fait de tout, il est à tout. Rien pour lui de trop grand et rien de trop petit. Rien de trop complexe et rien de trop simple. Il porte sur ses épaules un monde de travaux, et il semble, dans cette carrière d'Hercule, n'éprouver ni lassitude, ni dégoût.

Il dénouait, en se jouant, les difficultés les plus compliquées, et son activité dévorante épuisait tous les sujets sans pouvoir se rassasier. Il occupait à la fois ses nombreux amis, ses électeurs, ses commis, ses secrétaires. Il conversait, il pérorait, il écoutait, il dictait, il lisait, il compilait, il écrivait, il déclamait, il correspondait avec toute la France. Il digérait les travaux des autres et il se les assimilait comme sa propre substance. Il recevait des notes au bas de la tribune, à la tribune même, et il les passait, sans s'interompre, au fil de son discours. Il retouchait les harangues et les rapports dont il avait donné le cadre, le plan, l'idée. Il les châtiait de sa verge, il les colorait de son expression, il les fortifiait de sa pensée. Ce plagiaire sublime, ce grand maître employait ses aides et ses élèves à tirer le marbre de la carrière et à dégrossir son œuvre, comme le statuaire qui, lorsque le bloc est à moitié taillé, s'approche, prend son ciseau, lui donne la respiration et la vie, et en fait un héros ou un dieu.

(*Livre des Orateurs.*)

* NAPOLÉON.

Napoléon, à son tour, s'empara habilement des forces vives de la Révolution qui, lasses de bouillonner au fond de leur cratère et de retomber sur elles-mêmes, cherchaient à se répandre au-dehors et débordaient vers la conquête. Il fut maître parce qu'il voulut l'être, parce qu'il put l'être, parce qu'il sut l'être. Il absorba, dans l'unité de son empire, les consciences, les intelligences et les libertés. Il eut de l'audace parce qu'il eut du génie, et peut-être il eut du génie parce qu'il eut de l'audace. Il méprisa les hommes, parce qu'il les jugea. Il aima la gloire, parce que tout le reste ne pouvait remplir le vide immense de son âme. Il dévora le temps, il dévora l'espace, parce qu'il lui fallait vivre plus vite, marcher plus vite que les autres hommes; il pesa le monde dans sa main, et il le trouva léger. Il rêva l'éternité de sa dynastie et la monarchie universelle.

Mais après avoir élevé si haut les conquérants, la Provi-

dence éteint d'un souffle l'éclat de leur diadème, et elle les donne en spectacle à l'univers, pour lui montrer que, malgré leur gloire et la sublimité de leur empire, ils sont hommes, et que, comme tous les hommes, ils sont sujets à des chutes et bornés par le néant.

(*Livre des Orateurs.*)

VILLEMAIN.

VILLEMAIN (Abel-François), né à Paris le 10 juin 1791, se distingua comme professeur long-temps avant l'âge où d'ordinaire on termine ses études ; le cours de littérature qu'il fit à la Sorbonne jusqu'en 1830 a laissé un souvenir impérissable dans la mémoire de ses nombreux auditeurs. Des palmes obtenues dans les concours académiques, et un volume d'*Eloges*, écrit avec une rare élégance et une finesse d'appréciation merveilleuse, lui ont mérité, en 1821, les suffrages unanimes de l'Académie française, qui ne crut pas pouvoir donner un plus digne successeur à M. de Fontanes.

On doit encore à M. Villemain une *Histoire de Cromwell*, un livre intitulé *Lascaris*, et la préface du nouveau dictionnaire de l'Académie.

Aujourd'hui secrétaire perpétuel de l'Académie française, pair de France et ministre de l'instruction publique, M. Villemain s'occupe, dit-on, dans ses rares moments de loisir, d'une histoire de Grégoire VII, qui sera sans doute pour lui un nouveau titre de gloire.

* MILTON COMPOSANT LE PARADIS PERDU.

Milton, libre et oublié, poursuivit avec ardeur la composition de son sublime ouvrage. Il avait alors cinquante-six ans ; il était aveugle, et tourmenté de la goutte. Une vie étroite et pauvre, de nombreux ennemis, le sentiment amer de ses illusions démenties, le poids humiliant de la disgrâce publique, la tristesse de l'âme et les souffrances du corps, tout accablait Milton ; mais un génie sublime habitait en lui. Dans ses journées rarement interrompues, dans les longues veilles de ses nuits, il méditait des vers sur un sujet depuis si longtemps déposé dans son âme, et qu'avaient

mûri, pour ainsi dire, tous les événements et toutes les passions de sa vie. Séparé de la terre par la perte du jour et par la haine des hommes, il n'appartenait plus qu'à ce monde mystérieux dont il racontait les merveilles. "Donne des yeux à mon âme," disait-il à sa muse. Il voyait en lui-même, dans le vaste champ de ses souvenirs et de ses pensées. Les fureurs du fanatisme, l'enthousiasme de la révolte, les tristes joies des partis vainqueurs, les haines profondes de la guerre civile, avaient de toutes parts assailli et exercé son génie. Les chaires des églises d'Angleterre, les salles de Westminster, toutes pleines de séditions et de bruyantes menaces, lui avaient fait entendre ce cri de guerre contre la puissance, qu'il aimait à répéter dans ses chants, et dont il armait l'enfer contre la monarchie du Ciel. La religion indépendante des Puritains, leurs extases mystiques, leur ardente piété sans foi positive, leurs interprétations arbitraires de l'Ecriture, avaient achevé d'ôter tout frein à son imagination, et lui donnaient quelque chose d'impétueux et d'illimité, comme les rêves du fanatisme.

A tant de sources d'originalité il faut joindre cette féconde imitation de la poésie antique, qui nourrissait la verve de Milton. Homère, après la Bible, avait toujours été sa première lecture ; il le savait presque par cœur, et l'étudiait sans cesse. Aveugle et solitaire, ses heures étaient partagées entre la composition poétique et le ressouvenir toujours entretenu des grandes beautés d'Isaïe, d'Homère, de Platon, d'Euripide. Il avait fait apprendre à ses filles à lire le grec et l'hébreu, et l'on sait que l'une d'elles, longtemps après, récitait de mémoire des vers d'Homère qu'elle avait ainsi retenus sans les comprendre. Chaque jour, Milton, en se levant, se faisait lire un chapitre de la Bible hébraïque ; puis il travaillait à son poëme, dont il dictait les vers à sa femme, ou quelquefois à un ami, à un étranger qui le visitait. La musique était une de ses distractions ; il touchait de l'orgue, et chantait avec goût. Au milieu de cette vie simple et occupée, le *Paradis perdu*, si longtemps médité, s'acheva promptement.

(*Histoire de Cromwell.*)

NAPOLÉON.

Des bords du Nil un homme avait reparu, déjà célèbre par de grands succès dans les combats, illustré par les revers d'une expédition lointaine et merveilleuse ; habile à tromper comme à vaincre, et jetant sur son retour fugitif tout l'éclat d'une heureuse témérité. Sa jeunesse et son audace semblaient lui donner de l'avenir. Ce luxe militaire de l'Orient, qu'il ramenait avec lui comme un trophée, ces drapeaux déchirés et vainqueurs, ces soldats qui avaient subjugué l'Italie et triomphé sur le Thabor et au pied des pyramides ; toute cette gloire de la France, qu'il appelait sa gloire, répandait autour de son nom un prestige trop dangereux chez un peuple si confiant et si brave. Il avait rencontré, il avait saisi le plus heureux prétexte pour le pouvoir absolu, de longs désordres à réparer. Son ardente activité embrassait tout pour tout envahir. Génie corrupteur, il avait cependant rétabli les autels ; funeste génie, élevé par la guerre et devant tomber par la guerre, il avait pénétré d'un coup d'œil l'importance du rôle de législateur ; il s'en était rapidement emparé dans l'intervalle de deux victoires ; et dès lors, au bruit des armes il allait exhausser son despotisme sur les bases de la société qu'il avait raffermies. On n'apercevait encore que le retour de l'ordre et l'espérance de la paix. Les maux de l'ambition, l'onéreuse tyrannie d'une guerre éternelle, le mépris calculé du sang français, la suppression de tous les droits publics se développèrent plus lentement, comme de fatales conséquences qu'enfermait l'usurpation, mais qu'elle n'avait pas d'abord annoncées. (*Cours d'éloquence.*)

*SCRIBE.

* SCRIBE (Augustin-Eugène) naquit à Paris le 25 décembre 1791. Dès le collège, où il fit les études les plus brillantes, il rêvait la chanson et le vaudeville. Aussi ne se reconnut-il aucune vocation pour le bar-

reau, carrière à laquelle on le destinait. Ayant perdu, très jeune encore, son père et sa mère, maître d'un revenu patrimonial suffisant, il se lança dans la petite littérature dramatique et ne tarda point à s'y faire un nom. Depuis 1820, M. Scribe est considéré comme le plus fécond et le plus spirituel de nos vaudevillistes. Après avoir introduit en France la comédie mixte, le drame bourgeois et sentimental, il a voulu briller dans une sphère plus élevée et a donné un assez grand nombre d'ouvrages en 5 actes parmi lesquels nous distinguerons le *Mariage d'argent*, *Bertrand et Raton*, la *Camaraderie*, le *Verre d'eau* etc. Son Théâtre, qui n'est pas sans défauts importants, nous paraît néanmoins destiné à survivre à notre époque, parce qu'il en est le résumé le plus exact et le plus complet.

M. Scribe a été reçu à l'Académie, en 1836. Outre ses compositions dramatiques, on lui doit encore plusieurs volumes de charmantes *Nouvelles*.

---

* LE PRIX DE LA VIE.

...... Joseph, ouvrant la porte du salon, vint nous dire que la chaise de poste était prête. Ma mère et ma sœur se jetèrent dans mes bras. " Il en est temps encore, me disaient-elles, renonce à ce voyage, reste avec nous.—Ma mère, je suis gentilhomme, j'ai vingt ans, il faut qu'on parle de moi dans le pays ! que je fasse mon chemin, soit à l'armée, soit à la cour !—Et quand tu seras parti, Bernard, que deviendrai-je ?—Vous serez heureuse et fière en apprenant les succès de votre fils.—Et si tu es tué dans quelque bataille ?—Qu'importe ! qu'est-ce que la vie ? est-ce qu'on y songe ? On ne songe qu'à la gloire quand on a vingt ans et qu'on est gentilhomme. Et me voyez-vous, ma mère, revenir près de vous, dans quelques années, colonel ou maréchal-de-camp, ou bien avec une belle charge à Versailles ?

—" Eh bien ! qu'en arrivera-t-il ?—Il arrivera que je serai ici respecté et considéré.—Et après ?—Que chacun m'ôtera son chapeau.—Et après ?—que j'épouserai ma cousine Henriette, que je marierai mes jeunes sœurs et que nous vivrons tous avec vous, tranquilles et heureux dans mes terres de Bretagne.—Et qui t'empêche de commencer dès aujourd'hui ? Ton père ne nous a-t-il pas laissé la plus belle fortune du pays ? y a-t-il, a dix lieues à la ronde, un plus

riche domaine et un plus beau château que celui de la Roche-Bernard? N'y es-tu pas considéré de tes vassaux? Un seul manque-t-il, quand tu traverses le village, à t'ôter son chapeau? Ne nous quitte pas, mon fils; reste près de tes amis, près de tes sœurs, près de ta vieille mère, qu'au retour peut-être tu ne retrouveras plus. Ne va pas dépenser en vaine gloire ou abréger, par des soucis et des tourments de toute espèce, des jours qui déjà s'écoulent si vite : la vie est une douce chose, mon fils, et le soleil de Bretagne est si beau!"—En me disant cela, elle me montrait par les fenêtres du salon les belles allées de mon parc, les vieux marronniers en fleurs, les lilas, les chèvrefeuilles dont le parfum embaumait les airs et dont la verdure étincelait au soleil.

Dans l'antichambre se tenait le jardinier avec toute sa famille. Tristes et silencieux, eux aussi semblaient me dire: ne partez pas, notre jeune maître, ne partez pas! Hortense, ma sœur aînée, me serrait dans ses bras, et Amélie, ma petite sœur, qui était dans un coin du salon occupée à regarder les gravures des fables de La Fontaine, s'était approchée de moi en me présentant le livre: "Lisez, lisez, mon frère, me disait-elle en pleurant...." C'était la fable des *Deux Pigeons!*... Je me levai brusquement, je les repoussai tous.—"J'ai vingt ans, je suis gentilhomme; il me faut de l'honneur, de la gloire....laissez-moi partir." Et je m'élançai dans la cour. J'allais monter dans la chaise de poste, lorsqu'une femme parut sur le perron de l'escalier. C'était Henriette! elle ne pleurait pas, elle ne prononçait pas une parole; mais pâle et tremblante, elle se soutenait à peine. De son mouchoir blanc, qu'elle tenait à la main, elle me fit un dernier signe d'adieu; puis tomba sans connaissance. Je courus à elle, je la relevai, je la serrai dans mes bras, je lui jurai amour pour la vie; et au moment où elle revenait à elle, la laissant aux soins de ma mère et de ma sœur, je courus à ma voiture sans m'arrêter, sans retourner la tête. Si j'avais regardé Henriette, je ne serais point parti.—Quelques minutes après, la chaise de poste roulait sur la grande route.

Pendant long-temps je ne pensai qu'à Henriette, à mes

sœurs, à ma mère et à tout le bonheur que je laissais derrière moi ; mais ces idées s'effaçaient à mesure que les tourelles de la Roche-Bernard se dérobaient à ma vue, et bientôt des rêves d'ambition et de gloire s'emparèrent seuls de mon esprit. Que de projets ! que de châteaux en Espagne ! que de belles actions je me créais dans ma chaise de poste ! Richesses, honneurs, dignités, succès en tous genres, je ne me refusais rien ; je méritais et je m'accordais tout ; enfin, m'élevant en grade à mesure que j'avançais en route, j'étais duc et pair, gouverneur de province et maréchal de France, quand j'arrivai le soir à mon auberge.

La voix de mon domestique, qui m'appelait modestement M. le *chevalier*, me força seule de revenir à moi et d'abdiquer. Le lendemain et les jours suivants, mêmes rêves, car mon voyage était long. Je me rendais aux environs de Sedan, chez le duc de C***, ancien ami de mon père et protecteur de ma famille. Il devait m'emmener avec lui à Paris, où il était attendu prochainement ; il devait me présenter à Versailles et me faire obtenir une compagnie de dragons. J'arrivai le soir à Sedan, et ne pouvant pas, à l'heure qu'il était, me rendre au château de mon protecteur, je remis ma visite au lendemain et j'allai loger aux Armes-de-France, le plus bel hôtel de la ville et le rendez-vous ordinaire de tous les officiers, car Sedan est une ville de garnison, une place forte ; les rues ont un aspect guerrier, et les bourgeois même une tournure martiale qui semble dire aux étrangers : nous sommes compatriotes du grand Turenne.

Je soupai à table d'hôte, et je demandai le chemin qu'il fallait suivre pour me rendre le lendemain au château du duc de C***, situé à trois lieues de la ville. Tout le monde vous l'indiquera, me dit-on ; il est assez connu dans le pays. C'est dans le château qu'est mort un grand guerrier, un homme célèbre, le maréchal Fabert.—Et la conversation tomba sur le maréchal Fabert : entre jeunes militaires, c'était tout naturel. On parla de ses batailles, de ses exploits, de sa modestie qui lui fit refuser les lettres de noblesse et le collier de ses ordres que lui offrait Louis XIV

On parla surtout de l'inconcevable bonheur qui, de simple soldat, l'avait fait parvenir au rang de maréchal de France, lui homme de rien et fils d'un imprimeur.—C'était le seul exemple qu'on pouvait citer alors d'une pareille fortune qui, du vivant même de Fabert, avait paru si extraordinaire que le vulgaire n'avait pas craint d'assigner à son élévation des causes surnaturelles. On disait qu'il s'était occupé dès son enfance de magie, de sorcellerie, qu'il avait fait un pacte avec le diable. Et notre aubergiste qui, à la bêtise d'un Champenois, joignait la crédulité de nos paysans bretons, nous attesta avec un grand sang-froid qu'au château du duc de C***, où Fabert était mort, on avait vu un homme noir que personne ne connaissait, pénétrer dans sa chambre et disparaître, emportant avec lui l'âme du maréchal qu'il avait autrefois achetée et qui lui appartenait; et que même maintenant encore, dans le mois de mai, époque de la mort de Fabert, on voyait apparaître le soir une petite lumière portée par l'homme noir. Ce récit égaya notre dessert, et nous bûmes une bouteille de vin de Champagne au démon familier de Fabert, en le priant de vouloir bien aussi nous prendre sous sa protection et nous faire gagner quelques batailles comme celles de Collioure et de La Marfée.

Le lendemain je me levai de bonne heure, et je me rendis au château du duc de C***, immense et gothique manoir, qu'en tout autre moment je n'aurais peut-être pas remarqué, mais que je regardais, j'en conviens, avec une curiosité mêlée d'émotion, en me rappelant le récit que nous avait fait la veille l'aubergiste des Armes-de-France.

Le valet à qui je m'adressai me répondit qu'il ignorait si son maître était visible et surtout s'il pouvait recevoir. Je lui donnai mon nom, et il sortit en me laissant seul dans une espèce de salle d'armes, décorée d'attributs de chasse et de portraits de famille.

J'attendis quelque temps et l'on ne venait pas. Cette carrière de gloire et d'honneur que j'avais rêvée commence donc par l'antichambre! me disais-je; et, solliciteur mécontent, l'impatience me gagnait. J'avais déjà compté deux ou trois fois tous les portraits de famille et toutes les pou-

tres du plafond, lorsque j'entendis un léger bruit dans la boiserie. C'était une porte mal fermée que le vent venait d'entr'ouvrir. Je regardai et j'aperçus un fort joli boudoir éclairé par deux grandes croisées et une porte vitrée qui donnaient sur un parc magnifique. Je fis quelques pas dans cet appartement et je m'arrêtai à la vue d'un spectacle qui d'abord n'avait point frappé mes yeux. Un homme, le dos tourné à la porte par laquelle je venais d'entrer, était couché sur un canapé. Il se leva et, sans m'apercevoir, courut brusquement à la croisée. Des larmes sillonnaient ses joues, un profond désespoir paraissait empreint dans tous ses traits. Il resta quelque temps immobile et la tête cachée dans ses mains; puis il commença à se promener à grands pas dans l'appartement. J'étais alors près de lui;—il m' aperçut et tressaillit. Moi-même, désolé et tout étourdi de mon indiscrétion, je voulais me retirer en balbutiant quelques mots d'excuse.—Qui êtes-vous? que voulez-vous? me dit-il d'une voix forte et me retenant par le bras.—Je suis le chevalier Bernard de la Roche-Bernard, et j'arrive de Bretagne....—Je sais, je sais, me dit-il. Et il se jeta dans mes bras, me fit asseoir à côté de lui, me parla vivement de mon père et de toute ma famille, qu'il connaissait si bien que je ne doutai point que ce ne fût le maître du château.—Vous êtes M. C***, lui dis-je.—Il se leva, et me regardant avec exaltation, il me répondit: Je l'étais, je ne le suis plus, je ne suis plus rien!—Et voyant mon étonnement, il s'écria: Pas un mot de plus, jeune homme; ne m'interrogez pas.—Si, monsieur, j'ai été témoin, sans le vouloir, de votre chagrin et de votre douleur, et si mon dévouement et mon amitié peuvent y apporter quelque adoucissement.....—Oui, oui, vous avez raison; non que vous puissiez rien changer à mon sort, mais vous recevrez du moins mes dernières volontés et mes derniers vœux: c'est le seul service que j'attends de vous.

Il alla fermer la porte et revint s'asseoir près de moi, qui, ému et tremblant, attendais ses paroles; elles avaient quelque chose de grave et de solennel; sa physionomie surtout avait une expression que je n'avais encore vue à personne. Ce front que j'examinais attentivement semblait marqué par

la fatalité. Sa figure était pâle ; ses yeux noirs lançaient des éclairs, et de temps en temps ses traits, quoique altérés par la souffrance, se contractaient par un sourire ironique et infernal. " Ce que je vais vous apprendre, me dit-il, va confondre votre raison. Vous douterez, vous ne croirez pas ; moi-même bien souvent je doute encore, je le voudrais du moins ; mais les preuves sont là, et il y a dans tout ce qui nous entoure, dans notre organisation même, bien d'autres mystères que nous sommes obligés de subir sans pouvoir les comprendre." Il s'arrêta un instant comme pour recueillir ses idées, passa la main sur son front et continua : " Je suis né dans ce château. J'avais deux frères, mes aînés, à qui devaient revenir les biens et les honneurs de notre maison. Je n'avais rien à attendre que le manteau d'abbé et le petit collet, et cependant des pensées d'ambition et de gloire fermentaient dans ma tête, et faisaient battre mon cœur. Malheureux de mon obscurité, avide de renommée, je ne rêvais qu'aux moyens d'en acquérir, et cette idée me rendait insensible à tous les plaisirs et à toutes les douceurs de la vie. Le présent ne m'était rien, je n'existais que dans l'avenir, et cet avenir se présentait à moi sous l'aspect le plus sombre.

" J'avais près de trente ans et je n'étais rien encore ; alors, et de tous côtés, s'élevaient dans la capitale des réputations littéraires dont l'éclat retentissait jusqu'en notre province.—Ah ! me disais-je souvent, si je pouvais du moins me faire un nom dans la carrière des lettres ! ce serait toujours de la renommée, et c'est là seulement qu'est le bonheur.—J'avais pour confident de mes chagrins un ancien domestiqnc, un vieux nègre, qui était dans ce château bien avant ma naissance ; c'était à coup sûr le plus âgé de la maison, car personne ne se rappelait l'y avoir vu entrer ; les gens du pays prétendent même qu'il a connu le maréchal Fabert et assisté à sa mort..."

En ce moment mon interlocuteur me vit faire un geste de surprise, il s'arrêta et me demanda ce que j'avais.—Rien, lui dis-je. Mais malgré moi je pensai à l'homme noir dont nous avait parlé la veille notre aubergiste.

M. de C*** continua :

" Un jour, devant Yago (c'était le nom du nègre), je me laissai aller à mon désespoir sur mon obscurité et sur l'inutilité de mes jours, et je m'écriai : *Je donnerais dix années de ma vie* pour être placé au premier rang de nos auteurs.—Dix ans, me dit-il froidement, c'est beaucoup ; c'est payer bien cher peu de chose ; n'importe, j'accepte vos dix ans, je les prends ; rappelez-vous vos promesses, je tiendrai les miennes.—Je ne vous peindrai pas ma surprise en l'entendant parler ainsi ; je crus que les années avaient affaibli sa raison ; je haussai les épaules en souriant, et, quelques jours après, je quittai ce château pour faire un voyage à Paris. Là je me trouvai lancé dans la société des gens de lettres ; leur exemple m'encouragea, et je publiai plusieurs ouvrages dont je ne vous raconterai pas ici le succès. Tout Paris s'empressa de les voir ; les journaux retentirent de mes louanges ; le nouveau nom que j'avais pris devint célèbre et hier encore, jeune homme, vous l'admiriez...."

Ici un nouveau geste de surprise interrompit ce récit : " Vous n'êtes donc pas le duc de C*** ?" m'écriai-je.

" —Non, répondit-il froidement." Et je me dis en moi-même : Un homme de lettres célèbre.... Est-ce Marmontel ? est-ce d'Alembert ? est-ce Voltaire ?

Mon inconnu soupira ; un sourire de regret et de mépris vint effleurer ses lèvres et il reprit son récit.

" Cette réputation littéraire que j'avais enviée fut bientôt insuffisante pour une âme aussi ardente que la mienne ; j'aspirais à de plus nobles succès, et je disais à Yago, qui m'avait suivi à Paris et qui ne me quittait plus : il n'y a de gloire réelle, il n'y a de véritable renommée que celle que l'on acquiert dans la carrière des armes. Qu'est-ce qu'un homme de lettres, un poète ? Rien. Parlez-moi d'un grand capitaine, d'un général d'armée ; voilà le destin que j'envie et pour une grande réputation militaire je donnerais dix des années qui me restent.—Je les accepte, me répondit Yago ; je les prends, elles m'appartiennent ; ne l'oubliez pas.

A cet endroit de son récit l'inconnu s'arrêta encore, et

voyant l'espèce de trouble et d'hésitation qui se peignait dans tous mes traits : " Je vous l'avais bien dit, jeune homme, cela vous semble un rêve, une chimère !...à moi aussi....et cependant les grades, les honneurs que j'ai obtenus n'étaient point une illusion ; ces soldats que j'ai conduits au feu, ces redoutes enlevées, ces drapeaux, ces victoires dont la France a retenti ; tout cela fut mon ouvrage ; toute cette gloire m'a appartenu."

Pendant qu'il marchait à grands pas et qu'il parlait ainsi avec chaleur, avec enthousiasme, la surprise avait glacé tous mes sens, et je me disais : Qui est donc là près de moi ? Est-ce Coigny ? est-ce Richelieu ? est-ce le maréchal de Saxe ?

De cet état d'exaltation mon inconnu était retombé dans l'abattement, et, s'approchant de moi, il me dit d'un air sombre :

" Yago avait dit vrai ; et quand plus tard, dégoûté de cette vaine fumée de gloire militaire, j'aspirais à ce qu'il y a seulement de réel et de positif dans ce monde ; quand, au prix de cinq ou six années d'existence, je désirai l'or et les richesses, il me les accorda encore... Oui, jeune homme, oui, j'ai vu la fortune, seconder, surpasser tous mes vœux : des terres, des forêts, des châteaux.... Ce matin encore tout cela était en mon pouvoir, et si vous doutez de moi, si vous doutez d'Yago, attendez, attendez, il va venir, et vous allez voir par vous-même, par vos yeux, que ce qui confond votre raison et la mienne n'est malheureusement que trop réel."

L'inconnu s'approcha alors de la cheminée, regarda la pendule, fit un geste d'effroi, et me dit à voix basse :

" Ce matin, au point du jour, je me sentis si abattu et si faible que je pouvais à peine me soulever ; je sonnai mon valet de chambre ; ce fut Yago qui parut.—Qu'est-ce donc que j'éprouve, lui dis-je ?—Maître, rien que de très naturel : l'heure approche, le moment arrive.—Et lequel, lui dis-je ?—Ne le devinez-vous pas ? Le ciel vous avait destiné soixante ans à vivre ; vous en aviez trente quand j'ai commencé à vous obéir.—Yago, lui dis-je avec effroi, parles-tu sérieusement.—Oui, maître, en cinq ans vous avez dépensé en gloire vingt-cinq années d'existence. Vous me

les avez données, elles m'appartiennent; et ces jours dont vous vous êtes privé seront maintenant ajoutés aux miens.—Quoi! c'était là le prix de tes services?—D'autres les ont payés plus cher; témoin Fabert que je protégeais aussi.—Tais-toi, tais-toi, lui dis-je; ce n'est pas possible, ce n'est pas vrai.—A la bonne heure; mais préparez-vous, car il ne vous reste plus qu'une demi-heure à vivre.—Tu te joues de moi, tu me trompes.—En aucune façon; calculez vous-même: trente-cinq ans où vous avez vécu réellement et vingt-cinq que vous avez perdus; total, soixante. C'est votre compte, chacun le sien.—Et il voulait sortir; et je sentais mes forces diminuer; je sentais la vie m'échapper.—Yago! Yago! m'écriai-je, donne-moi quelques heures, quelques heures encore!—Non, non, répondit-il, ce serait maintenant les retrancher de mon compte, et je connais mieux que vous le prix de la vie: il n'y a pas de trésor qui puisse payer deux heures d'existence.—Et je pouvais à peine parler; mes yeux se voilaient, le froid de la mort glaçait mes veines.—Eh bien! lui dis-je en faisant un effort, reprends ces biens pour lesquels j'ai tout sacrifié. Quatre heures encore, et je renonce à mon or, à mes richesses, à cette opulence, que j'ai tant désirés.—Soit, tu as été bon maître, et je veux faire quelque chose pour toi; j'y consens.

"Je sentis mes forces se ranimer, et je m'écriai: Quatre heures! c'est si peu de chose! . . Yago! Yago! quatre autres encore, et je renonce à ma gloire littéraire, à tous mes ouvrages, à ce qui m'avait placé si haut dans l'estime du monde!—Quatre heures pour cela! s'écria le nègre avec dédain, c'est beaucoup; n'importe, je ne t'aurai point refusé ta dernière grâce.—Non pas la dernière, lui dis-je en joignant les mains. Yago! Yago! je t'en supplie, donne-moi jusqu'à ce soir, les douze heures, la journée entière, et que mes exploits, ma victoire, que ma renommée militaire, que tout soit effacé à jamais de la mémoire des hommes; qu'il n'en reste plus rien sur la terre. Ce jour, Yago, ce jour tout entier, et je serai trop content.—Tu abuses de ma bonté, me dit-il, et je fais un marché de dupe.

N'importe encore, je te donne jusqu'au coucher du soleil; après cela ne me demande plus rien. A ce soir donc, je viendrai te prendre. Et il est parti, poursuivit l'inconnu avec désespoir, et ce jour où je vous parle est le dernier qui me reste!" Puis s'approchant de la porte vitrée qui était ouverte et qui donnait sur le parc, il s'écria: "Je ne verrai plus ce beau ciel, ces verts gazons, ces eaux jaillissantes; je ne respirerai plus l'air embaumé du printemps. Insensé que j'étais! ces biens que Dieu donne à tous, ces biens auxquels j'étais insensible et dont maintenant seulement je comprends la douceur, pendant vingt-cinq ans encore je pouvais en jouir! Et j'ai usé mes jours, je les ai sacrifiés pour une gloire stérile qui ne m'a pas rendu heureux et qui est morte avec moi. . . . . Tenez, tenez, me dit-il en me montrant des paysans qui traversaient le parc et se rendaient à l'ouvrage en chantant, que ne donnerais-je pas maintenant pour partager leurs travaux et leur misère! Mais je n'ai plus rien à donner ni rien à espérer ici-bas, pas même le malheur!"

En ce moment, un rayon de soleil, un soleil du mois de mai, vint éclairer ses traits pâles et égarés. Il me saisit le bras avec une espèce de délire et me dit: "Voyez, voyez donc! que c'est beau le soleil! et il faut quitter tout cela! . . . Ah! que du moins j'en jouisse encore! Que je savoure en entier ce jour si pur et si beau qui pour moi n'aura pas de lendemain! . . ."

Il s'élança en courant dans le parc, et au détour d'une allée, il disparut avant que j'aie pu le retenir.

A vrai dire je n'en avais pas la force; j'étais retombé sur le canapé, étourdi, anéanti de tout ce que je venais de voir et d'entendre. Je me levai, je marchai pour bien me convaincre que j'étais éveillé, que je n'étais pas sous l'influence d'un songe. En ce moment la porte du boudoir s'ouvrit, et un domestique me dit: "Voici mon maître le duc de C * * *." Un homme d'une soixantaine d'années et d'une physionomie distinguée s'avança et, me tendant la main, me demanda pardon de m'avoir fait attendre aussi long-temps. "Je n'étais pas au château, me dit-il, je viens de la ville où j'ai

été consulter pour la santé du comte de C * * *, mon frère cadet.—Ses jours seraient-ils en danger ? m'écriai-je. Non, monsieur, grâce au ciel, me répondit le duc ; mais dans sa jeunesse des idées d'ambition et de gloire avaient exalté son imagination, et une maladie fort grave qu'il a faite dernièrement, et où il a pensé périr, lui a laissé au cerveau une espèce de délire et d'aliénation qui lui persuade toujours qu'il n'a plus qu'un jour à vivre. C'est là sa folie."

Tout me fut expliqué.

"Maintenant, poursuivit le duc, venons à vous, jeune homme, et voyons ce que nous pouvons faire pour votre avancement. Nous partirons à la fin du mois pour Versailles ; je vous présenterai.—Je connais vos bontés pour moi, monsieur le duc, et je viens vous en remercier.—Quoi ! auriez-vous renoncé à la cour et aux avantages que vous pouvez y attendre ?—Oui, monsieur.—Mais songez donc que grâce à moi, vous y ferez un chemin rapide, et qu'avec un peu d'assiduité et de patience vous pouvez d'ici à une dizaine d'années. . .—Dix années de perdues, m'écriai-je ?—Eh bien ! reprit-il avec étonnement, est-ce payer trop cher la gloire, la fortune, les honneurs ? . . . Allons, jeune homme, nous partirons pour Versailles.—Non, monsieur le duc, je repars pour la Bretagne et vous prie de recevoir tous mes remercîments et ceux de ma famille."

"—C'est de la folie !" s'écria le duc.

Et moi, pensant à ce que je venais d'entendre, je me dis : C'est de la raison.

Le lendemain j'étais en route, et avec quelles délices je revis mon beau château de la Roche-Bernard, les vieux arbres de mon parc, le soleil de la Bretagne ! J'avais retrouvé mes vassaux, mes sœurs, ma mère, et le bonheur ! . . qui depuis ne m'a plus quitté, car huit jours après j'épousai Henriette.

(*Mémoires d'un gentilhomme de Bretagne.*)

COUSIN.

COUSIN (VICTOR) naquit à Paris en 1791. Il fut un des élèves les plus remarquables du lycée Charlemagne, et commença par des succès de collége une renommée que comme professeur et philosophe il a rendue européenne. Il a publié différents ouvrages philosophiques et une traduction de Platon, à laquelle il a joint des arguments qui décèlent partout le grand écrivain et le penseur profond.

M. Cousin, qui est entré à l'Académie française après la mort de Fourier, en 1830, est aujourd'hui pair de France et directeur de l'Ecole normale.

PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE.

Le premier devoir de l'historien philosophe est de demander aux faits ce qu'ils signifient, l'idée qu'ils expriment, le rapport qu'ils soutiennent avec l'esprit de l'époque du monde au sein de laquelle ils font leur apparition. Rappeler tout fait, même le plus particulier, à sa loi générale, à la loi qui seule le fait être, examiner son rapport avec les autres faits élevés aussi à leur loi, et de rapports en rapports arriver jusqu'à saisir celui de la particularité la plus fugitive, à l'idée la plus générale d'une époque, c'est là la règle éminente de l'histoire. Cette règle se devise en autant de règles particulières que l'esprit général d'une époque peut avoir de grandes manifestations. Or, à quelles conditions se manifeste l'esprit d'une époque? à trois conditions. D'abord, il faut que l'esprit d'une époque, pour être visible, prenne possession de l'espace, s'y établisse, et occupe une portion quelconque plus ou moins considérable de ce monde; il faut qu'il ait son lieu, son théâtre: c'est là la condition même du drame de l'histoire. Mais sur ce théâtre, il faut que quelqu'un paraisse pour jouer la pièce; ce quelqu'un, c'est l'humanité, c'est-à-dire les masses. Les masses sont le fond de l'humanité; c'est avec elles, en elles, et pour elles que tout se fait; elles remplissent la scène de l'histoire, mais elles y figurent seulement; elles n'y ont qu'un

rôle muet, et laissent pour ainsi dire le soin des gestes et des paroles à quelques individus éminents qui les représentent. En effet, les peuples ne paraissent pas dans l'histoire, leurs chefs seuls y paraissent. Et par chefs, je n'entends pas ceux qui commandent en apparence, j'entends ceux qui commandent en réalité, ceux que les peuples suivent en tout genre, parce qu'ils ont foi en eux, et qu'ils les considèrent comme leurs interprètes et leurs organes, et parce qu'ils le sont en effet. Les lieux, les peuples, les grands hommes, voilà les trois choses par lesquelles l'esprit d'une époque se manifeste nécessairement, et sans lesquelles il ne pourrait pas se manifester, ce sont donc là les trois points importants auxquels l'histoire doit s'attacher. Si tout exprime quelque idée, comme nous l'avons démontré, lieux, peuples, individus, tout cela n'est qu'une manifestation quelconque d'idées cachées que la philosophie de l'histoire doit dégager et mettre en lumière. (*Cours de philosophie.*)

LA GLOIRE ET LA RÉPUTATION.

Qu'est-ce que la gloire? Le jugement de l'humanité sur un de ses membres; or l'humanité a toujours raison. En fait, citez-moi une gloire imméritée; de plus *à priori* c'est impossible, car on n'a de gloire qu'à la condition d'avoir beaucoup fait, d'avoir laissé de grands résultats. Les grands résultats, messieurs, les grands résultats, tout le reste n'est rien. Distinguez bien la gloire de la réputation. Pour la réputation, qui en veut en a. Voulez-vous de la réputation? priez tel ou tel de vos amis de vous en faire; associez-vous à tel ou tel parti; donnez-vous à une coterie; servez-la, elle vous louera. Enfin, il y a cent manières d'acquérir de la réputation: c'est une entreprise tout comme une autre; elle ne suppose pas même une grande ambition. Ce qui distingue la réputation de la gloire, c'est que la réputation est le jugement de quelques uns, et que la gloire est le jugement du plus grand nombre, de la majorité dans l'espèce humaine. Or, pour plaire au petit nombre, il suffit de petites choses; pour plaire aux masses, il en faut de

grandes. Auprès des masses, les faits sont tout, le reste n'est rien. Les intentions, la bonne volonté, la moralité, les plus beaux desseins, qu'on n'aurait certainement pas manqué de conduire à bien, n'eût été ceci ou cela, tout ce qui ne se résout pas en fait est compté pour rien par l'humanité ; elle veut de grands résultats ; car il n'y a que les grands résultats qui viennent jusqu'à elle ; or, en fait de grands résultats, il n'y a pas de tricherie possible. Les mensonges des partis et des coteries, les illusions de l'amitié n'y peuvent rien ; il n'y a pas même lieu à discussion. Les grands résultats ne se contestent pas : la gloire, qui en est l'expression, ne se conteste pas non plus. Fille de faits grands et évidents, elle est elle-même un fait manifeste aussi clair que le jour. La gloire est le jugement de l'humanité, et un jugement en dernier ressort ; on peut en appeler des coteries et des partis à l'humanité ; mais de l'humanité, à qui en appeler en ce monde ? Elle est infaillible. Pas une gloire n'a été infirmée et ne peut l'être. De plus, sur quels faits l'humanité estime-t-elle et décerne-t-elle la gloire ? Sur les faits utiles, c'est-à-dire utiles à elle. Sa mesure est sa propre utilité ; et elle ne peut en avoir d'autre, à moins de s'abdiquer elle-même, et de cesser d'emprunter à sa nature les principes de ses jugements. La gloire est le cri de la sympathie et de la reconnaissance ; c'est la dette de l'humanité envers le génie ; c'est le prix des services qu'elle reconnaît en avoir reçus, et qu'elle lui paie avec ce qu'elle a de plus précieux, son estime.

Il faut donc aimer la gloire, parce que c'est aimer les grandes choses, les longs travaux, les services effectifs rendus à la patrie et à l'humanité en tout genre ; et il faut dédaigner la réputation, les succès d'un jour et les petits moyens qui y conduisent ; il faut songer à faire, à beaucoup faire, à bien faire, messieurs, et non à paraître ; car, règle infaillible, tout ce qui paraît sans être, bientôt disparaît ; mais tout ce qui est, par la vertu de sa nature, paraît tôt ou tard. La gloire est presque toujours contemporaine ; mais il n'y a jamais un grand intervalle entre le tombeau d'un grand homme et la gloire. (*Cours de philosophie.*)

LAMARTINE.

(*Voir, pour la Notice, la Partie poétique.*)

* DAMAS.

Je marchais à la tête de la caravane, à quelques pas derrière les Arabes de Zebdani ; tout à coup ils s'arrêtent et poussent des cris de joie en me montrant une ouverture dans le rebord de la route ; je m'approche, et mon regard plonge, à travers l'échancrure de la roche, sur le plus magnifique et le plus étrange horizon qui ait jamais étonné un regard d'homme ; c'était Damas et son désert sans bornes, à quelques centaines de pieds sous mes pas. Le regard tombait d'abord sur la ville qui, entourée de ses remparts de marbre jaune et noir, flanquée de ses innombrables tours carrées, de distance en distance, couronnée de ses créneaux sculptés, dominée par sa forêt de minarets de toutes formes, sillonnée par les sept branches de son fleuve et ses ruisseaux sans nombre, s'étendait à perte de vue dans un labyrinthe de jardins en fleurs, jetait ses bras immenses, çà et là dans la vaste plaine partout ombragée, partout pressée par la forêt de dix lieues de tour de ses abricotiers, de ses sycomores, de ses arbres de toutes formes et de toute verdure, semblait se perdre de temps en temps sous la voûte de ces arbres, puis reparaissait plus loin en larges lacs de maisons, de faubourgs, de villages ; labyrinthe de jardins, de vergers, de palais, de ruisseaux, où l'œil se perdait et ne quittait un enchantement que pour en retrouver un autre.

Nous ne marchions plus : tous, pressés à l'étroite ouverture du rocher percé comme une fenêtre, nous contemplions, tantôt avec des exclamations, tantôt en silence, le magique spectacle qui se déroulait ainsi subitement et tout entier sous nos yeux, au terme d'une route, à travers tant de rochers et de solitudes arides, au commencement d'un autre désert qui n'a pour bornes que Bagdad et Bassora, et qu'il faut quarante jours pour traverser. Enfin nous nous remîmes en marche ; le parapet de rochers qui nous cachait

la plaine et la ville, s'abaissait insensiblement, et nous laissa bientôt jouir en plein de tout l'horizon ; nous n'étions plus qu'à cinq cents pas des murs des faubourgs. Ces murs, entourés de charmants kiosques et de maisons de campagne des formes et des architectures les plus orientales, brillent comme une enceinte d'or autour de Damas ; les tours carrées qui les flanquent et en surmontent la ligne sont incrustées d'arabesques percées d'ogives à colonnettes minces comme des roseaux accouplés ; et brodées de créneaux en turbans, les murailles sont revêtues de pierres ou de marbres jaunes et noirs, alternés avec une élégante symétrie ; les cimes des cyprès et des autres grands arbres qui s'élèvent des jardins et de l'intérieur de la ville, s'élancent au-dessus des murailles et des tours, et les couronnent d'une sombre verdure. Les innombrables coupoles des mosquées et des palais d'une ville de quatre cent mille âmes, répercutaient les rayons du soleil couchant, et les eaux bleues et brillantes des sept fleuves étincelaient et disparaissaient tour à tour à travers les rues et les jardins. L'horizon derrière la ville était sans bornes comme la mer, il se confondait avec les bords pourpres de ce ciel de feu qu'enflammait encore la réverbération des sables du grand désert ; sur la droite, les larges et hautes croupes de l'Anti-Liban fuyaient comme d'immenses vagues d'ombre, les unes derrière les autres, tantôt s'avançant comme des promontoires dans la plaine, tantôt s'ouvrant comme des golfes profonds où la plaine s'engouffrait avec ses forêts et ses grands villages, dont quelques-uns comptent jusqu'à trente mille habitants ; des branches de fleuve et deux grands lacs éclataient là, dans l'obscurité de la teinte générale de verdure où Damas semble comme engloutie ; à notre gauche, la plaine était plus évasée, et ce n'était qu'à une distance de douze à quinze lieues, qu'on retrouvait des cimes de montagnes, blanches de neige, qui brillaient dans le bleu du ciel, comme des nuages sur l'Océan. La ville est entièrement entourée d'une forêt de vergers d'arbres fruitiers, où les vignes s'enlacent comme à Naples, et courent en guirlandes parmi les figuiers, les abricotiers, les poiriers et les cerisiers ; au-dessous de

ces arbres, la terre grasse, fertile et toujours arrosée, est tapissée d'orge, de blé, de maïs et de toutes les plantes légumineuses que ce sol produit; de petites maisons blanches percent, çà et là, la verdure de ces forêts, et servent de demeure au jardinier, ou de lieu de récréation à la famille du propriétaire; ces jardins sont peuplés de chevaux, de moutons, de chameaux, de tourterelles, de tout ce qui anime les scènes de la nature; ils sont en général de la grandeur d'un ou deux arpents, et séparés les uns des autres par des murs de terre séchée au soleil, ou par de belles haies vives; une multitude de chemins, ombragés et bordés d'un ruisseau d'eau courante, circulent parmi ces jardins, passent d'un faubourg à l'autre, ou mènent à quelque porte de la ville: ils forment un rayon de vingt à trente lieues de circonférence autour de Damas.

* L'ARABE ET SON CHEVAL.

Un Arabe et sa tribu avaient attaqué dans le désert la caravane de Damas; la victoire était complète, et les Arabes étaient déjà occupés à charger leur riche butin, quand les cavaliers du pacha d'Acre, qui venaient à la rencontre de cette caravane, fondirent à l'improviste sur les Arabes victorieux, en tuèrent un grand nombre, firent les autres prisonniers, et, les ayant attachés avec des cordes, les emmenèrent à Acre pour en faire présent au pacha. *Abou-el-Marsch*, c'est le nom de cet Arabe, avait reçu une balle dans le bras pendant le combat; comme sa blessure n'était pas mortelle, les Turcs l'avaient attaché sur un chameau, et s'étant emparés du cheval, emmenaient le cheval et le cavalier. Le soir du jour où ils devaient entrer à Acre, ils campèrent avec leurs prisonniers dans les montagnes de Jaffa; l'Arabe blessé avait les jambes liées ensemble par une courroie de cuir, et était étendu près de la tente où couchaient les Turcs. Pendant la nuit, tenu éveillé par la douleur de sa blessure, il entendit hennir son cheval parmi les autres chevaux entravés autour des tentes, selon l'usage des orientaux; il reconnut sa voix, et ne pouvant résister

au désir d'aller parler encore une fois au compagnon de sa vie, il se traîna péniblement sur la terre, à l'aide de ses mains er de ses genoux, et parvint jusqu'à son coursier. " Pauvre ami, lui dit-il, que feras-tu parmi les Turcs ? tu seras emprisonné sous les voûtes d'un kan avec les chevaux d'un aga ou d'un pacha ; les femmes et les enfants ne t'apporteront plus le lait du chameau, l'orge ou le doura dans le creux de la main ; tu ne courras plus libre dans le désert, comme le vent d'Egypte, tu ne fendras plus du poitrail l'eau du Jourdain qui rafraîchissait ton poil aussi blanc que ton écume ; qu'au moins, si je suis esclave, tu restes libre ! Tiens, va, retourne à la tente que tu connais ; va dire à ma femme qu'*Abou-el-Marsch* ne reviendra plus, et passe ta tête entre les rideaux de la tente pour lécher la main de mes petits enfants." En parlant ainsi, *Abou-el-Marsch* avait rongé avec ses dents la corde de poil de chèvre qui sert d'entraves aux chevaux arabes, et l'animal était libre ; mais voyant son maître blessé et enchaîné à ses pieds, le fidèle et intelligent coursier comprit, avec son instinct, ce qu'aucune langue ne pouvait lui expliquer ; il baissa la tête, flaira son maître, et le saisissant avec les dents par la ceinture de cuir qu'il avait autour du corps, il partit au galop et l'emporta jusqu'à ses tentes. En arrivant et en jetant son maître sur le sable aux pieds de sa femme et de ses enfants, le cheval expira de fatigue. Toute la tribu l'a pleuré ; les poètes l'ont chanté, et son nom est constamment dans la bouche des Arabes de Jéricho.

(*Voyage en Orient.*)



THIERRY.

THIERRY (Augustin) naquit à Blois le 10 mai 1795. Les *Lettres sur l'Histoire de France*, qui parurent d'abord dans le *Courrier français*, fixèrent l'attention des esprits sérieux, et firent concevoir du jeune historien des espérances que réalisa complétement la publication de *l'Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands*. Cet ou-

vrage, un des plus solides et des plus remarquables parmi ceux dont s'honore notre siècle ouvrit à M. A. Thierry les portes de l'Institut en 1830, et est pour lui un titre de gloire impérissable.

Aveugle depuis plusieurs années, M. A. Thierry n'en poursuit pas moins activement ses travaux, grâce au zèle d'une amitié pieuse qui se plaît à lui rendre faciles des recherches que l'auteur ne peut plus faire lui-même. *Dix ans d'études historiques*, volume paru en 1834 et *Récits des temps Mérovingiens* publiés en 1840 sont les derniers ouvrages du grand et savant historien.—En 1835 M. A. Thierry a été appelé par M. Guizot à diriger la publication des documents inédits de *l'Histoire du tiers état.*

LE DÉVOUEMENT À LA SCIENCE.

Comme je ne pouvais avoir à ma disposition qu'un très petit nombre de livres, il me fallait aller chercher le reste dans les bibliothèques publiques. Au plus fort de l'hiver, je faisais de longues séances dans les galeries glaciales de la rue de Richelieu, et plus tard, sous le soleil d'été, je courais, dans un même jour, de Sainte-Geneviève à l'Arsenal, et de l'Arsenal à l'Institut, dont la bibliothèque, par une faveur exceptionnelle, restait ouverte jusqu'à cinq heures. Les semaines et les mois s'écoulaient rapidement pour moi, au milieu de ces recherches préparatoires, où ne se rencontrent ni les épines ni les découragements de la rédaction: où l'esprit, planant en liberté au-dessus des matériaux qu'il rassemble, compose et recompose à sa guise, et construit d'un souffle le modèle idéal de l'édifice que, plus tard, il faudra bâtir pièce à pièce, lentement et laborieusement. En promenant ma pensée à travers ces milliers de faits épars dans des centaines de volumes, et qui me présentaient pour ainsi dire à nu le temps et les hommes que je voulais peindre, je ressentais quelque chose de l'émotion qu'éprouve un voyageur passionné à l'aspect du pays qu'il a long-temps souhaité de voir et que lui ont montré ses rêves. . .

Dans l'espèce d'extase qui m'absorbait intérieurement, pendant que ma main feuilletait le volume ou prenait des notes, je n'avais aucune conscience de ce qui se passait autour de moi. La table où j'étais assis se garnissait et se

dégarnissait de travailleurs; les employés de la bibliothèque ou les curieux allaient et venaient par la salle: je n'entendais rien, je ne voyais rien; je ne voyais que les apparitions évoquées en moi par ma lecture. Ce souvenir m'est encore présent; et depuis cette époque de premier travail, il ne m'arriva jamais d'avoir une perception aussi vive des personnages de mon drame, de ces hommes de race, de mœurs, de physionomies et de destinées si diverses, qui successivement se présentaient à mon esprit, les uns chantant sur la harpe celtique l'éternelle attente du retour d'Arthur, les autres naviguant dans la tempête avec aussi peu de souci d'eux-mêmes que le cygne qui se joue sur un lac; d'autres, dans l'ivresse de la victoire, amoncelant les dépouilles des vaincus, mesurant la terre au cordeau pour en faire le partage, comptant et recomptant par têtes les familles comme le bétail; d'autres enfin, privés par une seule défaite de tout ce qui fait que la vie vaut quelque chose, se résignant à voir l'étranger assis en maître à leurs propres foyers, ou, frénétiques de désespoir, courant à la forêt pour y vivre comme vivent les loups, de rapine, de meurtre et d'indépendance. . . .

Si, comme je me plais à le croire, l'intérêt de la science est compté au nombre des grands intérêts nationaux, j'ai donné à mon pays tout ce que lui donne le soldat mutilé sur le champ de bataille. Quelle que soit la destinée de mes travaux, cet exemple, je l'espère, ne sera pas perdu. Je voudrais qu'il servît à combattre l'espèce d'affaissement moral qui est la maladie de la génération nouvelle; qu'il pût ramener dans le droit chemin de la vie quelqu' une de ces âmes énervées qui se plaignent de manquer de foi, qui ne savent où se prendre, et vont cherchant partout, sans le rencontrer nulle part, un objet de culte et de dévouement. Pourquoi se dire avec amertume que, dans le monde constitué comme il est, il n'y a pas d'air pour toutes les poitrines, pas d'emploi pour toutes les intelligences? L'étude sérieuse et calme n'est-elle pas là? et n'y a-t-il pas en elle un refuge, une espérance, une carrière à la portée de chacun de nous? Avec elle on traverse les mauvais jours sans

en sentir le poids ; on se fait à soi-même sa destinée ; on use noblement sa vie. Voilà ce que j'ai fait et ce que je ferais encore ; si j'avais à recommencer ma route, je prendrais celle qui m'a conduit où je suis. Aveugle et souffrant sans espoir et presque sans relâche, je puis rendre ce témoignage, qui de ma part ne sera pas suspect : il y a au monde quelque chose qui vaut mieux que les jouissances matérielles, mieux que la fortune, mieux que la santé elle-même, c'est le dévouement à la science.

(*Dix ans d'études historiques.*)

MEURTRE DE THOMAS BECKET.

Thomas Becket venait d'achever son repas du matin, et ses serviteurs étaient encore à table ; il salua les Normands à leur entrée, et demanda le sujet de leur visite. Ceux-ci ne lui firent aucune réponse intelligible, s'assirent, et le regardèrent fixement pendant quelques minutes. Regnault, fils d'Ours, prit ensuite la parole :—“ Nous venons, dit-il, de la part du roi, pour que les excommuniés soient absous, que les évêques suspendus soient rétablis, et que vous-même donniez raison de vos desseins contre le roi.— Ce n'est pas moi, répondit Thomas, c'est le souverain pontife lui-même qui a excommunié l'archevêque d'York, et qui seul par conséquent a droit de l'absoudre. Quant aux autres, je les rétablirai, s'ils veulent me faire leur soumission.—Mais de qui donc, demanda Regnault, tenez-vous votre archevêché ? Est-ce du roi, ou du pape ?—J'en tiens les droits spirituels de Dieu et du pape, et les droits temporels du roi.—Quoi ! ce n'est pas le roi qui vous a tout donné !—Aucunement,” répondit Becket. Les Normands murmurèrent à cette réponse, traitèrent la distinction d'argutie, et firent des mouvements d'impatience, s'agitant sur leur siége et tordant leurs gants qu'ils tenaient à la main. “ Vous me menacez, à ce que je crois, dit le primat, mais c'est inutilement : quand toutes les épées de l'Angleterre seraient tirées contre ma tête, vous ne gagneriez rien sur moi. —Aussi ferons-nous mieux que menacer,—répliqua le fils

d'Ours, se levant tout-à-coup ; et les autres le suivirent vers la porte, en criant : " Aux armes !"

La porte de l'appartement fut fermée aussitôt derrière eux ; Regnault s'arma dans l'avant-cour ; et, prenant une hache des mains du charpentier qui travaillait, il frappa contre la porte pour l'ouvrir ou la briser. Les gens de la maison, entendant les coups de hache, supplièrent le primat de se réfugier dans l'église, qui communiquait à son appartement par un cloître ou une galerie ; il ne le voulut point ; et on allait l'entraîner de force, quand un des assistants fit remarquer que l'heure des vêpres avait sonné. "Puisque c'est l'heure de mon devoir, j'irai à l'église," dit l'archevêque : et, faisant porter sa croix devant lui, il traversa le cloître à pas lents, puis marcha vers le grand autel, séparé de la nef par une grille de fer entr'ouverte. A peine il avait les pieds sur les marches de l'autel, que Regnault, fils d'Ours, parut à l'autre bout de l'église, revêtu de sa cotte de mailles, tenant à la main sa large épée à deux tranchants, et criant : " A moi ! à moi ! loyaux servants du roi." Les autres conjurés le suivirent de près, armés comme lui de la tête aux pieds, et brandissant leurs épées. Les gens qui étaient avec le primat voulurent alors fermer la grille du chœur ; lui-même le leur défendit, et quitta l'autel pour les en empêcher ; ils le conjurèrent, avec de grandes instances, de se mettre en sûreté dans l'église souterraine, ou de monter l'escalier par lequel, à travers beaucoup de détours, on parvenait au faîte de l'édifice. Ces deux conseils furent repoussés aussi positivement que les premiers. Pendant ce temps, les hommes armés s'avançaient ; une voix cria :—Où est le traître ?—Becket ne répondit rien.—Où est l'archevêque ?—Le voici, répondit Becket ; mais il n'y a pas de traître ici. Que venez-vous faire dans la maison de Dieu avec un pareil vêtement ? quel est votre dessein ?—Que tu meures.—Je m'y résigne ; vous ne me verrez point fuir devant vos épées ; mais, au nom de Dieu tout-puissant, je vous défends de toucher à aucun de mes compagnons, clerc ou laïc, grand ou petit. . ." Dans ce moment il reçut par derrière un coup de plat d'épée entre les épaules ; et

celui qui le lui porta lui dit: "Fuis, ou tu es mort." Il ne fit pas un mouvement; les hommes d'armes entreprirent de le tirer hors de l'église, se faisant scrupule de l'y tuer. Il se débattit contre eux, et déclara fermement qu'il ne sortirait point, et les contraindrait à exécuter sur la place même leurs intentions ou leurs ordres. Guillaume de Tracy leva son épée, et, d'un même coup de revers trancha la main d'un moine saxon appelé Edward Gryn, et blessa Becket à la tête. Un second coup, porté par un autre Normand, le renversa la face contre terre, un troisième lui fendit le crâne, et fut asséné avec une telle violence, que l'épée se brisa sur le pavé. Un homme d'armes, appelé Guillaume Mautrait, poussa du pied le cadavre immobile, en disant: "Qu'ainsi meure le traître qui a troublé le royaume et fait insurger les Anglais."



SALVANDY.

SALVANDY (NARCISSE-ACHILLE DE), naquit à Condom (Gers) le 11 Juin 1796. Il suivit d'abord la carrière des armes; mais après 1814, il rentra dans la vie civile et s'occupa exclusivement de travaux littéraires. Sa première publication importante fut un ouvràge intitulé la *Coalition et la Fronde*. Il donna ensuite *Don Alonzo* ou l'*Espagne*, et *Islaor*, ou le *Barde chrétien*. Ces deux ouvrages, remarquables par l'élévation et le mouvement et dont le style a tout le charme du langage poétique, fixèrent l'attention de l'Académie, qui, en 1835, appela M. de Salvandy dans son sein. Cet écrivain occupe aujourd'hui un rang distingué dans la presse contemporaine. le Journal des Débats, le Dictionnaire de la Conversation et les Revues lui doivent de nombreux et remarquables travaux.



NAPOLÉON.

Napoléon Bonaparte, le héros des temps modernes, héros dans le sens antique du mot, héros à la façon de ces personnages épiques, demi-dieux de la terre, qui la remplissent

de leurs exploits, laissent un souvenir ineffaçable dans la mémoire des hommes, prennent place dans les traditions des peuples, grandissent de siècle en siècle, grâce aux actions surhumaines dont la fable grossit leur histoire, et finissent par laisser l'érudit incertain si ces Hercule, ces Sésostris, ces Romulus, dont le nom et les monuments sont partout, ont jamais vécu ; qu'un jour la civilisation disparût de notre vieux continent, qu'il restât des poésies, des chroniques, des médailles, des ruines ; qu'à travers les ravages du temps, l'historien lût le même nom inscrit sur la pierre de l'Escurial, sur le marbre du Capitole, sur le granit des Pyramides ; qu'il le retrouvât dans les débris de Schœnbrünn, de Postdam, du Kremlin, comme sous les sables des déserts, ajouterait-il foi aux témoignages qui feraient de ce nom celui d'un seul conquérant, d'un même potentat, d'un monarque grand entre les législateurs aussi bien qu'entre les guerriers ? Comment croire à cet empire du monde avec un point de départ si lointain, à ce complet changement de la face de l'univers sous la main d'un seul homme, à ces nations, à ces dynasties, faites ou défaites en dix ans ? Comment croire surtout à ces victoires sans nombre, à ces conquêtes sans terme, avec toutes les créations des arts, les routes ouvertes, les temples restaurés, les ponts construits, les musées fondés, avec Anvers fondé et les Alpes aplanies ? Que dire de ces autres créations plus grandes, les institutions, les codes, une législation entière, qui embrasse à la fois la vie civile et politique des peuples, au lendemain d'une révolution dévorante, à travers les invasions et les guerres plus dévorantes peut-être. Conciliez avec tant de puissance ces catastrophes soudaines ; avec tant de génie, sa chute immense ; avec tant de gloire, l'abandon du genre humain, et avec cet abandon, les terreurs des rois ; l'Europe liguée pour se défendre d'un homme ; l'Océan même préposé à sa garde, parce qu'un de ses pas pouvait encore ébranler le monde ! Cet exil sur un écueil solitaire en face du géant Adamastor, cette agonie de Prométhée, tiennent de la mythologie plutôt que de l'histoire. L'histoire, comment fera-t-elle pour expliquer la mort de Napoléon, impuis-

sante et ignorée comme sa naissance, lorsque, long-temps après, il reste à son nom assez d'empire pour prêter de la force à qui l'honore, et affermir le roi qui va à la tête de tout le peuple rendre gloire à sa statue relevée ! Les partis mêmes qui l'ont combattu, se disputant l'héritage de sa mémoire comme un trophée, comme une arme, comme un bouclier, sembleront une imitation des chefs de la Grèce se disputant les armes d'Achille. Tout est homérique, tout est fatal, tout est prodigieux dans cette grande vie pour qui contemple son cours depuis l'île où fut son berceau, jusqu'à celle où gît son sépulcre ; astre éclatant et terrible qui, pour remplir l'Orient et l'Occident, se lève du sein des mers et retourne s'y abîmer ! ! !

THIERS.

THIERS (LOUIS-ADOLPHE) naquit à Marseille le 15 avril 1798. Il débuta dans la carrière littéraire par un éloge de *Vauvenargues*, qui fut couronné par l'Académie d'Aix. Chargé de rendre compte, dans un journal, du Salon de 1821, il redigea un série d'articles piquants que plus tard il réunit en un volume. Après avoir publié *les Pyrénées et le midi de la France*, il fit enfin paraître l'ouvrage qui a fondé sa réputation et préparé sa fortune politique : l'*Histoire de la révolution française*. M Thiers, tour à tour ministre et chef de l'opposition, a peu de temps à consacrer aux travaux littéraires ; aussi ne pensons-nous pas qu'il puisse achever promptement l'*Histoire de l'Empire* à laquelle il travaille depuis long-temps. On assure cependant qu'il est sur le point d'en publier les premiers volumes. Si le fait se réalisait, on verrait aussitôt paraître les *Mémoires d'Outre-Tombe :* cette assurance à été donnée par M. de Chateaubriand lui-même.

M. Thiers a été reçu membre de l'Académie française en 1833, après la mort d'Andrieux.

MORT DE MIRABEAU.

Des pressentiments de mort se mêlaient à ses vastes projets, et quelquefois en arrêtaient l'essor. Cependant sa

conscience était satisfaite ; l'estime publique s'unissait à la sienne, et l'assurait que, s'il n'avait pas encore assez fait pour le salut de l'Etat, il avait du moins assez fait pour sa propre gloire. Pâle, et les yeux profondément creusés, il paraissait tout changé à la tribune, et souvent il était saisi de défaillances subites ; les excès de plaisir et de travail, les émotions de la tribune, avaient usé en peu de temps cette existence si forte. Des bains, qui renfermaient une dissolution de sublimé, avaient produit cette teinte verdâtre qu'on attribuait au poison. La cour était alarmée, tous les partis étonnés ; et, avant sa mort, on s'en demandait la cause. Une dernière fois, il prit la parole à cinq reprises différentes, sortit épuisé et ne reparut plus. Le lit de mort le reçut et ne le rendit qu'au Panthéon. Il avait exigé de Cabanis qu'on n'appelât pas de médecins ; néanmoins on lui désobéit, et ils trouvèrent la mort qui s'approchait, et qui déjà s'était emparée des pieds. La tête fut atteinte la dernière, comme si la nature avait voulu laisser briller son génie jusqu'au dernier instant. Un peuple immense se pressait autour de sa demeure, et encombrait toutes les issues dans le plus profond silence. La cour envoyait émissaires sur émissaires ; les bulletins de sa santé se transmettaient de bouche en bouche, et allaient répandre partout la douleur à chaque progrès du mal. Lui, entouré de ses amis, exprimait quelques regrets sur ses travaux interrompus, quelque orgueil sur ses travaux passés : " Soutiens, disait-il à son domestique, soutiens cette tête, la plus forte de France." L'empressement du peuple le toucha ; la visite de Barnave, son ennemi, qui se présenta chez lui au nom des Jacobins, lui causa une douce émotion. Il donna encore quelques pensées à la chose publique. L'assemblée devait s'occuper du droit de tester ; il appela M. de Talleyrand, et lui remit un discours qu'il venait d'écrire. " Il sera plaisant, lui dit-il, d'entendre parler contre les testaments un homme qui n'est plus et qui vient de faire le sien." La cour avait voulu en effet qu'il le fît, promettant d'acquitter tous les legs. Reportant ses vues sur l'Europe, et devinant les projets de l'Angleterre : " Ce Pitt, dit-il, est le ministre des préparatifs : il gouverne

avec des menaces : je lui donnerais de la peine, si je vivais." Le curé de sa paroisse venant lui offrir ses soins, il le remercia avec politesse, et lui dit, en souriant, qu'il les accepterait volontiers s'il n'avait dans sa maison son supérieur ecclésiastique, M. l'évêque d'Autun. Il fit ouvrir ses fenêtres : " Mon ami, dit-il à Cabanis, je mourrai aujourd'hui ; il ne reste plus qu'à s'envelopper de parfums, qu'à se couronner de fleurs, qu'à s'environner de musique, afin d'entrer paisiblement dans le sommeil éternel." Des douleurs poignantes interrompaient de temps en temps ces discours si nobles et si calmes. " Vous aviez promis, dit-il à ses amis, de m'épargner des souffrances inutiles." En disant ces mots, il demande de l'opium avec instance. Comme on le lui refusait, il l'exige avec sa violence accoutumée. Pour le satisfaire, on le trompe, et on lui présente une coupe, en lui persuadant qu'elle contenait de l'opium. Il la saisit avec calme, avale le breuvage qu'il croyait mortel, et paraît satisfait. Un instant après, il expire. C'était le 2 avril 1791. Cette nouvelle se répand aussitôt à la ville, à l'assemblée. Tous les partis espéraient en lui, et tous, excepté les envieux, sont frappés de douleur. L'assemblée interrompt ses travaux ; un deuil général est ordonné ; des funérailles magnifiques sont préparées. On demande quelques députés : " Nous irons tous ! s'écrient-ils." L'église de Sainte-Geneviève est érigée en Panthéon, avec cette inscription :

AUX GRANDS HOMMES LA PATRIE RECONNAISSANTE.

(*Histoire de la Révolution française.*)

* PRISE DE LA BASTILLE.

Le peuple, dès la nuit du 13, s'était porté vers la Bastille ; quelques coups de fusil avaient été tirés, et il parait que des instigateurs avaient proféré plusieurs fois le cri : *A la Bastille !* Le vœu de sa destruction se trouvait dans quelques cahiers ; ainsi, les idées avaient pris d'avance cette direction. On demandait toujours des armes. Le bruit s'était répandu que l'hôtel des Invalides en contenait

un dépôt considérable. On s'y rend aussitôt. Le commandant, M. de Sombreuil en fait défendre l'entrée, disant qu'il doit demander des ordres à Versailles. Le peuple ne veut rien entendre, se précipite dans l'hôtel, enlève les canons et une grande quantité de fusils. Déjà dans ce moment une foule considérable assiégeait la Bastille. Les assiégeants disaient que le canon de la place était dirigé sur la ville, et qu'il fallait empêcher qu'on ne tirât sur elle. Le député d'un district demande à être introduit dans la forteresse, et l'obtient du commandant. En faisant la visite, il trouve trente-deux Suisses et quatre-vingt-deux invalides, et reçoit la parole de la garnison de ne pas faire feu si elle n'est attaquée. Pendant ces pourparlers, le peuple, ne voyant pas paraître son député, commence à s'irriter, et celui-ci est obligé de se montrer pour apaiser la multitude. Il se retire enfin vers onze heures du matin. Une demi-heure s'était à peine écoulée, qu'une nouvelle troupe arrive en armes, en criant: "Nous voulons la Bastille!" La garnison somme les assaillants de se retirer, mais ils s'obstinent. Deux hommes montent avec intrépidité sur le toit du corps de garde et brisent à coups de hache les chaines du pont qui retombe. La foule s'y précipite, et court à un second pont pour le franchir de même. En ce moment une décharge de mousqueterie l'arrête: elle recule, mais en faisant feu. Le combat dure quelques instants; les électeurs, réunis à l'Hôtel de ville, entendant le bruit de la mousqueterie, s'alarment toujours davantage, et envoient deux députations, l'une sur l'autre, pour sommer le commandant de laisser introduire dans la place un détachement de milice parisienne, sur le motif que toute force militaire dans Paris doit être sous la main de la ville. Ces deux députations arrivent successivement. Au milieu de ce siége populaire, il était très-difficile de se faire entendre. Le bruit du tambour, la vue d'un drapeau, suspendent quelque temps le feu. Les députés s'avancent; la garnison les attend, mais il est impossible de s'expliquer. Des coups de fusil sont tirés, on ne sait d'où. Le peuple, persuadé qu'il est trahi, se précipite pour mettre le feu à la place; la garnison tire alors à

mitraille. Les gardes-françaises arrivent avec du canon et commencent une attaque en forme.

Sur ces entrefaites, un billet adressé par le baron de Besenval à Delaunay, commandant de la Bastille, est intercepté et lu à l'Hôtel de ville ; Besenval engageait Delaunay à résister, lui assurant qu'il serait bientôt secouru. C'était en effet dans la soirée de ce jour que devaient s'exécuter les projets de la cour. Cependant Delaunay, n'étant point secouru, voyant l'acharnement du peuple, se saisit d'une mêche allumée et veut faire sauter la place. La garnison s'y oppose, et l'oblige à se rendre : les signaux sont donnés, un pont est baissé. Les assiégeants s'approchent en promettant de ne commettre aucun mal ; mais la foule se précipite et envahit les cours. Les Suisses parviennent à se sauver. Les invalides assaillis ne sont arrachés à la fureur du peuple que par le devoûment des gardes-françaises. En ce moment, une fille, belle, jeune et tremblante, se présente : on la suppose fille de Delaunay ; on la saisit, et elle allait être brûlée, lorsqu'un brave soldat se précipite, l'arrache aux furieux, court la mettre en sûreté, et retourne à la mêlée.

Il était cinq heures et demie. Les électeurs étaient dans la plus cruelle anxiété, lorsqu'ils entendent un murmure sourd et prolongé. Une foule se précipite en criant victoire. La salle est envahie ; un garde-française, couvert de blessures, couronné de lauriers, est porté en triomphe par le peuple. Le règlement et les clefs de la Bastille sont au bout d'une baïonnette ; une main sanglante, s'élevant au-dessus de la foule, montre une boucle de col : c'était celle du gouverneur Delaunay qui venait d'être décapité. Deux gardes-françaises, Élie et Hullin, l'avaient défendu jusqu'à la dernière extrémité.

(*Révolution française.*)

*A. DE VIGNY.

* VIGNY (ALFRED, comte de) est né à Loches, le 27 Mars 1799. Fils d'un officier supérieur, il se destina lui-même à la carrière militaire et resta dans l'armée jusqu' en 1828. Fatigué alors d'une existence monotone et sans gloire, il se consacra exclusivement au culte des lettres. Déjà, dans les loisirs trop longs du soldat en temps de paix, il avait composé d'admirables poésies qui, malheureusement, n'ont pas été assez goutées; puis, en 1826, il avait donné *Cinq-Mars*, roman historique qui restera. L'auteur du beau poème d'*Eloa* semble, hélas! avoir renoncé à la poésie; en revanche, il a publié successivement plusieurs livres qui révèlent tous, à un haut degré, un talent pur, chaste et consciencieux, qualités qui, chaque jour, deviennent plus rares à notre époque. Ces ouvrages de M. de Vigny sont *Stello*, le drame touchant et simple de *Chatterton* et *Servitude et grandeur militaires*.

---

* LE CABINET DE RICHELIEU.

Montez les degrés du vieux Archevêché, et entrons aans la première et la plus grande de ces salles ; elle était fort longue, mais éclairée par une suite de hautes fenêtres en ogives, dont la partie supérieure seulement avait conservé des vitraux bleus, jaunes et rouges, qui répandaient une lueur mystérieuse dans l'appartement. Une table ronde énorme la remplissait dans toute sa largeur du côté de la grande cheminée ; autour de cette table couverte d'un tapis bariolé et chargée de papiers et de portefeuilles, étaient assis et courbés sur leurs plumes, huit secrétaires occupés à copier des lettres qu'on leur passait d'une table plus petite. D'autres hommes debout rangeaient les papiers dans les rayons d'une bibliothèque, que des livres reliés en noir ne remplissaient pas tout entière, et marchaient avec précaution sur le tapis épais dont la salle était garnie.

Malgré cette quantité de personnes réunies on eût entendu les ailes d'une mouche. Le seul bruit qui s'élevât était celui des plumes qui couraient rapidement sur le papier, et d'une voix grêle qui dictait en s'interrompant pour tousser. Elle sortait d'un immense fauteuil à grands bras

placé au coin du feu, allumé en dépit des chaleurs de la saison et du pays. C'était un de ces fauteuils qu'on voit encore dans quelques vieux châteaux, et qui semblent faits pour s'endormir en lisant sur eux, quelque livre que ce soit, tant chaque compartiment en est soigné; un croissant de plume y soutient les reins; si la tête se penche, elle trouve ses joues reçues par des oreillers couverts de soie, et le coussin du siége déborde tellement les coudes qu'il est permis de croire que les tapissiers de nos pères avaient pour but d'éviter que le livre ne fît du bruit et ne les réveillât en tombant.

Mais quittons cette digression pour parler de l'homme qui s'y trouvait et qui n'y dormait pas. Il avait le front large et quelques cheveux fort blancs, une figure pâle et effilée à laquelle une petite barbe blanche et pointue donnait cet air de finesse que l'on remarque dans tous les portraits du temps de Louis treize, une bouche presque sans lèvres, et nous sommes forcés d'avouer que le docteur Lavater regarde ce signe comme indiquant la méchanceté à n'en pouvoir douter; une bouche pincée, disons-nous, était encadrée par deux petites moustaches grises et une *royale*, ornement dont nous avons déjà parlé, que nos officiers de hussards se laissent croître encore entre la lèvre inférieure et le menton, et qui ressemble assez à une virgule; ce vieillard qui avait sur la tête une calotte rouge et était enveloppé dans une vaste robe de chambre, portait des bas de soie pourprée et n'était rien moins que Armand Duplessis, cardinal de Richelieu.

Il avait très près de lui, autour de la plus petite table dont il a été question, quatre jeunes gens de quinze à vingt ans; ils étaient pages ou domestiques, selon l'expression du temps, qui signifiait alors familier, ami de la maison. Cet usage était un reste de patronage féodal demeuré dans nos mœurs. Les cadets gentilshommes des plus hautes familles recevaient des *gages* des grands seigneurs, et leur étaient dévoués en toute circonstance, allant appeler en duel le premier venu au moindre désir de leur patron. Les pages dont nous parlons rédigeaient des lettres dont le cardi-

nal leur avait dit la substance, et après un coup-d'œil du maître, les passaient aux secrétaires qui les mettaient au net. Le vieux duc de son côté écrivait sur son genou des notes secrètes sur de petits papiers qu'il glissait dans presque tous les paquets avant de les fermer de sa propre main.

Il y avait quelques instans qu'il écrivait, lorsqu'il aperçut dans une glace placée en face de lui, le plus jeune de ses pages traçant quelques lignes interrompues sur un petit papier d'une taille fort inférieure à celle du papier ministériel. Il se hâtait d'y mettre quelques mots, puis le glissait rapidement sous la grande feuille qu'il était obligé de remplir à son grand regret ; mais placé derrière le cardinal, il espérait que sa difficulté à se retourner l'empêcherait de s'apercevoir du petit manége qu'il semblait exercer avec assez d'habitude. Richelieu lui adressant la parole sèchement, lui dit :—Venez ici, M. Olivier.

Ces deux mots furent un coup de foudre pour ce pauvre enfant qui paraissait n'avoir pas seize ans ; il se leva pourtant très-vite et vint se placer debout devant le ministre, les bras pendans et la tête baissée.

Les autres pages et les secrétaires ne remuèrent pas plus que des soldats lorsque l'un d'eux tombe frappé d'une balle, tant ils étaient accoutumés à ces sortes d'appels. Celui-ci pourtant s'annonçait d'une manière plus vive que les autres.—Qu'écrivez-vous là ?—Monseigneur . . . ce que votre éminence me dicte.—Quoi !—Monseigneur . . . . la lettre de don Juan de Bragance.—Point de détours, Monsieur, vous faites autre chose.—Monseigneur, dit alors le page, les larmes aux yeux, c'était un billet à une de mes cousines.—Voyons-le ; alors un tremblement universel l'agita, et il fut obligé de s'appuyer sur la cheminée, en disant à demi-voix : C'est impossible.

M. le vicomte Olivier d'Entragues, dit le ministre sans marquer la moindre émotion, vous n'êtes plus à mon service. Et le page sortit, il savait qu'il n'y avait pas à répliquer, il glissa son billet dans sa poche, et ouvrant la porte à deux battans justement assez pour qu'il y eût place pour lui, il s'y glissa comme un oiseau qui s'échappe de sa cage.

Le ministre continua les notes qu'il traçait sur son genou. Les secrétaires redoublaient de silence et d'ardeur, lorsque la porte s'ouvrant rapidement de chaque côté, on vit paraître debout entre les deux battans, un capucin qui, s'inclinant les bras croisés sur la poitrine, semblait attendre l'aumône ou l'ordre de se retirer. Ce personnage parut faire une grande sensation dans toute la salle, car sans achever la phrase, la ligne ou le mot commencé, chaque écrivain se leva et sortit par la porte où le P. Joseph (on a deviné que c'était lui) se tenait toujours debout, les uns le saluant en passant, les autres détournant la tête.

CORNEILLE ET MILTON À PARIS, EN 1642.

Tout Paris était en rumeur, et des hommes à longue barbe, portant des torches, des pots remplis de vin, et des verres d'étain qu'ils choquaient à grand bruit, se tenaient sous le bras, et chantaient à l'unisson, avec des voix rudes et grossières, une ancienne ronde de la Ligue.

Les bandes effrayantes, qui hurlaient ces paroles, traversèrent les quais et le Pont-Neuf, froissant contre les hautes maisons, qui le couvraient alors, quelques bourgeois paisibles attirés par la curiosité. Deux jeunes gens enveloppés dans des manteaux furent jetés l'un contre l'autre, et se reconnurent à la lueur d'une torche placée au pied de la statue d'Henri IV, nouvellement élevée, sous laquelle ils se trouvaient.

— Quoi ! encore à Paris, Monsieur, dit Corneille à Milton, je vous croyais à Londres.

— Entendez-vous ce peuple, Monsieur, l'entendez-vous ? quel est ce refrain terrible ?

Les Rois sont passés !

Ce n'est rien encore, Monsieur ; faites attention à leurs propos.

— Le parlement est mort, disait l'un des hommes, les seigneurs sont morts ; dansons, nous sommes les maîtres ; le vieux Cardinal s'en va, il n'y a plus que le Roi et nous.

— Entendez-vous ce misérable, Monsieur? reprit Corneille; tout est là, toute notre époque est dans ce mot.

— Eh! quoi! est-ce là l'œuvre de ce ministre que l'on appelle grand parmi vous, et même chez les autres peuples? Je ne comprends pas cet homme.

— Je vous l'expliquerai tout-à-l'heure, lui répondit Corneille; mais avant cela écoutez la fin de cette lettre que j'ai reçue aujourd'hui. Approchons-nous de cette lanterne, sous la statue du feu Roi. Nous sommes seuls, la foule est passée, écoutez:

"...C'est par l'une de ces imprévoyances qui empêchent l'accomplissement des plus généreuses entreprises, que nous n'avons pu sauver MM. de Cinq-Mars et de Thou. Nous eussions dû penser que, préparés à la mort par de longues méditations, ils refuseraient nos secours; mais cette idée ne vint à aucun de nous; dans la précipitation de nos mesures, nous fîmes encore la faute de nous trop disséminer dans la foule, ce qui nous ôta le moyen de prendre une résolution subite. J'étais placé pour mon malheur près de l'échafaud, et je vis s'avancer, jusqu'au pied, nos malheureux amis qui soutenaient le pauvre abbé Quillet destiné à voir mourir son élève qu'il avait vu naître. Il sanglotait et n'avait que la force de baiser les mains des deux amis. Nous nous avançâmes tous, prêts à nous élancer sur les gardes au signal convenu; mais je vis avec douleur M. de Cinq-Mars jeter son chapeau loin de lui d'un air de dédain. On avait remarqué notre mouvement, et la garde catalane fut doublée autour de l'échafaud. Je ne pouvais plus voir, mais j'entendais pleurer; bientôt parut au-dessus des têtes du peuple le jeune et brillant Cinq-Mars, debout sur les planches à côté du bourreau; il salua gracieusement autour de lui, et s'agenouilla. J'aperçus les deux mains tremblantes du vieux abbé qui élevaient un crucifix devant ses yeux; tout-à-coup, une voix claire et pure comme celle d'un ange, entonna l'*Ave maris Stella*, répété par le peuple; je reconnus la voix de M. de Thou, qui attendait au pied de l'échafaud; je vis s'élever une hache, je détournai la tête,

et je tombai à genoux. Un cri effroyable de tout le peuple m'avertit qu'il n'était plus. J'eus encore la force, heureusement, de penser à son âme et de commencer une prière pour lui; je la mêlais avec la prière que j'entendais prononcer à haute voix au pieux de Thou. Je me relevai et le vis s'élancer sur l'échafaud. Serrant un crucifix d'ivoire sur sa poitrine avec passion, il monta les degrés comme si son âme eût emporté son corps vers le ciel; puis, s'agenouillant, il baisa le sang de Cinq-Mars comme celui d'un martyr, et devint plus martyr encore lui-même. Je ne sais si Dieu voulut lui accorder cette grâce; mais je vis avec horreur le bourreau, effrayé sans doute du premier coup qu'il avait porté, le frapper sur le haut de la tête où le malheureux jeune homme porta la main; le peuple poussa un long gémissement, et s'avança en criant contre le bourreau; ce misérable tout troublé lui porta un second coup qui ne fit encore que l'écorcher et l'abattre sur le théâtre où l'exécuteur se roula avec sa victime pour l'achever. On ne vit plus rien alors, et les cris du peuple furent épouvantables. Un événement étrange l'effrayait plus encore que l'horrible spectacle. Le vieux domestique de M. de Cinq-Mars tenait son cheval comme à un convoi funèbre; il s'était arrêté au pied de l'échafaud, et, semblable à un homme paralysé, regarda son maître jusqu'à la fin, puis tout-à-coup, comme frappé de la même hache, tomba mort sous le coup qui avait fait tomber la tête.

"Je vous écris à la hâte ces tristes détails à bord d'une galère de Gênes où Fontrailles, Gondi, d'Entraignes, Beauvau, Du Lude et tous les conjurés, sommes retirés. Nous allons en Angleterre attendre que le temps ait délivré la France du tyran que nous n'avons pu détruire. J'abandonne pour toujours le service du lâche prince qui nous a trahis.

"MONTRÉSOR."

Telle vient d'être, poursuivit Corneille, la fin de ces deux jeunes gens que vous vîtes naguère si puissans. Leur dernier soupir a été celui de l'ancienne monarchie; il

ne peut plus régner ici qu'une cour dorénavant ; les grands et les sénats sont anéantis.

— Et voilà donc ce prétendu grand homme, reprit Milton ; qu'a-t-il voulu faire ? Il veut donc créer des républiques dans l'avenir, puisqu'il détruit les bases de votre monarchie ?

— Ne le cherchez pas si loin, dit Corneille ; il n'a voulu que régner jusqu'à la fin de sa vie. Il a travaillé pour le moment et non pour l'avenir ; il a continué l'œuvre de Louis XI.

L'Anglais se prit à rire.

— Je croyais, dit-il, je croyais que le vrai génie avait une autre marche. Cet homme a ébranlé ce qu'il devait soutenir, et on l'admire ! Je plains votre nation.

— Ne la plaignez pas, s'écria vivement Corneille ; un homme passe, mais un peuple se renouvelle. Celui-ci, Monsieur, est doué d'une immortelle énergie que rien ne peut éteindre ; souvent son imagination l'égarera, mais une raison supérieure finira toujours par dominer ses désordres même, d'où elle sortira peut-être.

Les deux jeunes et déjà grands hommes se promenaient en parlant ainsi sur cet emplacement qui sépare la statue de Henri IV de la place Dauphine, au milieu de laquelle ils s'arrêtèrent un moment.

— Oui, Monsieur, poursuivit Corneille, je vois tous les soirs avec quelle vitesse une pensée généreuse retentit dans les cœurs français, et tous les soirs je me retire heureux de l'avoir vu. La reconnaissance prosterne les pauvres devant cette statue d'un bon Roi ; qui sait quel autre monument élèverait une autre passion auprès de celui-ci ; qui sait jusqu'où l'amour de la gloire conduirait notre peuple ; qui sait si, au lieu même où nous sommes, ne s'élèvera pas une pyramide arrachée à l'Orient ?

— Ce sont les secrets de l'avenir, dit Milton ; j'admire, comme vous, votre peuple passionné ; mais je le crains pour lui-même. Je le comprends mal aussi, et je ne reconnais pas son esprit, quand je le vois prodiguer son admiration à des hommes tels que celui qui vous gouverne. L'amour du

pouvoir est bien puéril, et cet homme en est dévoré sans avoir la force de le saisir tout entier. Chose risible, il est tyran sous un maître. Ce colosse, toujours sans équilibre, vient d'être presque renversé sous le doigt d'un enfant. Est-ce là le génie? Non, non. Lorsqu'il daigne quitter ses hautes régions pour une passion humaine, du moins doit-il l'envahir. Puisque ce Richelieu ne voulait que le pouvoir, que ne l'a-t-il donc pris tout entier? Je vais trouver un homme qui n'a pas encore paru, et que je vois dominé par cette misérable ambition; mais je crois qu'il ira plus loin. Il se nomme Cromwell.

(*Cinq-Mars.*)

*BALZAC.

* BALZAC (HONORÉ DE), qui n'est point un descendant de Guez de Balzac, est né à Tours le 20 Mai 1799. Après avoir fait ses études à Paris, il publia de 1821 à 1827 une grande quantité de romans qui n'obtinrent aucun succès. Le commerce de libraire-imprimeur ne lui réussit pas mieux; malgré ses chutes et ses dettes, M. de Balzac n'en persista pas moins dans la carrière des lettres et publia une foule de romans qui lui ont valu le surnom *du plus fécond de nos romanciers.* Les *Scènes de la Vie de Province* forment la meilleure partie des ouvrages trop nombreux de cet écrivain, qui manque souvent de naturel et de simplicité, mais qui se distingue toujours par la verve, l'esprit et une facilité prodigieuse.

* MORT DE L'AVARE GRANDET.

Dans l'année 1825, *Grandet,* sentant le poids des infirmités, fut forcé d'initier sa fille aux secrets de sa fortune territoriale et lui dit, en cas de difficultés, de s'en rapporter à Cruchot, le notaire, dont il avait éprouvé la probité. Puis, vers la fin de cette année, le bonhomme fut enfin, à l'âge de 79 ans, pris par une paralysie qui fit de rapides progrès. M. Grandet fut condamné par M. Bergerin.

En pensant qu'elle allait bientôt se trouver seule dans le monde, Eugénie se tint, pour ainsi dire, plus près de son père, et serra plus fortement le dernier anneau d'affection qui la liait à la société.... Elle fut sublime de soins et d'attentions pour son vieux père dont les facultés commençaient à baisser, mais dont l'avarice se soutenait instinctivement; aussi la mort de cet homme ne contrasta-t-elle point avec sa vie.

Dès le matin, il se faisait rouler entre la cheminée de sa chambre et la porte de son cabinet, sans doute plein d'or; puis il restait là sans mouvement, mais il regardait, et, au grand étonnement du notaire, il entendait le bâillement de son chien dans la cour.

Puis il se réveillait de sa stupeur apparente, au jour et à l'heure où il fallait recevoir des fermages, faire des comptes avec les closiers, ou donner des quittances. Alors, il agitait son fauteuil à roulettes, jusqu'à ce qu'il se trouvât en face de la porte de son cabinet. Il le faisait ouvrir par sa fille, et veillait à ce qu'elle plaçât, en secret, elle-même, les sacs d'argent les uns sur les autres, à ce qu'elle fermât la porte. Puis, il revenait à sa place, silencieusement, aussitôt qu'elle lui avait rendu la précieuse clef toujours placée dans la poche de son gilet, et qu'il tâtait de temps en temps.

....., Enfin arrivèrent les jours d'agonie, pendant lesquels la forte charpente du bonhomme fut aux prises avec la destruction. Il voulut rester assis au coin de son feu, devant la porte de son cabinet. Il attirait à soi et roulait toutes les couvertures que l'on mettait sur lui, et disait à Nanon, sa gouvernante : Serre, serre ça, pour qu'on ne me le vole pas. Quand il pouvait ouvrir les yeux, où toute sa vie s'était réfugiée, il les tournait aussitôt vers la porte du cabinet où gisaient ses trésors, en disant à sa fille :

—Y sont-ils ? y sont-ils ? d'un son de voix qui dénotait une sorte de peur panique.

—Oui, mon père.

—Veille à l'or, mets de l'or devant moi !

Alors Eugénie lui étendait des louis sur une petite table, et il demeurait des heures entières les yeux attachés sur

les louis, comme un enfant qui, au moment où il commence à voir, contemple stupidement le même objet; et, comme à un enfant, il lui échappait un sourire pénible.

—Cela me réchauffe, disait-il quelquefois en laissant paraître sur sa figure une expression de béatitude.

Lorsque le curé de la paroisse vint l'administrer, ses yeux, morts en apparence depuis quelques heures, se ranimèrent à la vue de la croix, des chandeliers, du bénitier d'argent: il les regarda fixement, et sa loupe remua pour la dernière fois. Puis, lorsque le prêtre lui approcha des lèvres le crucifix en vermeil, pour lui faire baiser le Christ, il fit un épouvantable geste pour le saisir. Ce dernier effort lui coûta la vie. Il appela Eugénie qu'il ne voyait pas, quoiqu'elle fût agenouillée devant lui, et baignât de ses larmes une main déjà froide.

—Mon père, bénissez-moi!

—Aie bien soin de tout; tu me rendras compte de ça là-bas, dit-il.......

Après la mort de son père, Eugénie apprit par maître Cruchot qu'elle possédait quatre cent mille livres de rente en biens-fonds, dans l'arrondissement de Saumur, deux cent-cinquante mille francs en trois pour cent acquis à soixante-un francs, et qui valaient alors soixante-dix-sept francs; plus, trois millions en or, et cent mille francs en écus, sans compter les arrérages à recevoir. L'estimation totale de ses biens allait à vingt millions.

(*Eugénie Grandet.*)

* L'USURIER.

Saisirez-vous bien sa figure pâle et blafarde à laquelle je voudrais que l'Académie me permît de donner le nom de face *lunaire*, et qui ressemblait à du vermeil dédoré? Les cheveux de mon usurier étaient plats, soigneusement peignés, et d'un gris cendré. Les traits de son visage, impassible autant que celui de M. de Talleyrand, paraissaient avoir été coulés en bronze. Jaunes comme ceux d'une fouine, ses petits yeux n'avaient presque point de cils, et craignaient la lumière, dont ils étaient garantis par l'abat-

jour d'une vieille casquette verte. Son nez pointu était si grêlé dans le bout que vous l'eussiez comparé à une vrille. Il avait les lèvres minces de ces alchimistes et de ces petits vieillards peints par Rembrandt ou par Metzu. Cet homme parlait bas, d'un ton doux, et ne s'emportait jamais. Son âge était un problème : on ne pouvait pas savoir s'il était vieux avant le temps, ou s'il avait ménagé sa jeunesse afin qu'elle lui servît toujours. Tout était propre et râpé dans sa chambre, pareille, depuis le drap vert du bureau jusqu'au tapis du lit, au froid sanctuaire de ces vieilles filles qui passent la journée à frotter leurs meubles. En hiver, les tisons de son foyer toujours enterrés dans un talus de cendres, y fumaient sans flamber. Ses actions, depuis l'heure de son lever jusqu'à ses accès de toux le soir, étaient soumises à la régularité d'une pendule. C'était, en quelque sorte, un *homme modèle* que le sommeil remontait. Si vous touchez un cloporte cheminant sur un papier, il s'arrête et fait le mort ; de même, cet homme s'interrompait au milieu de son discours et se taisait au passage d'une voiture, afin de ne pas forcer sa voix. A l'imitation de Fontenelle, il économisait le mouvement vital, et concentrait tous les sentiments humains dans le *moi*. Aussi sa vie s'écoulait-elle sans faire plus de bruit que le sable d'une horloge antique. Vers le soir, l'homme-billet se changeait en un homme ordinaire, et ses métaux se métamorphosaient en cœur humain. S'il était content de sa journée, il se frottait les mains en laissant échapper par les rides crevassées de son visage une fumée de gaîté, car il est impossible d'exprimer autrement le jeu muet de ses muscles. Enfin, dans ses plus grands accès de joie, sa conversation restait monosyllabique, et sa contenance était toujours négative ; voilà le voisin dont le hasard m'avait gratifié dans la maison que j'habitais, rue des Grès. Cette maison, qui n'a pas de cour, est humide et sombre ; les appartements ne tirent leur jour que de la rue. A ce triste aspect, la gaîté d'un fils de famille expirait avant qu'il n'entrât chez mon voisin. Le seul être avec lequel il communiquait, socialement parlant, était moi. Il venait me demander du feu, m'empruntait un livre, un journal, et me per-

mettait le soir d'entrer dans sa cellule où nous causions quand il était de bonne humeur. Ces marques de confiance étaient le fruit d'un voisinage de quatre années et de ma sage conduite qui, faute d'argent, ressemblait beaucoup à la sienne. Avait-il des parents, des amis ? était-il riche ou pauvre ? personne n'aurait pu répondre à ces questions. Je ne voyais jamais d'argent chez lui. Sa fortune se trouvait sans doute dans les caves de la banque. Il recevait lui-même ses billets, en courant dans Paris d'une jambe sèche comme celle d'un cerf. Il était d'ailleurs martyr de sa prudence. Un jour, par hasard, il portait de l'or ; un double napoléon se fit jour on ne sait comment, à travers son gousset ; un locataire qui le suivait dans l'escalier le ramassa et le lui présenta :—Cela ne m'appartient pas, répondit-il avec un geste de surprise. A moi de l'or ! vivrais-je comme je vis, sí j'étais riche ? Le matin, il apprêtait lui-même son café sur un réchaud de tôle qui restait toujours dans l'angle noir de sa cheminée. Un rôtisseur lui apportait son dîner. Notre vieille portière montait à une heure fixe pour approprier sa chambre. Enfin, par une singularité que Sterne appellerait une prédestination, cet homme s'appelait *Gobseck.*

(*Le Père Goriot.*)

*HUGO.

* HUGO (Victor-Marie) est né à Besançon, le 26 février 1802. Il se montra poète, et grand poète même, à l'âge où d'ordinaire la pensée est encore enfantine. Les *Odes et Ballades* (1822—1826), les *Orientales* (1828) et enfin les *Feuilles d'automne* (1831) sont de riches productions poétiques, dignes de celles que promettait l'*enfant sublime ;* les *Feuilles d'automne* surtout nous semblent de la plus belle, de la plus sublime poésie et vivront certainement aussi long-temps que notre langue. Dans les *Chants du Crépuscule,* les *Voix intérieures* et *les Rayons et les Ombres,* on trouve aussi d'heureuses inspirations et de fort beaux morceaux.—Non content d'être un grand poète, M. Hugo a voulu aussi prendre rang parmi nos meilleurs prosateurs, en publiant d'abord

(en 1829) *les Derniers Jours d'un Condamné*, puis (en 1831) *Notre-Dame de Paris*, magnifique tableau des mœurs parisiennes au moyen-âge, œuvre de génie, chef-d'œuvre de style énergique, entraînant, passionné, gracieux et souple tour-à-tour.—Quant à ses drames en vers et en prose, on peut y trouver sans doute un grand nombre de belles scènes, mais ils sont écrits d'après un système faux et trompeur, et manquent de ces qualités dramatiques qui, seules, assurent un succès de durée.

M. Hugo n'est membre de l'Académie que depuis 1841.

---

*UNE LUTTE AU BORD D'UN PRÉCIPICE.

Le capitaine Léopold d'Auverney, raconte comment Habibrah, son ennemi, mulâtre de très-petite taille, mais d'une force extraordinaire, près d'être englouti dans un abîme, implore son secours et cherche à l'entraîner dans sa chute.

Je ne saurais vous dire à quel point était lamentable cet accent de terreur et de souffrance ! J'oubliai tout. Ce n'était plus un ennemi, un traître, un assassin, c'était un malheureux qu'un léger effort de ma part pouvait arracher à une mort affreuse. Il m'implorait si pitoyablement ! Toute parole, tout reproche eût été inutile et ridicule ; le besoin d'aide paraissait urgent. Je me baissai, et, m'agenouillant le long du bord, l'une de mes mains appuyée sur le tronc de l'arbre dont la racine soutenait l'infortuné Habibrah, je lui tendis l'autre...Dès qu'elle fut à sa portée, il la saisit de ses deux mains avec une force prodigieuse, et, loin de se prêter au mouvement d'ascension que je voulais lui donner, je le sentis qui cherchait à m'entraîner avec lui dans l'abîme. Si le tronc de l'arbre ne m'eût pas prêté un aussi solide appui, j'aurais été infailliblement arraché du bord, par la secousse violente et inattendue que me donna le misérable.

—Scélérat ! m'écriai-je, que fais-tu ?

—Je me venge ! répondit-il avec un rire éclatant et infernal. Ah ! je te tiens enfin. Imbécille ! tu t'es livré toi-même ! Je te tiens ! Tu étais sauvé, j'étais perdu, et c'est toi qui rentres volontairement dans la gueule du caïman, parce qu'elle a gémi après avoir rugi ! me voilà consolé,

puisque ma mort est une vengeance ! Tu es pris au piége, et j'aurai un compagnon humain chez les poissons du lac.

—Ah ! traître ! disais-je en me raidissant, voilà comme tu me récompenses d'avoir voulu te tirer du péril !

—Oui, reprenait-il, je sais que j'aurais pu me sauver avec toi, mais j'aime mieux que tu périsses avec moi ; j'aime mieux ta mort que ma vie ! Viens !

En même temps ses deux mains bronzées et calleuses se crispaient sur la mienne avec des efforts inouis ; ses yeux flamboyaient, sa bouche écumait ; ses forces, dont il déplorait si douloureusement l'abandon un moment auparavant, lui étaient revenues, exaltées par la rage et la vengeance ; ses pieds s'appuyaient ainsi que deux leviers aux parois perpendiculaires du rocher, et il bondissait comme un tigre sur la racine qui, mêlée à ses vêtements, le soutenait malgré lui ; car il eût voulu la briser afin de peser de tout son poids sur moi et de m'entraîner plus vite. Il interrompait quelquefois le rire épouvantable que m'offrait son visage, pour mordre cette racine avec fureur. On eût dit l'horrible démon de cette caverne cherchant à attirer une proie dans son palais d'abîmes et de ténèbres.

Un de mes genoux s'était heureusement arrêté dans une anfractuosité du rocher ; mon bras s'était en quelque sorte noué à l'arbre qui m'appuyait ; et je luttais contre les efforts du nain avec toute l'énergie que le sentiment de la conservation peut donner dans un semblable moment. De temps en temps je soulevais péniblement ma poitrine, et j'appelais de toutes mes forces : *Bug-Jargal !* Mais le fracas de la cascade et l'éloignement me laissaient bien peu d'espoir qu'il pût entendre ma voix.

Cependant le nain, qui ne s'était pas attendu à tant de résistance, redoublait ses furieuses secousses. Je commençais à perdre mes forces, bien que cette lutte eût duré bien moins de temps qu'il ne m'en faut pour vous la raconter. Un tiraillement insupportable paralysait presque mon bras ; ma vue se troublait ; des lueurs livides et confuses se croisaient devant mes yeux ; des tintements remplissaient mes oreilles ; j'entendais crier la racine prête à rompre, rire le

monstre prêt à tomber, et il me semblait que le gouffre hurlant se rapprochait de moi.

Avant de tout abandonner à l'épuisement et au désespoir, je tentai un dernier appel: je rassemblai mes forces éteintes, et je criai encore une fois: *Bug-Jargal!* Un aboiement me répondit..... j'avais reconnu Rask, je tournai les yeux. Bug-Jargal et son chien étaient au bord de la crevasse. Je ne sais s'il avait entendu ma voix ou si quelque inquiétude l'avait ramené. Il vit mon danger—Tiens bon ! me cria-t-il. Habibrah craignant mon salut, me criait de son côté en écumant de fureur: Viens donc! viens! Et il ramassait pour en finir le reste de sa vigueur surnaturelle. En ce moment, mon bras fatigué se détacha de l'arbre. C'en était fait de moi! quand je me sentis saisir par derrière: c'était Rask. A un signe de son maître il avait sauté de la crevasse sur la plate-forme, et sa gueule me retenait puissamment par les basques de mon habit. Ce secours inattendu me sauva. Habibrah avait consumé toute sa force dans son dernier effort; je rappelai la mienne pour lui arracher ma main. Ses doigts engourdis et raides furent enfin contraints de me lâcher; la racine, si longtemps tourmentée, se brisa sous son poids; et, tandis que Rask me retirait violemment en arrière, le misérable nain s'engloutit dans l'écume de la sombre cascade, en me jetant une malédiction que je n'entendis pas, et qui retomba avec lui dans l'abîme. (*Bug-Jargal.*)

* CROMWELL.

Olivier Cromwell est du nombre de ces personnages de l'histoire qui sont tout ensemble très célèbres et très peu connus. La plupart de ses biographes, et dans le nombre il en est qui sont historiens, ont laissé incomplète cette grande figure. Il semble qu'ils n'aient pas osé réunir tous les traits de ce bizarre et colossal prototype de la réforme religieuse, et de la révolution politique d'Angleterre: presque tous se sont bornés à reproduire sur des dimensions plus étendues, le simple et sinistre profil qu'en a tracé Bos-

suet, de son point de vue monarchique et catholique, de sa chaire d'évêque appuyée au trône de Louis XIV.

Comme tout le monde, l'auteur de ce livre s'en tenait là ; le nom d'Olivier Cromwell ne réveillait en lui que l'idée sommaire d'un fanatique régicide, grand capitaine ; c'est en furetant la chronique, ce qu'il fait avec amour, c'est en fouillant au hasard les mémoires anglais du dix-septième siècle, qu'il fut frappé de voir se dérouler peu-à-peu devant ses yeux un Cromwell tout nouveau. Ce n'était plus seulement le Cromwell militaire ; le Cromwell politique de Bossuet ; c'était un être complexe, hétérogène, multiple, composé de tous les contraires, mêlé de beaucoup de mal et de beaucoup de bien, plein de génie et de petitesses ; une sorte de Tibère-Dandin, tyran de l'Europe et jouet de sa famille ; vieux régicide humiliant les ambassadeurs de tous les rois, torturé par une jeune fille royaliste ; austère et sombre dans ses mœurs, et entretenant quatre fous de cour autour de lui ; faisant de méchans vers, sobre, simple, frugal et guindé sur l'étiquette ; soldat grossier et politique délié ; rompu aux arguties théologiques et s'y plaisant ; orateur lourd, diffus, obscur, mais habile à parler le langage de tous ceux qu'il voulait séduire ; hypocrite et fanatique ; visionnaire dominé par les fantômes de son enfance, croyant aux astrologues et les proscrivant ; défiant à l'excès, toujours menaçant, rarement sanguinaire ; rigide observateur des prescriptions puritaines, perdant gravement plusieurs heures par jour à des bouffonneries ; brusque et dédaigneux avec ses familiers, caressant avec les sectaires qu'il redoutait ; trompant ses remords avec des subtilités, rusant avec sa conscience, intarissable en adresse, en pièges, en ressources ; maîtrisant son imagination par son intelligence grotesque et sublime ; enfin un de ces hommes *carrés par la base,* comme les appelait Napoléon, le type et le chef de tous ces hommes complets, dans sa langue exacte comme l'algèbre, colorée comme la poésie.

(*Préface de Cromwell.*)

*A. DUMAS.

*** DUMAS (Alexandre) naquit à Villers-Cotterets, le 24 Juin 1803. Grâce à un début brillant au Théâtre français, il lui fut facile de prendre rang parmi les meilleurs dramaturges de notre époque. *Christine, Térésa, Angèle* et *Mlle de Belle Isle* sont les meilleures pièces de M. Dumas*: elles sont écrites d'un style animé et se distinguent par une entente merveilleuse des effets scéniques; mais la morale et le bon goût y trouvent singulièrement à redire.—*Isabeau de Bavière*, plusieurs volumes d'*Impressions de voyage* et des *Nouvelles* spirituelles et intéressantes ont placé M. Dumas au nombre de nos romanciers les plus populaires. On doit cependant reprocher à cet écrivain d'avoir attaché son nom, depuis quelques années, à une certaine quantité d'ouvrages, auxquels il n'a même point prêté le concours de sa collaboration.**

---

* ASSASSINAT DU DUC DE BOURGOGNE.

Le 10 septembre, 1419, Jean-sans-Peur, duc de Bourgogne, et Charles, dauphin de France, oubliant leurs longs discords, et se rendant à la voix du peuple fatigué, devaient enfin se jurer, à tout jamais, paix et alliance. Le milieu du pont de Montereau, sur l'Yonne et la Seine, fut choisi pour lieu de l'entrevue ; une loge en charpente y fut élevée. Le Dauphin accompagné de son secrétaire, s'y rendit, suivi de dix hommes d'armes de distinction, parmi lesquels son fidèle confident, Tanneguy Duchâtel. Jean, duc de Bourgogne, vint bientôt le joindre ; il avait à sa suite même nombre de guerriers choisis, et, à leur tête, messire Pierre de Gyac, son jeune favori. Les barrières du pont se fermèrent alors aux extrémités ; Français, sur la rive droite de l'Yonne, Bourguignons, sur la gauche de la Seine, en gardaient les avenues.

*** Si quelques personnes s'étonnaient de ne point trouver la *Tour de Nesle* au nombre des meilleures œuvres de M. Dumas, nous leur rappelerions qu'il n'en a guères composé que le 5e tableau, et que la gloire de ce dráme remarquable doit revenir à son légitime auteur, M. Frédéric Gaillardet, aujourd'hui rédacteur en chef du *Courrier des Etats-Unis*.**

Arrivé devant son rival et maître, le Duc ôte son chaperon et met genou en terre ; mais lui, croisant fièrement les bras : Vous avez mal tenu votre parole envers nous, Monsieur le duc ; sujet lâche et déloyal, vous avez... Assez, dit le Duc, et, se relevant, il allait répondre ; mais Tanneguy se baissa, ramassa derrière la tapisserie la hache qui, la veille, était pendue à sa ceinture, puis se redressant de toute sa hauteur : *Il est temps*, dit-il, en levant son arme sur la tête du Duc.

Le Duc vit le coup qui le menaçait ; il voulut le parer de la main gauche, tandis qu'il portait la droite à la garde de son épée ; mais il n'eut pas même le temps de la tirer ; la hache de Tanneguy tomba, abattant la main gauche du Duc, et du même coup lui fendant la tête depuis la pommette de la joue jusqu'au bas du menton.

Le Duc resta encore un instant debout, comme un chêne qui ne peut tomber ; alors Robert de Loire lui plongea son poignard dans la gorge, et l'y laissa.

Le Duc jeta un cri, étendit les bras, et alla tomber aux pieds de Gyac.

Il y eut alors une grande clameur et une affreuse mêlée ; car, dans cette tente, où deux hommes auraient eu à peine de la place pour se battre, vingt hommes se ruèrent les uns sur les autres. Un moment, on ne put plus distinguer au-dessus de toutes ces têtes que des mains, des haches, et des épées. Les Français criaient : Tue ! Tue ! A mort ! Les Bourguignons criaient : Trahison ! Trahison ! Alarme ! Les étincelles jaillissaient des armes qui se rencontraient, le sang s'élançait des blessures. Le Dauphin épouvanté s'était jeté le haut du corps en dehors de la barrière. A ses cris, le président Louvet arriva, le prit par dessous les épaules, le tira dehors, et l'entraîna presque évanoui vers la ville ; sa robe de velours bleu était toute ruisselante du sang du duc de Bourgogne, qui avait rejailli jusque sur lui.

Cependant le combat et les cris continuaient dans la tente ; on marchait sur le Duc mourant, que nul ne songeait à secourir. Mais les Dauphinois mieux armés avaient le dessus ; les Bourguignons, voyant que toute résistance était inutile, prirent la fuite. Les Dauphinois les poursui-

virent, et trois personnes seulement restèrent sous la tente vide et ensanglantée.

C'était le duc de Bourgogne, étendu et mourant ; c'était Pierre de Gyac, debout, les bras croisés, et le regardant mourir ; c'était enfin Olivier Layet qui, touché des souffrances de ce malheureux prince, soulevait son haubergeon pour l'achever par dessous avec son épée. Mais de Gyac ne voulait pas voir abréger cette agonie dont chaque convulsion semblait lui appartenir ; et, lorsqu'il reconnut l'intention d'Olivier d'un violent coup de pied, il lui fit voler son épée des mains. Olivier étonné leva la tête. Eh ! sang dieu ! lui dit en riant de Gyac, laissez donc ce pauvre prince mourir tranquille.

Puis, lorsque le duc eut rendu le dernier soupir, il lui mit la main sur le cœur pour s'assurer qu'il était bien mort ; et, comme le reste l'inquiétait peu, il disparut sans que personne fît attention à lui.

Le curé de Montereau vint prier au milieu de ce sang, à côté de ce corps inanimé, jusqu'à minuit ; puis à cette heure, aidé de deux hommes, il le porta dans un moulin près du pont, le déposa sur une table, et continua de prier près de lui jusqu'au matin ; et, à huit heures, sans cérémonie, sans bruit, le Duc fut mis en terre, en l'église Notre-Dame, devant l'autel Saint-Louis. (*Isabeau de Bavière.*)

* BONNIVARD, PRISONNIER À CHILLON.

Bonnivard ayant voulu affranchir Genève, échoua dans son entreprise ; transporté à Chillon, il y trouva une captivité affreuse. Lié par le milieu du corps à une chaîne dont l'autre bout allait rejoindre un anneau de fer scellé dans un pilier, il y resta ainsi six ans, n'ayant de liberté que la longueur de cette chaîne, ne pouvant se coucher que là où elle permettait de s'étendre, tournant toujours comme une bête fauve à l'entour de son pilier, creusant le pavé avec sa marche forcément régulière, rongé par cette pensée que sa captivité ne servait peut-être en rien à l'affranchissement de son pays, et que Genève et lui étaient voués à des fers

éternels. Comment, dans cette longue nuit, que nul jour ne venait interrompre, dont le silence n'était troublé que par le bruit de flots du lac, battant les murs du cachot, comment, ô mon Dieu! la pensée n'a-t-elle pas tué la matière? Comment, un matin, le geôlier ne trouva-t-il pas son prisonnier mort ou fou, quand une seule idée, une idée éternelle, devait lui briser le cœur et lui dessécher le cerveau? Et, pendant ce temps, pendant six ans, pendant cette éternité, pas un cri, pas une plainte, dirent ses geôliers, excepté sans doute quand le ciel déchaînait l'orage, quand la tempête soulevait les flots, quand la pluie et le vent fouettaient les murs; car alors, sa voix se perdait dans la grande voix de la nature; car alors, vous seul, ô mon Dieu! vous pouviez distinguer ses cris et ses sanglots; et ses geôliers, qui n'avaient pas joui de son désespoir, le retrouvaient le lendemain calme et résigné, car la tempête alors s'était calmée dans son cœur, comme dans la nature. Oh! sans cela, sans cela ne se serait-il pas brisé la tête à son pilier? ne se serait-il pas étranglé avec sa chaîne? aurait-il attendu le jour où l'on entra en tumulte dans sa prison, et où cent voix lui dirent à la fois:

—Bonnivard, tu es libre!

—Et Genève?

—Libre aussi! (*Impressions de voyage.*)

---

*SAINTE-BEUVE.

* SAINTE-BEUVE (CHARLES-AUGUSTIN) est né à Boulogne-sur-mer, le 24 Décembre 1804. Après avoir étudié la médecine, il renonça à cette profession, pour se consacrer tout entier au culte des lettres. Disciple de V. Hugo, il se fit d'abord connaître par un volume de vers, publié sous le pseudonyme de *Joseph Delorme*. Plus tard, les *Consolations* et les *Pensées d'Août* vinrent ajouter à sa réputation de poète; cependant il nous semble que M. Sainte-Beuve a mieux réussi en prose qu'en vers, et que sa gloire comme écrivain repose surtout sur ses *Critiques et Portraits littéraires* et sur son *Tableau de la Poésie française au XVI[e] siècle*.

On doit encore à ce critique judicieux le roman psychologique de *Volupté*, livre un peu trop vanté à notre sens, et il est, dit-on, à la veille de publier un ouvrage long-temps promis, ayant pour titre *Port-Royal.*

M. Sainte-Beuve a été nommé membre de l'Académie cette année (1844.)

---

* ESPRIT DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE AU XVIIe SIÈCLE.

Les critiques, et particulièrement les étrangers, qui, dans ces derniers temps, ont jugé avec le plus de sévérité nos deux siècles littéraires, se sont accordés à reconnaître que ce qui y dominait, ce qui s'y réfléchissait en mille façons, ce qui leur donnait le plus d'éclat et d'ornement, c'était l'esprit de conversation et de société, l'entente du monde et des hommes, l'intelligence vive et déliée des convenances et des ridicules, l'ingénieuse délicatesse des sentiments, la grâce, le piquant, la politesse achevée du langage. Et en effet c'est bien là, avec les réserves que chacun fait, et deux ou trois noms comme ceux de Bossuet et de Montesquieu qu'on sous-entend, c'est là, jusqu'en 1789 environ, le caractère distinctif, le trait marquant de la littérature française entre les autres littératures d'Europe. Cette gloire, dont on a presque fait un reproche à notre nation, est assez féconde et assez belle pour qui sait l'entendre et l'interpréter.

Au commencement du XVIIe siècle, notre civilisation, et partant notre langue et notre littérature, n'avaient rien de mûr ni d'assuré. L'Europe, au sortir des troubles religieux et à travers les phases de la guerre de trente ans, enfantait laborieusement un ordre politique nouveau ; la France à l'intérieur épuisait son reste de discordes civiles. A la cour, quelques salons, quelques *ruelles* de beaux-esprits étaient déjà de mode ; mais rien n'y germait encore de grand et d'original, et l'on y vivait à satiété sur les romans espagnols, sur les sonnets et les pastorales d'Italie. Ce ne fut qu'après Richelieu, après la Fronde, sous la Reine-Mère et Mazarin, que, tout d'un coup, du milieu des fêtes de Saint-Mandé et de Vaux, des salons de l'hôtel de Rambouillet et des antichambres du jeune roi, sortirent, comme

par miracle, trois esprits excellents, trois génies diversement doués, mais tous les trois d'un goût naïf et pur, d'une parfaite simplicité, d'une abondance heureuse, nourris des grâces et des délicatesses indigènes, et destinés à ouvrir un âge brillant de gloire où nul ne les a surpassés. Molière, La Fontaine et madame de Sévigné appartiennent à une génération littéraire, qui précéda celle dont Racine et Boileau furent les chefs, et ils se distinguent de ces derniers par divers traits qui tiennent à la fois à la nature de leur génie et à la date de leur venue. On sent que, par tournure d'esprit comme par position, ils sont bien plus voisins de la France d'avant Louis XIV, de la vieille langue et du vieil esprit français ; qu'ils y ont été bien plus mêlés par leur éducation et leurs lectures, et que, s'ils sont moins appréciés des étrangers que certains écrivains postérieurs, ils le doivent précisément à ce qu'il y a de plus intime, de plus indéfinissable et de plus charmant pour nous dans leur accent et leur manière. Si donc aujourd'hui, et avec raison, l'on s'attache à réviser et à remettre en question beaucoup de jugements rédigés, il y a quelque vingt ans, par les professeurs d'Athénée ; si l'on déclare impitoyablement la guerre à beaucoup de renommées surfaites, on ne saurait en revanche trop vénérer et trop maintenir ces écrivains immortels, qui, les premiers, ont donné à la littérature française son caractère d'originalité, et lui ont assuré jusqu'ici une physionomie unique entre toutes les littératures. Molière a tiré du spectacle de la vie, du jeu animé des travers, des vices et des ridicules humains, tout ce qui se peut concevoir de plus fort et de plus haut en poésie. La Fontaine et madame de Sévigné, sur une scène moins large, ont eu un sentiment si fin et si vrai des choses et de la vie de leur temps, chacun à sa manière, La Fontaine plus rapproché de la nature, madame de Sévigné plus mêlée à la société ; et ce sentiment exquis, ils l'ont tellement exprimé au vif dans leurs écrits, qu'ils se trouvent placés sans effort à côté et fort peu au-dessous de leur illustre contemporain.

(*Critiques et Portraits littéraires.*)

* G. SAND.

* Marie-Aurore DUPIN, fille d'un officier supérieur de l'empire, est née au château de Nohant (Berry), vers 1804. Après avoir fait son éducation à Paris, elle revint en province et se trouvant orpheline, sans guide et maîtresse d'une fortune assez considérable, elle se laissa marier au comte Dudevant. Cette union mal assortie fut rompue brusquement en 1828. Mme. Dudevant vint demeurer à Paris, et ne tarda point à s'y faire connaître comme littérateur. Sous le nom de *George Sand*, elle publia *Indiana*, *Valentine*, *Lélia*, romans d'un style admirable, mais dont la lecture est interdite à la jeunesse. Puis, elle donna *André*, *Simon*, *Mauprat* et enfin les *Lettres d'un Voyageur* et les *Lettres à Marcie*. Dans ces deux derniers ouvrages G. Sand est non seulement un magnifique écrivain, mais un grand poète, plein d'imagination et de vérité ou d'une résignation touchante et toute religieuse. Depuis quelques années G. Sand semble avoir renoncé aux œuvres de pure inspiration, pour se faire l'avocat des doctrines socialistes et humanitaires qui sont en vogue aujourd'hui : son talent ne peut qu'y perdre et sa réputation de poète aussi.

---

* LE BERRY.

La partie sud-est du Berry renferme quelques lieues d'un pays singulièrement pittoresque. La grande route qui le traverse, dans la direction de Paris à Clermont, étant bordée des terres les plus habitées, il est difficile au voyageur de soupçonner la beauté des sites qui avoisinent ; mais à celui qui cherchant l'ombre et le silence, s'enfoncerait dans un de ces chemins tortueux et encaissés qui débouchent sur la route à chaque instant, bientôt se révèleraient de frais et calmes paysages, des prairies d'un vert tendre, des ruisseaux mélancoliques, silencieux, des massifs d'aunes et de frênes, toute une nature suave, naïve et pastorale. En vain chercherait-il dans le rayon de plusieurs lieues une maison d'ardoises ou de moëllons. A peine une mince fumée bleue, venant à trembloter derrière le feuillage, lui annoncerait le voisinage d'un toit de chaume ; et s'il apercevait derrière les noyers de la colline la flèche d'une petite église, au bout de quelques pas il découvrirait une campanille de tuiles ron-

gées par la mousse, douze maisonnettes éparses, entourées de leurs vergers et de leur chènevière, un ruisseau avec son pont formé de trois soliveaux, un cimetière d'un arpent carré, fermé par une haie vive, quatre ormeaux en quinconce et une tour ruinée. C'est ce qu'on appelle un *bourg* dans le pays.

Rien n'égale le repos de ces campagnes ignorées ; là n'ont pénétré ni le luxe, ni les arts, ni la manie savante des recherches, ni le monstre à cent bras qu'on appelle industrie. Les révolutions s'y sont à peine fait sentir ; et la dernière guerre dont le sol garde une imperceptible trace, c'est celle des huguenots contre les catholiques ; encore la tradition en est restée si incertaine et si pâle, que, si vous interrogiez les habitans, ils vous répondraient que ces choses se sont passées il y au moins deux mille ans ; car la principale vertu de cette race de cultivateurs, c'est l'insouciance en matière d'antiquités. Vous pouvez parcourir ses domaines, prier devant ses saints, boire à ses puits, sans jamais courir le risque d'entendre la chronique féodale obligée ou la légende miraculeuse de rigueur. Le caractère grave et silencieux du paysan, n'est pas une des moindres spécialités de cette contrée. Rien ne l'émeut, rien ne l'étonne, rien ne l'attire ; votre présence fortuite dans son sentier ne lui fera pas détourner la tête ; et si vous lui demandez le chemin de telle ville ou de telle ferme, toute sa réponse consistera dans un sourire de complaisance, pour vous prouver qu'il n'est pas dupe de votre facétie. Le paysan du Berry ne conçoit pas qu'on marche sans bien savoir où l'on va. A peine son chien daignera-t-il aboyer après vous ; ses enfans se cacheront derrière la haie pour échapper à vos regards ou à vos questions, et le plus petit d'entre eux, s'il n'a pu suivre ses frères en déroute, se laissera tomber de peur dans le fossé en criant de toutes ses forces. Mais la figure la plus impassible sera celle d'un grand bœuf blanc, doyen inévitable de tous les pâturages, qui, vous regardant fixement du milieu du buisson, semblera tenir en respect toute la famille moins grave et moins bienveillante des taureaux effarouchés.

A part cette première froideur à l'abord de l'étranger, le laboureur de ce pays est bon et hospitalier, comme ses ombrages paisibles, comme ses prés aromatiques. . . . .

(*Valentine.*)

* LA GRAND' BÊTE.

Il arriva bientôt à la chapelle de Saint-Sylvain : c'était une masure abandonnée depuis long temps aux reptiles et aux oiseaux de nuit. La lune en éclairait faiblement les décombres et projetait des lueurs obliques et tremblantes, sous les arceaux rompus des fenêtres. Les angles de la nef restaient dans l'obscurité, et Joseph se défendit mal d'une certaine impression désagréable, en passant auprès d'une statue mutilée qui gisait dans l'herbe et qui se trouva sous ses pieds au moment où il traversait un de ces endroits sombres. Il était fort et brave, dix hommes ne lui auraient pas fait peur ; mais son éducation rustique lui avait laissé malgré lui quelques idées superstitieuses. Il ne s'y complaisait point, comme font parfois les cerveaux poétiques ; il en rougissait au contraire et cachait ce penchant sous une affectation d'incrédulité philosophique ; mais son imagination, moins forte que son orgueil, ne pouvait étouffer les terreurs de son enfance et surtout le souvenir du passage de la *grand' bête* dans la métairie où il était resté six ans en nourrice. La *grand' bête* apparaît tous les dix ans dans le pays et sème l'effroi de famille en famille. Elle s'efforce de pénétrer dans les métairies pour empoisonner les étables et faire périr les troupeaux. Les habitants sont forcés de soutenir chaque soir une espèce de siège, et c'est avec bien de la peine qu'ils parviennent à l'éloigner ; car les balles de fusil ne l'atteignent point et les chiens fuient en hurlant à son approche. Au reste, la bête, ou plutôt l'esprit malin qui en emprunte la forme, est d'un aspect indéfinissable : plusieurs l'ont portée toute une nuit sur leur dos (car elle se livre à mille plaisanteries diaboliques avec les imprudents qu'elle rencontre dans les prés au clair de la lune), mais nul ne l'a jamais vue distinctement. On sait seulement

qu'elle change de stature à volonté. Dans l'espace de quelques instants, elle passe de la taille d'une chèvre à celle d'un lapin, et de celle d'un loup à celle d'un bœuf; mais ce n'est ni un lapin, ni une chèvre, ni un bœuf, ni un loup, ni un chien enragé, c'est la *grand' bête ;* c'est le fléau des campagnes, la terreur des habitants et le triste présage d'une prochaine épidémie parmi les bestiaux.

Joseph se rappelait malgré lui toutes ces traditions effrayantes ; mais s'il n'avait pas l'esprit assez fort pour les repousser, du moins il se sentait assez de courage et le bras assez prompt pour ne jamais reculer devant le danger.

Soudain un bruit de chaînes lui fit brusquement tourner la tête, et il vit à trois pas de lui une vague forme de quadrupède, dont la longue face pâle semblait l'observer attentivement. Le premier mouvement de Joseph fut de lever le manche de son fouet pour frapper l'animal redoutable ; mais, à sa grande confusion, il vit une jeune pouline blanche à demi sauvage, qui était venue là pour paître l'herbe autour des tombeaux, et qui s'enfuit épouvantée en traînant ses enferges sur les dalles de la chapelle.

(*André.*)

LEÇONS ET MODÈLES

DE LITTÉRATURE.

MALHERBE.

MALHERBE (FRANÇOIS DE) naquit à Caen, en 1555, d'une famille noble. Ses premiers essais poétiques, publiés en 1587, sont entachés de l'emphase et de l'exagération qui caractérisent l'école de Ronsard. Mais, doué d'un goût exquis, Malherbe sut bientôt reconnaître ce qu'une pareille manière avait de faux et de ridicule ; aussi, loin de persévérer à suivre les routes battues en se traînant à la suite des imitateurs vulgaires, dès 1580 il ouvrit à la poésie des sentiers nouveaux et arbora l'étendard de la réforme. Quelques attaques des partisans de l'ancienne école ne servirent qu'à rendre le triomphe de Malherbe plus complet. Ses poésies révélèrent les ressources d'une langue dont ses devanciers n'avaient pas su comprendre le génie, et dont sans lui les richesses seraient peut-être restées inconnues long-temps encore. Secrets de l'harmonie et du rhythme, science des inversions heureuses et des constructions variées, son génie découvrit tout, et les ouvrages qu'il nous a laissés sont encore aujourd'hui des modèles que l'on peut étudier avec fruit.

Malherbe, qui vécut sous Henri II, François II, Charles IX, Henri III, Henri IV et Louis XIII, mourut à Paris en octobre 1628.

DIEU SEUL EST GRAND.

N'espérons plus, mon âme, aux promesses du monde,
Sa lumière est un verre, et sa faveur une onde
Que toujours quelque vent empêche de calmer.
Quittons ces vanités, lassons-nous de les suivre ;
C'est Dieu qui nous fait vivre,
C'est Dieu qu'il faut aimer.

En vain pour satisfaire à nos lâches envies,
Nous passons près des rois tout le temps de nos vies
A souffrir des mépris, et ployer les genoux;
Ce qu'ils peuvent n'est rien, ils sont ce que nous sommes,
Véritablement hommes,
Et meurent comme nous.

Ont-ils rendu l'esprit, ce n'est plus que poussière
Que cette majesté si pompeuse et si fière,
Dont l'éclat orgueilleux étonnait l'univers,
Et dans ces grands tombeaux où leurs âmes hautaines
Font encore les vaines,
Ils sont rongés des vers.

Là, se perdent ces noms de maîtres de la terre,
D'arbitres de la paix, de foudres de la guerre;
Comme ils n'ont plus de sceptres, ils n'ont plus de flatteurs;
Et tombent avec eux d'une chute commune,
Tous ceux que la fortune
Faisait leurs serviteurs.

(*Paraphrase du psaume* CXIV.)

A DU PERRIER.—SUR LA MORT DE SA FILLE.

Ta douleur, Du Perrier, sera donc éternelle?
Et tes tristes discours
Que te met en l'esprit l'amitié paternelle,
L'augmenteront toujours?

Le malheur de ta fille au tombeau descendue
Par un commun trépas,
Est-ce quelque dédale où ta raison perdue
Ne se retrouve pas?

Je sais de quels appas son enfance était pleine,
Et n'ai pas entrepris,
Injurieux ami, de soulager ta peine
Avecque son mépris.

Mais elle était du monde où les plus belles choses
Ont le pire destin;
Et rose elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin.

La mort a des rigueurs à nulle autre pareilles:
On a beau la prier,
La cruelle qu'elle est se bouche les oreilles,
Et nous laisse crier.

Le pauvre en sa cabane, où le chaume le couvre,
Est sujet à ses lois;
Et la garde qui veille aux barrières du Louvre,
N'en défend point nos rois.

RACAN.

RACAN (HONORAT DE BUEIL, marquis de) naquit à la Roche-Racan en Touraine, en 1589. C'est dans la maison du duc de Bellegarde qu'il rencontra pour la première fois Malherbe, qui devint son maître et son ami. Il lui demanda un jour quel état il devait embrasser pour se concilier l'approbation universelle; Malherbe lui récita le *Meunier, son fils et l'âne*, fable du Pogge, et Racan comprit qu'il était en effet impossible de prendre un parti qui plût à tout le monde. Il consacra donc ses loisirs au culte des muses, et mérita par ses *Bergeries*, et quelques pièces de vers pleines de naturel et de simplicité, une place distinguée parmi les poètes de son temps.

Racan, qui fut un des premiers membres de l'Académie française, mourut à la Roche-Racan en 1670.

STANCES.

Tircis, il faut songer à faire la retraite;
La course de nos jours est plus qu'à demi faite;
L'âge insensiblement nous conduit à la mort.
Nous avons assez vu sur la mer de ce monde
Errer au gré des vents notre nef vagabonde:
Il est temps de jouir des délices du port.

Le bien de la fortune est un bien périssable ;
Quand on bâtit sur elle, on bâtit sur le sable ;
Plus on est élevé, plus on court de dangers ;
Les grands pins sont en butte aux coups de la tempête,
Et la rage des vents brise plutôt le faîte
Des maisons de nos rois, que les toits des bergers.

O bienheureux celui qui peut de sa mémoire
Effacer pour jamais ce vain espoir de gloire
Dont l'inutile soin traverse nos plaisirs,
Et qui, loin, retiré de la foule importune,
Vivant dans sa maison, content de sa fortune,
A selon son pouvoir mesuré ses désirs.

Il laboure le champ que labourait son père ;
Il ne s'informe point de ce qu'on délibère
Dans ces graves conseils d'affaires accablés ;
Il voit sans intérêt la mer grosse d'orages,
Et n'observe des vents les sinistres présages
Que pour le soin qu'il a du salut de ses blés.

Roi de ses passions, il a ce qu'il désire ;
Son fertile domaine est son petit empire ;
Sa cabane est son Louvre et son Fontainebleau.
Ses champs et ses jardins sont autant de provinces ;
Et sans porter envie à la pompe des princes,
Il est content chez lui de les voir en tableau.

Crois-moi, retirons-nous hors de la multitude,
Et vivons désormais loin de la servitude
De ces palais dorés où tout le monde accourt :
Sous un chêne élevé, les arbrisseaux s'ennuient ;
Et devant le soleil tous les astres s'enfuient,
De peur d'être obligés de lui faire la cour.

(*Poésies diverses.*)

P. CORNEILLE.

CORNEILLE (PIERRE) naquit à Rouen le 6 juin 1606. Une circonstance heureuse, qui lui fournit l'idée de sa première pièce (*Mélite*, 1625), le décida à suivre la carrière du théâtre. Plusieurs comédies qu'il donna ensuite lui méritèrent la protection du cardinal de Richelieu, qui l'admit au nombre des auteurs occupés à écrire des pièces d'après les plans qu'il avait tracés. En 1625, Corneille, à qui *Médée* révéla une partie de sa force, s'affranchit de la tutelle du cardinal. Devenu libre, il donna en 1636 *le Cid*. Le succès qu'obtint cette tragédie fut immense. L'Académie française, fondée l'année précédente, fut chargée par le ministre de l'examen du *Cid*, et le jugement qu'elle publia ajouta au triomphe de Corneille, sans toutefois blesser le cardinal. *Horace* et *Cinna*, qui parurent en 1639, *Polyeucte* en 1640, semblaient devoir mettre le comble à la gloire de leur auteur ; mais il lui était réservé de conquérir des palmes nouvelles en fondant successivement la comédie et le drame lyrique. *Le Menteur* (1642) ouvrit la carrière où Molière devait s'illustrer dix ans plus tard, et *Andromède* (1650) celle où Quinault devait acquérir ses plus beaux titres à la renommée. *La Mort de Pompée*, *Rodogune*, *Héraclius*, qui précédèrent *Andromède*, les tragédies de *Nicomède* et de *Sertorius*, qui ne furent représentées qu'après, sont des compositions originales que notre littérature comptera éternellement parmi ses chefs-d'œuvre.

Corneille obtint de son vivant le titre de *Grand*, que la postérité lui a confirmé. Ce poète, qui est regardé à juste titre comme le fondateur de la tragédie en France, fut enlevé à la France le 1er octobre 1684. Membre de l'Académie depuis 1647, il en était le doyen lorsqu'il mourut.

DOULEUR DE SABINE.

Je suis Romaine, hélas ! puisqu'Horace est Romain ;
J'en ai reçu le titre en recevant sa main ;
Mais ce nœud me tiendrait en esclave enchaînée
S'il m'empêchait de voir en quels lieux je suis née
Albe, où j'ai commencé de respirer le jour,
Albe, mon cher pays, et mon premier amour ;
Lorsqu'entre nous et toi je vois la guerre ouverte,
Je crains notre victoire autant que notre perte.
Rome, si tu te plains que c'est là te trahir,
Fais-toi des ennemis que je puisse haïr.

Quand je vois de tes murs leur armée et la nôtre,
Mes trois frères dans l'une, et mon mari dans l'autre,
Puis-je former des vœux, et sans impiété
Importuner le ciel pour ta félicité ?
Je sais que ton État, encore en sa naissance,
Ne saurait, sans la guerre, affermir sa puissance ;
Je sais qu'il doit s'accroître, et que tes grands destins
Ne le borneront pas chez les peuples latins ;
Que les dieux t'ont promis l'empire de la terre,
Et que tu n'en peux voir l'effet que par la guerre ;
Bien loin de m'opposer à cette noble ardeur
Qui suit l'arrêt des dieux et court à ta grandeur,
Je voudrais déjà voir tes troupes couronnées,
D'un pas victorieux franchir les Pyrénées.
Va jusqu'en l'Orient pousser tes bataillons,
Va sur les bords du Rhin planter tes pavillons,
Fais trembler sous tes pas les colonnes d'Hercule,
Mais respecte une ville à qui tu dois Romule.
Ingrate, souviens-toi que du sang de ses rois,
Tu tiens ton nom, tes murs, et tes premières lois.
Albe est ton origine ; arrête et considère
Que tu portes le fer dans le sein de ta mère.
Tourne ailleurs les efforts de tes bras triomphants ;
Sa joie éclatera dans l'heur de ses enfants,
Et, se laissant ravir à l'amour maternelle,
Ses vœux seront pour toi, si tu n'es plus contre elle.

(*Horace*, *act.* 1. *sc.* 1.)

AUGUSTE RAPPELLE À CINNA SES BIENFAITS.

Tu vois le jour, Cinna, mais ceux dont tu le tiens
Furent les ennemis de mon père et les miens.
Au milieu de leur camp tu reçus la naissance ;
Et lorsqu'après leur mort tu vins en ma puissance,
Leur haine, enracinée au milieu de ton sein,
T'avait mis contre moi les armes à la main ;
Tu fus mon ennemi même avant que de naître,
Et tu le fus encor quand tu pus me connaître,

Et l'inclination jamais n'a démenti
Ce sang qui t'avait fait du contraire parti.
Autant que tu l'as pu les effets l'ont suivie;
Je ne m'en suis vengé qu'en te donnant la vie.
Je te fis prisonnier pour te combler de biens :
Ma cour fut ta prison, mes faveurs tes liens;
Je te restituai d'abord ton patrimoine;
Je t'enrichis après des dépouilles d'Antoine;
Et tu sais que, depuis, à chaque occasion
Je suis tombé pour toi dans la profusion;
Toutes les dignités que tu m'as demandées,
Je te les ai sur l'heure et sans peine accordées;
Je t'ai préféré même à ceux dont les parents
Ont jadis dans mon camp tenu les premiers rangs;
A ceux qui de leur sang m'ont acheté l'empire,
Et qui m'ont conservé le jour que je respire;
De la façon enfin qu'avec toi j'ai vécu,
Les vainqueurs sont jaloux du bonheur du vaincu.
Quand le ciel me voulut, en rappelant Mécène,
Après tant de faveurs montrer un peu de haine,
Je te donnai sa place en ce triste accident,
Et te fis après lui mon plus cher confident.
Aujourd'hui même encor, mon âme irrésolue
Me pressant de quitter ma puissance absolue,
De Maxime et de toi j'ai pris les seuls avis,
Et ce sont, malgré lui, les tiens que j'ai suivis.
Bien plus, ce même jour je te donne Emilie,
Le digne objet des vœux de toute l'Italie,
Et qu'ont mise si haut mon amour et mes soins,
Qu'en te couronnant roi je t'aurais donné moins.
Tu t'en souviens, Cinna, tant d'heur et tant de gloire
Ne peuvent pas sortir si tôt de ta mémoire;
Mais ce qu'on ne pourrait jamais s'imaginer,
Cinna, tu t'en souviens... et veux m'assassiner.

. . . .

Tu veux m'assassiner, demain, au Capitole,
Pendant le sacrifice; et ta main, pour signal,
Me doit, au lieu d'encens, donner le coup fatal.

La moitié de tes gens doit occuper la porte,
L'autre moitié te suivre et te prêter main-forte.
Ai-je de bons avis, ou de mauvais soupçons ?
De tous ces meurtriers te dirai-je les noms ?
Procule, Glabrion, Virginian, Rutile,
Marcel, Plaute, Lénas, Pompone, Albin, Icile,
Maxime, qu'après toi j'avais le plus aimé ;
Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé :
Un tas d'hommes perdus de dettes et de crimes,
Que pressent de mes lois les ordres légitimes,
Et qui, désespérant de les plus éviter,
Si tout n'est renversé ne sauraient subsister.
Tu te tais maintenant et gardes le silence,
Plus par confusion que par obéissance.
Quel était ton dessein et que prétendais-tu,
Après m'avoir, au temple, à tes pieds abattu ?
Affranchir ton pays d'un pouvoir monarchique !
Si j'ai bien entendu tantôt ta politique,
Son salut désormais dépend d'un souverain
Qui pour tout conserver tienne tout en sa main ;
Et si sa liberté te faisait entreprendre,
Tu ne m'eusses jamais empêché de la rendre ;
Tu l'aurais acceptée au nom de tout l'Etat,
Sans vouloir l'acquérir par un assassinat.
Quel était donc ton but ? d'y régner en ma place ?
D'un étrange malheur son destin le menace,
Si pour monter au trône et lui donner la loi
Tu ne trouves dans Rome autre obstacle que moi ;
Si jusques à ce point son sort est déplorable
Que tu sois après moi le plus considérable,
Et que ce grand fardeau de l'empire romain
Ne puisse, après ma mort, tomber mieux qu'en ta main.
Apprends à te connaître, et descends en toi-même.
On t'honore dans Rome, on te courtise, on t'aime ;
Chacun tremble sous toi, chacun t'offre des vœux ;
Ta fortune est bien haut, tu peux ce que tu veux ;
Mais tu ferais pitié même à ceux qu'elle irrite,
Si je t'abandonnais à ton peu de mérite.

Ose me démentir : dis-moi ce que tu vaux ;
Conte-moi tes vertus, tes glorieux travaux,
Les rares qualités par où tu m'as dû plaire,
Et tout ce qui t'élève au-dessus du vulgaire.
Ma faveur fait ta gloire, et ton pouvoir en vient,
Elle seule t'élève, et seule te soutient ;
C'est elle qu'on adore, et non pas ta personne ;
Tu n'as crédit ni rang qu'autant qu'elle t'en donne ;
Et pour te faire choir je n'aurais aujourd'hui
Qu'à retirer la main qui seule est ton appui.
J'aime mieux toutefois céder à ton envie :
Règne, si tu le peux, aux dépens de ma vie.
Mais oses-tu penser que les Serviliens,
Les Cosses, les Métels, les Pauls, les Fabiens,
Et tant d'autres enfin, de qui les grands courages
Des héros de leur sang sont les vives images,
Quittent le noble orgueil d'un sang si généreux
Jusqu'à pouvoir souffrir que tu règnes sur eux ?
(*Cinna*, act v, sc. 1.)

ROTROU.

ROTROU (Jean) naquit à Dreux en 1609. Son premier ouvrage, l'*Hypocondriaque*, ou le *Mort amoureux*, fut donné en 1628, c'est-à-dire trois ans après *Mélite :* Corneille l'a donc précédé dans la carrière, et ne s'est pas engagé, comme l'ont dit quelques écrivains, dans une route que Rotrou lui avait frayée. Ce poète, qui se montra en tout temps le noble émule de Corneille, rendit jusque sur la scène hommage au génie de l'auteur du *Cid*. Dans le *Véritable Saint-Genest*, tragédie représentée en 1646, l'empereur demandant quels sont les meilleurs ouvrages dramatiques, *Saint-Genest* répond : Ces ouvrages

Portent les noms fameux de Pompée et d'Auguste.

Dans la ligue formée par Richelieu contre Corneille, Rotrou, quoique pensionnaire du cardinal, refusa de se joindre aux détracteurs du *Cid*.

Des trente-trois pièces qu'il a composées, la tragédie de *Venceslas* (1647) est la seule qui soit restée à la scène.

Rotrou, atteint d'une maladie contagieuse qui ravageait Dreux, mourut le 27 juin 1650, victime de son dévouement à ses concitoyens.

DIEU.

C'est Dieu qui du néant a tiré l'univers ;
C'est lui qui sur la terre a répandu les mers ;
Qui de l'air étendit les humides contrées ;
Qui sema de brillants les voûtes azurées,
Qui fit naître la guerre entre les éléments,
Et qui régla des cieux les divers mouvements.
La terre à son pouvoir rend un muet hommage ;
Les rois sont ses sujets, le monde est son partage.
Si l'onde est agitée, il la peut affermir ;
S'il querelle les vents, ils n'osent plus frémir ;
S'il commande au soleil, il arrête sa course ;
Il est maître de tout, comme il en est la source.
Tout subsiste par lui, sans lui rien n'eût été,
Et lui seul des mortels est la félicité.

(*Poésies diverses.*)

MOLIÈRE.

POQUELIN (JEAN-BAPTISTE) naquit à Paris le 15 janvier 1622, dans une maison de la rue Saint-Honoré. Il s'associa fort jeune à quelques bourgeois qui avaient formé une troupe de comédiens sous le nom d'*Illustre théâtre*. Le public les ayant accueillis avec peu de faveur, ils se dispersèrent, et Poquelin, qui prit alors le nom de MOLIÈRE, forma une nouvelle troupe avec laquelle il parcourut quelque temps la province. Ce fut à Lyon qu'il donna pour la première fois, en 1653, l'*Etourdi*, et à Béziers qu'il fit jouer, en 1654, le *Dépit amoureux*. Ces deux ouvrages ne furent représentés à Paris qu'en 1658, époque où Molière y revint. Sa troupe, établie d'abord au Petit-Bourbon, et installée définitivement au Palais-Royal, prit, en 1665, le titre de *Troupe du roi*. *Les Précieuses ridicules*, jouées en 1659, eurent une vogue qui se soutint pendant quatre mois entiers. L'*Ecole des maris* et les *Fâcheux* en 1661, l'*Ecole des femmes* (1662), le *Festin de Pierre* (1665), le *Misanthrope* (1666), le *Tartuffe* et l'*Avare* (1667), *Amphitryon* (1668), et les *Femmes savantes* (1672), présentèrent au public une série d'ouvrages étincelants de beautés si neuves et si origi-

nales, que la supériorité de Molière sur ses rivaux et ses devanciers fut unanimement reconnue. Pour attirer le public à ses chefs-d'œuvre, Molière fut souvent forcé de descendre à des tableaux de genre, dans lesquels on retrouve la touche du grand maître. Le *Bourgeois gentilhomme*, *Sganarelle*, les *Fourberies de Scapin* et le *Malade imaginaire*, sont des ouvrages où, malgré l'exagération du comique, brillent cependant la raison élevée et le génie inimitable de l'auteur de tant de chefs-d'œuvre.

A la troisième représentation du *Malade imaginaire*, Molière, saisi de convulsions violentes, sentit que sa fin approchait, et s'y prépara en chrétien. Le 17 février 1673, il mourut assisté par deux sœurs de charité.

LA VÉRITABLE ET LA FAUSSE DÉVOTION.

Et comme je ne vois nul genre de héros
Qui soit plus à priser que les parfaits dévots,
Aucune chose au monde et plus noble et plus belle
Que la sainte ferveur d'un véritable zèle ;
Aussi ne vois-je rien qui soit plus odieux
Que le dehors plâtré d'un zèle spécieux ;
Que ces francs charlatans, que ces dévots de place,
De qui la sacrilége et trompeuse grimace
Abuse impunément et se joue à leur gré
De ce qu'ont les mortels de plus saint et sacré ;
Ces gens qui, par une âme à l'intérêt soumise,
Font de dévotion métier et marchandise,
Et veulent acheter crédit et dignités
A prix de faux clins d'yeux et d'élans affectés ;
Ces gens, dis-je, qu'on voit d'une ardeur non commune
Par le chemin du ciel courir à la fortune ;
Qui, brûlants et priants, demandent chaque jour,
Et prêchent la retraite au milieu de la cour ;
Qui savent ajuster leur zèle avec leurs vices,
Sont prompts, vindicatifs, sans foi, pleins d'artifices ;
Et, pour perdre quelqu'un, couvrent insolemment
De l'intérêt du ciel leur fier ressentiment ;
D'autant plus dangereux dans leur âpre colère,
Qu'ils prennent contre nous des armes qu'on révère.

Et que leur passion, dont on leur sait bon gré,
Veut nous assassiner avec un fer sacré :
De ce faux caractère on en voit trop paraître.
Mais les dévots de cœur sont aisés à connaître ;
Ce titre par aucun ne leur est débattu ;
Ce ne sont point du tout fanfarons de vertu ;
On ne voit pas en eux ce faste insupportable,
Et leur dévotion est humaine et traitable.
Ils ne connurent point toutes nos actions ;
Ils trouvent trop d'orgueil dans ces corrections ;
Et laissant la fierté des paroles aux autres,
C'est par leurs actions qu'ils reprennent les nôtres.
L'apparence du mal a chez eux peu d'appui,
Et leur âme est portée à juger bien d'autrui.
Point de cabale en eux, point d'intrigues à suivre ;
On les voit pour tous soins se mêler de bien vivre ;
Jamais contre un pécheur ils n'ont d'acharnement ;
Ils attachent leur haine au péché seulement,
Et ne veulent point prendre avec un zèle extrême
Les intérêts du ciel plus qu'il ne veut lui-même.
(*Tartuffe*, act. I, sc. 6.)

LES FEMMES SAVANTES.

. . . . C'est à vous que je parle, ma sœur.
Le moindre solécisme en parlant vous irrite ;
Mais vous en faites, vous, d'étranges en conduite.
Vos livres éternels ne me contentent pas ;
Et, hors un gros Plutarque à mettre mes rabats,
Vous devriez brûler tout ce meuble inutile,
Et laisser la science aux docteurs de la ville ·
M'ôter, pour faire bien, du grenier de céans,
Cette longue lunette à faire peur aux gens,
Et cent brimborions dont l'aspect importune ;
Ne point aller chercher ce qu'on fait dans la lune ;
Et vous mêler un peu de ce qu'on fait chez vous,
Où nous voyons aller tout sens dessus dessous ;
Il n'est pas bien honnête, et pour beaucoup de causes,

Qu'une femme étudie et sache tant de choses.
Former aux bonnes mœurs l'esprit de ses enfants,
Faire aller son ménage, avoir l'œil sur ses gens,
Et régler la dépense avec économie,
Doit être son étude et sa philosophie.
Nos pères, sur ce point, étaient gens bien sensés,
Qui disaient qu'une femme en sait toujours assez,
Quand la capacité de son esprit se hausse
A connaître un pourpoint d'avec un haut-de-chausse.
Les leurs ne lisaient point, mais elles vivaient bien;
Leurs ménages étaient tout leur docte entretien;
Et leurs livres, un dé, du fil et des aiguilles,
Dont elles travaillaient au trousseau de leurs filles.
Les femmes d'à-présent sont bien loin de ces mœurs:
Elles veulent écrire et devenir auteurs;
Nulle science n'est pour elles trop profonde,
Et céans beaucoup plus qu'en aucun lieu du monde;
Les secrets les plus hauts s'y laissent concevoir;
Et l'on sait tout chez moi, hors ce qu'il faut savoir.
On y sait comme vont lune, étoile polaire,
Vénus, Saturne et Mars, dont je n'ai point affaire;
Et, dans ce vain savoir qu'on va chercher si loin,
On ne sait comme va mon pot, dont j'ai besoin.
Mes gens à la science aspirent pour vous plaire,
Et tous ne font rien moins que ce qu'ils ont à faire:
Raisonner est l'emploi de toute ma maison,
Et le raisonnement en bannit la raison.
L'un me brûle mon rôt en lisant quelque histoire,
L'autre rêve à des vers quand je demande à boire;
Enfin, je vois par eux votre exemple suivi,
Et j'ai des serviteurs, et ne suis point servi.
Une pauvre servante au moins m'était restée,
Qui de ce mauvais air n'était point infectée;
Et voilà qu'on la chasse avec un grand fracas,
A cause qu'elle manque à parler Vaugelas!
Je vous le dis, ma sœur, tout ce train-là me blesse;
Car c'est, comme j'ai dit, à vous que je m'adresse.
Je n'aime point céans tous vos gens à latin,

Et principalement ce monsieur Trissotin.
C'est lui qui dans des vers vous a tympanisées ;
Tous les propos qu'il tient sont des billevesées :
On cherche ce qu'il dit après qu'il a parlé ;
Et je lui crois, pour moi, le timbre un peu fêlé.

(*Les Femmes savantes*, act. II, sc. 7)

TRISSOTIN ET VADIUS.

TRISSOTIN.

Vos vers ont des beautés que n'ont point tous les autres.

VADIUS.

Les Grâces et Vénus règnent dans tous les vôtres.

TRISSOTIN.

Vous avez le tour libre, et le beau choix des mots.

VADIUS.

On voit partout chez vous l'Ithos et le Pathos.

TRISSOTIN.

Nous avons vu de vous des églogues d'un style
Qui passe en doux attraits Théocrite et Virgile.

VADIUS.

Vos odes ont un air noble, galant et doux,
Oui laisse de bien loin votre Horace après vous.

TRISSOTIN.

Est-il rien d'amoureux comme vos chansonnettes ?

VADIUS.

Peut-on rien voir d'égal aux sonnets que vous faites ?

TRISSOTIN.

Rien qui soit plus charmant que vos petits rondeaux ?

VADIUS.

Rien de si plein d'esprit que tous vos madrigaux ?

TSISSOTIN.

Aux ballades surtout vous êtes admirable.

VADIUS.

Et dans les bouts-rimés je vous trouve adorable.

TRISSOTIN.

Si la France pouvait connaître votre prix,

VADIUS.

Si le siècle rendait justice aux beaux esprits,

TRISSOTIN.

En carrosse doré vous iriez par les rues.

VADIUS.

On verrait le public vous dresser des statues.
A Trissotin.
Hom! c'est une ballade, et je veux que tout net
Vous m'en....

TRISSOTIN, à Vadius.

Avez-vous vu certain petit sonnet
Sur la fièvre qui tient la princesse Uranie?

VADIUS.

Oui. Hier il me fut lu dans une compagnie.

TRISSOTIN.

Vous en savez l'auteur?

VADIUS.

Non; mais je sais fort bien
Qu'à ne le point flatter son sonnet ne vaut rien.

TRISSOTIN.

Beaucoup de gens pourtant le trouvent admirable.

VADIUS.

Cela n'empêche pas qu'il ne soit misérable.
Et, si vous l'avez vu, vous serez de mon goût.

TRISSOTIN.

Je sais que là-dessus je n'en suis point du tout,
Et que d'un tel sonnet peu de gens sont capables.

VADIUS.

Me préserve le ciel d'en faire de semblables!

TRISSOTIN.

Je soutiens qu'on ne peut en faire de meilleur,
Et ma grande raison est que j'en suis l'auteur.

VADIUS.

Vous?

TRISSOTIN.

Moi :

VADIUS.

Je ne sais donc comment se fit l'affaire.

TRISSOTIN.

C'est qu'on fut malheureux de ne pouvoir vous plaire.

VADIUS.

Il faut qu'en écoutant j'aie eu l'esprit distrait,
Ou bien que le lecteur m'ait gâté le sonnet.
Mais laissons ce discours, et voyons ma ballade.

TRISSOTIN.

La ballade, à mon goût, est une chose fade ;
Ce n'en est plus la mode, elle sent son vieux temps.

VADIUS.

La ballade pourtant charme beaucoup de gens.

TRISSOTIN.

Cela n'empêche pas qu'elle ne me déplaise.

VADIUS.

Elle n'en reste pas pour cela plus mauvaise.

TRISSOTIN.

Elle a pour les pédants de merveilleux appas.

VADIUS.

Cependant nous voyons qu'elle ne vous plaît pas.

TRISSOTIN.

Vous donnez sottement vos qualités aux autres.

VADIUS.

Fort impertinemment vous me jetez les vôtres.

TRISSOTIN.

Allez, petit grimaud, barbouilleur de papier.

VADUIS.

Allez, rimeur de halle, opprobre du métier.

TRISSOTIN.

Allez, fripier d'écrits, impudent plagiaire.

VADIUS.

Allez, cuistre...

PHILAMINTE.

Hé, messieurs, que prétendez-vous faire !

TRISSOTIN, à Vadius.

Va, va restituer tous les honteux larcins
Que réclament sur toi les Grecs et les Latins.

VADIUS.

Va, va-t'en faire amende honorable au Parnasse
D'avoir fait à tes vers estropier Horace.

TRISSOTIN.

Souviens-toi de ton livre, et de son peu de bruit.

VADIUS.

Et toi, de ton libraire, à l'hôpital réduit.

TRISSOTIN.

Ma gloire est établie, en vain tu la déchires.

VADIUS.

Oui, oui, je te renvoie à l'auteur des satires.

TRISSOTIN.

Je t'y renvoie aussi.

VADIUS.

J'ai le contentement
Qu'on voit qu'il m'a traité plus honorablement.
Il me donne en passant une atteinte légère,
Parmi plusieurs auteurs qu'au palais on révère ;
Mais jamais dans ses vers il ne te laisse en paix,
Et l'on t'y voit partout être en butte à ses traits.

TRISSOTIN.

C'est par là que j'y tiens un rang plus honorable.
Il te met dans la foule ainsi qu'un misérable ;
Il croit que c'est assez d'un coup pour t'accabler,
Et ne t'a jamais fait l'honneur de redoubler ;
Mais il m'attaque à part comme un noble adversaire,
Sur qui tout son effort lui semble nécessaire ;
Et ses coups, contre moi redoublés en tous lieux,
Montrent qu'il ne se croit jamais victorieux.

VADIUS.

Ma plume t'apprendra quel homme je puis être.

TRISSOTIN.

Et la mienne saura te faire voir ton maître.

VADIUS.

Je te défie en vers, prose, grec et latin.

TRISSOTIN.

Hé bien, nous nous verrons seul à seul chez Barbin !

(*Les Femmes savantes*, act III, sc. 5.)

LA FONTAINE.

LA FONTAINE (JEAN DE) naquit à Château-Thierry le 8 juillet 1621. Ce fut la lecture de Malherbe qui lui inspira le goût des vers ; mais l'étude des anciens, et particulièrement celle d'Horace, de Térence et de Virgile, lui firent comprendre les défauts du poète qui avait excité d'abord son admiration. La Fontaine publia en 1664 ses premières poésies : ce ne fut qu'en 1668 que les six premiers livres de ses *Fables* parurent ; les six autres livres ne furent publiés que dix ans plus tard. Quelques comédies et plusieurs opéras qu'il fit représenter sont totalement oubliés aujourd'hui ; mais ses *Fables* vivront éternellement et resteront comme un modèle de grâce inimitable et de philosophie naïve et profonde. La Fontaine est un de ces génies rares qu'il est plus facile de sentir que d'apprécier ; il est le seul de nos auteurs dont les compositions amusent l'enfance, récréent la jeunesse et intruisent l'âge mûr ; on peut dire que c'est le poète de tous les âges.

La Fontaine, qui entra à l'Académie française après la mort de Colbert, en 1684, mourut à Paris, rue Plâtrière, le 13 mars 1695.

LE CHÊNE ET LE ROSEAU.

Le chêne un jour dit au roseau :
« Vous avez bien sujet d'accuser la nature ;
Un roitelet pour vous est un pesant fardeau ;
Le moindre vent, qui d'aventure
Fait rider la face de l'eau,
Vous oblige à baisser la tête ;

Cependant que mon front, au Caucase pareil,
Non content d'arrêter les rayons du soleil,
Brave l'effort de la tempête.
Tout vous est aquilon, tout me semble zéphir.
Encor si vous naissiez à l'abri du feuillage
Dont je couvre le voisinage,
Vous n'auriez pas tant à souffrir;
Je vous défendrais de l'orage:
Mais vous naissez le plus souvent
Sur les humides bords des royaumes du vent.
La nature envers vous me semble bien injuste.
—Votre compassion, lui répondit l'arbuste,
Part d'un bon naturel: mais quittez ce souci;
Les vents me sont moins qu'à vous redoutables,
Je plie, et ne romps pas. Vous avez jusqu'ici
Contre leurs coups épouvantables
Résisté sans courber le dos;
Mais attendons la fin." Comme il disait ces mots,
Du bout de l'horizon accourt avec furie
Le plus terrible des enfants
Que le Nord eût portés jusque là dans ses flancs.
L'arbre tient bon; le roseau plie.
Le vent redouble ses efforts,
Et fait si bien qu'il déracine
Celui de qui la tête au ciel était voisine,
Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts.
(*Liv.* I, *fab.* 22.)

LES ANIMAUX MALADES DE LA PESTE.

Un mal qui répand la terreur,
Mal que le ciel en sa fureur
Inventa pour punir les crimes de la terre,
La peste (puisqu'il faut l'appeler par son nom),
Capable d'enrichir en un jour l'Achéron,
Faisait aux animaux la guerre.
Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés:
On n'en voyait point d'occupés

A chercher le soutien d'une mourante vie :
Nul mets n'excitait leur envie :
Ni loups, ni renards n'épiaient
La douce et l'innocente proie ;
Les tourterelles se fuyaient :
Plus d'amour, partant plus de joie.
Le lion tint conseil, et dit : " Mes chers amis,
Je crois que le ciel a permis
Pour nos péchés cette infortune :
Que le plus coupable de nous
Se sacrifie aux traits du céleste courroux.
Peut-être il obtiendra la guérison commune.
L'histoire nous apprend qu'en de tels accidents
On fait de pareils dévoûments.
Ne nous flattons donc point, voyons sans indulgence
L'état de notre conscience.
Pour moi, satisfaisant mes appétits gloutons,
J'ai dévoré force moutons.
Que m'avaient-ils fait ? nulle offense.
Même il m'est arrivé quelquefois de manger
Le berger.
Je me dévoûrai donc, s'il le faut ; mais je pense
Qu'il est bon que chacun s'accuse ainsi que moi,
Car on doit souhaiter, selon toute justice,
Que le plus coupable périsse.
—Sire, dit le renard, vous êtes trop bon roi ;
Vos scrupules font voir trop de délicatesse ;
Eh bien ! manger moutons, canaille, sotte espèce,
Est-ce un péché ? Non, non ; vous leur fîtes, seigneur,
En les croquant, beaucoup d'honneur.
Et quant au berger, l'on peut dire
Qu'il était digne de tous maux,
Étant de ces gens-là qui sur les animaux
Se font un chimérique empire."
Ainsi dit le renard ; et flatteurs d'applaudir.
On n'osa trop approfondir
Du tigre, ni de l'ours, ni des autres puissances,
Les moins pardonnables offenses :

Tous les gens querelleurs, jusqu'aux simples mâtins,
Au dire de chacun, étaient de petits saints.
L'âne vint à son tour, et dit : " J'ai souvenance
    Qu'en un pré de moines passant,
La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et, je pense,
    Quelque diable aussi me poussant,
Je tondis de ce pré la largeur de ma langue :
Je n'en avais nul droit, puisqu'il faut parlet net."
A ces mots, on cria haro sur le baudet.
Un loup, quelque peu clerc, prouva, par sa harangue,
Qu'il fallait dévouer ce maudit animal,
Ce pelé, ce galeux, d'où venait tout leur mal.
Sa peccadille fut jugée un cas pendable.
Manger l'herbe d'autrui ! quel crime abominable !
    Rien que la mort n'était capable
D'expier son forfait. On le lui fit bien voir.

Selon que vous serez puissant ou misérable,
Les jugements de cour vous rendront blanc ou noir.

(*Liv.* VII, *fab.* 1.)

LA LAITIÈRE ET LE POT AU LAIT.

Perrette, sur sa tête ayant un pot au lait,
    Bien posé sur un coussinet,
Prétendait arriver sans encombre à la ville.
Légère et court-vêtue, elle allait à grands pas,
Ayant mis ce jour-là, pour être plus agile,
    Cotillon simple et souliers plats.
    Notre laitière ainsi troussée
    Comptait déjà dans sa pensée
Tout le prix de son lait, en employait l'argent,
Achetait un cent d'œufs, faisait triple couvée :
La chose allait à bien par son soin diligent.
    " Il m'est, disait-elle, facile
D'élever des poulets autour de ma maison ;
    Le renard sera bien habile
S'il ne m'en laisse assez pour avoir un cochon.

Le porc à s'engraisser coûtera peu de son ;
Il était, quand je l'eus, de grosseur raisonnable :
J'aurai, le revendant, de l'argent bel et bon.
Et qui m'empêchera de mettre en notre étable,
Vu le prix dont il est, une vache et son veau,
Que je verrai sauter au milieu du troupeau ?"
Perrette là-dessus saute aussi, transportée :
Le lait tombe ; adieu veau, vache, cochon, couvée,
La dame de ces biens, quittant d'un œil marri
Sa fortune ainsi répandue,
Va s'excuser à son mari,
En grand danger d'être battue.
Le récit en farce en fut fait ;
On l'appela le pot au lait.

(*Liv.* VII, *fab.* 10.)

T. CORNEILLE.

CORNEILLE (Thomas), frère de Pierre Corneille, naquit à Rouen le 20 août 1625. Il se fit poète par imitation : la carrière que suivait son frère aîné fut celle qu'il choisit, mais sans vocation décidée. Une grande intelligence, un goût sûr et exercé, et surtout une vaste érudition, suppléèrent au génie qui lui manquait. Il travailla près de cinquante ans pour le théâtre, et y obtint des succès nombreux et brillants. Le plus intéressant de ses ouvrages, *Ariane*, représenté en 1672, en même temps que *Bajazet*, fut accueilli avec beaucoup plus de faveur que la tragédie de Racine ; mais le moment d'enthousiasme passé, le public revint de sa première erreur. *Le Comte d'Essex*, donné en 1678, eut moins de succès. Thomas Corneille, qui faisait les vers avec une prodigieuse facilité, eut le tort, pour se rendre agréable aux comédiens, de traduire la prose énergique et concise du *Don Juan* de Molière en un langage poétique souvent lâche et diffus : le discours de don Louis à son fils est le seul morceau qui soit digne de Molière. A la mort de son frère, Thomas Corneille fut choisi par l'Académie pour lui succéder. Devenu aveugle, il se retira aux Andelys près de Rouen, et y mourut le 8 décembre 1709, à l'âge de 84 ans.

RÉPONSE D'ARIANE À THÉSÉE QUI LUI CONSEILLE D'ACCEPTER LA MAIN D'ŒNARUS.

Périsse tout s'il faut cesser de t'être chère !
Qu'ai-je à faire du trône et de la main d'un roi ?
De l'univers entier je ne voulais que toi.
Pour toi, pour m'attacher à ta seule personne,
J'ai tout abandonné, repos, gloire, couronne ;
Et quand ces mêmes biens ici me sont offerts,
Que je puis en jouir, c'est toi seul que je perds.
Pour voir leur impuissance à réparer ta perte,
Je te suis, mène-moi dans quelque île déserte,
Où, renonçant à tout, je me laisse charmer
De l'unique douceur de te voir, de t'aimer.
Là, possédant ton cœur, ma gloire est sans seconde,
Ce cœur me sera plus que l'empire du monde ;
Point de ressentiment de ton crime passé :
Tu n'as qu'à dire un mot, ce crime est effacé.
C'en est fait, tu le vois, je n'ai plus de colère.

(*Ariane*, *act.* III, *sc.* IV.)

QUINAULT.

QUINAULT (PHILIPPE) naquit à Paris le 3 juin 1635, l'année même de la fondation de l'Académie française. Tristan l'Hermite, auteur de *Marianne*, le prit en affection, et cultiva les heureuses dispositions qu'il avait reçues de la nature. En 1653, Quinault donna au théâtre une comédie intitulée *les Rivales* : il n'avait alors que dix-huit ans. Toutes les pièces qu'il fit représenter après cet essai, comédies et tragédies, obtinrent un succès prodigieux ; jamais poète ne trouva le public aussi constamment favorable ; tout ce qui tombait de sa plume était accueilli avec enthousiasme ; mais aujourd'hui comédies et tragédies, tout est oublié, à l'exception de *la Mère coquette*, restée au répertoire. C'était dans le drame lyrique qu'il était réservé à Quinault de produire des œuvres durables et d'immortaliser son nom. Les opéras d'*Alceste*, d'*Atys*, de *Proserpine*, de *Roland* et d'*Armide* vivront autant

que notre langue, et seront toujours comptés au nombre des chefs-d'œuvre du siècle de Louis XIV

Quinault, qui était entré à l'Académie française en 1670, mourut le 20 novembre 1688.

ARMIDE TROUVE RENAUD ENDORMI ET NE PEUT SE RÉSOUDRE À LE TUER.

Enfin il est en ma puissance,
Ce fatal ennemi, ce superbe vainqueur.
Le charme du sommeil le livre à ma vengeance,
Je vais percer son invincible cœur !
Par lui tous mes captifs sont sortis d'esclavage :
Qu'il éprouve toute ma rage !

Quel trouble me saisit ; qui me fait hésiter ?
Qu'est-ce qu'en sa faveur la pitié me veut dire ?
Frappons !... Ciel ! qui peut m'arrêter ?
Achevons... je frémis ! vengeons-nous... je soupire !
Est-ce ainsi que je dois me venger aujourd'hui ?
Ma colère s'éteint quand j'approche de lui :
Plus je le vois, plus ma fureur est vaine ;
Mon bras tremblant se refuse à ma haine.

(*Armide*, *act.* II, *sc.* IV.)

* BILLET D'ISABELLE À ACANTE.

Je voudrais vous parler et nous voir seuls tous deux.
Je ne conçois pas bien pourquoi je le désire ;
Je ne sais ce que je vous veux :
Mais n'auriez-vous rien à me dire ?

(*Mère Coquette.*)

BOILEAU.

BOILEAU-DESPRÉAUX (Nicolas) naquit à Paris le 1er novembre 1636. Ses *Satires*, dont les sept premières parurent en 1666, frappèrent d'étonnement des lecteurs peu habitués à ce style rapide, ferme

et élégant ; et la raison enjouée de l'auteur mit tous les rieurs de son côté Les *Epîtres* que publia ensuite Boileau, son *Art poétique* et son *Lutrin* l'élevèrent au rang des plus grands écrivains du siècle de Louis XIV. La postérité, qui s'est montrée, à l'égard de ce poète, beaucoup plus sévère que ses contemporains, n'a pu, malgré ses attaques, porter atteinte à sa réputation. Les ouvrages de Boileau sont des titres de gloire aussi légitimes que les chefs-d'œuvre de Racine, et le ridicule serait le partage des critiques et des novateurs assez fous pour en contester la valeur.

Boileau, qui fut reçu par l'Académie française le même jour que La Fontaine, mourut d'une hydropisie de poitrine le 16 mars 1711.

LA MOLLESSE CONJURE LA NUIT DE LUI CONSERVER SON DERNIER ASILE.

" O Nuit ! que m'as-tu dit ? Quel démon sur la terre
Souffle dans tous les cœurs la fatigue et la guerre ?
Hélas ! qu'est devenu ce temps, cet heureux temps,
Où les rois s'honoraient du nom de fainéants,
S'endormaient sur le trône, et, me servant sans honte,
Laissaient leur sceptre aux mains ou d'un maire ou d'un comte.
Aucun soin n'approchait de leur paisible cour ;
On reposait la nuit, on dormait tout le jour.
Seulement au printemps, quand Flore dans les plaines
Faisait taire des vents les bruyantes haleines,
Quatre bœufs attelés, d'un pas tranquille et lent,
Promenaient dans Paris le monarque indolent.
Ce doux siècle n'est plus. Le ciel impitoyable
A placé sur le trône un prince infatigable.
Il brave mes douceurs, il est sourd à ma voix ;
Tous les jours il m'éveille au bruit de ses exploits.
Rien ne peut arrêter sa vigilante audace ;
L'été n'a point de feux, l'hiver n'a point de glace.
J'entends à son seul nom tous mes sujets frémir.
En vain deux fois la Paix a voulu l'endormir ;
Loin de moi son courage, entraîné par la gloire,
Ne se plaît qu'à courir de victoire en victoire.
Je me fatiguerais à te tracer le cours
Des outrages cruels qu'il me fait tous les jours.

Je croyais, loin des lieux où ce prince m'exile,
Que l'Eglise du moins m'assurait un asile :
Mais en vain j'espérais y régner sans effroi ;
Moines, abbés, prieurs, tout s'arme contre moi.
Par mon exil honteux la Trappe est ennoblie.
J'ai vu dans Saint-Denis la réforme établie,
Le Carme, le Feuillant s'endurcir aux travaux ;
Et la règle déjà se remet dans Clairvaux.
Cîteaux dormait encore, et la Sainte-Chapelle
Conservait du vieux temps l'oisiveté fidèle ;
Et voici qu'un lutrin, prêt à tout renverser,
D'un séjour si chéri vient encor me chasser !
O toi, de mon repos compagne aimable et sombre,
A de si noirs forfaits prêteras-tu ton ombre ?
Ah ! Nuit, si tant de fois dans les bras de l'amour
Je t'admis aux plaisirs que je cachais au jour,
Du moins ne permets pas..." La Mollesse oppressée,
Dans sa bouche, à ce mot, sent sa langue glacée :
Et, lasse de parler, succombant sous l'effort,
Soupire, étend les bras, ferme l'œil et s'endort.

(*Le Lutrin* ch. 2.)

L'IDYLLE OU L'ÉGLOGUE.

Telle qu'une bergère, au plus beau jour de fête,
De superbes rubis ne charge point sa tête,
Et, sans mêler à l'or l'éclat des diamants,
Cueille en un champ voisin ses plus beaux ornements ;
Telle, aimable en son air, mais humble dans son style,
Doit éclater sans pompe une élégante idylle.
Son tour simple et naïf n'a rien de fastueux,
Et n'aime point l'orgueil d'un vers présomptueux.
Il faut que sa douceur flatte, chatouille, éveille ;
Et jamais de grands mots n'épouvante l'oreille.
Mais souvent en ce style un rimeur aux abois
Jette là de dépit la flûte et le hautbois ;
Et, follement pompeux dans sa verve indiscrète,
Au milieu d'une églogue entonne la trompette.

De peur de l'écouter, Pan fuit dans les roseaux,
Et les nymphes, d'effroi, se cachent sous les eaux.
Au contraire, cet autre, abject en son langage,
Fait parler ses bergers comme on parle au village ;
Ses vers plats et grossiers, dépouillés d'agrément,
Toujours baisent la terre, et rampent tristement.
Entre ces deux excès la route est difficile :
Suivez, pour la trouver, Théocrite et Virgile.
Que leurs tendres écrits, par les Grâces dictés,
Ne quittent point vos mains, jour et nuit feuilletés.
Seuls, dans leurs doctes vers, ils pourront vous apprendre
Par quel art sans bassesse un auteur peut descendre,
Chanter Flore, les champs, Pomone, les vergers,
Au combat de la flûte animer deux bergers ;
Des plaisirs de l'amour vanter la douce amorce ;
Changer Narcisse en fleur, couvrir Daphné d'écorce,
Et par quel art encor l'Eglogue quelquefois
Rend dignes d'un consul la campagne et les bois.

(*Art poétique*, ch. II.)

J. RACINE.

RACINE (JEAN) naquit à La Ferté-Milon le 21 décembre 1639. Il fit une partie de ses études à Port-Royal ; et le savant Lancelot, professeur de grec, l'initia à toutes les beautés de la plus riche des littératures anciennes. C'est Molière qui lui fournit le sujet de sa première tragédie, *les Frères ennemis*, ou *la Thébaïde*, représentée en 1664 ; l'année suivante, il donna *Alexandre*, et en 1667 *Andromaque*, à laquelle succédèrent des chefs-d'œuvre qui resteront l'objet de l'admiration de tous les hommes de goût. Corneille trouva dans l'auteur de *Britannicus*, de *Bajazet*, de *Mithridate*, d'*Iphigénie* et de *Phèdre*, le seul rival qui fût digne de lui. Racine, à trente-huit ans, se reposa comme fatigué de ses triomphes, et il ne sortit de son repos que douze ans après, pour enfanter *Esther* et enfin *Athalie*, le chef-d'œuvre de notre scène.

Racine mourut à Paris le 22 avril 1699, âgé seulement de soixante ans. Il avait été reçu à l'Académie en 1673.

AGRIPPINE REPROCHE À NÉRON SON INGRATITUDE.

Approchez-vous, Néron, et prenez votre place.
On veut sur vos soupçons que je vous satisfasse :
J'ignore de quel crime on a pu me noircir ;
De tous ceux que j'ai faits je vais vous éclaircir.
Vous régnez : vous savez combien votre naissance
Entre l'empire et vous avait mis de distance.
Les droits de mes aïeux, que Rome a consacrés,
Étaient même sans moi d'inutiles degrés.
Quand de Britannicus la mère condamnée,
Laissa de Claudius disputer l'hyménée,
Parmi tant de beautés qui briguèrent son choix,
Qui de ses affranchis mendièrent les voix,
Je souhaitai son lit, dans la seule pensée
De vous laisser au trône où je serais placée.
Je fléchis mon orgueil ; j'allai prier Pallas.
Son maître, chaque jour caressé dans mes bras,
Prit insensiblement dans les yeux de sa nièce
L'amour où je voulais amener sa tendresse ;
Mais ce lien du sang qui nous joignait tous deux
Écartait Claudius d'un lit incestueux :
Il n'osait épouser la fille de son frère.
Le sénat fut séduit : une loi moins sévère
Mit Claude dans mon lit et Rome à mes genoux.
C'était beaucoup pour moi, ce n'était rien pour vous.
Je vous fis sur mes pas entrer dans sa famille ;
Je vous nommai son gendre, et vous donnai sa fille.
Silanus, qui l'aimait, s'en vit abandonné,
Et marqua de son sang ce jour infortuné.
Ce n'était rien encore. Eussiez-vous pu prétendre
Qu'un jour Claude à son fils dût préférer son gendre ?
De ce même Pallas j'implorai le secours :
Claude vous adopta, vaincu par ses discours,
Vous appela Néron, et du pouvoir suprême
Voulut, avant le temps, vous faire part lui-même.
C'est alors que chacun, rappelant le passé,
Découvrit mon dessein, déjà trop avancé ;

Que de Britannicus la disgrace future
Des amis de son père excita le murmure.
Mes promesses aux uns éblouirent les yeux ;
L'exil me délivra des plus séditieux ;
Claude même, lassé de ma plainte éternelle,
Éloigna de son fils tous ceux de qui le zèle,
Engagé dès long-temps à suivre son destin,
Pouvait du trône encor lui rouvrir le chemin.
Je fis plus : je choisis moi-même dans ma suite
Ceux à qui je voulais qu'on livrât sa conduite.
J'eus soin de vous nommer, par un contraire choix,
Des gouverneurs que Rome honorait de sa voix :
Je fus sourde à la brigue, et crus la renommée.
J'appelai de l'exil, je tirai de l'armée,
Et ce même Sénèque, et ce même Burrhus,
Qui depuis... Rome alors estimait leurs vertus.
De Claude en même temps épuisant les richesses,
Ma main sous votre nom répandait ses largesses.
Les spectacles, les dons, invincibles appâts,
Vous attiraient les cœurs du peuple et des soldats,
Qui d'ailleurs, réveillant leur tendresse première,
Favorisaient en vous Germanicus mon père.
Cependant Claudius penchait vers son déclin :
Ses yeux long-temps fermés s'ouvrirent à la fin ;
Il connut son erreur ; occupé de sa crainte,
Il laissa pour son fils échapper quelque plainte,
Et voulut, mais trop tard, assembler ses amis.
Ses gardes, son palais, son lit, m'étaient soumis.
Je lui laissai sans fruit consumer sa tendresse ;
De ses derniers soupirs je me rendis maîtresse.
Mes soins, en apparence, épargnant ses douleurs,
De son fils en mourant lui cachèrent les pleurs ;
Il mourut. Mille bruits en courent à ma honte.
J'arrêtai de sa mort la nouvelle trop prompte ;
Et, tandis que Burrhus allait secrètement
De l'armée en vos mains exiger le serment,
Que vous marchiez au camp, conduit sous mes auspices,
Dans Rome les autels fumaient de sacrifices :

Par mes ordres trompeurs, tout le peuple excité
Du prince déjà mort demandait la santé.
Enfin, des légions l'entière obéissance
Ayant de votre empire affermi la puissance,
On vit Claude ; et le peuple, étonné de son sort,
Apprit en même temps votre règne et sa mort.
C'est le sincère aveu que je voulais vous faire :
Voilà tous mes forfaits ; en voici le salaire.
Du fruit de tant de soins à peine jouissant,
En avez-vous six mois paru reconnaissant,
Que, lassé d'un respect qui vous pesait peut-être,
Vous avez affecté de ne me plus connaître.
J'ai vu Burrhus, Sénèque, aigrissant vos soupçons,
De l'infidélité vous tracer les leçons,
Ravis d'être vaincus dans leur propre science.
J'ai vu favorisés de votre confiance
Othon, Sénécion, jeunes voluptueux,
Et de tous vos plaisirs flatteurs respectueux ;
Et lorsque, vos mépris excitant mes murmures,
Je vous ai demandé raison de tant d'injures,
(Seul recours d'un ingrat qui se voit confondu),
Par de nouveaux affronts vous m'avez répondu.
Aujourd'hui je promets Junie à votre frère ;
Ils se flattent tous deux du choix de votre mère :
Que faites-vous ? Junie, enlevée à la cour,
Devient en une nuit l'objet de votre amour.
Je vois de votre cœur Octavie effacée,
Prête à sortir du lit où je l'avais placée.
Je vois Pallas banni, votre frère arrêté ;
Vous attentez enfin jusqu'à ma liberté ;
Burrhus ose sur moi porter ses mains hardies ;
Et lorsque, convaincu de tant de perfidies,
Vous deviez ne me voir que pour les expier,
C'est vous qui m'ordonnez de me justifier.

(*Britannicus*, act IV, sc. 11.)

SONGE D'ATHALIE.

Un songe (me devrais-je inquiéter d'un songe ?)
Entretient dans mon cœur un chagrin qui le ronge :
Je l'évite partout : partout il me poursuit.
C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit ;
Ma mère Jésabel devant moi s'est montrée
Comme au jour de sa mort pompeusement parée ;
Ses malheurs n'avaient point abattu sa fierté ;
Même elle avait encor cet éclat emprunté
Dont elle eut soin de peindre et d'orner son visage
Pour réparer des ans l'irréparable outrage :
" Tremble, m'a-t-elle dit, fille digne de moi,
Le cruel Dieu des Juifs l'emporte aussi sur toi.
Je te plains de tomber dans ses mains redoutables,
Ma fille." En achevant ces mots épouvantables,
Son ombre vers mon lit a paru se baisser,
Et moi je lui tendais les mains pour l'embrasser ;
Mais je n'ai plus trouvé qu'un horrible mélange
D'os et de chair meurtris et traînés dans la fange,
Des lambeaux pleins de sang, et des membres affreux
Que des chiens dévorants se disputaient entre eux.
. . . . . Dans ce désordre à mes yeux se présente
Un jeune enfant couvert d'une robe éclatante,
Tel qu'on voit des Hébreux les prêtres revêtus.
Sa vue a ranimé mes esprits abattus ;
Mais lorsque, revenant de mon trouble funeste,
J'admirais sa douceur, son air noble et modeste,
J'ai senti tout-à coup un homicide acier,
Que le traître en mon sein a plongé tout entier.
De tant d'objets divers le bizarre assemblage
Peut-être du hasard vous paraît un ouvrage ;
Moi-même quelque temps, honteuse de ma peur,
Je l'ai pris pour l'effet d'une sombre vapeur ;
Mais de ce souvenir mon âme possédée
A deux fois en dormant, revu la même idée ;

Deux fois mes tristes yeux se sont vu retracer
Ce même enfant toujours tout prêt à me percer.
Lasse enfin des horreurs dont j'étais poursuivie,
J'allais prier Baal de veiller sur ma vie,
Et chercher du repos au pied de ses autels ;
Que ne peut la frayeur sur l'esprit des mortels !
Dans le temple des Juifs un instinct m'a poussée,
Et d'apaiser leur Dieu j'ai conçu la pensée :
J'ai cru que des présents calmeraient son courroux,
Que ce Dieu, quel qu'il soit, en deviendrait plus doux.
Pontife de Baal, excusez ma faiblesse.
J'entre : le peuple fuit ; le sacrifice cesse
Le grand-prêtre vers moi s'élance avec fureur ;
Pendant qu'il me parlait, ô surprise ! ô terreur !
J'ai vu ce même enfant dont je suis menacée,
Tel qu'un songe effrayant l'a peint à ma pensée ;
Je l'ai vu : son même air, son même habit de lin,
Sa démarche, ses yeux, et tous ses traits enfin.
C'est lui-même : il marchait à côté du grand-prêtre.
Mais bientôt à ma vue on l'a fait disparaître.

(*Athalie*, act. II, sc. 5.)

REGNARD.

REGNARD (JEAN-FRANÇOIS) naquit à Paris le 8 février 1655. Il est regardé comme le premier de nos poètes comiques après Molière ; mais la distance qui les sépare est telle qu'il n'est pas impossible qu'il soit dépossédé un jour du rang qu'il occupe. La jeunesse de Regnard fut très aventureuse ; ce n'est qu'à vingt-sept ans que, dégoûté des voyages, il se fixa à Paris. Il travailla d'abord pour le théâtre Italien, puis pour la scène française, où il fit représenter *le Joueur*, *le Distrait*, *les Folies amoureuses*, *les Ménechmes*, qu'il dédia à Boileau, *le Légataire universel* et quelques autres ouvrages, qui tous furent applaudis et seront vus en tous les temps avec plaisir.

Regnard brille plus par la gaîté que par le véritable comique. Presque toutes ses pièces manquent d'une moralité profonde, à l'exception du *Joueur*, son chef-d'œuvre ; mais son dialogue, toujours naturel, animé

et piquant, est semé de tant de saillies heureuses, d'un si grand nombre de traits enjoués et plaisants, que subjugué par son esprit, on ne s'aperçoit pas qu'il amuse le plus souvent aux dépens de la raison.

Regnard mourut le 4 septembre 1709 près de Dourdan.

VALÈRE ET HECTOR.

HECTOR.

Le voici. Ses malheurs sur son front sont écrits :
Il a tout le visage et l'air d'un premier pris.

VALÈRE.

Non, l'enfer en courroux, et toutes ses furies,
N'ont jamais exercé de telles barbaries ;
Je te loue, ô destin, de tes coups redoublés ;
Je n'ai plus rien à perdre, et tes vœux sont comblés ?
Pour assouvir encor la fureur qui t'anime,
Tu ne peux rien sur moi : cherche une autre victime.

HECTOR, à part.

Il est sec.

VALÈRE.

De serpents mon cœur est dévoré ;
Tout semble en un moment contre moi conjuré.
(Il prend Hector à la cravate.)
Parle. As-tu jamais vu le sort et son caprice
Accabler un mortel avec plus d'injustice,
Le mieux assassiner ? Perdre tous les paris ;
Vingt fois le coupe-gorge, et toujours premier pris !
Réponds-moi donc, bourreau !

HECTOR.

Mais ce n'est pas ma faute.

VALÈRE.

As-tu vu de tes jours trahison aussi haute ?
Sort cruel ! ta malice a bien su triompher :
Et tu ne me flattais que pour mieux m'étouffer.
Dans l'état où je suis je puis tout entreprendre ;
Confus, désespéré, je suis prêt à me pendre.

HECTOR.

Heureusement pour vous, vous n'avez pas un sou
Dont vous puissiez, monsieur, acheter un licou.
Voudriez-vous souper ?

VALÈRE.

Que la foudre t'écrase !
Ah ! charmante Angélique, en l'ardeur qui m'embrase,
A vos seules bontés je veux avoir recours :
Je n'aimerai que vous ; m'aimeriez-vous toujours ?
Mon cœur, dans les transports de sa fureur extrême,
N'est point si malheureux, puisqu'enfin il vous aime.

HECTOR, à part.

Notre bourse est à fond ; et, par un sort nouveau,
Notre amour recommence à revenir sur l'eau.

VALÈRE.

Calmons le désespoir où la fureur me livre :
Approche ce fauteuil.

(Hector approche un fauteuil.)

VALÈRE, assis.

Va me chercher un livre.

HECTOR.

Quel livre voulez-vous lire en votre chagrin ?

VALÈRE.

Celui qui te viendra le premier sous la main ;
Il m'importe peu, prends dans ma bibliothèque.

HECTOR sort, et rentre, tenant un livre.

Voilà Sénèque.

VALÈRE.

Lis.

HECTOR.

Que je lise Sénèque ?

VALÈRE.

Oui. Ne sais-tu pas lire ?

HECTOR.

Hé, vous n'y pensez pas !
Je n'ai lu de mes jours que dans des almanachs.

VALÈRE.

Ouvre, et lis au hasard.

HECTOR.

Je vais le mettre en pièces.

VALÈRE.

Lis donc.

HECTOR.

"Chapitre VI. *Du mépris des richesses.*
La fortune offre aux yeux des brillants mensongers,
Tous les biens d'ici-bas sont faux et passagers ;
Leur possession trouble, et leur perte est légère :
Le sage gagne assez quand il peut s'en défaire."
Lorsque Sénèque fit ce chapitre éloquent,
Il avait, comme vous, perdu tout son argent.

VALÈRE, se levant.

Vingt fois le premier pris ! Dans mon cœur il s'élève
(Il s'assied.)
Des mouvements de rage... Allons, poursuis, achève.

HECTOR.

N'ayant plus de maîtresse, et n'ayant pas un sou,
Nous philosopherons maintenant tout le saoul.

VALÈRE.

De mon sort désormais vous serez seul arbitre,
Adorable Angélique... Achève ton chapitre.

HECTOR.

" Que faut-il..."

VALÈRE.

Je bénis le sort et ses revers,
Puisqu'un heureux malheur me rengage en vos fers.
Finis donc.

HECTOR.

" Que faut-il à la nature humaine ?
" Moins on a de richesse, et moins on a de peine :
" C'est posséder les biens que savoir s'en passer."
Que ce mot est bien dit ! et que c'est bien penser !
Ce Sénèque, monsieur, est un excellent homme.
Était-il de Paris ?

VALÈRE.

Non, il était de Rome.
Dix fois, à carte triple, être pris le premier !

HECTOR.

Ah ! monsieur, nous mourrons un jour sur un fumier.

VALÈRE.

Il faut que de mes maux enfin je me délivre ;
J'ai cent moyens tout prêts pour m'empêcher de vivre :
La rivière, le feu, le poison et le fer.

HECTOR.

Si vous vouliez, monsieur, chanter un petit air ;
Votre maître à chanter est ici : la musique
Peut-être calmerait cette humeur frénétique.

VALÈRE.

Que je chante !

HECTOR.

Monsieur...

VALÈRE.

Que je chante, bourreau !
Je veux me poignarder ; la vie est un fardeau
Qui pour moi désormais devient insupportable.

HECTOR.

Vous la trouviez pourtant tantôt bien agréable.
“ Qu'un joueur est heureux ! sa poche est un trésor ;
“ Sous ses heureuses mains le cuivre devient or,”
Disiez-vous.

VALÈRE.

Ah ! je sens redoubler ma colère.

(*Le Joueur*, act. IV, sc. 13.)

J.-B. ROUSSEAU.

ROUSSEAU (JEAN-BAPTISTE), un de nos plus célèbres poètes lyriques, naquit à Paris le 5 avril 1670. Ardent admirateur des chefs-d'œuvre des écrivains du siècle de Louis XIV, il déclara courageuse-

ment la guerre au mauvais goût, et s'attira ainsi l'implacable haine de toutes les médiocrités jalouses. A la mort de Th. Corneille, il se mit sur les rangs pour la place qu'il laissait vacante à l'Académie française; mais un parti puissant poussait La Motte qui l'emporta. Ce triomphe obtenu par les ennemis de Rousseau ne suffit pas à leur vengeance; ils lui attribuèrent des couplets dont ils savaient fort bien qu'il n'était pas l'auteur. Rousseau accusa Saurin de les avoir faits. Celui-ci porta l'affaire devant les tribunaux; et Rousseau, qui ne put donner la preuve de son accusation, se vit condamné comme calomniateur. Exilé de France par un arrêt du Parlement, il se retira à Bruxelles, où il mourut le 17 mars 1741.

J.-B. Rousseau a travaillé pour le théâtre; mais à l'exception de sa comédie du *Flatteur*, tous ses ouvrages dramatiques sont aujourd'hui oubliés. C'est sur ses odes sacrées et profanes et ses cantates qu'est fondée sa réputation. Nul doute que sa gloire, qui a résisté aux attaques les plus passionnées, ne survive à toutes les révolutions littéraires.

CIRCÉ.

(CANTATE.)

Sur un rocher désert, l'effroi de la nature,
Dont l'aride sommet semble toucher les cieux,
Circé pâle, interdite, et la mort dans les yeux,
Pleurait sa funeste aventure.
Là, ses yeux errant sur les flots,
D'Ulysse fugitif semblaient suivre la trace.
Elle croit voir encor son volage héros,
Et cette illusion soulageant sa disgrâce,
Elle le rappelle en ces mots
Qu'interrompent cent fois ses pleurs et ses sanglots :

Cruel auteur des troubles de mon âme,
Que la pitié retarde un peu tes pas !
Tourne un moment tes yeux sur ces climats,
Et si ce n'est pour partager ma flamme,
Reviens du moins pour hâter mon trépas.

Ce triste cœur, devenu ta victime,
Chérit encor l'amour qui la surprit,

Amour fatal ! ta haine en est le prix.
Tant de tendresse, ô dieux ! est-elle un crime,
Pour mériter un si cruel mépris ?

Cruel auteur des troubles de mon âme,
Que la pitié retarde un peu tes pas !
Tourne un moment tes yeux sur ces climats,
Et si ce n'est pour partager ma flamme,
Reviens du moins pour hâter mon trépas.

C'est ainsi qu'en regrets sa douleur se déclare ;
Mais bientôt, de son art, employant le secours
Pour rappeler l'objet de ses tristes amours,
Elle invoque à grands cris tous les dieux du Ténare,
Les Parques, Némésis, Cerbère, Phlégéton,
Et l'inflexible Hécate, et l'horrible Alecton.
Sur un autel sanglant l'affreux bûcher s'allume :
La foudre dévorante aussitôt le consume.
Mille noires vapeurs obscurcissent le jour ;
Les astres de la nuit interrompent leur course ;
Les fleuves étonnés remontent vers leur source,
Et Pluton même tremble en son obscur séjour.

Sa voix redoutable
Trouble les enfers ;
Un bruit formidable
Gronde dans les airs ;
Un voile effroyable
Couvre l'univers ;
La terre tremblante
Frémit de terreur ;
L'onde turbulente
Mugit de fureur ;
La lune sanglante
Recule d'horreur.

Dans le sein de la mort ses noirs enchantements
Vont troubler le repos des ombres ;

Les mânes effrayés quittent leurs monuments ;
L'air retentit au loin de leurs longs hurlements ;
Et les vents échappés de leurs cavernes sombres
Mêlent à leurs clameurs d'horribles sifflements.
Inutiles efforts ! amante infortunée !
D'un Dieu plus fort que toi dépend ta destinée.
Tu peux faire trembler la terre sous tes pas,
Des enfers déchaînés allumer la colère ;
　　Mais tes fureurs ne feront pas
　　Ce que tes attraits n'ont pu faire.



HOUDARD DE LA MOTTE.

LA MOTTE (Antoine Houdard de) naquit à Paris le 17 juin 1672. Son premier ouvrage, *les Originaux*, étant tombé, La Motte, dans son désespoir, courut s'enfermer à la Trappe. Le vénérable abbé de Rancé, qui comprit que la vocation lui manquait, lui en fit ouvrir les portes au bout de trois mois. De retour à Paris, La Motte travailla encore pour le théâtre ; mais toutes ses pièces, à l'exception d'*Inès de Castro*, donnée en 1723, n'obtinrent qu'un médiocre succès.

Il publia une traduction d'Homère, précédée d'un discours qui fut l'occasion d'une guerre assez vive entre lui et madame Dacier. Cet écrivain mérite plutôt le nom de penseur que celui de poète ; quelques unes de ses compositions brillent cependant de certaines qualités poétiques remarquables : plusieurs de ses odes et de ses fables méritent d'être conservées.

La Motte entra à l'Académie française en 1709 et mourut en 1731.

---

* IMITATION D'HORACE.

　　Nos bois reprennent leurs feuillages ;
Après les noirs frimas le printemps a son tour ;
Et le soleil plus pur, dissipant les nuages,
　　Sans obstacle répand le jour.

　　Couronnons-nous des fleurs nouvelles,
Nous en verrons bientôt l'éclat s'évanouir ;

Profitons du printemps, qui passera comme elles,
L'Amour nous presse d'en jouir.

Hâtons-nous, tout nous y convie ;
Saisissons le présent, sans soin de l'avenir :
Craignons de perdre un jour, un instant d'une vie
Que la mort doit sitôt finir.

Sa rigueur n'épargne personne,
Tout l'effort des humains n'interrompt pas ses lois ;
Et de la même faux la cruelle moissonne
Les jours des bergers et des rois.

(*Odes.*)

CRÉBILLON.

CRÉBILLON (Prosper-Jolyot de) naquit à Dijon en 1674. Un procureur nommé Prieur, chez lequel il fut placé à Paris, éveilla en lui le goût du théâtre. Crébillon, cédant à ses vives instances, composa *la Mort des enfants de Brutus*, tragédie que les comédiens refusèrent. Sans les encouragements que lui prodigua Prieur, le jeune auteur s'en fût probablement tenu à cet essai ; mais il se remit à l'œuvre, et *Idoménée*, qui fut accueilli avec faveur, le réconcilia avec le théâtre. *Atrée*, tragédie donnée en 1707, eut un éclatant succès. Prieur, alors mourant, se fit porter au théâtre, et dans la joie que lui causait ce triomphe, il dit à Crébillon en l'embrassant : "*Je meurs content; je vous ai fait poète, et je laisse un homme à la nation.*" *Electre*, donnée en 1709, eut plus de succès encore ; et *Rhadamiste*, que La Harpe regarde avec raison comme un des chefs-d'œuvre de notre scène, mit le comble à la gloire de Crébillon. Tous ses autres ouvrages, à l'exception de *Catilina*, dont la première représentation fut accueillie avec une sorte d'enthousiasme, n'obtinrent aucun succès.

Crébillon marqua son entrée à l'Académie française (1731) par une innovation ; il prononça un discours en vers. D'unanimes applaudissements éclatèrent quand il prononça celui-ci :

Aucun fiel n'a jamais empoisonné ma plume.

Tout le monde s'empressa de sanctionner le juste témoignage que le poète se rendait à lui-même.

Crébillon mourut le 17 juin 1762.

SONGE DE THYESTE.

Sauvez-moi, par pitié, de ces bords dangereux ;
Du soleil à regret j'y revois la lumière ;
Malgré moi le sommeil y ferme ma paupière.
De mes ennuis secrets rien n'arrête le cours :
Tout à de tristes nuits joint de plus tristes jours.
Une voix, dont en vain je cherche à me défendre,
Jusqu'au fond de mon cœur semble se faire entendre :
J'en suis épouvanté. Les songes de la nuit
Ne se dissipent point par le jour qui les suit :
Malgré ma fermeté, d'infortunés présages
Asservissent mon âme à ces vaines images.
Cette nuit même encor, j'ai senti dans mon cœur
Tout ce que peut un songe inspirer de terreur.
Près de ces noirs détours que la rive infernale
Forme à replis divers dans cette île fatale,
J'ai cru long-temps errer parmi des cris affreux
Que des mânes plaintifs poussaient jusques aux cieux.
Parmi ces tristes voix, sur ce rivage sombre,
J'ai cru d'Ærope en pleurs entendre gémir l'ombre ;
Bien plus, j'ai cru la voir s'avancer jusqu'à moi,
Mais dans un appareil qui me glaçait d'effroi :
" Quoi ! tu peux t'arrêter dans ce séjour funeste !
Suis-moi, m'a-t-elle dit, infortuné Thyeste."
Le spectre, à la lueur d'un pâle et noir flambeau,
A ces mots m'a traîné jusque sur son tombeau.
J'ai frémi d'y trouver le redoutable Atrée,
Le geste menaçant et la vue égarée,
Plus terrible pour moi, dans ces cruels moments,
Que le tombeau, le spectre et ses gémissements.
J'ai cru voir le barbare entouré des Furies ;
Un glaive encor fumant armait ses mains impies ;
Et, sans être attendri de ses cris douloureux,
Il semblait dans son sang plonger un malheureux.
Ærope, à cet aspect, plaintive et désolée,
De ses lambeaux sanglants à mes yeux s'est voilée.

Alors j'ai fait pour fuir des efforts impuissants ;
L'horreur a suspendu l'usage de mes sens.
A mille affreux objets l'âme entière livrée,
La frayeur m'a jeté sans force aux pieds d'Atrée.
Le cruel, d'une main, semblait m'ouvrir le flanc,
Et de l'autre, à longs traits, m'abreuver de mon sang ;
Le flambeau s'est éteint, l'ombre a percé la terre,
Et le songe a fini par un coup de tonnerre

(*Atrée et Thyeste*, act. II, sc. 2.)

PIRON.

PIRON (ALEXIS) naquit à Dijon en 1689. Il fit jouer plusieurs petites pièces sur les théâtres secondaires avant d'aborder la scène qu'il devait enrichir d'un chef-d'œuvre. Il donna au Théâtre-Français les comédies de *l'Ecole des pères* et de *la Métromanie*, et les tragédies de *Callisthène*, de *Gustave* et de *Fernand Cortez*. Piron fut élu par l'Académie française à une grande majorité ; mais Louis XV refusa de sanctionner sa nomination. *La Métromanie*, un grand nombre d'épigrammes excellentes, et quelques pièces fugitives pleines de talent et d'originalité, sont des titres durables sur lesquels sa réputation est établie.

Piron mourut le 21 janvier 1773.

LE MÉTROMANE.

Ce mélange de gloire et de gain m'importune ;
On doit tout à l'honneur, et rien à la fortune.
Le nourrisson du Pinde, ainsi que le guerrier,
A tout l'or du Pérou préfère un beau laurier.
L'avocat se peut-il égaler au poète ?
De ce dernier la gloire est durable et complète.
Il vit long-temps après que l'autre a disparu :
Scarron même l'emporte aujourd'hui sur Patru.
Vous parlez du barreau de la Grèce et de Rome ;
Lieux propres autrefois à produire un grand homme !
L'encre de la chicane, et sa barbare voix,
N'y défigurait pas l'éloquence et les lois.

Que des traces du monstre on purge la tribune,
J'y monte ; et mes talents, voués à la fortune,
Jusqu'à la prose encor voudront bien déroger ;
Mais l'abus ne pouvant sitôt se corriger,
Qu'on me laisse à mon gré, n'aspirant qu'à la gloire,
Des titres du Parnasse ennoblir ma mémoire,
Et primer dans un art plus au-dessus du droit,
Plus grave, plus sensé, plus noble qu'on ne croit.
La fraude impunément, dans le siècle où nous sommes,
Foule aux pieds l'équité, si précieuse aux hommes :
Est-il pour un esprit solide et généreux,
Une cause plus belle à plaider devant eux ?
Que la fortune donc me soit mère ou marâtre,
C'en est fait : pour barreau je choisis le théâtre,
Pour client la vertu, pour loi la vérité,
Et pour juges mon siècle et la postérité.
Infortuné ! je touche à mon cinquième lustre,
Sans avoir publié rien qui me rende illustre !
On m'ignore ; et je rampe encore, à l'âge heureux
Où Corneille et Racine étaient déjà fameux !
Ils ont dit, il est vrai, presque tout ce qu'on pense ;
Leurs écrits sont des vols qu'ils nous ont faits d'avance.
Mais le remède est simple ; il faut faire comme eux :
Ils nous ont dérobé, dérobons nos neveux ;
Et, tarissant la source où puise un beau délire,
A tous nos successeurs ne laissons rien à dire.
Un démon triomphant m'élève à cet emploi :
Malheur aux écrivains qui viendront après moi !

(*La Métromanie*, act. III, sc. 7.)

* MORALITÉ.

Travaille sans songer au gain,
Ne sois intéressé ni vain ;
Aime, ne hais, ni ne dédaigne :
Sois sobre et gai ; bois de bon vin :
Ta vie arrivée à la fin
Aura valu plus qu'un long règne.

(*Poésies diverses.*)

EPITAPHE DE PIRON, COMPOSÉE PAR LUI-MÊME.

Ci-gît Piron, qui ne fut rien,
Pas même académicien !

(*Epigrammes.*)

L. RACINE.

RACINE (Louis) naquit à Paris le 6 novembre 1692. Il eut Rollin pour professeur. Boileau, qui ne croyait pas à la succession du talent poétique, s'efforça de le détourner de la carrière des lettres ; mais Louis Racine cédant à son penchant, composa dans le couvent des frères de l'Oratoire de Notre-Dame-des-Vertus où il s'était retiré, son poème de *la Grâce*, qui parut en 1720. Le succès de ce premier ouvrage lui fit abandonner sa retraite ; le cardinal de Fleury lui procura dans les finances un poste lucratif, et lui fournit ainsi les moyens de se livrer sans inquiétude à ses goûts littéraires. Le poème de *la Religion*, qu'il publia en 1742, est l'œuvre sur laquelle est fondée sa réputation. Cet ouvrage renferme de nombreux passages dont le style pur, noble et harmonieux prouve que Louis Racine était non seulement un habile écrivain, mais encore un grand poète. La monotonie de cette belle composition peut être imputée en partie à la sévérité du sujet.

Louis Racine mourut d'une attaque d'apoplexie le 29 janvier 1763.

PREUVES PHYSIQUES DE L'EXISTENCE DE DIEU.

Oui, c'est un Dieu caché que le Dieu qu'il faut croire ;
Mais, tout caché qu'il est, pour révéler sa gloire,
Quels témoins éclatants devant moi rassemblés !
Répondez, cieux et mers ; et vous, terre, parlez.
Quel bras peut vous suspendre, innombrables étoiles ?
Nuit brillante, dis-nous qui t'a donné tes voiles ?
O cieux, que de grandeur, et quelle majesté !
J'y reconnais un maître à qui rien n'a coûté,
Et qui dans vos déserts a semé la lumière,
Ainsi que dans nos champs il sème la poussière.

Toi qu'annonce l'aurore, admirable flambeau,
Astre toujours le même, astre toujours nouveau,
Par quel ordre, ô soleil, veins-tu du sein de l'onde
Nous rendre les rayons de ta clarté féconde ?
Tous les jours je t'attends, tu reviens tous les jours :
Est-ce moi qui t'appelle et qui règle ton cours ?
Et toi, dont le courroux veut engloutir la terre,
Mer terrible, en ton lit quelle main te resserre ?
Pour forcer ta prison tu fais de vains efforts ;
La rage de tes flots expire sur tes bords.
Fais sentir ta vengeance à ceux dont l'avarice
Sur ton perfide sein va chercher son supplice.
Hélas ! prêts à périr, t'adressent-ils leurs vœux ?
Ils regardent le ciel, secours des malheureux.
La nature, qui parle en ce péril extrême,
Leur fait lever les mains vers l'asile suprême ;
Hommage que toujours rend un cœur effrayé
Au Dieu que jusqu'alors il avait oublié.

(*La Religion*, chant 1.)

VOLTAIRE.

VOLTAIRE (François-Marie Arouet de) naquit à Châtenay, près de Sceaux, le 20 février 1694. Il changea à vingt ans son nom d'Arouet contre celui de Voltaire, *pour voir* disait-il, *s'il lui réussirait mieux.* La popularité que ce nom a acquise a certainement dépassé l'espérance qu'avait pu concevoir celui qui le choisit.

Poèmes, tragédies, satires, épîtres, poésies légères, contes, épigrammes, histoire, philosophie, romans, critique, enfin tous les genres littéraires les plus divers et les plus opposés semblent avoir été le domaine de cet esprit universel qui a produit presque autant de chefs-d'œuvre que d'ouvrages. *La Henriade, Œdipe, Zaïre, Alzire, Mahomet, Mérope, le Temple du goût,* etc., sont des œuvres admirables qui assurent à Voltaire, sinon la première place, du moins un rang très distingué parmi nos plus grands poètes ; aucun écrivain n'a eu sur son siècle une influence aussi grande que celle qu'a exercée Voltaire sur le sien, et l'on peut dire que pendant cinquante ans les hommes les plus distingués ont abdiqué leurs propres opinions pour assurer le triomphe de celles qu'il voulait faire prévaloir.

Voltaire, admis à l'Académie française en 1746 à la place du président Bouhier, mourut à Paris le 30 mai 1778, âgé de quatre-vingt-quatre ans.

MORT DE COLIGNY.

Cependant tout s'apprête, et l'heure est arrivée
Qu'au fatal dénoûment la reine a réservée.
Le signal est donné sans tumulte et sans bruit :
C'était à la faveur des ombres de la nuit.
De ce mois malheureux l'inégale courrière
Semblait cacher d'effroi sa tremblante lumière ;
Coligny languissait dans les bras du repos,
Et le sommeil trompeur lui versait ses pavots.
Soudain de mille cris le bruit épouvantable
Vient arracher ses sens à ce calme agréable.
Il se lève, il regarde ; il voit de tous côtés
Courir des assassins à pas précipités ;
Il voit briller partout les flambeaux et les armes ;
Son palais embrasé, tout un peuple en alarmes ;
Ses serviteurs sanglants, dans la flamme étouffés ;
Les meurtriers en foule au carnage échauffés,
Criant à haute voix : " Qu'on n'épargne personne ;
C'est Dieu, c'est Médicis, c'est le roi qui l'ordonne !"
Il entend retentir le nom de Coligny :
Il aperçoit de loin le jeune Téligny,
Téligny dont l'amour a mérité sa fille,
L'espoir de son parti, l'honneur de sa famille,
Qui, sanglant, déchiré, traîné par des soldats,
Lui demandait vengeance, et lui tendait les bras.
Le héros malheureux, sans armes, sans défense,
Voyant qu'il faut périr, et périr sans vengeance,
Voulut mourir du moins comme il avait vécu,
Avec toute sa gloire et toute sa vertu.
Déjà des assassins la nombreuse cohorte,
Du salon qui l'enferme allait briser la porte ;
Il leur ouvre lui-même, et se montre à leurs yeux,
Avec cet œil serein, ce front majestueux,

Tel que, dans les combats, maître de son courage,
Tranquille, il arrêtait ou pressait le carnage.
  A cet air vénérable, à cet auguste aspect,
Les meurtriers surpris sont saisis de respect;
Une force inconnue a suspendu leur rage.
" Compagnons, leur dit-il, achevez votre ouvrage,
Et de mon sang glacé souillez ces cheveux blancs,
Que le sort des combats respecta quarante ans.
Frappez, ne craignez rien: Coligny vous pardonne;
Ma vie est peu de chose, et je vous l'abandonne;
J'eusse aimé mieux la perdre en combattant pour vous."
Ces tigres, à ces mots, tombent à ses genoux:
L'un, saisi d'épouvante, abandonne ses armes;
L'autre embrasse ses pieds qu'il trempe de ses larmes;
Et de ses assassins ce grand homme entouré,
Semblait un roi puissant par son peuple adoré.
Besme, qui dans la cour attendait sa victime,
Monte, accourt, indigné qu'on diffère son crime;
Des assassins trop lents il veut hâter les coups:
Aux pieds de ce héros il les voit trembler tous.
A cet objet touchant lui seul est inflexible;
Lui seul, à la pitié toujours inaccessible,
Aurait cru faire un crime, et trahir Médicis,
Si du moindre remords il se sentait surpris.
A travers les soldats, il court d'un pas rapide;
Coligny l'attendait d'un visage intrépide:
Et bientôt dans le flanc ce monstre furieux
Lui plonge son épée en détournant les yeux,
De peur que d'un coup d'œil cet auguste visage
Ne fît trembler son bras, et glaçât son courage.
  Du plus grand des Français tel fut le triste sort:
On l'insulte, on l'outrage encore après sa mort.
Son corps percé de coups, privé de sépulture,
Des oiseaux dévorants fut l'indigne pâture;
Et l'on porta sa tête aux pieds de Médicis:
Conquête digne d'elle et digne de son fils!
Médicis la reçut avec indifférence,
Sans paraître jouir du fruit de sa vengeance,

Sans remords, sans plaisir, maîtresse de ses sens,
Et comme accoutumée à de pareils présents.
(*Henriade*, chant II.)

LUSIGNAN À SA FILLE, POUR LA RAMENER À LA RELIGION DE SES PÈRES.

Mon Dieu, j'ai combattu soixante ans pour ta gloire,
J'ai vu tomber ton temple et périr ta mémoire;
Dans un cachot affreux abandonné vingt ans,
Mes larmes t'imploraient pour mes tristes enfants:
Et, lorsque ma famille est par toi réunie,
Quand je trouve ma fille, elle est ton ennemie.
Je suis bien malheureux!..... C'est ton père, c'est moi,
C'est ma seule prison qui t'a ravi ta foi.
Ma fille, tendre objet de mes dernières peines,
Songe au moins, songe au sang qui coule dans tes veines;
C'est le sang de vingt rois, tous chrétiens comme moi;
C'est le sang des héros, défenseurs de ma loi;
C'est le sang des martyrs. O fille encor trop chère!
Connais-tu ton destin? Sais-tu quelle est ta mère?
Sais-tu bien qu'à l'instant que son flanc mit au jour
Ce triste et dernier fruit d'un malheureux amour,
Je la vis massacrer par la main forcenée,
Par la main des brigands à qui tu t'es donnée?
Tes frères, ces martyrs égorgés à mes yeux,
T'ouvrent leurs bras sanglants tendus du haut des cieux.
Ton Dieu que tu trahis, ton Dieu que tu blasphèmes,
Pour toi, pour l'univers, est mort en ces lieux mêmes;
En ces lieux où mon bras le servit tant de fois,
En ces lieux où son sang te parle par ma voix.
Vois ces murs, vois ce temple, envahis par tes maîtres;
Tout annonce le dieu qu'ont vengé tes ancêtres.
Tourne les yeux: sa tombe est près de ce palais;
C'est ici la montagne où, lavant nos forfaits,
Il voulut expirer sous les coups de l'impie;
C'est là que de la tombe il rappela sa vie.

Tu ne saurais marcher dans cet auguste lieu,
Tu n'y peux faire un pas sans y trouver ton Dieu;
Et tu n'y peux rester sans renier ton père,
Ton honneur qui te parle, et ton Dieu qui t'éclaire.
Je te vois dans mes bras et pleurer et gémir,
Sur ton front pâlissant Dieu met le repentir;
Je vois la vérité dans ton cœur descendue.
Je retrouve ma fille après l'avoir perdue;
Et je reprends ma gloire et ma félicité,
En dérobant mon sang à l'infidélité.

(*Zaïre*, act. II, sc. 3.)

GRESSET.

GRESSET (JEAN-BAPTISTE-LOUIS) naquit à Amiens en 1709. Il n'avait que vingt ans lorsque parut *Vert-vert*, ouvrage dans lequel J.-B. Rousseau reconnut de si grandes beautés poétiques qu'il l'appela un *phénomène littéraire*. C'est dans la poésie légère qu'a surtout excellé Gresset; *la Chartreuse* et *les Ombres* sont deux badinages charmants écrits avec une grâce et une légèreté tout-à-fait originales. Gresset a travaillé pour le théâtre; la tragédie d'*Edouard III* et le drame de *Sidney* n'ajoutèrent pas à sa réputation; mais *le Méchant*, comédie pleine d'esprit et de raison, et l'une des meilleures qu'on ait applaudies depuis Molière, lui a mérité une place honorable parmi nos poètes comiques. Gresset, après avoir été reçu à l'Académie française, en 1784, fut surpris par des scrupules de piété qui le firent renoncer à la poésie. Il mourut à Amiens le 16 juin 1777.

LE MONDE.

Oh bon! quelle folie! êtes-vous de ces gens
Soupçonneux, ombrageux, croyez-vous aux méchants,
Et réalisez-vous cet être imaginaire,
Ce petit préjugé qui ne va qu'au vulgaire?
Pour moi, je n'y crois pas, soit dit sans intérêt,
Tout le monde est méchant, et personne ne l'est:
On reçoit et l'on rend, on est à peu près quitte.

Parlez-vous des propos ? Comme il n'est ni mérite,
Ni goût, ni jugement qui ne soit contredit,
Que rien n'est vrai sur rien, qu'importe ce qu'on dit ?
Tel sera mon héros, et tel sera le vôtre :
L'aigle d'une maison n'est qu'un sot dans une autre.
Je dis ici qu'Eraste est un mauvais plaisant ;
Hé bien, on dit ailleurs qu'Eraste est amusant.
Si vous parlez des faits et des tracasseries,
Je n'y vois, dans le fond, que des plaisanteries ;
Et si vous attachez du crime à tout cela,
Beaucoup d'honnêtes gens sont de ces fripons-là :
L'agrément couvre tout, il rend tout légitime.
Aujourd'hui dans le monde on ne connaît qu'un crime ;
C'est l'ennui : pour le fuir, tous les moyens sont bons.
Il gagnerait bientôt les meilleures maisons,
Si l'on s'aimait si fort : l'amusement circule
Par les préventions, les torts, le ridicule.
Au reste, chacun parle et fait comme il l'entend :
Tout est mal, tout est bien, tout le monde est content.

(*Le Méchant*, act. IV, sc. 5.)

FRAGMENT.

Des mortels j'ai vu les chimères ;
Sur leurs fortunes mensongères
J'ai vu régner la folle erreur :
J'ai vu mille peines cruelles
Sous un vain masque de bonheur,
Mille petitesses réelles
Sous une écorce de grandeur ;
Mille lâchetés infidèles
Sous un coloris de candeur ;
Et j'ai dit au fond de mon cœur :
Heureux qui, dans la paix secrète.
D'une libre et sûre retraite,
Vit ignoré, content de peu,
Et qui ne se voit point sans cesse
Jouet de l'aveugle déesse,
Ou dupe de l'aveugle dieu. (*La Chartreuse.*)

LE FRANC DE POMPIGNAN.

LE FRANC (JEAN-JACQUES, marquis de POMPIGNAN) naquit à Montauban le 10 août 1709. Il fit représenter à l'âge de vingt-cinq ans sa tragédie de *Didon*, qui fit concevoir des espérances qu'il n'a pas réalisées. Reçu à l'Académie française, en 1759, il attaqua maladroitement, dans son discours de réception, les philosophes aux suffrages desquels il devait son élection : une conspiration générale s'ourdit contre lui ; on attaqua non pas seulement l'écrivain, mais l'homme et le chrétien. Le Franc n'osant plus se présenter nulle part abandonna Paris, et tomba dans une noire mélancolie, puis dans un état complet de folie. Dans quelques unes de ses odes et de ses poésies sacrées, on trouve de l'élévation, une hardiesse souvent poétique, et cette chaleur qui manque dans toutes ses autres compositions.

Il mourut à Montauban le 1er novembre 1784.

LA MORT DE J.-B. ROUSSEAU.

Quand le premier chantre du monde
Expira sur les bords glacés
Où l'Ebre, effrayée dans son onde,
Reçut ses membres dispersés,
Le Thrace errant sur les montagnes
Remplit les bois et les campagnes
Du cri perçant de ses douleurs ;
Les champs de l'air en retentirent,
Et dans les antres qui gémirent
Le lion répandit des pleurs.

La France a perdu son Orphée ;
Muses, dans ces moments de deuil,
Elevez le pompeux trophée
Que vous demande son cercueil ;
Laissez, par de nouveaux prodiges,
D'éclatants et dignes vestiges
D'un jour marqué par vos regrets.

Ainsi, le tombeau de Virgile
Est couvert du laurier fertile
Qui par vos soins ne meurt jamais.

D'une brillante et triste vie,
Rousseau quitte aujourd'hui les fers,
Et, loin du ciel de sa patrie,
La mort termine ses revers.
D'où ses maux ont-ils pris leur source?
Quelles épines, dans sa course
Etouffaient les fleurs sous ses pas?
Quels ennuis, quelle vie errante!
Et quelle foule renaissante
D'adversaires et de combats!

Le Nil a vu sur ses rivages
Les noirs habitants des déserts
Insulter par leurs cris sauvages
L'astre éclatant de l'univers.
Cris impuissants, fureurs bizarres!
Tandis que ces monstres barbares
Poussaient d'insolentes clameurs,
Le dieu, poursuivant sa carrière,
Versait des torrents de lumière
Sur ces obscurs blasphémateurs.

Favoris, élèves dociles
De ce ministre d'Apollon,
Vous à qui ses conseils utiles
Ont ouvert le sacré vallon :
Accourez, troupe désolée,
Déposez sur mon mausolée
Votre lyre qu'il inspirait!
La mort a frappé votre maître,
Et d'un souffle a fait disparaître
Le flambeau qui vous éclairait.

(*Odes.*)

SAINT-LAMBERT.

SAINT-LAMBERT (CHARLES-FRANÇOIS, marquis de) naquit à Vézelise (Lorraine,) en 1717. Il dut à l'amitié et au patronage de Voltaire une grande partie de la réputation qu'il eut de son vivant ; mais la postérité, toujours équitable, n'a pas confirmé les jugements, ou plutôt les éloges de Voltaire. Le poème des *Saisons*, composition médiocre dans son ensemble, renferme quelques épisodes écrits avec correction et élégance ; mais on ne trouve nulle part la trace du poète ; rien n'y est écrit d'inspiration ; c'est une œuvre froide, morne, inanimée, qu'on a trop louée autrefois, qu'on loue encore trop aujourd'hui, et qu'on finira par ne plus louer du tout.

Des poésies légères qui ne manquent ni de charme ni d'harmonie, et des *Fables orientales* imitées de Saadi, tels sont les titres littéraires de ce poète.

Saint-Lambert entra à l'Académie en 1770, et mourut à Paris le 11 février 1803.

DÉSILLUSION.

J'espérais autrefois : espérer c'est jouir.
Mais le temps fait évanouir
Ces chimériques jouissances ;
Il m'en fait voir la vanité,
Sans me rendre en réalité
Ce qu'il m'enlève en espérances.
Je perds tous les objets qu'il ôte à mes désirs ;
De l'avenir trompeur j'ai perdu les plaisirs.
Sous ses voiles obscurs, au printemps de mon âge,
Je voyais tous les biens qu'il allait m'apporter ;
Quand d'un œil plus certain j'en perce le nuage,
Je vois trop aujourd'hui tout ce qu'il va m'ôter ;
J'aimais à le prévoir, je perds à le connaître :
J'espérais l'instant où je suis,
Je crains l'instant où je dois être.

(*Poésies diverses.*)

DESMAHIS.

DESMAHIS (JOSEPH-FRANÇOIS-EDOUARD DE CORSEMBLEU) naquit à Sully-sur-Loire le 3 février 1722. Il débuta sous les auspices de Voltaire par des poésies légères remarquables par la facilité, la grâce et l'élégance Il donna ensuite au théâtre *l'Impertinent*, petite comédie remplie de détails agréables et dialoguée avec autant d'esprit que de naturel. Le brillant succès qu'elle obtint engagea l'auteur à travailler pour la scène ; mais une mort prématurée l'enleva à ses travaux avant qu'il eût achevé une comédie intitulée *l'Honnête homme*, dont on a publié les principaux fragments. On doit à Desmahis *le Triomphe du sentiment*, et *la Veuve coquette*, comédies qui n'ont point été représentées.—Il a fourni à *l'Encyclopédie* plusieurs articles fort spirituellement écrits.

Desmahis mourut à Paris le 25 février 1761.

LA SEMAINE D'UN MARQUIS.

J'eus dimanche un billet pour souper chez Mouthier
Avec le petit duc et la grosse comtesse.
Lundi, jour malheureux, un maudit créancier,
Automate indocile, homme sans politesse,
Sous prétexte qu'il doit lui-même et qu'on le presse,
Me voulut, sans délai, contraindre à le payer :
J'allai le jour suivant flatter un financier.
Mercredi, je courus à la pièce nouvelle :
Tout le monde était pour, et moi je fus contre elle.
La satire embellit les plus simples propos,
Et l'admiration est le style des sots.
Jeudi, j'eus de l'humeur, je me boudai moi-même.
Le lendemain je fus d'une folie extrême,
Florise s'empara de moi pour tout le jour.
Hier, à tout Paris j'ai fait voir une veste
D'un goût divin, l'habit le plus gai, le plus leste,
Où La Boutrai, Passau, ravissent tour à tour,
Et j'arrive aujourd'hui tout plein de mon amour.

(*L'Impertinent*, sc. 3.)

LEBRUN.

LEBRUN (Ponce-Denis Ecouchard) naquit à Paris en 1729. Ses dispositions poétiques se révélèrent de très bonne heure, et ses premières odes furent accueillies du public avec une faveur marquée. Le prince de Conti se l'attacha en qualité de secrétaire de ses commandements; mais ce qui fut plus heureux pour Lebrun, c'est l'intérêt qu'il inspira à Louis Racine, qui ne lui épargna ni les avis ni les encouragements. A vingt-six ans il s'était déjà placé au premier rang parmi nos poètes lyriques. Des malheurs domestiques le forcèrent d'abandonner le poème de *la Nature* et celui des *Veilles du Parnasse* auxquels il travaillait depuis long-temps. Les fragments remarquables qu'on en a conservés font regretter vivement qu'il ait laissé ces ouvrages inachevés. Les injustes attaques de Fréron ont obligé ce poète de recourir à l'épigramme, et, comme J.-B. Rousseau, il excella dans ce genre difficile. Lebrun, qui était entré un des premiers à l'Institut, lors de sa formation, mourut à Paris le 2 septembre 1807.

A BUFFON, CONTRE SES DÉTRACTEURS.

Buffon, laisse gronder l'envie;
C'est l'hommage de sa terreur:
Que peut sur l'éclat de ta vie
Son obscure et lâche fureur?
Olympe, qu'assiège un orage,
Se rit de l'impuissante rage
Des aquilons tumultueux:
Tandis que la noire tempête
Gronde à ses pieds, sa noble tête
Garde un calme majestueux.

Pensais-tu donc que le génie
Qui te place au trône des arts,
Long-temps d'une gloire impunie
Blesserait de jaloux regards?
Non, non, tu dois payer ta gloire;
Tu dois expier ta mémoire
Par les orages de tes jours:
Mais ce torrent qui dans ton onde!

Vomit sa fange vagabonde,
N'en saurait altérer le cours. . . .

Flatté de plaire aux goûts volages,
L'esprit est le dieu des instants ;
Le génie est le dieu des âges,
Lui seul embrasse tous les temps.
Qu'il brûle d'un noble délire
Quand la gloire, autour de sa lyre,
Lui peint les siècles assemblés,
Et leur suffrage vénérable
Fondant son trône inaltérable
Sur les empires écroulés.

Ceux dont le présent est l'idole
Ne laissent point de souvenir :
Dans un succès vain et frivole
Ils ont usé leur avenir.
Amants des roses passagères,
Ils ont les grâces mensongères
Et le sort des rapides fleurs ;
Leur plus long règne est d'une aurore :
Mais le temps rajeunit encore
L'antique laurier des neuf sœurs.

Jusques à quand de vils Precustes
Viendront-ils au sacré vallon,
Souillant ces retraites augustes,
Mutiler les fils d'Apollon ?
Le croirez-vous, races futures ?
J'ai vu Zoïle aux mains impures,
Zoïle outrager Montesquieu !
Mais quand la Parque inexorable
Frappa cet homme irréparable,
Nos regrets en firent un dieu.

Quoi ! tour à tour dieux et victimes,
Le sort fait marcher les talents
Entre l'Olympe et les abîmes,

Entre la satire et l'encens !
Malheur au mortel qu'on renomme !
Vivant, nous blessons le grand homme ;
Mort nous tombons à ses genoux.
On n'aime que la gloire absente :
La mémoire est reconnaissante ;
Les yeux sont ingrats et jaloux.

Buffon, dès que, rompant ses voiles
Et fugitive du cercueil,
De ces palais peuplés d'étoiles
Ton âme aura franchi le seuil,
Du sein brillant de l'empyrée
Tu verras la France éplorée
T'offrir des honneurs immortels,
Et le temps, vengeur légitime,
De l'envie expier le crime,
Et l'enchaîner à tes autels.

(*Odes.*)

* ÉPIGRAMMES.

SUR LE DICTIONNAIRE DE L'ACADEMIE.

On fait, défait, refait ce beau dictionnaire,
Qui, toujours très bien fait, sera toujours à faire.

DIALOGUE ENTRÉ UN PAUVRE POETE ET L'AUTEUR.

On vient de me voler.—Que je plains ton malheur !
Tous mes vers manuscrits—Que je plains le voleur !

Chloé, belle et poète, a deux petits travers :
Elle fait son visage et ne fait point ses vers.

En prose, en vers Lubin compose,
Et je ne sais par quel travers
Il met trop de vers dans sa prose,
Et trop de prose dans ses vers.

DUCIS.

DUCIS (Jean-François) naquit à Versailles le 14 aout 1733. Il avait trente ans lorsqu'il donna au théâtre *Amélise*, sa première tragédie. Cet ouvrage n'annonçait pas le talent dont il fit preuve dans la suite. Ducis s'éleva en effet jusqu'à la hauteur de la véritable tragédie dans un grand nombre de scènes d'*Hamlet*, de *Roméo et Juliette*, du *Roi Léar*, de *Macbeth* et d'*Othello*, pièces imitées de Shakspeare; *Œdipe chez Admète*, tragédie imitée de Sophocle, est remarquable surtout par la manière large et profonde dont le poète français a tracé le personnage d'Œdipe. Ducis a donné une tragédie pleine d'intérêt et qui lui appartient tout entière, c'est *Abufar*, ou *la Famille arabe*. Il a publié des poésies fugitives pleines de grâce et de naïveté, et qui toutes portent l'empreinte d'une âme forte et indépendante.

Thomas, son ami, l'appelait le *Bridaine de la tragédie*.

Ducis, qui avait succédé, comme membre de l'Académie française, à Voltaire, mourut à Versailles dans les premiers jours de janvier 1817.

MONOLOGUE D'HAMLET.

Quoi! ce vil Claudius a donc eu la constance
De voir son propre crime avec indifférence,
Sans remords, sans terreur, comme un crime étranger!
Son cœur n'a pu gémir, son front n'a pu changer!
S'ils étaient innocents! Non, l'ombre de mon père,
Exprès pour m'égarer n'eût point percé la terre.
Si mon esprit pourtant n'eût cru, n'eût adopté
Qu'un mensonge effrayant par lui-même enfanté!
Si mes sens m'abusaient! si cette main fumante
Offrait au ciel le sang d'une mère innocente!...
Je ne sais que résoudre : immobile et troublé,
C'est trop souffrir long-temps de mon doute accablé,
C'est trop souffrir la vie et le poids qui me tue.
Eh! qu'offre donc la mort à mon âme abattue?
Un asile assuré, le plus doux des chemins,
Qui conduit au repos les malheureux humains.
Mourons! que craindre encor quand on a cessé d'être?
La mort, c'est le sommeil... c'est le réveil peut-être!

Peut-être... Ah! c'est ce mot qui glace épouvanté
L'homme au bord du cercueil par le doute arrêté ;
Devant ce vaste abîme il se jette en arrière,
Ressaisit l'existence, et s'attache à la terre.
Dans nos troubles pressants qui peut nous avertir
Des secrets de ce monde où tout va s'engloutir ?
Sans l'effroi qu'il inspire et la terreur sacrée
Qui défend son passage, et siège à son entrée,
Combien de malheureux iraient, dans le tombeau,
De leurs longues douleurs déposer le fardeau !
Ah ! que ce port souvent est vu d'un œil d'envie
Par le faible, agité sur les flots de la vie !
Mais il craint dans ses maux, au-delà du trépas,
Des maux plus grands encore, et qu'il ne connaît pas.
Redoutable avenir, tu glaces mon courage !
Va, laisse à ma douleur achever son ouvrage.
(*Hamlet*, act. IV. sc. 1.)

VISION DE MACBETH.

C'était l'heure fatale où le jour qui s'enfuit
Appelle avec effroi les erreurs de la nuit,
L'heure où souvent trompés nos esprits s'épouvantent.
Près d'un chêne enflammé devant moi se présentent
Trois femmes. Quel aspect ! Non, l'œil humain jamais
Ne vit d'air plus affreux, de plus difformes traits.
Leur front sauvage et dur, flétri par la vieillesse,
Exprimait par degrés leur féroce allégresse.
Dans les flancs entr'ouverts d'un enfant égorge,
Pour consulter le sort, leur bras s'était plongé.
Ces trois spectres sanglants, courbés sur leur victime,
Y cherchaient et l'indice et l'espoir d'un grand crime ;
Et ce grand crime enfin se montrant à leurs yeux,
Par un chant sacrilége ils rendaient grâce aux dieux.
Étonné, je m'avance. "Existez-vous, leur dis-je,
Ou bien ne m'offrez-vous qu'un effrayant prestige ?"
Par des mots inconnus ces êtres monstrueux
S'appelaient tour à tour, s'applaudissaient entre eux,

S'approchaient, me montraient avec un ris farouche ;
Leur doigt mystérieux se posait sur leur bouche.
Je leur parle, et dans l'ombre ils s'échappent soudain,
L'un avec un poignard, l'autre un sceptre à la main ;
L'autre d'un long serpent serrait le corps livide :
Tous trois vers ce palais ont pris un vol rapide,
Et tous trois dans les airs, en fuyant loin de moi,
M'ont laissé pour adieux ces mots, « Tu seras roi. »
. . . . Ma langue s'est glacée.
Un exécrable espoir entrait dans ma pensée.
Si loin du trône encor, comment y parvenir!
Je n'osais sans trembler regarder l'avenir.
Enfin dans mes exploits, dans ma propre innocence,
Ma timide vertu trouvait quelque assurance.
Je cherchais dans moi-même un secret défenseur,
Et déjà du repos je goûtais la douceur :
A l'instant j'ai senti, sous ma main dégouttante,
Un corps meurtri, du sang, une chair palpitante :
C'était moi, dans la nuit, sur un lit ténébreux,
Qui perçais à grands coups un vieillard malheureux.

(*Macbeth*, act. II, sc. 6.)

DELILLE.

DELILLE (JACQUES) naquit à Aigue-Perse (Auvergne), le 22 juin 1738. Après avoir fait de brillantes études au collège de Lisieux, il fut obligé d'accepter les modestes fonctions de maître élémentaire au collége de Beauvais, puis il passa en qualité de professeur d'humanités au collége d'Amiens. C'est dans cette ville qu'il commença la traduction des *Géorgiques*. Nommé professeur à Paris au collége de la Marche, il y acheva cet ouvrage, dont la publication fut une sorte d'événement littéraire. Voltaire, frappé d'étonnement et d'admiration, écrivit aussitôt à l'Académie pour l'engager à réunir ses suffrages sur un poète qui s'annonçait par un début si éclatant. *Les Jardins*, *l'Imagination*, *l'Homme des champs*, *les Trois Règnes*, *la Pitié*, poèmes descriptifs dans lesquels Delille a déployé tout le luxe des formes et des images poétiques, ont été moins favorablement accueillis d'abord. En rendant

pleine justice au talent du poète, en louant les beautés de détail, la critique a dû signaler des défauts graves qui tiennent au plan général et résultent de la manière de procéder de l'auteur, lequel subordonnait toujours l'ensemble aux détails, et s'occupait avec moins de soin de composer un tout harmonieux, que d'inventer des épisodes qui lui fournissent l'occasion de déployer ses riches qualités poétiques. Les belles traductions du *Paradis perdu* de Milton, de l'*Essai sur l'homme* de Pope, et de l'*Enéide* de Virgile, sont, avec *les Géorgiques* et *l'Imagination*, les plus beaux titres de gloire de cet écrivain.

Delille, qui avait été nommé membre de l'Académie française, en 1774, mourut à Paris le 1er mai 1813.

LES CATACOMBES DE ROME.

Sous les remparts de Rome et sous ses vastes plaines,
Sont des antres profonds, des voûtes souterraines,
Qui, pendant deux mille ans, creusés par les humains,
Donnèrent leurs rochers aux palais des Romains.
Avec ses monuments et sa magnificence,
Rome entière sortit de cet abîme immense.
Depuis, loin des regards et du fer des tyrans,
L'Église encor naissante y cacha ses enfants,
Jusqu'au jour où, du sein de cette nuit profonde,
Triomphante, elle vint donner des lois au monde,
Et marqua de sa croix les drapeaux des Césars.
Jaloux de tout connaître, un jeune amant des arts,
L'amour de ses parents, l'espoir de la peinture,
Brûlait de visiter cette demeure obscure,
De notre antique foi vénérable berceau.
Un fil dans une main, et de l'autre un flambeau,
Il entre : il se confie à ces voûtes nombreuses
Qui croisent en tous sens leurs routes ténébreuses.
Il aime à voir ce lieu, sa triste majesté,
Ce palais de la nuit, cette sombre cité,
Ces temples où le Christ vit ses premiers fidèles,
Et de ces grands tombeaux les ombres éternelles.
Dans un coin écarté se présente un réduit,
Mystérieux asile où l'espoir le conduit ;
Il voit des vases saints et des urnes pieuses,
Des vierges, des martyrs dépouilles précieuses.

Il saisit ce trésor ; il veut poursuivre : hélas !
Il a perdu le fil qui conduisait ses pas.
Il cherche, mais en vain : il s'égare et se trouble ;
Il s'éloigne, il revient, et sa crainte redouble :
Il prend tous les chemins que lui montre la peur.
Enfin, de route en route, et d'erreur en erreur,
Dans les enfoncements de cette obscure enceinte,
Il trouve un vaste espace, effrayant labyrinthe,
D'où vingt chemins divers conduisaient à l'entour.
Lequel choisir ? lequel doit le conduire au jour ?
Il les consulte tous : il les prend, il les quitte ;
L'effroi suspend ses pas, l'effroi les précipite ;
Il appelle : l'écho redouble sa frayeur ;
De sinistres pensers viennent glacer son cœur.
L'astre heureux qu'il regrette a mesuré dix heures
Depuis qu'il est errant dans ces noires demeures.
Ce lieu d'effroi, ce lieu d'un silence éternel,
En trois lustres entiers voit à peine un mortel ;
Et, pour comble d'effroi, dans cette nuit funeste,
Du flambeau qui le guide il voit périr le reste.
Craignant que chaque pas, que chaque mouvement,
En agitant la flamme en use l'aliment,
Quelquefois il s'arrête, et demeure immobile.
Vaines précautions ! tout soin est inutile ;
L'heure approche, et déjà son cœur épouvanté
Croit de l'affreuse nuit sentir l'obscurité.
Il marche, il erre encor sous cette voûte sombre,
Et le flambeau mourant fume et s'éteint dans l'ombre.
Cependant il espère ; il pense quelquefois
Entrevoir des clartés, distinguer une voix.
Il regarde, il écoute... Hélas ! dans l'ombre immense
Il ne voit que la nuit, n'entend que le silence,
Et le silence ajoute encore à sa terreur.
Alors, de son destin sentant toute l'horreur,
Son cœur tumultueux roule de rêve en rêve ;
Il se lève, il retombe, et soudain se relève ;
Se traîne quelquefois sur de vieux ossements,
De la mort qu'il veut fuir horribles monuments,

Quand tout-à-coup son pied trouve un léger obstacle ;
Il y porte la main. O surprise ! ô miracle !
Il sent, il reconnaît le fil qu'il a perdu,
Et de joie et d'espoir il tressaille éperdu.
Ce fil libérateur, il le baise, il l'adore,
Il s'en assure, il craint qu'il ne s'échappe encore ;
Il veut le suivre, il veut revoir l'éclat du jour ;
Je ne sais quel instinct l'arrête en ce séjour.
A l'abri du danger, son âme encor tremblante
Veut jouir de ces lieux et de son épouvante.
A leur aspect lugubre, il éprouve en son cœur
Un plaisir agité d'un reste de terreur ;
Enfin, tenant en main son conducteur fidèle,
Il part, il vole aux lieux où la clarté l'appelle.
Dieux ! quel ravissement quand il revoit les cieux
Qu'il croyait pour jamais éclipsés à ses yeux !
Avec quel doux transport il promène sa vue
Sur leur majestueuse et brillante étendue !
La cité, le hameau, la verdure, les bois,
Semblent s'offrir à lui pour la première fois ;
Et, rempli d'une joie inconnue et profonde,
Son cœur croit assister au premier jour du monde.

(*L'Imagination.*)

L'ARIOSTE.

L'Arioste naquit : autour de son berceau,
Tous ces légers esprits, sujets brillants des fées,
Sur un char de saphir, des plumes pour trophées,
Leurs cercles, leurs anneaux, et leur baguette en main,
Au son de la guitare, au bruit du tambourin,
Accoururent en foule, et, fêtant sa naissance,
De combats, de démons bercèrent son enfance.
Un prisme pour hochet, sous mille aspects divers,
Et sous mille couleurs, lui montre l'univers.
Raison, gaîté, folie, en lui tout est extrême :
Il se rit de son art, du lecteur, de lui-même ;
Inspire un sentiment qu'il étouffe soudain ;
D'un récit commencé rompt le fil dans sa main ;

Le renoue aussitôt, part, s'élève, s'abaisse.
Ainsi, d'un vol agile essayant la souplesse,
Cent fois l'oiseau volage interrompt son essor,
S'élève, redescend, et se relève encor,
S'abat sur une fleur, se pose sur un chêne.
L'heureux lecteur se livre au charme qui l'entraîne ;
Ce n'est plus qu'un enfant qui se plaît aux récits
De géants, de combats, de fantômes, d'esprits ;
Qui, dans le même instant, désire, espère, tremble,
S'arrête, s'adoucit, pleure et rit tout ensemble.

(*Même poème.*)

GILBERT.

GILBERT (NICOLAS-JOSEPH-LAURENT) naquit en 1751. Il s'essaya d'abord, mais sans succès, dans l'*Héroïde*, genre que Colardeau avait mis en faveur. Avide de célébrité, il crut que les concours académiques offraient à son ambition la voie la plus sûre et la plus prompte, et il s'y engagea avec confiance, quoiqu'il eût pour concurrents des écrivains auxquels les prix semblaient être dévolus d'avance. Deux échecs le rebutèrent ; et son âme déjà aigrie par le malheur médita une éclatante vengeance. Il s'arma du fouet de la satire, et dans deux ouvrages remarquables, le *Dix-huitième siècle* et *Mon apologie*, il flagella de son vers énergique tous les écrivains qui lui semblaient être injustement en possession de la renommée. Le succès de ces deux satires fut immense ; mais elles excitèrent contre le poète des inimitiés violentes et des haines implacables. Fréron et Clément défendirent seuls Gilbert, auquel M. de Beaumont, archevêque de Paris, accorda une généreuse protection ; mais les souffrances de toute espèce avaient épuisé les forces du malheureux poète, qui mourut à l'Hôtel-Dieu, dans un accès de fièvre cérébrale, le 12 novembre 1780, à l'âge de vingt-neuf ans.

DERNIERS MOMENTS D'UN JEUNE POÈTE.

J'ai révélé mon cœur au dieu de l'innocence ;
Il a vu mes pleurs pénitents,
Il guérit mes remords, il m'arme de constance :
Les malheureux sont ses enfants.

Mes ennemis riant ont dit dans leur colère :
Qu'il meure, et sa gloire avec lui ;
Mais à mon cœur calmé le Seigneur dit en père :
Leur haine sera ton appui.

A tes plus chers amis ils ont prêté leur rage ;
Tout trompe ta simplicité :
Celui que tu nourris court vendre ton image,
Noire de sa méchanceté.

Mais Dieu t'entend gémir, Dieu vers qui te ramène
Un vrai remords né des douleurs ;
Dieu qui pardonne enfin à la nature humaine
D'être faible dans les malheurs.

J'éveillerai pour toi la pitié, la justice
De l'incorruptible avenir ;
Eux même épureront, par leur long artifice,
Ton honneur qu'ils pensent ternir.

Soyez béni, mon Dieu ! vous qui daignez me rendre
L'innocence et son noble orgueil ;
Vous qui, pour protéger le repos de ma cendre,
Veillerez près de mon cercueil !

Au banquet de la vie, infortuné convive,
J'apparus un jour, et je meurs :
Je meurs, et sur ma tombe, où lentement j'arrive,
Nul ne viendra verser des pleurs.

Salut, champs que j'aimais, et vous, douce verdure,
Et vous, riant exil des bois !
Ciel, pavillon de l'homme, admirable nature,
Salut pour la dernière fois !

Ah ! puissent voir long-temps votre beauté sacrée
Tant d'amis sourds à mes adieux !
Qu'ils meurent pleins de jours, que leur mort soit pleurée,
Qu'un ami leur ferme les yeux.

(*Poésies diverses.*)

* FRAGMENT.

Quoi donc ! un écrivain veut que son nom partage
Le tribut de louange offert à son ouvrage,
Et m'impute à forfait, s'il blesse la raison,
De la venger d'un vers égayé de son nom !
Comptable de l'ennui dont sa muse m'assomme,
Pourquoi s'est-il nommé, s'il ne veut qu'on le nomme ?
Je prétends soulever les lecteurs détrompés
Contre un auteur bouffi de succès usurpés ;
Sous une périphrase étouffant ma franchise,
Au lieu de d'Alembert, faut-il donc que je dise :
C'est ce joli pédant, géomètre orateur,
De l'Encyclopédie ange conservateur,
Dans l'histoire chargé d'inhumer ses confrères,
Grand homme, car il fait leurs extraits mortuaires.
Si j'évoque jamais du fond de son journal,
Des sophistes du temps l'adulateur banal,
Lorsque son nom suffit pour exciter le rire,
Dois-je, au lieu de La Harpe, obscurément écrire :
C'est ce petit rimeur, de tant de prix enflé,
Qui sifflé pour ses vers, pour sa prose sifflé,
Tout meurtri des faux pas de sa muse tragique,
Tomba de chute en chute au trône académique ?
Ces détours sont d'un lâche et malin détracteur ;
Je ne veux point offrir d'énigmes au lecteur.

(*Mon Apologie.*)

PARNY.

PARNY (Évariste-Désiré Desforges, chevalier de) naquit à l'Ile-Bourbon, le 6 février 1753. Ce poète sut, à une époque où le mauvais goût dominait, rester constamment pur, élégant et naturel. Jamais dans ses vers la recherche et l'affectation n'altérèrent la naïveté ou la grâce du sentiment. Parny s'est placé presque au niveau des écrivains classiques du dix-septième siècle. Ses *Poésies élégiaques* sont

des chefs-d'œuvre de style, et ses petits poèmes des *Tableaux* et des *Fleurs* brillent particulièrement de ces couleurs douces et suaves dont il a embelli toutes ses compositions.

Parny mourut à Paris, le 5 décembre 1814. Il était membre de l'Académie depuis 1803.

LE RÉVEIL D'UNE MÈRE.

Un sommeil calme et pur comme sa vie,
Un long sommeil a rafraîchi ses sens.
Elle sourit et nomme ses enfants.
Adèle accourt, de son frère suivie ;
Tous deux du lit assiégent le chevet ;
Leurs petits bras étendus vers leur mère,
Leurs yeux naïfs, leur touchante prière,
D'un seul baiser implorent le bienfait.
Céline alors, d'une main caressante,
Contre son sein les presse tour à tour,
Et de son cœur la voix reconnaissante
Bénit le ciel et rend grâce à l'amour :
Non cet amour que le caprice allume,
Ce fol amour qui, par un doux poison,
Enivre l'âme et trouble la raison,
Et dont le miel est suivi d'amertume ;
Mais ce penchant, par l'estime épuré,
Qui ne connaît ni transport, ni délire,
Qui sur le cœur exerce un juste empire,
Et donne seul un bonheur assuré.
Bientôt Adèle a repris sa poupée ;
A la parer, gravement occupée,
Sur ses devoirs lui fait un long discours,
L'écoute ensuite, et répondant toujours
A son silence, elle gronde et pardonne,
La gronde encore, et sagement lui donne
Tous les avis qu'elle-même a reçus,
En ajoutant : Surtout, ne mentez plus.
Un bruit soudain la trouble et l'intimide ;
Son jeune frère, écuyer intrépide,

Caracolant sur un léger bâton,
Avec fracas traverse le salon,
Qui retentit de sa course rapide.
A cet aspect, dans les yeux de sa sœur,
L'etonnement se mêle à la tendresse ;
Du cavalier elle admire l'adresse,
Et sa raison condamne avec douceur
Ce jeu nouveau qui peut être funeste.
Vaine leçon ! il rit de sa frayeur ;
Des pieds, des mains, de la voix et du geste,
De son coursier il hâte la lenteur.
   Mais le tambour au loin s'est fait entendre ;
D'un cri de joie il ne peut se défendre.
Il voit passer les poudreux escadrons ;
De la trompette et des aigres clairons,
Le son guerrier l'anime ; il veut descendre,
Il veut combattre ; il s'arme, il est armé.
Un chapeau rond, surmonté d'un panache,
Couvre à demi son front plus enflammé ;
A son côté fièrement il attache
Le bois paisible en sabre transformé :
Il va partir ; mais Adèle tremblante,
Courant à lui, le retient dans ses bras,
Verse des pleurs, et ne lui permet pas
De se ranger sous l'enseigne flottante.
De l'amitié le langage touchant
Fléchit enfin ce courage rebelle ;
Il se désarme, il s'assied auprès d'elle,
Et, pour lui plaire, il redevient enfant.
A tous ces jeux Céline est attentive,
Et lit déjà dans leur âme naïve
Les passions, les goûts et le destin
Que leur réserve un avenir lointain.

* VERS SUR LA MORT D'UNE JEUNE FILLE.

Son âge échappait à l'enfance.,
Riante, comme l'innocence,

Elle avait les traits de l'Amour.
Quelques mois, quelques jours encore,
Dans ce cœur pur et sans détour
Le sentiment allait éclore.
Mais le ciel avait au trépas
Condamné ses jeunes appas.
Au ciel elle a rendu sa vie,
Et doucement s'est endormie,
Sans murmurer contre ses lois.
Ainsi le sourire s'efface ;
Ainsi meurt sans laisser de trace
Le chant d'un oiseau dans les bois.

(*Mélanges*.)



FLORIAN.

FLORIAN (Jean-Pierre Claris de) naquit, le 6 mars 1755, au château de Florian (Basses-Cévennes). Il puisa dans sa première éducation, à laquelle présida Gilette de Salgues, sa mère, Castillane d'origine, un goût très vif pour la littérature espagnole, et il sentit l'amour de la poésie s'éveiller en lui pendant le séjour qu'il fit à Ferney auprès de Voltaire. Le nom de *Florianet*, sous lequel le désignait l'auteur de *la Henriade*, peint assez bien l'esprit et le talent de Florian. Ses *Fables* sont aujourd'hui son véritable titre de gloire ; ses ouvrages dramatiques, ses *Poèmes* et ses *Nouvelles* sont des compositions fades dont la lecture est peu attrayante ; mais une douce philosophie, une piquante naïveté, une imagination gracieuse brillent dans ses fables ; et il s'est fait une réputation durable dans un genre où La Fontaine semblait avoir rendu le succès impossible.

Florian entra à l'Académie française en 1788, et mourut à Sceaux, en 1794.

---

* L'AVARE ET SON FILS.

Par je ne sais quelle aventure,
Un avare, un beau jour, voulant se bien traiter,
Au marché courut acheter
Des pommes pour sa nourriture.

Dans son armoire il les porta,
Les compta, rangea, recompta,
Ferma les doubles tours de sa double serrure,
Et chaque jour les visita.
Ce malheureux, dans sa folie,
Les bonnes pommes ménageait;
Mais lorsqu'il en trouvait quelqu'une de pourrie,
En soupirant il la mangeait.
Son fils, jeune écolier, faisant fort maigre chère,
Découvrit à la fin, les pommes de son père.
Il attrape les clés, et va dans ce réduit,
Suivi de deux amis d'excellent appétit
Or vous pouvez juger le dégât qu'ils y firent,
Et combien de pommes périrent!
L'avare arrive en ce moment,
De douleur, d'effroi palpitant:
"Mes pommes, criait-il, coquins, il faut les rendre,
Ou je vais tous vous faire pendre.
—Mon père, dit le fils, calmez-vous, s'il vous plaît;
Nous sommes d'honnêtes personnes:
Et quel tort vous avons-nous fait?
Nous n'avons mangé que les bonnes."

(*Liv.* IV, *fab.* X.)

*LA JEUNE HOMME ET LE VIEILLARD.

"De grâce, apprenez-moi comment on fait fortune,
Demandait à son père un jeune ambitieux.
—Il est, dit le vieillard, un chemin glorieux,
C'est de se rendre utile à la cause commune,
De prodiguer ses jours, ses veilles, ses talents,
Au service de la patrie.
—Oh! trop pénible est cette vie;
Je veux des moyens moins brillants.
—Il en est de plus sûrs, l'intrigue...—Elle est trop vile.
Sans vice et sans travail je voudrais m'enrichir.
—Eh bien! sois un simple imbécile,
J'en ai vu beaucoup réussir."

(*Liv.* I, *fab.* XVII)

LE LAPIN ET LA SARCELLE.

Unis dès leurs jeunes ans
D'une amitié fraternelle,
Un lapin, une sarcelle,
Vivaient heureux et contents.
Le terrier du lapin était sur la lisière
D'un parc bordé d'une rivière.
Soir et matin nos bons amis,
Profitant de ce voisinage,
Tantôt au bord de l'eau, tantôt sous le feuillage,
L'un chez l'autre étaient réunis.
Là, prenant leurs repas, se contant des nouvelles,
Ils n'en trouvaient point de si belles
Que de se répéter qu'ils s'aimeraient toujours.
Ce sujet revenait sans cesse en leurs discours.
Tout était en commun, plaisir, chagrin, souffrance.
Ce qui manquait à l'un, l'autre le regrettait ;
Si l'un avait du mal, son ami le sentait ;
Si d'un bien au contraire il goûtait l'espérance,
Tous deux en jouissaient d'avance.
Tel était leur destin lorsqu'un jour, jour affreux !
Le lapin, pour dîner venant chez la sarcelle,
Ne la retrouve plus : inquiet, il l'appelle ;
Personne ne répond à ses cris douloureux.
Le lapin, de frayeur l'âme toute saisie,
Va, vient, fait mille tours, cherche dans les roseaux,
S'incline par-dessus les flots,
Et voudrait s'y plonger pour trouver son amie.
Hélas ! s'écriait-il, m'entends-tu ? réponds-moi,
Ma sœur, ma compagne chérie ;
Ne prolonge pas mon effroi :
Encor quelques moments, c'en est fait de ma vie :
J'aime mieux expirer que de trembler pour toi.
Disant ces mots, il court, il pleure,
Et, s'avançant le long de l'eau,
Arrive enfin près du château
Où le seigneur du lieu demeure.

Là, notre désolé lapin
Se trouve au milieu d'un parterre,
Et voit une grande volière
Où mille oiseaux divers volaient sur un bassin.
L'amitié donne du courage :
Notre ami sans rien craindre approche du grillage,
Regarde, et reconnaît...ô tendresse ! ô bonheur !
La sarcelle. Aussitôt il pousse un cri de joie !
Et, sans perdre de temps à consoler sa sœur.
De ses quatre pieds il s'emploie
A creuser un secret chemin
Pour joindre son amie, et par ce souterrain
Le lapin tout-à-coup entre dans la volière
Comme un mineur qui prend une place de guerre.
Les oiseaux effrayés se pressent en fuyant.
Lui court à la sarcelle, il l'entraîne à l'instant
Dans son obscur sentier, la conduit sous la terre,
Et, la rendant au jour, il est prêt à mourir
De plaisir.
Quel moment pour tous deux ! que ne sais-je le peindre
Comme je saurais le sentir !
Nos bons amis croyaient n'avoir plus rien à craindre ;
Ils n'étaient pas au bout : le maître du jardin,
En voyant le dégât commis dans sa volière,
Jure d'exterminer jusqu'au dernier lapin :
Mes fusils ! mes furets ! criait-il en colère.
Aussitôt fusils et furets
Sont tout prêts.
Les gardes et les chiens vont dans les jeunes tailles
Fouillant les terriers, les broussailles ;
Tout lapin qui paraît trouve un affreux trépas ;
Les rivages du Styx sont bordés de leurs mânes,
Dans ce funeste jour de Cannes
On mit moins de Romains à bas.
La nuit vient : tant de sang n'a point éteint la rage
Du seigneur, qui remet au lendemain matin
La fin de l'horrible carnage.
Pendant ce temps notre lapin,

Tapi sous les roseaux auprès de la sarcelle,
Attendait en tremblant la mort,
Mais conjurait sa sœur de fuir à l'autre bord
Pour ne pas mourir devant elle.
Je ne te quitte point, lui répondait l'oiseau ;
Nous séparer serait la mort la plus cruelle.
Ah ! si tu pouvais passer l'eau !
Pourquoi pas ? Attends-moi... La sarcelle le quitte,
Et revient traînant un vieux nid
Laissé par des canards : elle l'emplit bien vite
De feuilles de roseau, les presse, les unit
Des pieds, du bec, en forme un batelet capable
De supporter un lourd fardeau :
Puis elle attache à ce vaisseau
Un brin de jonc qui servira de câble.
Cela fait, et le bâtiment
Mis à l'eau, le lapin entre tout doucement
Dans le léger esquif, s'assied sur son derrière ;
Tandis que devant lui la sarcelle nageant
Tire le brin de jonc, et s'en va dirigeant
Cette nef à son cœur si chère.
On aborde, on débarque, et jugez du plaisir !
Non loin du port on va choisir
Un asile où, coulant des jours dignes d'envie,
Nos bons amis, libres, heureux,
Aimèrent d'autant plus la vie,
Qu'ils se la devaient tous les deux.

(*Liv.* IV, *fable* 13.)

LE VOYAGE.

Partir avant le jour, à tâtons, sans voir goutte,
Sans songer seulement à demander sa route ;
Aller de chute en chute, et se traînant ainsi,
Faire un tiers du chemin jusqu'à près de midi ;
Voir sur sa tête alors s'amasser les nuages,
Dans un sable mouvant précipiter ses pas ;
Courir en essuyant orages sur orages,

Vers un but incertain où l'on n'arrive pas;
Détrompé vers le soir, chercher une retraite,
Arriver haletant, se coucher, s'endormir.
On appelle cela naître, vivre et mourir.
La volonté de Dieu soit faite!
(*Liv.* IV, *fab.* 21.)

COLLIN D'HARLEVILLE.

COLLIN D'HARLEVILLE (JEAN FRANÇOIS) naquit à Maintenon, le 30 mai 1755. *L'Inconstant*, sa première comédie, donnée en 1780, fut très froidement accueillie; le mécontentement qu'il en éprouva l'engagea à abandonner le théâtre pour le barreau; mais la reprise de cette pièce ayant été plus heureuse, Collin se remit à l'œuvre, et fit représenter *l'Optimiste*, que suivirent *les Châteaux en Espagne*, *le Vieux Célibataire*, *M. de Crac*, et plusieurs autres ouvrages moins importants, qui cependant portent le cachet du talent facile et aimable de leur auteur.

Collin entra à l'Académie en 1795, et mourut le 24 février 1806.

LES CHÂTEAUX EN ESPAGNE.

Chacun fait des châteaux en Espagne;
On en fait à la ville, ainsi qu'à la campagne
On en fait en dormant, on en fait éveillé.
Le pauvre paysan, sur sa bêche appuyé,
Peut se croire un moment seigneur de son village.
Le vieillard, oubliant les glaces de son âge,
Se figure aux genoux d'une jeune beauté,
Et sourit...Son neveu sourit de son côté,
En songeant qu'un matin du bonhomme il hérite.
Telle femme se croit sultane favorite;
Un commis est ministre; un jeune abbé, prélat;
Le prélat.... Il n'est pas jusqu'au simple soldat
Qui ne se soit un jour cru maréchal de France;
Et le pauvre lui-même est riche en espérance.
* * * * * * * *

On peut bien quelquefois se flatter dans la vie :
J'ai, par exemple, hier, mis à la loterie,
Et mon billet enfin pourrait bien être bon.
Je conviens que cela n'est pas certain : oh ! non ;
Mais la chose est possible, et cela doit suffire.
Puis, en me le donnant, on s'est mis à sourire,
Et l'on m'a dit : " Prenez, car c'est là le meilleur."
Si je gagnais pourtant le gros lot, quel bonheur !
J'acheterai d'abord une ample seigneurie...
Non, plutôt une bonne et grasse métairie ;
Oh ! oui, dans ce canton ; j'aime ce pays-ci ;
Et Justine, d'ailleurs, me plaît beaucoup aussi.
J'aurai donc à mon tour des gens à mon service.
Dans le commandement je serai peu novice ;
Mais je ne serai point dur, insolent, ni fier,
Et me rappellerai ce que j'étais hier.
Ma foi, j'aime déjà ma ferme à la folie.
Moi ! gros fermier ! J'aurai ma basse-cour remplie
De poules, de poussins que je verrai courir :
De mes mains chaque jour je prétends les nourrir.
C'est un coup d'œil charmant ! et puis cela rapporte.
Quel plaisir quand, le soir, assis devant ma porte,
J'entendrai le retour de mes moutons bêlants,
Que je verrai de loin revenir à pas lents
Mes chevaux vigoureux, et mes belles génisses !
Ils sont nos serviteurs, elles sont nos nourrices.
Et mon petit Victor, sur son âne monté,
Fermant la marche avec un air de dignité !
Je serai plus heureux que monsieur sur un trône.
Je serai riche, riche, et je ferai l'aumône.
Tout bas, sur mon passage, on se dira : " Voilà
Ce bon monsieur Victor." Cela me touchera.
Je puis bien m'abuser, mais ce n'est pas sans cause :
Mon projet est au moins fondé sur quelque chose,
Sur un billet. Je veux revoir ce cher... Eh ! mais...
Où donc est-il ? tantôt encore je l'avais.
Depuis quand ce billet est-il donc invisible ?
Ah ! l'aurais-je perdu ? Serait-il bien possible ?

Mon malheur est certain : me voilà confondu.
Que vais-je devenir ? Hélas ! j'ai tout perdu.
(*Les Châteaux en Espagne*, act. III, sc. 6 et 7.)

FONTANES.

FONTANES (Louis, marquis de) naquit à Niort (Deux-Sèvres), le 6 mars 1757. Il débuta dans la carrière littéraire par la traduction de l'*Essai sur l'homme* de Pope. Le style pur et brillant de cet ouvrage donna une opinion avantageuse du goût et du talent de l'auteur, que les petits poèmes du *Cloître des Chartreux*, du *Verger* et de la *Forêt de Navarre* placèrent au rang des littérateurs les plus distingués de son temps. *Le Jour des morts dans une campagne*, poème imité de Gray, est celui des ouvrages de Fontanes qui lui fait le plus d'honneur et sur lequel repose le plus solidement sa réputation littéraire.

Fontanes, nommé membre de l'Académie en 1794, vit bientôt la carrière politique s'ouvrir devant lui. Membre de l'Institut, grand maître de l'Université, flatteur complaisant de Napoléon, il fut assez ingrat pour oublier tous les bienfaits de l'empereur et rédiger le décret qui prononça la déchéance de ce grand homme.

Cet écrivain élégant et correct, mais sans inspiration chaleureuse, mourut à Paris, d'une attaque d'apoplexie, le 17 Mars 1821.

* ORIGINE DE L'ASTRONOMIE.

Cependant vers l'Euphrate on dit que des pasteurs,
Du grand art de Képler rustiques inventeurs,
Etudiaient les lois de ces astres paisibles,
Qui mesurent du temps les traces invisibles ;
Marquaient et leur déclin et leur cours passager,
Le gravaient sur la pierre ; et du globe étranger
Que l'univers tremblant rêvait par intervalle,
Savaient même embrasser la carrière inégale.
Ainsi l'astronomie eut les champs pour berceau.
Cette fille des cieux illustra le hameau :
On la vit habiter, dans l'enfance du monde,
Des patriarches-rois la tente vagabonde,
Et guider le troupeau, la famille, le char
Qui parcourait au loin le vaste Sennaar.
(*Essai sur l'astronomie.*)

LE BAILLY.

LE BAILLY (Antoine-François) naquit à Caen, le 4 avril 1758. Les opéras qu'il a donnés et les poésies qu'il a publiées n'ont laissé ni trace ni souvenir; mais son recueil de *Fables* renferme les apologues les plus ingénieux et les plus naïfs qu'on ait composés depuis La Fontaine. Le Bailly reproduit souvent avec bonheur la manière de cet illustre modèle, dont il est jusqu'à présent le plus habile imitateur. Son style n'a pas l'élégance de celui de Florian, mais il a plus de vérité, de franchise et d'abandon.

Le Bailly mourut en 1832.

L'OCCASION MANQUÉE.

Maitre Lambin dans son petit ménage
Aurait pu vivre heureux; il avait deux bons bras,
Le travail ne lui manquait pas:
Mais monsieur n'aimait pas l'ouvrage.
Il vivait donc très pauvre, en regardant souvent
De quel côté soufflait le vent.
Lambin venait un jour d'achever un long somme,
Lorsqu'une femme ailée apparaît à notre homme.
C'est une déité dont le vol est si prompt
Que sans cesse elle glisse, en sa course incertaine,
Sur un rasoir tranchant où son pied touche à peine.
Un toupet de cheveux, qui lui couvre le front,
Dérobe sa figure entière,
Et la déesse enfin est chauve par derrière.
—Çà, dit-elle à Lambin, debout, vite, et suis-moi.
—Debout! c'est bientôt dit, je veux savoir pourquoi.
—Je viens te combler de largesses.
—Est-il croyable ?—Oui, l'or va pleuvoir chez toi:
Honneurs, dignités, et richesses,
Voilà ton lot.—O ciel!...et quand puis-je l'avoir ?
—A l'instant. Suis mes pas.—Mais où donc ?—Tu vas voir.
—Une minute au moins, pour passer ma mandille,
Et je vous suis.—En achevant ces mots,
Lambin fait mille tours; à son aise il s'habille;

Il perd le temps en vains propos,
Disant à sa moitié :—Vide-moi cette armoire ;
Pour mieux serrer mon or vide ce coffre aussi.
Ce soir, la poule au pot : je prétends rire et boire.
Me voilà riche ; et nargue du souci !
Lambin débite encor cent sottises pareilles,
Ne rêvant que monts et merveilles,
Et puis il part. Mais inutile soin !
Plus de déesse ! il la cherche, il l'appelle.
Hélas ! elle est déjà bien loin :
Vainement il court après elle.
C'était l'Occasion : qui la laisse échapper
Ne saurait plus la rattraper.

(*Liv.* II, *fable* 7.)

LES MÉTAMORPHOSES DU SINGE.

Gille, histrion de foire, un jour par aventure
Trouva sous sa patte un miroir.
Mon singe, au même instant, de chercher à s'y voir.
—O le museau grotesque ! ô la plate figure !
S'écria-t-il ; que je suis laid !
Maître des dieux, j'ose implorer tes grâces :
Laisse-moi le lot des grimaces ;
Du reste je demande un changement complet.—
Jupin l'entend, et dit : Je consens à la chose.
Regarde : es-tu content de ta métamorphose ?—
Le singe était déjà devenu perroquet.
Sous ce nouvel habit le drôle s'examine,
Aime assez son plumage, et surtout son caquet ;
Mais il n'a pas tout vu.—Peste la sotte mine
Que me donne, dit-il, le long bec que voilà !..
Jupin, vois donc quel bec énorme !
Je me fais peur ; eh ! vite une autre forme.
Par bonheur, en ce moment-là
Le seigneur Jupiter était d'humeur à rire :
Il en fait donc un paon ; et cette fois le sire,
Promenant sur son corps des yeux émerveillés,

S'enfle, se pavane, s'admire.
Mais las ! il voit ses vilains pieds,
Et mon impertinente bête
A Jupin derechef adresse une requête.
—Ma bonté, dit le dieu, commence à se lasser ;
Cependant j'ai trop fait pour rester en arrière.
En te revêtissant d'une forme dernière,
Je vais de chaque état où tu viens de passer
Te conserver le caractère :
Mais plus de babil importun.—
A ces mots, Jupiter lui donne un nouvel être,
Et qu'en fait-il ? un petit maître.
Depuis ce temps, dit-on, les quatre n'en font qu'un.

(*Liv.* I, *fab.* 12.)

ANDRIEUX.

ANDRIEUX (François-Guillaume-Jean-Stanislas) naquit à Strasbourg, le 6 mai 1759. Il a donné au théâtre plusieurs comédies agréables : *Anaximandre*, *le Trésor*, *la Soirée d'Auteuil*, *le Manteau*, et *les Etourdis*, son chef-d'œuvre ; il fit représenter à la fin de sa carrière une tragédie de *Junius Brutus*, qui n'eut pas de succès. On lui doit plusieurs contes qui brillent par le naturel, l'esprit et la grâce. Comme professeur de littérature, Andrieux se fit un nom qui restera éternellement cher à ses nombreux élèves. Nommé secrétaire perpétuel de l'Académie française, dont il était membre depuis 1799, il exerça ses fonctions avec autant de talent que de zèle jusqu'en 1833, époque à laquelle la mort l'enleva aux lettres.

Andrieux avait été l'ami de Collin d'Harleville, aux travaux et aux succès duquel il n'était pas resté étranger.

LE MEUNIER SANS-SOUCI.

(CONTE.)

L'homme est, dans ses écarts, un étrange problème.
Qui de nous en tout temps est fidèle à soi-même ?

Le commun caractère est de n'en point avoir :
Le matin incrédule, on est dévot le soir.
Tel s'élève et s'abaisse au gré de l'atmosphère,
Le liquide metal balancé sous le verre.
L'homme est bien variable ; et ces malheureux rois,
Dont on dit tant de mal, ont du bon quelquefois.
J'en conviendrai sans peine, et ferai mieux encore ;
J'en citerai pour preuve un trait qui les honore :
Il est de ce héros, de Frédéric second,
Qui, tout roi qu'il était, fut un penseur profond,
Redouté de l'Autriche, envié dans Versailles,
Cultivant les beaux-arts au sortir des batailles,
D'un royaume nouveau la gloire et le soutien,
Grand roi, bon philosophe, et fort mauvais chrétien.
Il voulait se construire un agréable asile,
Où, loin d'une étiquette arrogante et futile,
Il pût, non végéter, boire et courir les cerfs,
Mais des faibles humains méditer les travers,
Et mêlant la sagesse à la plaisanterie,
Souper avec d'Argens, Voltaire et Lamettrie.
Sur le riant coteau par le prince choisi,
S'élevait le moulin du meunier *Sans-Souci*.
Le vendeur de farine avait pour habitude
D'y vivre au jour le jour, exempt d'inquiétude ;
Et, de quelque côté que vînt souffler le vent,
Il y tournait son aile, et s'endormait content.
Fort bien achalandé, grâce à son caractère,
Le moulin prit le nom de son propriétaire ;
Et des hameaux voisins, les filles, les garçons
Allaient à *Sans-Souci* pour danser aux chansons.
Sans-Souci !... ce doux nom d'un favorable augure
Devait plaire aux amis des dogmes d'Epicure.
Frédéric le trouva conforme à ses projets,
Et du nom d'un moulin honora son palais.
Hélas ! est-ce une loi sur notre pauvre terre
Que toujours deux voisins auront entre eux la guerre ;
Que la soif d'envahir et d'étendre ses droits
Tourmentera toujours les meuniers et les rois ?

En cette occasion le roi fut le moins sage ;
Il lorgna du voisin le modeste héritage.
  On avait fait des plans, fort beaux sur le papier,
Où le chétif enclos se perdait tout entier.
Il fallait sans cela renoncer à la vue,
Rétrécir les jardins et masquer l'avenue.
  Des bâtiments royaux l'ordinaire intendant
Fit venir le meunier, et d'un ton important :
" Il nous faut ton moulin ; que veux-tu qu'on t'en donne ?
— Rien du tout ; car j'entends ne le vendre à personne.
Il vous faut, est fort bon... mon moulin est à moi...
Tout aussi bien, au moins, que la Prusse est au roi.
— Allons, ton dernier mot, bon homme, et prends-y garde.
— Faut-il vous parler clair ?—Oui.—C'est que je le garde :
Voilà mon dernier mot." Ce refus effronté
Avec un grand scandale au prince est raconté.
Il mande auprès de lui le meunier indocile,
Presse, flatte, promet ; ce fut peine inutile :
Sans-Souci s'obstinait. " Entendez la raison,
Sire, je ne peux pas vous vendre ma maison :
Mon vieux père y mourut, mon fils y vient de naître ;
C'est mon Potsdam, à moi. Je suis tranchant peut-être :
Ne l'êtes-vous jamais ? Tenez, mille ducats,
Au bout de vos discours ne me tenteraient pas.
Il faut vous en passer, je l'ai dit, j'y persiste."
  Les rois malaisément souffrent qu'on leur résiste
Frédéric, un moment par l'humeur emporté :
" Parbleu, de ton moulin c'est bien être entêté ;
Je suis bon de vouloir t'engager à le vendre !
Sais-tu que sans payer je pourrais bien le prendre ?
Je suis le maître.—Vous !... de prendre mon moulin ?
Oui, si nous n'avions pas des juges à Berlin."
  Le monarque, à ce mot, revient de son caprice.
Charmé que sous son règne on crût à la justice,
Il rit, et se tournant vers quelques courtisans :
" Ma foi, messieurs, je crois qu'il faut changer nos plans.
Voisin, garde ton bien ; j'aime fort ta réplique."
  Qu'aurait-on fait de mieux dans une république ?

Le plus sûr est pourtant de ne pas s'y fier :
Ce même Frédéric, juste envers un meunier,
Se permit maintes fois telle autre fantaisie :
Témoin ce certain jour qu'il prit la Silésie ;
Qu'à peine sur le trône, avide de lauriers,
Epris du vain renom qui séduit les guerriers,
Il mit l'Europe en feu. Ce sont là jeux de prince ;
On respecte un moulin, on vole une province.



A. CHÉNIER.

CHÉNIER (André-Marie) naquit à Constantinople, le 29 octobre 1762. Admirateur passionné des écrivains de l'ancienne Grèce, il forma son style sur ces divins modèles, et retrouva toute la grâce oubliée des formes antiques. Doué d'un grand courage civil, il osa célébrer Charlotte Corday, flétrir Collot d'Herbois, attaquer Robespierre et partager avec M. de Malesherbes la périlleuse défense de Louis XVI. Arrêté comme suspect, il fut condamné à mort, malgré les efforts que fit pour le sauver Marie-Joseph Chénier son frère. En attendant l'heure du supplice, il composa la pièce suivante qui n'était pas encore terminée lorsque le bourreau vint l'appeler :

Comme un dernier rayon, comme un dernier zéphire
    Anime la fin d'un beau jour,
Au pied de l'échafaud j'essaie encor ma lyre.
    Peut-être est-ce bientôt mon tour ;
Peut-être, avant que l'heure, en cercle promenée,
    Ait posé sur l'émail brillant,
Dans les soixante pas où sa route est bornée,
    Son pied sonore et vigilant,
Le sommeil du tombeau pressera mes paupières ;
    Avant que de ces deux moitiés
Ce vers, que je commence, ait atteint la dernière,
    Peut-être en ces murs effrayés
Le messager de mort, noir recruteur des ombres,
    Escorté d'infâmes soldats,
Remplira de mon nom ces longs corridors sombres...
. . . .

Il cherchait le vers suivant quand la voix du commissaire fit en effet retentir le nom de Chénier sous les voûtes de la prison.

André Chénier vit placer à côté de lui sur la fatale charrette son ami le poète Roucher. Ils périrent presque au même instant le 25 juillet 1794.

LA JEUNE CAPTIVE.

L'épi naissant mûrit, de la faux respecté ;
Sans crainte du pressoir, le pampre, tout l'été,
Boit les doux présents de l'aurore,
Et moi, comme lui belle, et jeune comme lui,
Quoique l'heure présente ait été trouble, ennui,
Je ne veux point mourir encore.

Qu'un stoïque aux yeux secs vole embrasser la mort,
Moi, je pleure et j'espère ; au noir souffle du nord
Je plie et relève ma tête.
S'il est des jours amers, il en est de si doux !
Hélas ! quel miel jamais n'a laissé de dégoûts ?
Quelle mer n'a point de tempête ?

L'illusion féconde habite dans mon sein ;
D'une prison sur moi les murs pèsent en vain ;
J'ai les ailes de l'espérance.
Échappée aux réseaux de l'oiseleur cruel,
Plus vive, plus heureuse, aux campagnes du ciel
Philomèle chante et s'élance.

Est-ce à moi de mourir ! Tranquille je m'endors,
Et tranquille je veille ; et ma veille aux remords
Ni mon sommeil ne sont en proie.
Ma bien-venue au jour me rit dans tous les yeux ;
Sur des fronts abattus mon aspect dans ces lieux
Ranime presque de la joie.

Mon beau voyage encore est si loin de sa fin !
Je pars, et des ormeaux qui bordent le chemin
J'ai passé les premiers à peine.

Au banquet de la vie à peine commencé
Un instant seulement mes lèvres ont pressé
    La coupe en mes mains encor pleine.

Je ne suis qu'au printemps, je veux voir la moisson,
Et, comme le soleil, de saison en saison,
    Je veux achever mon année.
Brillante sur ma tige, et l'honneur du jardin,
Je n'ai vu luire encor que les feux du matin ;
    Je veux achever ma journée.

O Mort ! tu peux attendre ; éloigne, éloigne-toi ;
Va consoler les cœurs que la honte, l'effroi,
    Le pâle désespoir dévore.
Pour moi Palès encore a des asiles verts,
Les amours des baisers, les muses des concerts ;
    Je ne veux pas mourir encore.

Ainsi, triste et captif, ma lyre, toutefois,
S'éveillait, écoutant ces plaintes, cette voix,
    Ces vœux d'une jeune captive ;
Et secouant le joug de mes jours languissants,
Aux douces lois des vers je pliais les accents
    De sa bouche aimable et naïve.

Ces chants, de ma prison témoins harmonieux,
Feront à quelque amant des loisirs studieux
    Chercher quelle fut cette belle :
La grâce décorait son front et ses discours,
Et, comme elle, craindront de voir finir leurs jours
    Ceux qui les passeront près d'elle. (*Odes.*)

M.-J. CHÉNIER.

CHENIER (Marie-Joseph) né à Constantinople, le 28 août 1764 a débuté, à l'âge de vingt-deux ans, au théâtre par la tragédie de *Charles IX*, que suivirent *Henri VIII*, *la Mort de Calas*, *Caius*

Gracchus, Timoléon, Fénelon. Philippe II, et Tibère, son chef-d'œuvre. Tous ces ouvrages obtinrent de beaux et légitimes succès. Héritier d'une partie des talents de Voltaire au théâtre, Chénier se montra dans la satire le rival de Boileau. Les *Discours sur la Satire* et *sur l'Intérêt personnel, l'Epître à Voltaire*, sont des compositions aussi remarquables par l'élévation des pensées, que par l'énergie et la netteté de l'expression. Peu d'écrivains ont fait servir plus heureusement que Chénier la poésie au triomphe du raisonnement. Quant à l'art de stygmatiser les travers et de faire justice du ridicule au moyen d'une mordante et spirituelle ironie, personne depuis Voltaire ne l'avait encore possédé à un aussi haut degré que lui.

Chénier mourut le 10 janvier 1811. Depuis 1793 il était membre de l'Académie française.

RÈGNE DE TIBÈRE.

Quand sous le crime heureux tout languit abattu,
Malheur au citoyen coupable de vertu,
Et dont la gloire offense, à Rome ou dans l'armée,
Tibère impatient de toute renommée.
Les délateurs, vendant leurs voix et leurs écrits,
Viennent dans son palais marchander les proscrits ;
Lui seul des tribunaux fait pencher la balance ;
Le sénat le contemple, et décrète en silence ;
Les regards sont muets, les lois n'osent parler ;
Tibère à ses genoux voit l'univers trembler,
Et, subissant lui-même un tyrannique empire,
Éprouve, en l'ordonnant, la frayeur qu'il inspire.
En ses yeux qui toujours commandent les forfaits
Son ministre devine et prévient les arrêts ;
Et le ciel à la fois fit naître en sa colère,
Tibère pour Séjan, et Séjan pour Tibère.
S'ils n'eussent divisé Germanicus et vous,
Peut-être un jour plus pur luirait encor sur nous.
Le peuple est fatigué du pouvoir despotique :
Naguère, il m'en souvient, le nom de république
A, jusque dans sa cour, effrayé l'oppresseur,
Quand des derniers Romains et la veuve et la sœur,
La nièce de Caton, cette illustre Junie,
A leurs mânes sanglants fut enfin réunie.

Devant l'urne funèbre on portait ses aïeux :
Entre tous les héros qui, présents à nos yeux,
Provoquaient la douleur et la reconnaissance,
Brutus et Cassius brillaient par leur absence.
Que dis-je ? Le tyran ne peut dormir en paix :
Quand la nuit sur nos murs étend son voile épais,
Des regrets importuns fatiguent son oreille ;
Des Romains opprimés la douleur se réveille ;
Et leurs cris menaçants, par Tibère entendus,
Vont lui porter ces mots : "Rends-nous Germanicus !"
(*Tibère*, act. 1, sc. 1.)

---

*ARNAULT.

* ARNAULT (ANTOINE-VINCENT) est né à Paris le 1er janvier 1766. *Marius à Minturnes*, les *Vénitiens* et *Germanicus* lui assurent à jamais un rang honorable parmi nos auteurs tragiques ; ses *Fables* et ses *Mémoires* sont écrits avec autant d'esprit et de finesse que de talent. Admirateur et partisan dévoué de Napoléon, Arnault fut exilé de France au commencement de la Restauration et perdit par conséquent le fauteuil qu'il occupait à l'Académie depuis 1795. Après quelques années passées en Belgique et en Hollande, Arnault rentra dans sa patrie, fut réélu membre de l'Académie en 1829 et termina paisiblement son existence. Il mourut à Goderville, le 16 Septembre 1834.

Quelques critiques, tout en reconnaissant à Arnault de l'élan et de l'inspiration, lui reprochent un style peu travaillé et souvent inégal. Ce blâme porte surtout sur ses tragédies.

---

* LA FEUILLE.

De ta tige détachée,
Pauvre feuille desséchée,
Où vas-tu ?—Je n'en sais rien :
L'orage a frappé le chêne
Qui seul était mon soutien.
De son inconstante haleine,
Le zéphyr ou l'aquilon

Depuis ce jour me promène
De la forêt à la plaine,
De la montagne au vallon ;
Je vais où le vent me mène,
Sans me plaindre ou m'effrayer ;
Je vais où va toute chose,
Où va la feuille de rose
Et la feuille de laurier.

---

* LE COLIMAÇON.

Sans ami, comme sans famille,
Ici-bas vivre en étranger ;
Se retirer dans sa coquille
Au signal du moindre danger ;
S'aimer d'une amitié sans bornes ;
De soi seul emplir sa maison ;
En sortir, suivant la saison,
Pour faire à son prochain les cornes ;
Signaler ses pas destructeurs
Par les traces les plus impures ;
Outrager les plus belles fleurs
Par ses baisers ou ses morsures ;
Enfin, chez soi comme en prison,
Vieillir, de jour en jour plus triste ;
C'est l'histoire de l'égoïste,
Et celle du colimaçon.

(*Fables.*)

LEMERCIER.

LEMERCIER (Népomucène-Louis) naquit à Paris, en 1771. Il fit représenter, en 1797, *Agamemnon*, tragédie qui est restée son chef-d'œuvre. On lui doit cependant une foule d'ouvrages très distingués, entre lesquels nous citerons les tragédies d'*Ophis*, de *Charlemagne*, de *Saint-Louis*, de *Charles VI*, de *Frédégonde et Brunehaut*, la comé-

die de *Pinto*, le poème d'*Homère et Alexandre* et celui de la *Panhypocrisiade*. Lemercier, que le beau succès d'*Agamemnon* aurait dû engager à rester fidèle au langage noble et sévère des écrivains du XVIIe siècle, contracta des habitudes de style singulières contre lesquelles le public s'éleva avec d'autant plus de raison, qu'elles ouvraient une voie fatale où des écrivains médiocres devaient se hâter d'entrer après lui. La nouvelle langue qui s'est introduite au théâtre procède directement du style dans lequel Lemercier a écrit sa comédie de *Richelieu* ou *la Journée des dupes*, et cette poésie brisée, dure, incorrecte et sans rhythme, que le parterre a applaudie un moment, et dont le bon goût a fait prompte justice, n'est que l'exagération de la forme adoptée par Lemercier dans plusieurs de ses ouvrages.

Reçu membre de l'Académie française en 1811, N. Lemercier mourut à Paris en 1840. On lui doit un *Cours analytique de littérature générale* qui renferme des appréciations critiques dignes d'éloges.

APPARITION DU SPECTRE DE THYESTE À ÆGISTHE.

O mon père !... pourquoi ton spectre errant, livide,
Assiège-t-il mes pas ? Il me parle, il me suit,
Sous ce même portique, au milieu de la nuit.
Ne crois pas qu'une erreur, dans le sommeil tracée,
De sa confuse image ait troublé ma pensée ;
Je veillais sous ces murs, où de son souvenir
Ma douleur recueillie osait s'entretenir ;
Le calme qui régnait à cette heure tranquille
Environnait d'effroi ce solitaire asile ;
Mes regards sans objet dans l'ombre étaient fixés ;
Il vint, il m'apparut, les cheveux hérissés,
Pâle, offrant de son sein la cicatrice horrible ;
Dans l'une de ses mains brille un acier terrible,
L'autre tient une coupe... ô spectacle odieux !
Souillée encor d'un sang tout fumant à mes yeux.
L'air farouche, et la lèvre à ses bords abreuvée :
" Prends, dit-il, cette épée à ton bras réservée ;
Voici, voici la coupe où mon frère abhorré
Me présenta le sang de mon fils massacré ;
Fais-y couler le sien que proscrit ma colère,
Et qu'à longs traits encor ma soif s'y désaltère."

Il recule à ces mots, me montrant de la main
Le Tartare profond, dont il suit le chemin.
Le dirai-je ? sa voix, perçant la nuit obscure,
Ce geste, et cette coupe, et sa large blessure,
Ce front décoloré, ses adieux menaçants...
J'ignore quel prestige égara tous mes sens...
Entraîné sur ses pas vers ces demeures sombres,
Gouffre immense où gémit le peuple errant des ombres,
Vivant, je crus descendre au noir séjour des morts.
Là, jurant et le Styx et les dieux de ses bords,
Et les monstres hideux de ses rives fatales,
Je vis, à la pâleur des torches infernales,
Les trois sœurs de l'enfer irriter leurs serpents,
Le rire d'Alecton accueillir mes serments ;
Thyeste les reçut, me tendit son épée,
Et je m'en saisissais, quand à ma main trompée
Le vain spectre échappa poussant d'horribles cris.
Je fuyais... Je ne sais à mes faibles esprits
Quelle flatteuse erreur présenta sa chimère.
Il me sembla monter au trône de mon père ;
Que, de sa pourpre auguste héritier glorieux,
Tout un peuple en mon nom brûlait l'encens des dieux ;
Je vis la Grèce entière à mon joug enchaînée,
La reine me guidant aux autels d'hyménée,
Et mes fiers ennemis, consternés et tremblants,
Abjurer à mes pieds leurs mépris insolents.

(*Agamemnon*, act. i, sc. 1.)

BÉRANGER.

BÉRANGER (Pierre-Jean) naquit à Paris, le 17 Août 1780. Ce fut dans une imprimerie qu'il passa ses premières années, et qu'il fit sa première éducation. Entraîné vers la poésie par un penchant irrésistible, il en étudia seul les règles, ou plutôt il les devina. Il composa d'abord des idylles dont la censure impériale arrêta la publication. Ce fut en 1815 que parurent ses premières *Chansons :* des milliers de copies

qui en avaient été faites les avaient popularisées en Europe long-temps avant que l'auteur les livrât à l'impression. Béranger, comme l'a dit Benjamin-Constant, *a fait des odes sublimes en ne croyant faire que des chansons.* Dans des poèmes lyriques de fort peu d'étendue, ce poète a toujours su allier avec bonheur le sentiment à la gaieté, la raison sévère et élevée à la satire vive et mordante, la grâce enfin la plus exquise à l'esprit le plus délicat et le plus fin.

Béranger est le créateur de la chanson nationale ; et comme il fut sans modèles, il restera sans rivaux.—Aujourd'hui, retiré à Passy, il occupe les heures tranquilles de sa vieillesse à écrire ses mémoires, auxquels il a donné la forme d'un *Dictionnaire historique.*

LE RETOUR DANS LA PATRIE.

Qu'il va lentement le navire
A qui j'ai confié mon sort !
Au rivage où mon cœur aspire,
Qu'il est lent à trouver un port !
France adorée !
Douce contrée !
Mes yeux cent fois ont cru te découvrir.
Qu'un vent rapide
Soudain nous guide
Aux bords sacrés où je reviens mourir.
Mais enfin le matelot crie ;
Terre, terre, là-bas, voyez !
Ah ! tous mes maux sont oubliés.
Salut à ma patrie ! !

Oui, voilà les rives de France ;
Oui, voilà le port vaste et sûr,
Voisin des champs où mon enfance
S'écoula sous un chaume obscur !
France adorée !
Douce contrée !
Après vingt ans enfin je te revois ;
De mon village
Je vois la plage,
Je vois fumer la cime de mes toits.

Combien mon âme est attendrie !
Là furent mes premiers amours ;
Là ma mère m'attend toujours.
Salut à ma patrie ! !

* * * * * * * *

Au bruit des transports d'allégresse,
Enfin le navire entre au port.
Dans cette barque où l'on se presse
Hâtons-nous d'atteindre le bord.
France adorée !
Douce contrée !
Puissent tes fils te revoir ainsi tous !
Enfin j'arrive,
Et sur la rive
Je rends au ciel, je rends grâce à genoux.
Je t'embrasse, ô terre chérie !
Dieu ! qu'un exilé doit souffrir !
Moi, désormais je puis mourir.
Salut à ma patrie ! !

---

* LES SOUVENIRS DU PEUPLE.

On parlera de sa gloire
Sous le chaume bien long-temps.
L'humble toit, dans cinquante ans,
Ne connaîtra pas d'autre histoire.
Là, viendront les villageois
Dire alors à quelque vieille :
Par des récits d'autrefois,
Mère, abrégez notre veille.
Bien, dit-on, qu'il nous ait nui,
Le peuple encor le révère,
Oui, le révère.
Parlez-nous de lui, grand'mère ;
Parlez-nous de lui.

Mes enfants, dans ce village,
Suivi de rois il passa.

Voilà bien long-temps de ça :
Je venais d'entrer en ménage.
A pied, grimpant le côteau
Où pour voir je m'étais mise,
Il avait petit chapeau
Avec redingote grise.
Près de lui, je me troublai,
Il me dit : Bonjour, ma chère,
    Bonjour, ma chère.
— Il vous a parlé, grand'mère !
    Il vous a parlé !

L'an d'après, moi pauvre femme,
A Paris étant un jour,
Je le vis avec sa cour :
Il se rendait à Notre-Dame.
Tous les cœurs étaient contents ;
On admirait son cortége.
Chacun disait : quel beau temps !
Le ciel toujours le protège.
Son sourire était bien doux :
D'un fils Dieu le rendait père,
    Le rendait père.
— Quel beau jour pour vous, grand'mère !
    Quel beau jour pour vous !

Mais quand la pauvre Champagne
Fut en proie aux étrangers,
Lui, bravant tous les dangers
Semblait seul tenir la campagne.
Un soir, tout comme aujourd'hui,
J'entends frapper à la porte ;
J'ouvre, bon Dieu ! c'était lui,
Suivi d'une faible escorte.
Il s'asseoit où me voilà,
S'écriant : oh ! quelle guerre !
    Oh ! quelle guerre !
— Il s'est assis là, grand'mère !
    Il s'est assis là !

J'ai faim, dit-il, et bien vite
Je sers piquette et pain bis.
Puis il sèche ses habits ;
Même à dormir le feu l'invite,
Au réveil, voyant mes pleurs,
Il me dit : Bonne espérance !
Je cours de tous ses malheurs
Sous Paris venger la France.
Il part : et comme un trésor,
J'ai depuis gardé son verre,
Gardé son verre.
— Vous l'avez encor, grand'mère !
Vous l'avez encor !

Le voici. Mais à sa perte
Le héros fut entraîné,
Lui, qu'un pape a couronné,
Est mort dans une île déserte.
Long-temps aucun ne l'a cru ;
On disait : Il va paraître.
Par mer il est accouru ;
L'étranger va voir son maître.
Quand d'erreur on nous tira,
Ma douleur fut bien amère,
Fut bien amère.
— Dieu vous bénira, grand'mère ;
Dieu vous bénira.

MILLEVOYE.

MILLEVOYE (Charles-Hubert) naquit à Abbeville, le 24 décembre 1782. Quoique la littérature eût un vif attrait pour lui, et que, dès le collége, il eût composé des vers qui lui avairent mérité de justes éloges, il tenta la carrière du barreau, puis celle du commerce, avant de se livrer à ses travaux favoris. Millevoye fut souvent couronné dans les concours académiques ; il mérita par les poèmes *d'Emma et*

Eginard, de *l'Amour maternel* et des *Plaisirs du poète*, la réputation d'un écrivain pur et élégant. Mais ce qui a le plus contribué à sa renommée, et ce qui doit faire vivre son nom, ce sont les touchantes élégies dans lesquelles il a répandu le charme de la mélancolie la plus vraie et la plus douce, et qui toutes sont empreintes de la profonde tristesse à laquelle succombait le poète. Sa santé chancelante lui fit pressentir la courte durée de sa vie, et il prédit lui-même sa fin prochaine dans sa belle élégie du *Poète mourant*. Ses cruels pressentiments ne l'avaient pas trompé ; à l'âge de trente-quatre ans, il s'éteignit doucement en lisant un volume de Fénelon.

Millevoye mourut à Paris le 12 août 1816.

LA CHUTE DES FEUILLES.

De la dépouille de nos bois
L'automne avait jonché la terre.
Le bocage était sans mystère,
Le rossignol était sans voix.
Triste et mourant, à son aurore,
Un jeune malade, à pas lents,
Parcourait une fois encore
Le bois cher à ses jeunes ans :
“ Bois que j'aime ! adieu... je succombe ;
“ Votre deuil me prédit mon sort ;
“ Et dans chaque feuille qui tombe
“ Je vois un présage de mort.
“ Fatal oracle d'Épidaure,
“ Tu m'as dit : Les feuilles des bois
“ A tes yeux jauniront encore,
“ Mais c'est pour la dernière fois.
“ L'éternel cyprès t'environne :
“ Plus pâle que la pâle automne,
“ Tu t'inclines vers le tombeau.
“ Ta jeunesse sera flétrie
“ Avant l'herbe de la prairie,
“ Avant les pampres du coteau.
“ Et je meurs ?... De leur froide haleine
“ M'ont touché les sombres autans :
“ Et j'ai vu comme une ombre vaine

" S'évanouir mon beau printemps.
" Tombe, tombe, feuille éphémère !
" Voile aux yeux ce triste chemin ;
" Cache au désespoir de ma mère
" La place où je serai demain.
" Mais, vers la solitaire allée,
" Si mon amante échevelée
" Venait pleurer quand le jour fuit,
" Éveille par ton léger bruit
" Mon ombre un instant consolée."
Il dit, s'éloigne... et sans retour!
La dernière feuille qui tombe
A signalé son dernier jour.
Sous le chêne on creusa sa tombe...
Mais son amante ne vint pas
Visiter la pierre isolée ;
Et le pâtre de la vallée
Troubla seul du bruit de ses pas
Le silence du mausolée.

(*Elégies.*)

SOUMET.

SOUMET (Alexandre) naquit à Castelnaudary, le 8 février 1788. Il remporta de nombreuses couronnes dans les concours des *Jeux floraux* avant d'entrer en lice à l'Académie française où deux fois le prix lui fut décerné. En 1820, il fit représenter le même soir deux tragédies, *Clytemnestre* au Théâtre-Français, et *Saül* à l'Odéon. Les tragédies de *Cléopâtre* et de *Jeanne d'Arc*, qui succédèrent à *Clytemnestre* et à *Saül*, furent aussi favorablement accueillies ; et *Une fête de Néron*, ouvrage fait en collaboration avec M. Bellemontet, obtint un long succès. Depuis cette époque, M. Soumet occupé d'un poème épique, *la Divine Epopée*, qu'il a publié en 1841, semblait avoir renoncé au théâtre, lorsqu'en 1842 il reparut au Théâtre français avec une tragédie intitulée le *Gladiateur* et la comédie du *Chêne du Roi*. Ces deux ouvrages n'ont obtenu qu'un succès d'estime.

M. Soumet a été nommé membre de l'Académie française en 1823.

LA PAUVRE FILLE.

J'ai fui ce pénible sommeil
Qu'aucun songe heureux n'accompagne ;
J'ai devancé sur la montagne
Les premiers rayons du soleil.

S'éveillant avec la nature,
Le jeune oiseau chantait sur l'aubépine en fleurs,
Sa mère lui portait la douce nourriture ;
Mes yeux se sont mouillés de pleurs.

Oh ! pourquoi n'ai-je pas de mère ?
Pourquoi ne suis-je pas semblable au jeune oiseau,
Dont le nid se balance aux branches de l'ormeau ?
Rien ne m'appartient sur la terre,
Je n'eus pas même de berceau,
Et je suis un enfant trouvé sur une pierre,
Devant l'église du hameau.

Loin de mes parents exilée,
De leurs embrassements j'ignore la douceur,
Et les enfants de la vallée
Ne m'appellent jamais leur sœur!
Je ne partage pas les jeux de la veillée
Jamais sous son toit de feuillée
Le joyeux laboureur ne m'invite à m'asseoir,
Et de loin je vois sa famille,
Autour du sarment qui pétille,
Chercher sur ses genoux les caresses du soir.

Vers la chapelle hospitalière
En pleurant j'adresse mes pas,
La seule demeure ici-bas
Où je ne sois point étrangère,
La seule devant moi qui ne se ferme pas !

Souvent je contemple la pierre
Où commencèrent mes douleurs ;
J'y cherche la trace des pleurs
Qu'en m'y laissant, peut-être, y répandit ma mère.

Souvent aussi mes pas errants
Parcourent des tombeaux l'asile solitaire
Mais pour moi les tombeaux sont tous indifférents.
La pauvre fille est sans parents
Au milieu des cercueils ainsi que sur la terre !

J'ai pleuré quatorze printemps
Loin des bras qui m'ont repoussée ;
Reviens, ma mère, je t'attends
Sur la pierre où tu m'as laissée !

LAMARTINE.

LAMARTINE (Alphonse de) est né à Mâcon, le 21 octobre 1790. Son nom de famille est *de Prat ;* il prit plus tard celui d'un oncle maternel. Il s'est placé par ses *Méditations poétiques*, qui parurent en 1820, au premier rang de nos poètes lyriques ; les *Nouvelles Méditations poétiques*, quoique étincelantes de beautés, eurent moins de succès que les premières. Après *la Mort de Socrate*, *le Pèlerinage de Childe-Harold*, et *le Chant du sacre*, productions faibles, parurent les *Harmonies poétiques*, œuvre digne de figurer à côté des premières *Méditations*. M. de Lamartine a publié sous le titre de *Jocelyn* et sous celui de *la Chute d'un ange* deux épisodes d'un poème conçu dans de vastes proportions. Ces ouvrages, où l'on retrouve une partie du talent et de l'imagination brillante de l'auteur, sont, comme forme, une tentative nouvelle, un essai auquel, nous l'espérons, le poète soigneux de sa gloire ne donnera pas de suite. Entre les *Premières Méditations* et *la Chute d'un ange* ou les *Recueillements poétiques*, il y a tout un abîme. On doit encore à M. de Lamartine un ouvrage en prose intitulé *Voyage en Orient :* c'est un livre plein de charme et d'intérêt.

M. de Lamartine, membre de l'Académie française, depuis 1830, a été nommé député en 1834 Aujourd'hui l'homme politique a absorbé le poète, fait fâcheux que les amants de la suave poésie ne sauraient assez déplorer.

LE PAPILLON.

Naître avec le printemps, mourir comme les roses,
Sur l'aile du Zéphyr nager dans un ciel pur,
Balancer sur le sein des fleurs à peine écloses,
S'enivrer de parfums, de lumière et d'azur,
Secouant, jeune encor, la poudre de ses ailes,
S'envoler comme un souffle aux voûtes éternelles,
Voilà du papillon le destin enchanté :
Il ressemble au désir, qui jamais ne se pose,
Et, sans se satisfaire, effleurant toute chose,
Retourne enfin au ciel chercher la volupté.

* L'AUTOMNE.

Salut, bois couronnés d'un reste de verdure !
Feuillages jaunissans sur les gazons épars !
Salut, derniers beaux jours ! le deuil de la nature
Convient à ma douleur et plait à mes regards.

Je suis d'un pas rêveur le sentier solitaire ;
J'aime à revoir encor pour la dernière fois,
Ce soleil pâlissant dont la faible lumière
Perce à peine à mes pieds l'obscurité des bois.

Oui, dans ces jours d'automne où la nature expire,
A ses regards voilés je trouve plus d'attraits ;
C'est l'adieu d'un ami, c'est le dernier sourire
Des lèvres que la mort va fermer pour jamais.

Ainsi, prêt à quitter l'horizon de la vie,
Pleurant de mes longs jours l'espoir évanoui,
Je me retourne encore, et d'un regard d'envie
Je contemple ses biens dont je n'ai pas joui.

Terre, soleil, vallons, belle et douce nature,
Je vous dois une larme aux bords de mon tombeau !

L'air est si parfumé ! la lumière est si pure !
Aux regards d'un mourant le soleil est si beau !

Je voudrais maintenant vider jusqu'à la lie
Ce calice mêlé de nectar et de fiel :
Au fond de cette coupe où je buvais la vie,
Peut-être restait-il une goutte de miel !

Peut-être l'avenir me gardait-il encore
Un retour de bonheur dont l'espoir est perdu !
Peut-être dans la foule une âme que j'ignore
Aurait compris mon âme et m'aurait répondu !...

La fleur tombe en livrant ses parfums au zéphyre ;
A la vie, au soleil, ce sont là ses adieux ;
Moi je meurs : et mon âme, au moment qu'elle expire,
S'exhale comme un son triste et mélodieux.

(*Méditations.*)

* VERS ÉCRITS SUR UN ALBUM.

Le livre de la vie est un livre suprême
Qu'on ne peut ni fermer, ni rouvrir à son choix ;
Le passage adoré ne s'y lit qu'une fois,
Et le feuillet fatal se tourne de lui-même.
On voudrait revenir à la page où l'on aime....
Et la page où l'on meurt est déjà sous nos doigts.

C. DELAVIGNE.

DELAVIGNE (Jean-François-Casimir) naquit au Havre au mois d'avril 1793. Un fort beau dithyrambe commença, dès le collége, la réputation de celui qui devait rendre au théâtre la langue pure et mélodieuse de Racine. Les *Messéniennes*, dont les trois premières parurent en 1815, eurent un succès qu'aucune œuvre lyrique n'avait obtenu auparavant. La France tout entière applaudit avec enthousiasme au jeune poète qui s'était fait le noble interprète de ses douleurs et de

ses espérances. *Les Vêpres siciliennes*, représentées en 1821, furent pour C. Delavigne, l'occasion d'un nouveau triomphe. Aucune pièce, à l'exception du *Cid*, n'avait été accueillie avec une faveur aussi éclatante. Depuis cette époque, chaque œuvre du poète a ajouté à sa réputation. *Le Paria, Marino, Louis XI, les Enfants d'Edouard, la Fille du Cid, les Comédiens, l'Ecole des vieillards, la Popularité*, etc., sont des ouvrages qui restent dans toutes les mémoires, et dont la place est déjà marquée parmi les chefs-d'œuvre de notre théâtre.

C. Delavigne, élu à l'unanimité par l'Académie française en 1825, a rencontré, dans ses dernières années, une critique un peu trop sévère à son égard.—Ce poète élégant et chaste est mort à Lyon le 14 décembre 1843. Quelques heures avant sa mort, il récitait des vers de *Mélusine*, tragédie qu'il n'a pas eu le temps d'achever.

LA MORT DE JEANNE D'ARC.

A qui réserve-t-on ces apprêts meurtriers ?
Pour qui ces torches qu'on excite ?
L'airain sacré tremble et s'agite...
D'où vient ce bruit lugubre ? où courent ces guerriers,
Dont la foule à longs flots roule et se précipite ?

La joie éclate sur leurs traits,
Sans doute l'honneur les enflamme ;
Ils vont pour un assaut former leurs rangs épais ?
Non, ces guerriers sont des Anglais
Qui vont voir mourir une femme.

Qu'ils sont nobles dans leur courroux !
Qu'il est beau d'insulter au bras chargé d'entraves !
La voyant sans défense, ils s'écriaient, ces braves :
“ Qu'elle meure ! elle a contre nous
Des esprits infernaux suscité la magie...”
Lâches, que lui reprochez-vous ?
D'un courage inspiré la brûlante énergie,
L'amour du nom français, le mépris du danger,
Voilà sa magie et ses charmes ;
En faut-il d'autres que des armes
Pour combattre, pour vaincre et punir l'étranger ?

Du Christ, avec ardeur, Jeanne baisait l'image ;
Ses longs cheveux épars flottaient au gré des vents :
Au pied de l'échafaud, sans changer de visage,
    Elle s'avançait à pas lents.

Tranquille elle y monta ; quand, debout sur le faîte,
Elle vit ce bûcher qui l'allait dévorer,
Les bourreaux en suspens, la flamme déjà prête,
Sentant son cœur faillir, elle baissa la tête,
    Et se prit à pleurer.

    Ah ! pleure, fille infortunée !
    Ta jeunesse va se flétrir,
    Dans sa fleur trop tôt moissonnée !
    Adieu, beau ciel, il faut mourir !

Tu ne reverras plus tes riantes montagnes,
Le temple, le hameau, les champs de Vaucouleurs ;
    Et ta chaumière, et tes compagnes,
Et ton père expirant sous le poids des douleurs.

Après quelques instants d'un horrible silence,
Tout-à-coup le feu brille, il s'irrite, il s'élance...
Le cœur de la guerrière alors s'est ranimé ;
A travers les vapeurs d'une fumée ardente,
    Jeanne, encor menaçante,
Montre aux Anglais son bras à demi consumé.
    Pourquoi reculer d'épouvante ?
    Anglais, son bras est désarmé,
La flamme l'environne, et sa voix expirante
Murmure encore : " O France ! ô mon roi bien-aimé !"

Qu'un monument s'élève aux lieux de ta naissance,
O toi qui des vainqueurs renversas les projets !
La France y portera son deuil et ses regrets,
    Sa tardive reconnaissance ;
Elle y viendra gémir sous de jeunes cyprès ;
Puissent croître avec eux ta gloire et sa puissance !

Que sur l'airain funèbre on grave des combats,
Des étendards anglais fuyant devant tes pas,
Dieu vengeant par tes mains la plus juste des causes!
Venez, jeunes beautés, venez, braves soldats;
Semez sur son tombeau les lauriers et les roses!

Qu'un jour le voyageur, en parcourant ces bois,
Cueille un rameau sacré, l'y dépose, et s'écrie:
A celle qui sauva le trône et la patrie,
Et n'obtint qu'un tombeau pour prix de ses exploits!
(*Messéniennes.*)

*Mme A. TASTU.

* Mme. TASTU (Sabine-Casimir-Amable-Voiart) est née à Metz, le 31 août 1798. Après avoir remporté plusieurs prix dans des concours académiques, elle s'est placée au premier rang de nos poètes contemporains, en publiant plusieurs volumes de poésies fraiches, douces et rêveuses, qu'on relit toujours avec plaisir. Mme. A. Tastu a également écrit un grand nombre de livres pour les jeunes personnes: la morale en est douce et pure, le style facile et agréable.

*LE DERNIER JOUR DE L'ANNÉE.

Déjà la rapide journée
Fait place aux heures du sommeil,
Et du dernier fils de l'année
S'est enfui le dernier soleil.
Près du foyer, seule, inactive,
Livrée aux souvenirs puissans,
Ma pensée erre, fugitive,
Des jours passés aux jours présens.
Ma vue, au hasard arrêtée,
Long-temps de la flamme agitée
Suit les caprices éclatans,

Ou s'attache à l'acier mobile,
Qui compte sur l'émail fragile
Les pas silencieux du temps.
Un pas encore, encore une heure,
Et l'année aura sans retour
Atteint sa dernière demeure ;
L'aiguille aura fini son tour.
Pourquoi, de mon regard avide,
La poursuivre ainsi tristement,
Quand je ne puis d'un seul moment
Retarder sa marche rapide ?
Du temps qui vient de s'écouler,
Si quelques jours pouvaient renaître,
Il n'en est pas un seul peut-être
Que ma voix daignât rappeler !
Mais des ans la fuite m'étonne ;
Leurs adieux oppressent mon cœur ;
Je dis : C'est encore une fleur
Que l'âge enlève à ma couronne
Et livre au torrent destructeur ;
C'est une ombre ajoutée à l'ombre,
Qui déjà s'étend sur mes jours ;
Un printemps retranché du nombre
De ceux dont je verrai le cours !
Écoutons !... le timbre sonore
Lentement frémit douze fois ;
Il se tait... je l'écoute encore,
Et l'année expire à sa voix.
C'en est fait, en vain je l'appelle
Adieu !... Salut sa sœur nouvelle,
Salut !... Quels dons chargent ta main ?
Quel bien nous apporte ton aile ?
Quels beaux jours dorment dans ton sein ?
Que dis-je ! à mon âme tremblante
Ne révèle point tes secrets :
D'espoir, de jeunesse, d'attraits,
Aujourd'hui tu parais brillante ;
Et ta course insensible et lente

Peut-être amène les regrets !
Ainsi chaque soleil se lève
Témoin de nos vœux insensés ;
Ainsi toujours son cours s'achève
En entraînant, comme un vain rêve,
Nos vœux déçus et dispersés ;
Mais l'espérance fantastique
Répandant sa clarté magique
Dans la nuit du sombre avenir,
Nous guide d'année en année,
Jusqu'à l'aurore fortunée
Du jour qui ne doit point finir.

V. HUGO.

* LA DEMOISELLE.

Quand la demoiselle dorée
S'envole au départ des hivers,
Souvent sa robe diaprée
Souvent son aîle est déchirée
Aux mille dards des buissons verts.
Ainsi, jeunesse vive et frêle,
Qui, t'égarant de tous côtes,
Voles où ton instinct t'appelle,
Souvent tu déchires ton aîle
Aux épines des voluptés.

(*Odes.*)

* POUR LES PAUVRES.

Dans vos fêtes d'hiver, riches, heureux du monde,
Quand le bal tournoyant de ses feux vous inonde,
Quand partout à l'entour de vos pas vous voyez
Briller et rayonner cristaux, miroirs, balustres,

Candélabres ardens, cercle étoilé des lustres,
Et la danse, et la joie au front des conviés ;

Tandis qu'un timbre d'or sonnant dans vos demeures
Vous change en joyeux chant la voix grave des heures,
Oh ! songez-vous parfois que, de faim dévoré,
Peut-être un indigent dans les carrefours sombres
S'arrête et voit danser vos lumineuses ombres
Aux vitres du salon doré ?

Songez-vous qu'il est là sous le givre et la neige,
Ce père sans travail que la famine assiége ?
Et qu'il se dit tout bas : " Pour un seul que de biens !
" A son large festin que d'amis se récrient !
" Ce riche est bien heureux, ses enfans lui sourient !
" Rien que dans leurs jouets que de pain pour les miens !"

Et puis à votre fête il compare en son ame
Son foyer où jamais ne rayonne une flamme,
Ses enfans affamés, et leur mère en lambeau,
Et, sur un peu de paille, étendue et muette,
L'aïeule, que l'hiver, hélas ! a déjà faite
Assez froide pour le tombeau !

Car Dieu mit ces degrés aux fortunes humaines.
Les uns vont tout courbés sous le fardeau des peines ;
Au banquet du bonheur bien peu sont conviés.
Tous n'y sont point assis également à l'aise.
Une loi, qui d'en bas semble injuste et mauvaise,
Dit aux uns : JOUISSEZ ! aux autres : ENVIEZ !

Cette pensée est sombre, amère, inexorable,
Et fermente en silence au cœur du misérable.
Riches, heureux du jour, qu'endort la volupté,
Que ce ne soit pas lui qui des mains vous arrache
Tous ces biens superflus où son regard s'attache ;—
Oh ! que ce soit la charité !

L'ardente charité, que le pauvre idolâtre !
Mère de ceux pour qui la fortune est marâtre,
Qui relève et soutient ceux qu'on foule en passant,
Qui, lorsqu'il le faudra, se sacrifiant toute,
Comme le Dieu martyr dont elle suit la route,
Dira: "Buvez! mangez! c'est ma chair et mon sang."

Que ce soit elle, oh! oui, riches! que ce soit elle
Qui, bijoux, diamans, rubans, hochets, dentelle,
Perles, saphirs, joyaux toujours faux toujours vains,
Pour nourrir l'indigent et pour sauver vos ames,
Des bras de vos enfans et du sein de vos femmes
Arrache tout à pleines mains!

Donnez, riches! L'aumône est sœur de la prière.
Hélas! quand un vieillard sur votre seuil de pierre,
Tout roidi par l'hiver, en vain tombe à genoux;
Quand les petits enfans, les mains de froid rougies,
Ramassent sous vos pieds les miettes des orgies,
La face du Seigneur se détourne de vous

Donnez! afin que Dieu, qui dote les familles,
Donne à vos fils la force et la grâce à vos filles;
Afin que votre vigne ait toujours un doux fruit;
Afin qu'un blé plus mûr fasse plier vos granges;
Afin d'être meilleurs; afin de voir les anges
Passer dans vos rêves la nuit!

Donnez! il vient un jour où la terre nous laisse.
Vos aumônes là-haut vous font une richesse.
Donnez! afin qu'on dise: "Il a pitié de nous!"
Afin que l'indigent que glacent les tempêtes,
Que le pauvre qui souffre à côté de vos fêtes,
Au seuil de vos palais fixe un œil moins jaloux.

Donnez! pour être aimés du Dieu qui se fit homme,
Pour que le méchant même en s'inclinant vous nomme,
Pour que votre foyer soit calme et fraternel:

Donnez ! afin qu'un jour, à votre heure dernière
Contre tous vos péchés vous ayez la prière
D'un mendiant puissant au ciel !
(*Feuilles d'automne.*)

---

* LES FANTÔMES.

Hélas ! que j'en ai vu mourir, de jeunes filles !
C'est le destin. Il faut une proie au trépas.
Il faut que l'herbe tombe au tranchant des faucilles ;
Il faut que dans le bal les folâtres quadrilles
Foulent des roses sous leurs pas.

Il faut que l'eau s'épuise à courir les vallées ;
Il faut que l'éclair brille, et brille peu d'instans ;
Il faut qu'avril jaloux brûle de ses gelées
Le beau pommier, trop fier de ses fleurs étoilées,
Neige odorante du printemps.

Oui, c'est la vie. Après le jour, la nuit livide.
Après tout, le réveil, infernal ou divin.
Autour du grand banquet siége une foule avide ;
Mais bien des conviés laissent leur place vide,
Et se lèvent avant la fin.

Que j'en ai vu mourir ! l'une était rose et blanche ;
L'autre semblait ouïr de célestes accords ;
L'autre, faible, appuyait d'un bras son front qui penche,
Et comme en s'envolant l'oiseau courbe sa branche
Son âme avait brisé son corps.

Une, pâle, égarée, en proie au noir délire,
Disait tout bas un nom dont nul ne se souvient ;
Une s'évanouit, comme un chant sur la lyre ;
Une autre en expirant avait le doux sourire
D'un jeune ange qui s'en revient.

Toutes fragiles fleurs, sitôt mortes que nées
Alcyons engloutis avec leurs nids flottans !

Colombes, que le ciel au monde avait données !
Qui, de grâce, et d'enfance, et d'amour couronnées,
Comptaient leurs ans par leurs printemps.

Une surtout : un ange, une jeune Espagnole !
Blanches mains, sein gonflé de soupirs innocens,
Un œil noir, où luisaient des regards de créole,
Et ce charme inconnu, cette fraîche auréole
Qui couronne un front de quinze ans !

Elle aimait trop le bal, c'est ce qui l'a tuée.
Le bal éblouissant ! le bal délicieux !
Sa cendre encor frémit, doucement remuée,
Quand dans la nuit sereine une blanche nuée
Danse autour du croissant des cieux.

Elle aimait trop le bal ! Quand venait une fête,
Elle y pensait trois jours, trois nuits elle en rêvait ;
Et femmes, musiciens, danseurs que rien n'arrête,
Venaient, dans son sommeil, troublant sa jeune tête,
Rire et bruire à son chevet.

Puis c'étaient des bijoux, des colliers, des merveilles ?
Des ceintures de moire aux ondoyans reflets ;
Des tissus plus légers que des ailes d'abeilles ;
Des festons, des rubans, à remplir des corbeilles ;
Des fleurs à paver un palais !

La fête commencée, avec ses sœurs rieuses
Elle accourait, froissant l'éventail sous ses doigts ;
Puis s'asseyait parmi les écharpes soyeuses,
Et son cœur éclatait en fanfares joyeuses,
Avec l'orchestre aux mille voix.

C'etait plaisir de voir danser la jeune fille !
Sa basquine agitait ses paillettes d'azur ;
Ses grands yeux noirs brillaient sous la noire mantille :
Telle une double étoile au front des nuits scintille
Sous les plis d'un nuage obscur.

Tout en elle était danse, et rire, et folle joie.
Enfant! nous l'admirions dans nos tristes loisirs :
Car ce n'est point au bal que le cœur se déploie :
    La cendre y vole autour des tuniques de soie,
    L'ennui sombre autour des plaisirs.

Mais elle, par la valse ou la ronde emportée,
Volait, et revenait, et ne respirait pas,
Et s'enivrait des sons de la flûte vantée
Des fleurs, des lustres d'or, de la fête enchantée,
    Du bruit des voix, du bruit des pas.

Mais, hélas ! il fallait, quand l'aube était venue,
Partir, attendre au seuil le manteau de satin ;
C'est alors que souvent la danseuse ingénue
Sentit, en frissonnant, sur son épaule nue,
    Glisser le souffle du matin.

Quels tristes lendemains laisse le bal folâtre !
Adieu, parure, et danse, et rires enfantins !
Aux chansons succédait la toux opiniâtre,
Au plaisir rose et frais, la fièvre au teint bleuâtre,
    Aux yeux brillans les yeux éteints.

Elle est morte à quinze ans, belle, heureuse, adorée !
Morte au sortir d'un bal qui nous mit tous en deuil,
Morte, hélas ! et des bras d'une mère égarée
La mort aux froides mains la prit toute parée,
    Pour l'endormir dans le cercueil.

Pour danser d'autres bals elle était encor prête :
Tant la mort fut pressée à prendre un corps si beau !
Et ces roses d'un jour qui couronnaient sa tête,
Qui s'épanouissaient la veille en une fête,
    Se fanèrent dans un tombeau.

Sa pauvre mère, hélas ! de son sort ignorante,
Avait mis tant d'amour sur ce frêle roseau

Et si long-temps veillé son enfance souffrante ;
Et passé tant de nuits à l'endormir pleurante
Toute petite en son berceau !

Vous toutes qu'à ses jeux le bal riant convie,
Pensez à l'Espagnole éteinte sans retour,
Jeunes filles ! Joyeuse et d'une main ravie,
Elle allait moissonnant les roses de la vie,
Beauté, plaisir, jeunesse, amour !

La pauvre enfant, de fête en fête promenée,
De ce bouquet charmant arrangeait les couleurs,
Mais qu'elle a passé vite ; hélas ! l'infortunée !
Ainsi qu'Ophélia par le fleuve entraînée,
Elle est morte en cueillant des fleurs ! (*Orientales.*)

*BARTHÉLEMY ET MÉRY.

* MÉRY est né à Marseille, le 21 Janvier 1798. Quant à son compatriote BARTHÉLEMY, nous n'avons pu trouver sur lui le moindre renseignement biographique. Ce fut vers 1825 que ces deux grands poètes commencèrent leur association littéraire ; ils firent paraître plusieurs satires et divers poèmes. Celui de *Napoléon en Egypte* donna à leur nom une popularité méritée : on admira l'enthousiasme, les beautés étincelantes de ce beau chant épique. Dans la *Némésis* on retrouva la même verve, la même poésie vigoureuse et facile ; on put regretter seulement de voir deux talents d'élite s'adonner à un genre de satire qui ne saurait vivre long-temps. Cette publication en effet ne tarda pas à être interrompue et les deux compatriotes se séparèrent. M. Barthélemy s'occupa d'une traduction en vers de l'Enéide, qui n'a point fait oublier celle de Delille ; M. Méry publia des romans fort spirituels et de nombreux articles de journaux, qui l'ont placé à la tête des écrivains légers de notre époque. Ses *Scènes de la vie italienne* méritent une mention particulière.

* LES FRANÇAIS EN ÉGYPTE APRÈS LE DÉPART DE BONAPARTE.

Et l'armée orpheline, en sa morne attitude,
Contemplait de la mer l'immense solitude !

Soldats, pourquoi ces pleurs, ce deuil silencieux?
Un jour vous oublierez ces funestes adieux;
L'homme qui, du désert, osa frayer les routes,
Vous le retrouverez dans ces sanglantes joutes
Où, de l'Europe entière acceptant les défis,
La France belliqueuse appellera ses fils.
Chargé d'autres lauriers, sur la terre natale,
Il chérira toujours sa gloire orientale;
Et tandis que ses vœux pressent votre retour,
Les pompes de l'Egypte embellissent sa cour;
Et dans le Carrousel, les Mameluks du Caire,
Ornent de leurs turbans sa garde consulaire.
Et vous qui, plus heureux, vainqueurs d'un long exil,
Aujourd'hui pour la France abandonnez le Nil,
Lieutenants du héros dès ses jeunes années,
A son noble avenir liez vos destinées;
Un jour, sous son manteau semé d'abeilles d'or,
Géants républicains, vous grandirez encor;
Sa main, en vous jetant des fiefs héréditaires,
Chargera de fleurons vos casques militaires.
Eckmuhl, Montebello, Berg, Frioul, Neufchâtel,
Vous donnerez au camp un blason immortel!
Le glaive impérial qui détruit et qui sonde,
Pour vous, en écussons, découpera le monde;
Et devant l'ennemi, sous le feu des canons,
D'un baptême de sang anoblira vos noms!

Dans ce drame éclatant de quatorze ans de gloire,
Commencé sur le Nil, achevé sur la Loire,
Vous reverrez un jour vos généraux vieillis,
Soldats du mont Thabor ou d'Héliopolis!
Vos drapeaux, qu'agita l'aquilon d'Idumée,
Marcheront les premiers devant la Grande-Armée;
Vos pas ébranleront tout le Nord chancelant
Aux plaines d'Austerlitz, d'Iena, de Friedland;
Jours de fête, où perçant un rideau de nuages,
Le soleil dardera ses lumineux présages.
Bientôt, des bords du Rhin, vers l'Asie élancés,

Emules rajeunis de vos travaux passés,
Epouvantant des czars la sainte métropole,
Vous irez dans Moscou chercher la clef du pôle ;
Et quand, pour échapper à vos puissantes mains,
Le pôle, sous vos pieds, glacera ses chemins ;
Quand les rois, secouant leur stupeur léthargique,
Convoqueront l'Europe aux champs de la Belgique,
Une dernière fois, parés des trois couleurs,
Soldats, vous combattrez dans ce vallon de pleurs,
Où la France, portant son dernier coup d'épée,
Tombera digne d'elle, au visage frappée ! ! !
Alors de ce grand siècle, étonné de finir,
Plus rien ne restera qu'un morne souvenir.
Sur une île de rocs, dans l'Océan jetée,
La gloire et le génie auront leur Prométhée,
Et les rois, l'enchaînant à cet écueil lointain,
Au vautour britannique, offriront un festin.
Des nations en deuil, sublimes mandataires,
Trois hommes le suivront sur les mers solitaires ;
Ils formeront la cour de son étroit palais,
Et, sur un sol impur, sous un soleil anglais,
Volontaires captifs, dans l'île sépulcrale,
Serviront sans témoins son ombre impériale.
Ainsi, quand sous la voûte aux funèbres parois,
Memphis vit enfermer le plus grand de ses rois,
Consacrant à la mort un culte légitime,
D'étranges courtisans suivirent la victime ;
Et d'une gloire éteinte escortant les débris,
Vivants, dans son tombeau, gardèrent Sésostris ! ! !

(*Napoléon en Egypte.*)

FIN.

